Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/cabinetdesfeso24maye

LE
CABINET
DES FÉES.

TOME VINGT-QUATRIEME.

LE CABINET DES FÉES,

OU

COLLECTION CHOISIE

DES CONTES DES FÉES,

ET AUTRES CONTES MERVEILLEUX,

Ornés de figures.

TOME VINGT-QUATRIÈME.

A GENÈVE,

Chez BARDE, MANGET & Compagnie, Imprimeurs-Libraires.

& se trouve à PARIS,

Chez CUCHET, Libraire, rue & hôtel Serpente.

M. DCC. LXXXVI.

CE VOLUME CONTIENT

Le Prince des Aigues-Marines & le Prince Invisible, par Madame l'Évêque.

Les Féeries nouvelles, par M. le Comte de Caylus.

LE PRINCE
DES
AIGUES MARINES.

L'ISLE des ſauvages retentiſſoit de cris de joie, & les rochers affreux dont cette isle eſt entourée répondoient au bruit des inſtrumens de guerre, & aux clameurs de ces barbares. La mer, qui venoit ſe briſer avec violence contre les rochers, mêloit ſes mugiſſemens à tous ces cris, & en augmentoit encore l'horreur. Ces monſtres, qui ſe faiſoient un plaiſir d'égorger tous les malheureux que la fureur des vents forçoit à relâcher dans leur isle, étoient aſſemblés pour ſe choiſir un roi. Déjà des flots de ſang humain avoient coulé ſur les autels de leurs dieux; le rivage en étoit abreuvé, & les corps de ces victimes infortunées, entaſſés ſur un bûcher, alloient être bientôt réduits en cendres; déjà ces ſauvages commençoient à danſer autour de ce bucher,

quand ils apperçurent les débris d'un navire. Les mâts brisés, les bancs fracassés, les cordages épars, & les voiles déchirées flottoient au gré des vagues ; ils apperçurent aussi plus loin plusieurs malheureux qui s'efforçoient de gagner à la nage le bord de leur isle. L'espoir d'un salut prochain ranimoit leurs forces, qu'une longue fatigue & des efforts redoublés avoient presqu'épuisées. Hélas! ils couroient à la mort en abordant à ce rivage funeste, & le sort qui paroissoit les arracher aux flots, & les vouloir sauver, leur préparoit, en les poussant sur ces bords, une mort mille fois plus cruelle.

A peine eurent-ils gagné la côte, que ces sauvages se saisirent d'eux, les enchaînèrent & les traînèrent aux pieds de leurs autels. Là, ils furent égorgés, & leur sang, tout fumant encore, fut mis dans des coupes que ces barbares vidèrent en l'honneur de leurs dieux. Ils ne réservèrent qu'un seul de ces étrangers, dont la beauté, les grâces & la jeunesse auroient attendri tout autre que ce peuple féroce, nourri dans le sang & dans le carnage. Sa taille, au-dessus de la médiocre, étoit noble, sans contrainte; de longs cheveux du plus beau blond du monde flottoient à grosses boucles sur ses épaules; son

front ouvert reluiſoit d'une douce majeſté ; ſes yeux étoient noirs & brilloient d'un feu perçant, & ce je ne ſais quoi, plus ſéduiſant encore que la beauté, le rendoit le plus aimable des mortels. Il fut deſtiné par ces barbares à ſervir de nourriture au roi que le ſort alloit leur donner.

La manière d'élire un roi n'étoit pas moins cruelle que le reſte de leurs mœurs. On choiſiſſoit ſix des plus conſidérables & des plus renommés par leur barbarie, & celui de ces ſix qui perçoit d'un coup de flêche le cœur de la veuve ou de la plus proche parente du défunt roi, étoit celui qui devoit être élu. Déjà ils avoient attaché leur reine à un rocher, & cinq de ces barbares l'avoient frappée de leurs flêches dans les cuiſſes & dans les bras, quand le ſixième s'avançant dans la carrière, tendit ſon arc ; le trait fendit les airs, & alla percer de part en part le cœur de cette princeſſe malheureuſe. L'on entendit auſſi-tôt mille cris confus. Tout ce peuple ſe proſterna aux pieds du nouveau roi, & on le porta comme en triomphe autour de l'isle. Les femmes & les filles, les cheveux épars, & un poignard à la main, marchoient les premières. Leur chant reſſembloit aux cris des Bachantes furieuſes.

Les vieillards courbés ſous le poids de leurs crimes, plus encore que ſous celui des ans, les ſuivoient d'un pas lent, & le roi, entouré de la jeuneſſe de cette isle, fermoit cette marche. Cet étranger qu'ils avaient reſervé, ſaiſi d'horreur, ſuivoit, les yeux baiſſés, cette pompe funèbre. Deux ſauvages le tenoient enchaîné, & le menoient comme une jeune victime qu'on conduit à l'autel.

Après avoir fait tout le tour de l'isle, ce peuple, enfin, s'arrêta au milieu d'une forêt: c'étoit le lieu deſtiné pour leurs feſtins. Mille bêtes ſauvages étoient étendues ſur le gazon, & de grands vaſes pleins de ſang étoient rangés de diſtance en diſtance. Le vin le plus exquis, le nectar même leur eût paru moins doux que ce breuvage. Le nouveau roi fut mis ſur un trône couvert de peaux de lion, & déjà, pour commencer la fête, il s'étoit ſaiſi de cet étranger, & le poignard à la main, il étoit prêt à l'égorger, quand ſoudain le poignard tomba, & le roi même fut renverſé mort aux pieds de cet inconnu. Tout ce peuple ſurpris, porta avidement les yeux ſur cet étranger; mais tous ces barbares éprouvèrent le même ſort, & tombèrent nageant dans le ſang qui couloit des vaſes qu'ils avoient renverſés en expirant.

L'on ne peut exprimer quel fut l'étonnement de ce jeune étranger, à la vue de tout ce peuple qu'une main divine & invifible paroiffoit avoir exterminé dans un moment. Ces barbares étoient étendus par terre, les horreurs de la mort étoient peintes fur leurs vifages; leurs yeux tournés vers le ciel paroiffoient accufer les dieux de leur trépas; leurs bouches ouvertes fembloient blafphémer contr'eux, & leurs bras que le froid de la mort avoit glacés, & tenoit élevés, fembloient les menacer encore. Cet inconnu s'arma promptement des dépouilles du roi, & paffant au milieu de ces cadavres, s'enfonça dans la forêt. Il gagna une roche, d'où fortoit une fource d'eau qui, tombant de rochers en rochers, augmentoit encore par fon bruit l'horreur de ces déferts. Ce fut là où cet étranger, réfléchiffant à fes malheurs, s'abandonna tout entier à fa douleur. Il ne put penfer, fans frémir, à tout ce qu'il avoit fouffert depuis qu'il étoit parti de l'isle brillante. C'étoit une isle où régnoit le roi fon père. Des rochers de cryftal & d'émeraudes en entouroient les bords; les collines étoient femées de pierres précieufes; les arbres étoient chargés de fruits couleur de rubis, & les fuperbes tours de diamans,

qui fermoient les portes de la ville capitale, éblouiffoient les yeux. Il y avoit une année entière qu'il en étoit parti, & qu'il alloit errant fur les mers.

Tout ce qui lui étoit arrivé fe peignit dans ce moment à fon efprit. Il ne put retenir fes larmes, en penfant qu'il étoit peut-être féparé pour jamais de fon père. Il fe reffouvint alors que le roi, en partant, lui avoit remis une boîte qu'il lui avoit ordonné de n'ouvrir qu'un an après fon départ. L'année étant finie, le prince l'ouvrit, & y trouva un papier qu'il lut avec empreffement. Il étoit écrit de la main du roi, & c'étoit en ces termes que ce père malheureux l'inftruifoit de la fource de fes infortunes.

Je voudrois en vain, mon cher fils, te cacher les malheurs qui te menacent. Les dieux me font témoins de tout ce que j'ai fait pour calmer leur courroux; mais la fée Noirjabarbe, ennemie de cette isle, te condamna au plus affreux fupplice au moment de ta naiffance. Que ne t'arracha-t-elle la vie! j'aurois été plus heureux, & c'eût été pour toi une moindre peine. Cette cruelle fée arriva dans mon empire, au moment que les autres fées venoient de te faire don de tout ce qui peut rendre un prince ac-

compli. Elles avoient voulu par ces dons, ôter tout moyen à la fée Noirjabarbe de te nuire. Mais que n'imaginent point la cruauté & la barbarie pour se venger ? La fée ne pouvant t'ôter tous les dons qu'on t'avoit faits, voulut te rendre l'horreur de l'univers, & te condamna à tuer dans l'instant tous ceux qui te regarderoient, sitôt que tu aurois atteint l'âge de vingt ans. Juge de ma douleur quand elle eut prononcé ces terribles paroles. Je fis ce que je pus pour la fléchir, mais ce fut inutilement ; elle me défendit même de le découvrir à personne qu'à toi, & avant ta vingtième année, espérant que moi-même & tout mon peuple périroient en te regardant, & que tu en serois le bourreau. Hélas ! je lui offris ma vie ; elle fut insensible à mes larmes, & s'envola au milieu d'un noir tourbillon de flamme de bitume & de poix. Tu sais les soins que j'ai pris de ton enfance ; tu sais les pleurs que tu m'as coûtés, prix funeste de ma tendresse. Je ne te verrai plus, déjà tu as fait la triste épreuve des malheurs où la fée Noirjabarbe t'a condamné. Cherche un désert, mon fils, où tu puisses épargner les mortels en te cachant pour jamais à leurs yeux, & songes-y quelquefois à ton père.

A peine ce prince, qui se nommoit le prince des Aigues marines, eut achevé de lire, que ses yeux se couvrirent de larmes. Ah dieux! s'écria-t-il, ai-je mérité un supplice si cruel; quels lieux assez déserts trouverai-je sur la terre, pour me cacher aux yeux des mortels! Heureux encore dans mes malheurs, que le sort m'ait poussé sur ce rivage barbare, & que ces monstres soient les premières victimes que je me sois immolé. Ce malheureux prince se leva, & sortit de la forêt. Il se trouva à une des portes de la ville de ces sauvages, bâtie dans un vallon entouré de hautes montagnes toutes couvertes de bois. Un torrent qui se précipitoit du haut des rochers avec un bruit horrible, séparoit cette ville en deux. Les maisons en étoient fort basses, toutes teintes de sang, & presque couvertes de corps morts & de membres épars. L'air de cette isle a la propriété de conserver les corps, & ils ne s'y corrompent jamais. Ce prince eut horreur d'un lieu si affreux. Il en sortit, & se consola un peu de ses malheurs, en pensant qu'il avoit purgé la nature de monstres si cruels; il résolut de rester dans cette isle, & d'y vivre des fruits que la terre produisoit.

Il choisit pour sa demeure une grotte taillée dans le roc, d'où l'on découvroit la mer. L'horreur de se voir seul sur ces bords inconnus, étoit un peu adoucie par la nécessité où il étoit réduit de vivre éloigné des mortels. La peine cruelle que la fée Noirjabarbe lui avoit imposée en naissant, le bannissoit pour jamais du commerce des hommes. Il venoit d'en faire la triste expérience, & sa solitude lui paroissoit moins affreuse quand il songeoit que sa vue ne seroit fatale à personne. Il se fût consolé de ses malheurs, par les plaisirs d'une vie douce & tranquille, si l'amour ne se fût pas joint pour l'accabler avec la cruelle Noirjabarbe. Mais il aimoit; dévoré en secret d'un feu cuisant, il soupiroit nuit & jour, & pour surcroît de maux, il ne savoit pas même le nom de la personne qu'il aimoit. Il n'en avoit que le portrait. Occupé sans cesse du plaisir de le considérer, il augmentoit encore à chaque instant & ses feux & ses regrets. J'aime, s'écrioit-il, l'amour a éguisé sur moi ce qu'il y a de plus violent dans son empire. Je ne connois point ce que j'aime; & je ne puis jamais espérer de le voir qu'il ne lui en coûte la vie. Ma vue, fatale à tous les mortels, feroit

périr ce que j'adore ſi je le voyois. O dieux! à quel ſupplice horrible m'avez-vous condamné? Telles étoient les cruelles réflexions de ce malheureux prince. Souvent il alloit ſe promener dans une isle plantée d'orangers, qui joignoit preſque celle qu'il habitoit. Un jour il s'y endormit, & ne ſe réveilla qu'au bruit & aux éclats du tonnerre. Déjà la mer commençoit à enfler ſes flots, un vent de terre s'élevoit ſur la côte, & tout annonçoit une tempête prochaine.

Le prince des Aigues marines crut, cependant, pouvoir encore regagner ſon isle. Il remonta dans ſa barque, & il étoit prêt à y aborder, quand un coup de vent le repouſſa en pleine mer. La tempête augmenta tout d'un coup, & la barque du prince, qui n'étoit faite que d'un tronc d'arbre creuſé, fut bientôt portée à l'autre extrêmité de la mer. Il attendoit avec tranquillité la mort, qu'il croyoit ne pouvoir éviter, quand ſa barque donna contre un rocher & ſe briſa. Il nagea quelque temps; mais la nuit qui ſurvint le jeta dans de nouveaux dangers. Il ne voyoit plus à ſe conduire; il craignoit de s'éloigner du rivage en croyant s'en approcher. Il nageoit cependant toujours, & étoit prêt à ſuccomber, ſes forces étant épui-

fées, lorſqu'il ſentit un anneau de fer qui étoit attaché à une tour; il le ſaiſit; il s'y tenoit ſuſpendu, réſolu d'attendre que l'aurore, en ramenant le jour, lui découvrît le plus prochain rivage. Il ſe plaignoit en ſoupirant du deſtin qui le perſécutoit avec tant de cruauté, quand il entendit une voix qui lui dit: Malheureux étranger, que la mer & les vents ont pouſſé ſur ces bords, ceſſe de te plaindre du ſort. Hélas! que ne peux-tu finir mes malheurs, comme je vais finir les tiens en te ſauvant la vie! ſaiſis cette corde, les dieux n'ont point encore ordonné ta mort. Le prince des Aigues marines héſita quelque temps. Il ſe reprochoit d'expoſer à la mort; une perſonne qui vouloit lui ſauver la vie; mais ſes forces étoient tellement affoiblies, qu'il falloit ſe réſoudre à périr, ne pouvant plus réſiſter. La nuit qui régnoit l'enhardit; il ſaiſit la corde, monta dans la tour, & ſe trouva dans une chambre, où il ne put rien diſtinguer, tant l'obſcurité y étoit grande. Il avoit réſolu de ſe rejeter à la mer ſitôt qu'il verroit l'aurore reparoître, & de ſe ſauver dans l'isle la plus prochaine, ne voulant pas faire périr une perſonne qui venoit de le tirer d'un danger ſi preſſant. Que ne vous dois-je point, dit-il

à celle qui venoit de lui ſauver la vie, & comment puis-je jamais reconnoître le bienfaït que je viens de recevoir de vous ? Mais que pourroit pour vous un prince malheureux que le deſtin perſécute ? Votre pitié en me ſauvant la vie, va peut-être m'engager dans de nouveaux malheurs, dont le trépas m'eût délivré. Ne me laiſſez pas cependant ignorer quels ſont les climats où les flots de la mer m'ont porté. C'eſt proche de l'isle de la Nuït, où règne le roi mon père, répondit cette perſonne. Cette tour s'appelle la tour ténébreuſe ; elle a été bâtie par la main d'une fée. Jamais les rayons du ſoleil, ni la douce clarté de la lune ne l'éclairent ; une éternelle obſcurité l'environne, & les objets les plus proches ne s'y peuvent diſtinguer. Ce diſcours conſola le prince des Aïgues marines. Il ne craignoit plus que ſa vue pût cauſer la mort à cette princeſſe, puiſqu'on ne devoit mourir qu'en le regardant. Les ténèbres profondes & éternelles qui entouroient cette tour le raſſuroient. Mais quels climats vous ont donné la naiſſance, continua cette princeſſe, & comment la tempête vous a-t-elle jetée ſur ce rivage ? ne me refuſez pas le recit de vos aventures. Après quelques ſoupirs, que le ſouvenir de

ſes malheurs arracha au prince des Aigues marines, il commença ainſi ſon hiſtoire.

Je ſuis né dans l'isle brillante, & mon père, qui y régnoit depuis très-long-temps, voyoit avec douleur la ſtérilité de la reine ma mère. Enfin, elle devint groſſe. Plufieurs fées aſſiſtèrent à ma naiſſance, & me firent don de toutes les vertus qu'un prince pouvoit ſouhaiter. Mon père, pour les mieux honorer, leur avoit fait préparer un feſtin magnifique, dans une des ſalles de ſon palais. Déjà l'on étoit prêt à commencer la fête, quand ſoudain l'air s'obſcurcit. Une noire vapeur ſe répandit dans la ſalle du feſtin, & mon père ſe ſentit enlever par une main inviſible. Toutes les autres fées reconnurent bien que c'étoit la fée Noirjabarbe, qui lui avoit joué ce tour; mais elles n'avoient aucun pouvoir ſur elle. Elles plaignirent ſeulement mon père, connoiſſant la cruauté de cette fée. Mon père revint quelque temps après, mais ſi affligé & ſi abbatu, qu'il n'étoit plus reconnoiſſable. Les fées eurent beau le preſſer de leur apprendre ce que la fée Noirjabarbe lui avoit dit, il n'oſoit ni ne pouvoit parler; la douleur l'avoit ſaiſi, & lui arrachoit un torrent de larmes. La fée Noirjabarbe lui avoit défendu, ſous peine

des plus affreux malheurs, de reveler à d'autres qu'à moi ce qu'elle venoit de lui dire.

Mon père me fit élever avec tout le soin possible; mais ce qui fait le plaisir des autres pères l'accabloit de douleur. Il me voyoit avec chagrin augmenter en âge. Plus je paroissois répondre à l'éducation qu'il me donnoit, plus il me plaignoit, & plus je lui coûtois de larmes. Enfin, j'étois déjà dans ma dix-neuvième année, quand mon père m'emmena un jour au bord de la mer. Il gardoit un profond silence; je le suivois en tremblant: il ne m'avoit jamais paru si fort accablé. Il s'arrêta au bord d'un bois, & m'embrassant tendrement: Fuyez mon fils, me dit-il, fuyez cette terre malheureuse où vous avez reçu le jour. Le temps est venu qu'il faut nous séparer. J'ai caché votre départ à tout mon peuple; il s'y seroit peut-être opposé, & peut-être eût-il péri en voulant vous sauver. Partez donc, mon fils, vous trouverez de l'autre côté de ce bois un vaisseau que j'ai fait équipper exprès. Je me cache même aux gens que je vous ai donnés pour vous accompagner; ma douleur leur feroit peut-être soupçonner quelque chose. Hâtez-vous de partir, & laissez-vous conduire aux vents. Sur-tout, mon fils, me

dit-il, n'ouvrez cette boîte qu'un an après que vous ſerez parti de ce rivage funeſte. Il diſoit tout cela en me tenant embraſſé, & me baignant de ſes larmes. J'étois ſi ſaiſi, qu'à peine eus-je la force de me jeter à ſon col. Qu'ai-je à craindre, m'écriai-je ? peut-il m'en coûter plus que la vie ? Non, mon père, s'il faut que je meure, laiſſez-moi mourir du moins en vous embraſſant. Fuyez, me repondit-il, & ſenſible aux prières d'un père, éloignez-vous de ce ſéjour. Il s'échappa alors de moi, & s'enfonça dans la forêt. Je demeurai immobile, & il me fut impoſſible de faire un pas pour le ſuivre. Je revins à moi quelques momens après ; mais je cherchai vainement dans la forêt ; je n'y trouvai point mon père. J'apperçus le vaiſſeau qu'il m'avoit fait préparer. On n'attendoit plus que moi. Il avoit fait croire à ceux qui m'accompagnoient, que j'allois aux isles bienheureuſes, qui n'étoient pas fort éloignées de l'isle brillante. Je m'embarquai donc après avoir prié les dieux de conſerver les jours de mon père. Nous avions pris la route de ces isles, quand ſoudain le vent tourna & nous pouſſa dans une isle où il fallut relâcher. Nous débarquâmes pour radouber notre vaiſſeau que la tempête avoit

un peu endommagé. Je m'avançai dans cette isle, qui paroiſſoit un ſéjour enchanté. Nuls rochers n'en défendoient le rivage; une côte unie, & où l'on reſpiroit un air doux & agréable, l'entouroit; des allées d'orangers plantées de toutes parts conduiſoient à la ville qu'on appercevoit du bord de la mer: de larges canaux entrecoupoient ces allées, & des plates-bandes d'anemones, de jonquilles, de renoncules & de tulipes, bordoient ces canaux. Un abord ſi charmant me donna de la curioſité. Je m'avançai davantage, & j'apperçus venir de loin, vers moi, un homme dont l'habillement me ſurprit. Je le joignis. Une longue robe ouverte pardevant, & traînante juſqu'à terre, couvroit une veſte de l'étoffe du monde la plus magnifique; de larges manches entouroient ſes bras; ſa tête étoit couverte d'un bonnet orné de pierreries; il tenoit un livre d'une main; & de l'autre une baguette d'or. Il s'arrêta en me voyant, & après m'avoir conſidéré quelque temps, il me parla ainſi. Jeune étranger que la tempête a jeté ſur ces bords, ſuis-moi, & profite des momens que tu as à reſter dans cette isle. Je me ſentis à ces paroles comme entraîné malgré moi. Je le ſuivis. Il tourna du côté de la ville,

qu'on appercevoit au bout de l'allée. En marchant, il m'entretint de leurs coutumes & de leur manière de vivre. Cette isle, me dit-il, où tout ce qu'il y a de plus rare dans la nature eſt raſſemblé, eſt l'isle de la Magie blanche. Le nombre des habitans eſt fixé. Il n'y a point de jalouſie entre nous; notre pouvoir eſt égal; nous vivons tous amis, parce que l'envie ni l'intérêt ne nous troublent point; nous ſommes tous de même âge, & nous mourons tous le même jour. Nous ne gardons point ici nos femmes, & nous n'en avons jamais qu'un fils. A l'âge de vingt-cinq ans nous nous marions tous aux princeſſes qui nous plaiſent le plus dans l'univers. Des génies, à qui nous commandons, nous en apportent les portraits, & chacun choiſit la ſienne. Elles accouchent toutes le même jour d'un fils, qu'elles gardent avec elles juſqu'à l'âge de vingt-cinq ans : car alors, comme nous en avons cinquante, & que cet âge n'eſt plus propre aux plaiſirs, c'eſt celui où nous mourons tous. Nous faiſons revenir dans cette isle nos femmes & nos fils, auxquels nous remettons nos livres & nos baguettes, & nous nous enfermons dans nos tombeaux avec nos femmes, que la tendreſſe qu'elles ont

pour nous entraîne avec nous dans le noir empire. C'eſt aujourd'hui que nous devons tous mourir ; bientôt ce ciel, ce ſoleil, ce jour diſparoîtront à mes yeux ; je ſerai plongé dans une nuit éternelle, & pour jamais je ceſſerai d'être. Nous avions joint la ville, quand il acheva de me parler. Elle étoit toute bâtie de marbre & d'une architecture magnifique. Il me la fit traverſer, & me mena enſuite ſur le haut d'un rocher, d'où j'apperçus toute l'isle. Là, après m'avoir embraſſé ; je veux, me dit-il, vous découvrir, par le moyen de mon art, une partie de ce qui doit vous arriver. Heureux ſi cela pouvoit vous préſerver des malheurs qui vous menacent. Alors il fit un cercle avec ſa baguette, & me fit mettre au milieu ; il ouvrit ſon livre, & leva par trois fois ſa baguette ; à la dernière, je vis une vapeur noire s'élever autour de moi. A meſure qu'elle augmentoit, je ceſſois de voir ; le ciel ſe cacha à mes yeux, la terre diſparut ; & quand cette vapeur ſe fut diſſipée, je fus ſurpris de ne plus voir ni le magicien qui m'accompagnoit, ni le rocher ſur lequel j'étois, ni l'isle, ni rien de tout ce que j'avois remarqué auparavant ; je me trouvai dans un vaiſſeau battu de la tempête ; & après

avoir lutté quelque temps contre les flots, j'allai échouer contre un rocher. Je fus enfoncé au fond de la mer. Là, je vis des monſtres horribles, qui diſparurent à ma vue, & qui laiſsèrent entre mes bras une princeſſe d'une beauté ſans égale. La peur avoit effacé les traits de ſon beau teint, & ſes yeux ſoutenoient à peine la lumière; mais ſa couleur lui revint auſſitôt qu'elle m'eut enviſagé. Je n'ai jamais rien vu de ſi beau. Il me ſembloit qu'elle me remercioit de lui avoir ſauvé la vie; mais elle me fut dans l'inſtant enlevée par un monſtre d'une figure épouvantable. Je voulus l'arracher de ſes griffes, quand tout diſparut à mes yeux. La vapeur, qui m'avoit d'abord entouré, ſe diſſipant inſenſiblement, je me trouvai ſur le même rocher avec le magicien. Je regrettois de n'avoir pas été ſéduit plus long-temps. L'idée agréable qui m'étoit reſtée de cette charmante princeſſe occupoit tout mon eſprit. J'aurois voulu que cet enchantement eût toujours duré. L'amour s'étoit déjà gliſſé dans mon cœur. Je chériſſois le trait qui a fait depuis mes plus ſenſibles malheurs. Je reſtai immobile. Je cherchois à me retracer ces traits charmans que je venois de voir s'évanouïr. Hélas! l'amour

les avoit déjà peints au fond de mon ame; Je demandai au magicien, pour toute grâce, de me dire si cette princesse si aimable étoit une illusion, ou s'il étoit possible que les dieux eussent fait une mortelle qui devoit leur ravir les honneurs qui ne sont dus qu'à la divinité; il me répondit en ces termes:

L'objet qui, dans ton cœur, allume un feu nouveau;
Et dont le seul portrait vient de former tes chaînes,
Règne au bord des humides plaines,
Mais tu ne la verras qu'au pied de ton tombeau.

Les dieux prolongeront-ils longtemps ma vie, m'écriai-je? que n'en tranchent-ils le cours, puisque mon ombre errante doit jouïr du plaisir de voir un objet si charmant! Que me sert-il de vivre, s'il faut que ce soit à condition de ne jamais voir ce que j'adore? L'amour naissant m'avoit si fort troublé, que je ne m'apperçus pas que le magicien m'avoit déjà quitté, & s'avançoit vers un bois, où je le suivis. C'étoit une forêt de mirthes, dont l'odeur douce & charmante s'élevoit jusqu'aux cieux. Toutes les allées étoient de même largeur, & répondoient toutes les unes dans les autres. Entre chaque mirthe étoit un tombeau de marbre noir, orné de statues de marbre blanc, d'une magnificence

magnificence ſuperbe. C'eſt ici, me dit le magicien, la ſépulture de tous nos ancêtres. Il y a autant de tombeaux dans chaque allée que nous ſommes de perſonnes ; ainſi chaque génération ſe compte par allée & par rang de tombeaux. Je parcourus les allées où étoient enterrés les premiers magiciens. Le ſilence profond qui régnoit dans ce bois, ces mirthes que le moindre zéphir n'agitoit jamais, ces tombeaux tous rangés à égale diſtance, inſpiroient une ſainte horreur. Nous arrivâmes à une allée où les tombes étoient découvertes. J'en demandai la raiſon au magicien, qui me dit que c'étoient celles qui étoient deſtinées pour eux, & que dans peu j'allois voir renouveler toute l'iſle. Auſſitôt j'entendis un bruit horrible ; le ciel ſe couvrit de ténèbres, le tonnerre gronda dans les airs, la terre trembla ſous mes pieds ; mais tout cela s'appaiſant inſenſiblement, & le jour revenant peu à peu, je vis l'air couvert d'une infinité de chars qui deſcendirent dans l'allée où j'étois. Je vis ſortir de chacun une princeſſe qui tenoit par la main un jeune homme. Toutes s'avancèrent au-devant des magiciens, qui étoient tous aſſis ſur le bord de leurs tombes. Ils s'embraſsèrent, & après avoir remis leurs livres &

leurs baguettes entre les mains de leurs fils, (car ces princeſſes étoient leurs épouſes) chacun entra dans ſa tombe avec ſa femme, & un moment après, tous leurs tombeaux ſe fermèrent. Le fils du magicien qui m'avoit pris ſous ſa protection, s'avança alors au-devant de moi, & me dit qu'il ne m'étoit plus permis de demeurer dans cette iſle; que les yeux profanes ne pouvoient voir les myſtères qu'ils alloient célébrer pour les ombres de leurs pères, & qu'il falloit que je partiſſe. Il m'embraſſa, & me donna en me quittant le portrait de cette princeſſe que j'avois vue au fond de la mer. J'y reconnus les mêmes traits que j'y avois remarqués, & ma bleſſure ſe r'ouvrit à cette vue fatale. Charmé d'un gage ſi précieux, je regagnai le bord de la mer, tenant les yeux attachés ſur ce portrait charmant qu'on venoit de me donner. Je me rembarquai, toujours occupé du plaiſir de l'admirer; je ne pouvois me laſſer de le conſidérer; je le baiſois mille & mille fois par jour; chaque inſtant augmentoit encore mes deſirs; j'étois réſolu de parcourir toutes les cours de l'univers pour tâcher d'en trouver l'original. Il y avoit déjà huit jours que nous voguions, quand une nouvelle tempête nous

fit errer longtemps dans l'eſpace immenſe des mers. Notre vaiſſeau battu des flots coula à fond, & nous tâchâmes de gagner à la nage une iſle que nous apperçûmes de loin; mais, ô dieux! qu'il eût mieux valu mille fois que la mer nous eût engloutis, que d'aborder à ce rivage funeſte. Tous mes compagnons y furent égorgés par des ſauvages qui habitoient ces côtes. Je vis leur ſang mis dans des coupes pour ſervir de breuvage à ces barbares. Moi-même je fus réſervé pour ſervir de pâture à leur infâme roi. Déjà tout ce peuple étoit aſſemblé au milieu d'une forêt, lieu deſtiné pour leurs feſtins; déjà le roi, le bras levé & armé d'un poignard, m'alloit égorger, quand tout ſoudainement il tomba mort à mes pieds. Ces ſauvages regardèrent avec étonnement ce prodige; mais ils éprouvèrent tous la même peine. Je les vis expirer dans l'inſtant. Je m'armai en diligence, craignant qu'il n'en ſurvînt d'autres, & je m'enfonçai dans la forêt. Ce fut là, où réfléchiſſant à tous mes malheurs, je me reſſouvins de la boîte que mon père m'avoit recommandé de n'ouvrir qu'un an après mon départ. J'avois compté chaque jour, & l'année venant de finir, je la pris & l'ouvris.

La princeſſe de l'iſle de la Nuit, entendant un bruit de trompettes, de fifres & de tambours, interrompit alors le prince des Aigues marines. Senſible à vos malheurs, lui dit-elle, j'attendois avec impatience la ſuite de vos aventures; mais le roi mon père, dont j'entends la barque qui fend les flots, me force à remettre un entretien ſi doux. Entrez prince dans ce cabinet, & laiſſez-moi me flatter que ſi-tôt que le roi ſera parti, vous ne me refuſerez pas le détail d'une vie à laquelle la pitié me rend ſenſible. La princeſſe s'avança ſur l'eſplanade de la tour ténébreuſe, au-devant de ſon père. Venez ma fille, lui dit-il, vos malheurs ſont finis. Les dieux, que je conſultois tous les jours, m'ont enfin déclaré qu'il n'y a plus rien à craindre pour vous; venez, embraſſez un père qui attend ce moment depuis ſi longtemps. La princeſſe deſcendit alors de cette tour ténébreuſe, & entra dans la barque de ſon père. Ils s'embraſsèrent tendrement, mais ſans ſe voir, car une éternelle obſcurité entouroit cette tour. L'on tourna auſſitôt du côté de l'iſle, au bruit des inſtrumens & des acclamations du peuple qui bordoit le rivage, & qui faiſoit retentir les airs de ſes cris & de ſes chants. La princeſſe au-

roit bien souhaité pouvoir rester encore, afin d'apprendre le reste des aventures du prince des Aigues marines; mais il n'y avoit pas moyen de se découvrir à son père; car l'oracle l'avoit menacée des plus terribles malheurs, si elle recevoit jamais dans sa tour aucune personne. Elle aborda à l'isle de la Nuit; ses yeux virent pour la première fois la lumière; de grands vases de bronze, remplis d'une liqueur qui brûloit toujours sans se consommer, éclairoient le rivage de cette isle; ils étoient posés sur de hautes colonnes du plus beau marbre, mises de distance en distance, & qui entouroient toute l'isle. Sans ces feux, une obscurité éternelle y régneroit. La princesse débarqua, & fut conduite à la ville capitale par une allée de sapins, dont les branches étoient toutes chargées de ces mêmes lampions qui ne s'éteignoient jamais. Elle arriva à la porte, qui étoit éclairée de la même manière, & entra dans le palais du roi son père. Il étoit de la plus belle architecture du monde. Des pots à feu ornoient & éclairoient le toît de ce palais, qui étoit entièrement illuminé. Tous les jardins l'étoient aussi, & l'étoient toujours. On fit monter la princesse sur une terrasse, qui étoit au-dessus du palais. On dé-

couvroit de là toute l'iſle. L'art d'une fée, protectrice de ce royaume, avoit par ces lampions corrigé le défaut de la nature, qui avoit refuſé le ſoleil à cette iſle.

La princeſſe fut étonnée de voir une ville ſi grande & bâtie ſi magnifiquement. On diſtinguoit les hautes murailles dont elle étoit entourée par le moyen de ces lampions. Chaque arbre de la campagne étoit éclairé de même, & les colines & les forêts paroiſſoient des aſtres brillans, dont la lumière douce ſe laiſſoit ſupporter aux yeux. Ce ſpectacle étonna la princeſſe; mais ſon cœur étoit encore plus troublé que ſes yeux. L'idée du prince des Aigues marines lui revenoit ſans ceſſe dans l'eſprit. Elle étoit au déſeſpoir de n'avoir pu ſavoir le reſte de ſes aventures. Quoi qu'elle n'eût pu le voir, elle ne laiſſoit pas que de s'intéreſſer déjà pour lui. Elle penſoit qu'un prince, à qui les fées avoient fait don de toutes les qualités qui pouvoient le rendre accompli, devoit être un prince bien aimable. Elle eût bien ſouhaité le voir. Hélas! ſans doute cette envie eût bien diminué ſi elle eût ſu le péril qu'il y avoit à le voir, & qu'il lui en auroit coûté la vie. Elle ne ſavoit comment ſe dérober de ſon père pour retourner à ſa tour

ténébreuſe ; & de plus, de quoi lui auroit ſervi ce voyage ? Il étoit abſolument défendu de porter la moindre lumière au-dehors de l'iſle. Ainſi, elle n'auroit fait qu'entretenir le prince des Aigues marines ; cependant, ce prince ſe repréſentoit toujours à elle. Se promenant un jour dans une grande forêt qui étoit au bout des jardins de ſon père, elle rêvoit à tout ce que le prince des Aigues marines lui avoit raconté ; & comme elle avoit été condamnée par une fée à paſſer ſa vie ſeule dans la tour ténébreuſe, jusqu'à ce qu'un monſtre qui tuoit de ſa vue la vînt délivrer ; elle s'imagina que ce prince pourroit être ſon libérateur. Son père, qui conſultoit chaque jour les dieux, pour ſavoir le temps où les malheurs de ſa fille devoient finir, ne comprenoit point, non plus qu'elle, ce que la fée avoit prétendu dire par ce monſtre, qui tuoit de ſa ſeule vue ; mais enfin, l'oracle répondit que ce temps étoit arrivé. C'eſt ce qui l'allarmoit étrangement. Quoi ! diſoit-elle, ce prince que je me figure ſi aimable, eſt donc ce monſtre dont je ſuis menacée ? Pourquoi ſouhaitai-je de le voir ? Puis-je douter que ce n'en ſoit un, après ce que l'oracle vient de dire ? C'eſt ainſi qu'elle s'entretenoit elle-

même ; & déjà elle avoit perdu l'envie de retourner à la tour ténébreuſe, quand elle ſe trouva à la porte d'un temple. C'étoit celui de Morphée, à qui il étoit conſacré. Un magnifique portique conduiſoit à un veſtibule tout de marbre & de porphire. De-là, on entroit dans le temple. Des parfums les plus doux brûloient inceſſamment devant la ſtatue de ce dieu, qui paroiſſoit dans le fond couché, & s'appuyant la tête ſur un bras. Des lits de gazon, ſemés des plus belles fleurs, invitoient au repos ; des pavots, ſeuls préſens qu'on offroit à ce dieu, couvroient une table qui étoit au milieu du temple. Il ſuffiſoit de lui en offrir, pour ſentir dans le moment couler dans ſes veines une langueur à laquelle il n'étoit pas poſſible de réſiſter. On cédoit inſenſiblement au ſommeil, qui ſe répandoit ſur les paupières, & alors, ce qu'on deſiroit le plus de ſavoir, ſe peignoit en ſonge. La princeſſe préſenta des pavots à Morphée ; & dans l'inſtant, ſentant ſes genoux ſe dérober ſous elle, elle ſe coucha ſur un lit de gazon ſemé de violettes, & s'endormit en ſouhaitant de voir le prince des Aigues marines.

A peine le ſommeil eut-il fermé ſes yeux, que le dieu des ſonges prenant la figure du

prince des Aigues marines, ſe préſenta à elle. La ſurpriſe de voir ce prince, ſi différent du monſtre qu'elle s'étoit imaginé, la réveilla dans l'inſtant. O dieux! s'écria-t-elle, ſe peut-il qu'un mortel ſoit plus aimable qu'on ne nous peint les dieux? Elle croyoit encore rêver. Elle cherchoit ce prince dans le temple; mais ce n'étoit qu'une ombre légère que le moindre vent & la moindre agitation diſſipe. Elle étoit au déſeſpoir que ce ſonge eût paſſé avec tant de vîteſſe. Elle offrit de nouveaux pavots à Morphée. Ses regards languiſſans, attachés fixément ſur ſa ſtatue, le prioient de lui rendre un ſommeil ſi doux; mais cette faveur ne s'accordoit qu'une fois. Ce fut en vain que ſon cœur ſe flatta de l'obtenir. Morphée, inſenſible à ſes prières, s'endormit même en les écoutant. Elle ſortit de ce temple, brûlant de l'envie de revoir ce prince. L'amour étoit déjà entré dans ſon cœur. Elle n'étoit plus maîtreſſe d'elle; elle ne ſongeoit plus qu'au prince des Aigues marines; elle ne ſuivoit plus dans la forêt de route certaine; pleine de l'idée charmante qu'elle portoit dans ſon cœur, elle laiſſoit au haſard, à conduire ſes pas. Elle ſe trouva, ſans y penſer, au bord de la mer, & dans

le même lieu où elle avoit laissé la barque qui l'avoit ramenée de la tour ténébreuse. Son premier mouvement fut de s'embarquer pour aller engager le prince des Aigues marines à venir à la cour du roi son père. Elle entra donc dans cette barque, & suivant un cable qui, du rivage, étoit attaché à la tour ténébreuse, elle arriva au pied de cette tour. Elle entendit la voix du prince des Aigues marines, qui faisoit retentir les rochers de ces chants :

O mer ! dont les tranquiles flots
Viennent, en gémissant, mourir sur ce rivage ;
Le moindre vent, le moindre orage
Suffit pour troubler ton repos.
Au milieu des éclairs & du bruit du tonnerre,
Tout à coup tes flots furieux
Semblent vouloir ouvrir la terre,
Et tantôt inonder les cieux.

Ainsi lorsque moins on y pense,
L'amour vient de nos cœurs troubler la douce paix;
Le cruel, d'un seul de ses traits,
En bannit l'heureuse innocence.
Mais tes mugissemens, qui font trembler les airs,
La fureur dont le vent s'agite,

O mer ! font des portraits légers
Des troubles que l'amour excite.

Quel mal vous a donc fait l'amour, prince, répondit la princeſſe de l'iſle de la Nuit, & que me reſte-t-il à apprendre des aventures de votre vie ? Je viens ici pour en entendre la ſuite ; parlez-donc ; les vents en ſilence n'agitent plus les airs, & la mer calme & tranquille ſemble vouloir, comme moi, écouter vos malheurs. Le prince des Aigues marines fut charmé du retour de la princeſſe de l'iſle de la Nuit ; car je ne ſais quoi, au fond de ſon cœur, lui ſuggéroit qu'elle étoit cette même princeſſe que le magicien lui avoit fait voir, & dont l'idée ne l'avoit pas quitté un ſeul moment. Il continua donc ainſi ſon hiſtoire.

J'étois ſur un rocher affreux, quand j'ouvris en tremblant la boîte que mon père m'avoit donnée. J'y trouvai un papier où je lus ces cruelles paroles que mon père y avoit écrites de ſa main. Le prince des Aigues marines repéta alors à la princeſſe tout ce qu'il y avoit dans la lettre que ſon père lui avoit écrite ; il lui découvrit que la fée Noirjabarbe, pour ſe venger de ſon père, l'avoit impitoyablement condamné à tuer tous

ceux qui le regarderoient. Je ne puis, continua-t-il, vous exprimer ce qui se passa en moi, quand j'eus achevé de lire ce papier. Mon premier mouvement fut de me précipiter du rocher où j'étois, au fond des abîmes. Mais hélas ! pour surcroît de malheurs, une main invisible me retînt, & je sentis que j'étois condamné à vivre. Je ne m'étonnai plus que ces sauvages eussent expiré en me voyant ; je remerciai même les dieux d'avoir permis que ma vue purgeât la terre de monstres si inhumains. Je parcourus toute l'isle, que je trouvai remplie d'horreurs. Je choisis pour ma demeure, une grotte taillée dans le roc. Là, je vivois des bêtes que je tuois à la chasse ; je pêchois à la ligne ; je me promenois le long de la mer ; je n'avois de momens de plaisir que ceux que je passois à regarder ce portrait, que j'aimois encore de plus en plus. Je ne le quittois ni la nuit ni le jour. Quand je dormois, je le tenois dans mes bras, & je ne me réveillois que pour le regarder encore. J'allois quelquefois dans une isle voisine, qui étoit plantée d'orangers. Je m'y endormis un jour, & une tempête s'étant élevée pendant mon sommeil, j'eus l'imprudence de vouloir regagner mon isle. Les vents qui augmentè-

rent tout d'un coup, me poussèrent en pleine mer; & après en avoir été longtemps le jouet, je fus poussé contre cette tour d'où vous m'avez tiré.

Ah prince! s'écria la princesse de l'isle de la Nuit, je ne puis donc jamais vous voir sans qu'il m'en coûte la vie? Je donnerois la mienne pour vous voir un moment, lui répondit le prince. L'idée charmante de l'objet que j'ai vu au fond de la mer est gravée dans mon cœur, avec des traits que le temps ne pourra jamais effacer. Je l'aime, & je ne sais quoi me dit en secret que vous êtes cette aimable princesse. O dieux! à quels malheurs suis-je condamné? J'aime, & je ne puis voir ce que j'aime sans lui donner la mort. Vous n'êtes pas le seul à plaindre dans l'univers, répliqua la princesse, & ne point connoître ce qu'on aime n'approche pas du supplice de le connoître, & de l'aimer sans pouvoir le voir. Ces paroles furent une énigme pour le prince des Aigues marines. Il ne pouvoit pénétrer dans le cœur de la princesse, & ces mots qui lui étoient échappés lui parurent avoir été dits au hasard. Il la supplia de vouloir lui raconter pourquoi elle avoit passé sa vie dans cette tour. La princesse lui dit qu'une fée, pro-

tectrice de l'isle de ſon père, avoit été appelée au moment de ſa naiſſance, & qu'ayant prévu qu'elle étoit menacée d'affreux malheurs, elle l'avoit condamnée à demeurer dans cette tour, juſqu'à ce qu'un monſtre qui tuoit de ſa vue vînt l'en délivrer. La princeſſe de l'isle de la Nuit n'eut garde de dire au prince la curioſité qui l'avoit fait aller au temple de Morphée; & craignant même que l'amour ne trahît à la fin le ſecret de ſon cœur, elle regagna ſon isle.

La princeſſe découvrit au roi ſon père ce que la fée avoit voulu dire par un monſtre qui tuoit de ſa vue, & lui raconta l'hiſtoire du prince des Aigues marines. Le roi, attendri des malheurs de ce prince infortuné, lui fit porter dans la tour ténébreuſe tout ce qui peut être néceſſaire à la vie. Il alloit quelquefois l'entretenir lui-même avec ſa fille, & l'un & l'autre tâchoient d'adoucir la rigueur de ſa priſon. Mais hélas! en eſſayant de lui rendre le repos, la princeſſe de l'isle de la Nuit perdoit le ſien. Elle aimoit avec une violence qu'elle ne pouvoit plus retenir; elle ſe cachoit au fond des bois, pour pouvoir le dire aux échos; ſes paroles étoient entrecoupées, & n'avoient quelquefois aucun ſens; ſes yeux étoient pleins d'un feu

ſombre ; ſon teint n'avoit plus cet éclat vif & brillant ; ſa beauté étoit preſqu'effacée ; à peine y pouvoit-on reconnoître la princeſſe de l'isle de la Nuit. Enfin, elle ne put plus réſiſter. Il fallut avouer à ſon vainqueur qu'elle l'aimoit. Elle s'embarqua pour la tour ténébreuſe. Son cœur trembloit à meſure qu'elle en approchoit. Elle n'y fut pas ſi tôt arrivée, qu'elle appela le prince des Aigues marines. Ce prince, qui avoit accoutumé de répondre au moindre ſignal, ne paroiſſant point, la princeſſe commença à frémir. Elle l'appela pluſieurs fois, mais ce fut inutilement. Comme on ne pouvoit monter dans la tour ſans échelle, elle retourna dans l'isle ; & ayant commandé à une de ſes eſclaves d'en apporter une, elle retourna dans la tour, y monta elle-même, parce qu'elle en connoiſſoit juſqu'au moindre détour. Hélas ! elle ne chercha pas longtemps. A peine fut-elle montée ſur l'eſplanade, qu'elle ſentit quelque choſe à ſes pieds. Elle ſe baiſſa, & trouva un corps ſans mouvement, & plus froid que le marbre. Elle ne douta point que ce ne fût le prince des Aigues marines. O dieux ! mon amant eſt mort, s'écria-t-elle. Un torrent de larmes ſortit auſſitôt de ſes yeux, & ſes ſoupirs lui ôtè-

rent entièrement la parole. Il fallut cependant s'arracher d'auprès de ce cadavre, qu'elle fit emporter par l'esclave, & lui fit élever un tombeau magnifique au milieu d'un bois de ciprès qui donnoit sur le bord de la mer. Elle fit construire un bûcher de bois de cèdre, où ce corps fut consumé. Elle-même en ramassa les cendres, qu'elle mit dans une urne faite d'une seule émeraude, & l'urne fut enfermée dans le tombeau. La tombe étoit de marbre noir; quatre statues de bronze en ornoient les quatre coins; & sur le devant étoit gravé en lettres d'or:

Ici gît le malheureux Prince des Aigues marines.

Prince qu'une fée ennemie
Condamna pour jamais au plus affreux tourment,
A qui te voyoit un moment
La lumière des cieux étoit soudain ravie,
Mais pour te voir, cher amant,
Hélas! je donnerois ma vie.

C'étoit aux pieds de ce tombeau que la princesse de l'île de la Nuit passoit tous les momens qu'elle pouvoit dérober aux hommages de sa cour. Elle ne craignoit plus d'avouer l'amour qu'elle avoit pour le prince des Aigues marines; elle en entretenoit les ruisseaux & les fontaines: ses soupirs & ses regrets troubloient le silence des bois,

Elle croyoit que ce prince n'étoit plus. Larmes inutiles, ſoupirs ſuperflus! Ce prince vivoit encore. Des pirates, qui ſavoient que le roi de l'île de la Nuit avoit enfermé la princeſſe ſa fille dans une tour au milieu de la mer, attirés par l'eſpérance d'une rançon conſidérable, étoient venus pour l'enlever; mais au lieu de cette princeſſe, ils avoient trouvé le prince des Aigues marines, qui, malgré ſa réſiſtance, fut contraint de céder aux efforts & au nombre de ces barbares. Il avoit étranglé le premier qui avoit oſé l'attaquer; mais s'étant tous jetés ſur lui, ils le ſaiſirent & l'attachèrent au mât de leur navire, & firent voile auſſitôt. C'eſt ainſi qu'il fut contraint de quitter ces lieux, où il avoit le plaiſir d'entretenir ſouvent ſa princeſſe.

Ces pirates ne furent pas longtemps ſans être punis de leur témérité; car à peine eurent-ils paſſé cette zone obſcure qui entouroit l'île de la Nuit, qu'aux premiers rayons du ſoleil, ils tombèrent tous morts en appercevant le prince des Aigues marines. Ce prince n'en étoit pas, cependant, moins à plaindre. Il étoit lié au mât du navire, & sûr de périr de faim, ne pouvant être ſecouru d'aucun mortel, puiſque

celui qui l'auroit apperçu, devoit mourir en le voyant. Les vents & les flots conduisoient à leur gré son vaisseau. Enfin, il donna contre un banc de sable où il échoua. Un rocher affreux s'élevoit sur ce banc, & portoit son front jusqu'aux cieux. Là, il attendoit la mort, qu'il croyoit ne pouvoir plus éviter. Le souvenir de la princesse de l'île de la Nuit l'occupoit toujours malgré les horreurs du trépas qu'il sentoit approcher de moment en moment. Déjà sa langueur extrême lui avoit ôté la lumière; il ne voyoit plus, & sa foiblesse augmentant toujours, il resta sans aucun mouvement. Son évanouïssement fut long; il en revint, cependant. Mais quelle fut sa surprise quand il se trouva à son réveil, dans une prairie! Il étoit encore si foible, qu'il n'eût pas la force de se lever. Il cherchoit en vain à pénétrer comment il avoit pu se trouver dans ces lieux, quand il vit venir à lui une personne qui portoit une corbeille pleine de fruits. Elle s'approcha de lui, & lui parla ainsi : Tâchez, prince malheureux, de prolonger des jours que les dieux protègent malgré la cruauté de la fée Noirjabarbe. A ce funeste nom, le prince des Aigues marines pensa retomber dans sa foi-

bleſſe; mais cette inconnue continuant de lui parler; je ſuis fée, lui dit-elle, & je fais ma demeure dans ce rocher, proche duquel votre vaiſſeau échoua. Je vous apperçus du haut de ce rocher, où je me promenois ce jour là; & ayant eu pitié de l'état où vous étiez, je vous en retirai pour vous conduire dans ces lieux. Mon art de fée m'apprend tous vos malheurs. Je ſais vos plus ſecrètes penſées. Je ſais que vous aimez une princeſſe dont le ſort vous interdit la vue, de crainte de lui donner la mort; mais je ſais auſſi qu'il viendra un jour où vos malheurs finiront.

Cette eſpérance acheva de ranimer les forces du prince des Aigues marines. Il ſe leva, & ſe jeta aux genoux de ſa libératrice. Levez-vous, prince, lui dit la fée; vous ne pouvez reſter ici plus d'un jour, & j'ai bien des choſes à vous y faire voir. Auſſitôt ils gagnèrent enſemble un grand bois qui bordoit la prairie, & qui les conduiſit à une porte d'airain d'une epaiſſeur prodigieuſe. A meſure que le prince des Aigues marines s'avançoit, il entendoit des cris & des hurlemens horribles. Quand il fut à cette porte d'airain, il y lut cette inſcription.

LE PALAIS VENGEUR DE L'AMOUR.

La fée toucha de ſa baguette cette porte, qui s'ouvrit d'elle-même. Le prince entra dans un large eſpace tout fermé de grilles de fer, & tout entouré de fontaines plus claires que le criſtal. Là, un nombre infini de princes & de princeſſes, qui paroiſſoient regarder attentivement dans ces eaux, pouſſoient des cris épouvantables, & ne pouvoient, cependant, s'arracher d'auprès de ces fontaines, qui ſembloient être la ſource de leurs maux.

Le prince des Aigues marines en demanda la raiſon à la fée. C'eſt ici, lui répondit-elle, où l'amour punit les amans. Les infidèles voyent ſans ceſſe, dans ces fontaines, le nouvel objet de leurs amours dans les bras d'un autre; ſans ceſſe ils leur paroiſſent heureux, & toujours inſulter à leurs malheurs. Le regret qu'elles ont d'avoir quitté leurs amans, avec qui elles vivoient dans un bonheur qu'un amour réciproque augmente, & dont on peut s'aſſurer, & le déſeſpoir de ſe voir mépriſées par ces mêmes amans, pour qui elles ont tout quitté, fait & fera éternellement leur ſupplice. Les jaloux y voyent inceſſamment tout ce qui

peut augmenter leur jaloufie. Les inconftans ceffent de l'être ; mais ils fe voyent eux-mêmes indignement trahis. Enfin, chaque amant y trouve une peine proportionnée à fes crimes, ces peines feront éternelles.

Parmi ce grand nombre de malheureux, le prince des Aigues marines remarqua une princeffe qui paroiffoit plus affligée que toutes les autres. Elle s'arrachoit les cheveux, qui étoient du plus beau blond du monde ; elle meurtriffoit fes joues, qu'une couleur plus vive que n'eft la rofe au matin coloroit ; elle frappoit fon fein, qui auroit fait honte à la blancheur de l'albâtre, & à la dureté du marbre ; enfin, fa douleur étoit fi grande, que le prince pria la fée de lui dire quelle étoit cette princeffe. C'eft la princeffe de l'île des Grâces, répondit la fée. Elle aimoit un prince, qu'elle avoit engagé dans fes chaînes par fes attraits & fes faux fermens. Ses regards féduifans & fes difcours flatteurs avoient allumé dans le cœur de ce prince la plus violente paffion. Il s'étoit abandonné tout entier à ce poifon funefte. Charmé de fes nouvelles amours, il paffoit tous les momens dans les bras de cette princeffe. Ils vivoient alors contens, parce qu'ils s'aimoient d'une tendreffe

égale, mais dans le temps qu'elle juroit à ce prince une fidélité fincère & éternelle, dans le temps que de fi tendres fermens augmentoient encore l'amour de ce prince infortuné, la perfide écouta un autre amant, & lui donna fon cœur. Les larmes, les plaintes, les foupirs, les reproches, le défefpoir, & enfin, la tendreffe de ce prince n'ayant pu la regagner, il en mourut de douleur après avoir fait graver fur fon tombeau ces vers pour une marque éternelle de fa tendreffe & de la perfidie de la princeffe :

Tout me trahit, ma princeffe infidelle,
Malgré tous fes fermens, me change en moins d'un jour.
Dieux ! à quel choix me réduit-elle ?
De perdre, hélas ! la vie ou mon amour.

Ah ! c'en eft fait, fa perfidie éclate,
Le temps change fon cœur fans changer fes appas.
Mais j'aime encore affez l'ingrate,
Pour m'en venger par un noble trépas.

Ce prince en mourant laiffa à l'amour le foin de le venger; & ce dieu redoutable, touché de fes malheurs, livra cette princeffe à la plus fenfible douleur.

Le prince des Aigues marines ne laiſſa pas de plaindre la princeſſe de l'île des Grâces, car elle étoit belle, & il ne lui manquoit qu'un cœur fidèle pour être digne de l'amour des dieux mêmes. Je ne crains point tous ces tourmens, dit le prince à la fée qui le conduiſoit, puiſque j'aimerai juſqu'au tombeau la princeſſe de l'île de la Nuit. Il ſortit alors de ce lieu terrible. La fée le reconduiſit ſur le rocher, proche duquel ſon navire avoit échoué. C'eſt à moi, lui dit-elle, que l'amour a confié le ſoin de récompenſer les amans fidèles, & de punir les inconſtans. Je ne puis vous affranchir de la peine où la fée Noirjabarbe vous a condamné; mais cette baguette que je vous donne ſaura vous délivrer de bien des malheurs où vous ſuccomberiez ſans elle. Elle a le pouvoir d'aſſoupir ceux qui en ſont touchés. Vous n'aurez qu'à la tourner trois fois, & le ſommeil auſſitôt, attentif à vos ordres, fermera les yeux de ceux que vous voudrez endormir; & la retournant à contre ſens, il fuira de leurs paupières avec autant de promptitude qu'il s'en ſera emparé. Par ce moyen votre vue, ſi fatale au reſte des hommes, ceſſera de l'être quand vous le voudrez, puiſqu'ils ne doi-

vent périr qu'en vous regardant. Mais ce n'eſt pas tout; ce vaiſſeau, ſur lequel vous avez échoué, ſoumis à vos ordres, vous conduira toujours où vous lui commanderez d'aller. Partez prince, & fidèle à l'amour, ſouvenez-vous que ce dieu n'abandonne jamais les cœurs vraiment attachés à ſon empire.

Comme le prince des Aigues marines n'étoit occupé que de la princeſſe de l'île de la Nuit, il commanda à ſon vaiſſeau de le remener dans la tour ténébreuſe, où malgré l'horreur des ténèbres éternelles qui l'environnent, il avoit du moins le plaiſir d'entretenir la princeſſe. Il aborda à cette tour, & ſe rejetant auſſitôt à la mer, il gagna à la nage une forêt qui donnoit ſur le rivage de l'île de la Nuit. Il ſe gliſſa de buiſſon en buiſſon, juſques dans un endroit où il apperçut un tombeau, ſur lequel il lut cette inſcription :

Ici gît le malheureux Prince des Aigues Marines.

Il ne ſavoit que penſer de ce qu'il voyoit, & il étoit plongé dans une profonde rêverie, quand un bruit qu'il entendit l'obligea à ſe cacher dans un endroit d'où il ne pouvoit être apperçu de perſonne. Ce bruit

augmentoit à meſure que le char ſur lequel étoit aſſiſe la princeſſe même approchoit. Il la reconnut pour la même perſonne dont il avoit le portrait. Elle mit pied à terre, & s'approchant de ce tombeau, elle l'embraſſa de ſes beaux bras, & le baigna de ſes larmes.

Le prince des Aigues marines attribua à ſon abſence l'idée qu'on s'étoit formée de ſa mort. Caché dans l'endroit le plus épais de la forêt, il obſervoit la princeſſe de l'île de la Nuit. Sa joie étoit extrême, de voir qu'elle reſſembloit juſques dans le moindre trait au modèle qu'il en portoit. Il ſe reſſouvint alors de ce que le magicien lui avoit dit, qu'il ne verroit la princeſſe dont il avoit le portrait, qu'au pied du tombeau qu'elle lui auroit dreſſé. Non-ſeulement il la voyoit, mais il étoit perſuadé d'en être aimé. Il ne fut jamais ſi ſenſible à la peine à laquelle la fée Noirjabarbe l'avoit condamné. Il ſe ſeroit volontiers jeté aux genoux de la princeſſe, ſi le péril affreux où il l'auroit expoſée, ne l'en avoit empêché. Il oſoit à peine ſoupirer. Il craignoit que le moindre bruit ne l'obligeât à tourner la tête. Quelle ſituation pour un amant ! voir ce qu'il aimoit, trouver ce qu'il cherchoit depuis ſi long-temps, & trembler de crainte d'en être

apperçu, quel ſupplice! Il ne ſavoit comment lui annoncer ſon retour. D'ailleurs, la douleur de la princeſſe augmentoit encore la ſienne. Il la voyoit fondante en larmes, & ne pouvant s'arracher d'auprès de ſon tombeau. Il ſe ſouvint alors de la baguette enchantée que la fée lui avoit donnée. Il ne manqua pas une ſi belle occaſion de s'en ſervir pour aſſoupir la princeſſe, & profitant de ce moment, il écrivit ces vers au bas du tombeau.

Toujours fidelle, & toujours malheureuſe,
Mon ombre vient encor partager vos douleurs,
Allez à la Tour ténèbreuſe,
J'y mettrai fin à vos malheurs.

Le prince des Aigues marines, charmé du plaiſir de voir la princeſſe qu'il adoroit, en contemploit les appas; mais ſon cœur trembloit, parce qu'il ne ſe tenoit pas encore tout-à-fait aſſuré de la vertu de ſa baguette. C'eſt pourquoi il s'arracha d'auprès de ſa princeſſe, après l'avoir tirée de ſon enchantement; & regagnant auſſitôt le bord de la mer, il retourna dans la tour ténébreuſe, agité des plus vifs tourmens de l'amour.

A peine l'aurore avoit commencé d'éclairer le reſte de l'univers, que la princeſſe de l'île de la Nuit ſortit de ſon palais, & ſe rendit au tombeau ſuppoſé du prince des Aigues marines. Elle y lut ce qu'il y avoit écrit. Son cœur s'émut de joie en penſant qu'elle entretiendroit encore ſon cher amant ; & pleine d'impatience, elle vola avec vîteſſe au bord de la mer, s'embarqua, & arriva au pied de la tour ténébreuſe. Le prince des Aigues marines entendoit avec joie le bruit que faiſoit cette barque en fendant les eaux, & qui s'approchoit de lui de plus en plus. A ſon arrivée ils s'entretinrent longtemps enſemble. La princeſſe de l'île de la Nuit, qui croyoit parler à une ombre ne craignit point de lui laiſſer voir le fond de ſon cœur. Elle lui découvrit toute ſa tendreſſe, & lui fit connoître à découvert la douleur extrême qu'elle avoit de ſa mort.

Le prince des Aigues marines ne put diſſimuler plus longtemps. Il lui conta ſes aventures, comment il avoit été enlevé de la tour ténébreuſe par des pirates, aux efforts & à la multitude deſquels il avoit été obligé de céder, après avoir tué celui dont elle avoit honoré le cadavre d'un ſi magnifique tom-

beau. Il lui raconta le risque qu'il avoit couru de périr de faim pendant qu'il étoit lié au mât de son navire, & comment une fée l'avoit tiré de cet état si dangereux. Il n'en fut encore que plus cher à la princesse de l'île de la Nuit. C'étoit pour elle qu'il avoit couru tant de dangers. Pouvoit-elle les moins payer que par toute la tendresse dont son cœur étoit capable ? Aussi se jurèrent-ils, en se séparant, une fidélité éternelle. La princesse s'arracha à la fin de ce séjour, & retourna dans son palais, charmée d'avoir recouvré son amant. Il ne se passoit point de jour qu'elle ne revînt à la tour ténébreuse. Ils étoient l'un & l'autre aussi heureux qu'on le peut être. Ils s'aimoient d'une tendresse égale. Ils passoient les jours à s'entretenir ensemble. L'espérance que la fée avoit donnée au prince des Aigues marines, que ses malheurs finiroient un jour, adoucissoit le chagrin cruel de ne point voir ce qu'il aimoit. Sa tendresse, celle de la princesse de l'isle de la Nuit lui tenoit lieu de tout; mais le destin, trop jaloux du bonheur des hommes, ne put les laisser plus longtemps heureux, & il leur réservoit encore de plus affreux malheurs.

Un jour que la princesse de l'isle de la

Nuit s'étoit embarquée ſur cette petite barque dont elle ſe ſervoit pour aller à la tour ténébreuſe, la mer groſſit en ſi peu de temps, que la princeſſe ne put regagner ſon isle, ni aborder à la tour. Une vague qui donna contre ſa barque la fit tourner. Elle pouſſa alors un cri horrible, qui fut entendu du prince des Aigues marines, lequel ne doutant point que la princeſſe n'eût fait naufrage, ſe jeta auſſitôt à la mer; mais il oublia ſa baguette enchantée, parce que dans cet inſtant, ſon eſprit ne fut occupé que du danger où ſe trouvoit l'unique objet de ſes amours. Il nagea longtemps aux cris de la princeſſe que les flots & les vents pouſſoient en pleine mer. Enfin, ne l'entendant plus, il crut qu'elle étoit périe. Jugez de la douleur de ce malheureux amant. Il s'efforçoit de nager, & il étoit preſqu'épuiſé, quand il la vit revenir ſur la mer, mais ſans mouvement, & comme une perſonne morte. Il la ſaiſit, & tâcha de gagner la plus proche des deux isles qu'il apperçut. Il trembloit qu'elle ne revînt de ſon évanouïſſement. Elle étoit perdue ſans reſſource ſi elle en étoit revenue; & pour ſurcroît de douleur, à peine l'eut-il jetée ſur le rivage, qu'il fut obligé de s'en éloigner, parce qu'il

craignoit qu'elle n'ouvrit les yeux. Il n'osoit la secourir lui-même. Elle eût péri s'il l'eût tirée de cet état ; & du moins se flattoit-il que quelqu'un pourroit lui donner du secours. Il se retira donc dans une grotte qui donnoit sur le rivage, d'où il pouvoit tout voir sans être apperçu. A peine y fut-il entré, qu'il vit sortir d'un bois un géant d'une figure énorme qui, s'approchant du bord de la mer, apperçut la princesse de l'isle de la Nuit évanouïe. Il la considéra quelque temps, & tirant aussitôt un cimeterre qui pendoit à son côté, & la saisissant par ses longs cheveux qu'il entortilla autour de son bras ; il étoit prêt à lui trancher la tête, quand le cri que fit le prince des Aigues marines, qui s'avançoit vers le géant, arrêta son bras, & le força à tourner la tête; mais sitôt que le géant l'eût apperçu, il tomba mort.

Cette isle étoit appelée l'isle des géans, lieu terrible où il étoit absolument ordonné de massacrer tous ceux que le hasard ou le naufrage y jetoient. Le prince des Aigues marines reprit alors la princesse, & se rejetant à la mer, il gagna une autre isle qui n'étoit pas fort éloignée; il la posa sur l'herbe qui couvroit le rivage, & se retira dans

une forêt prochaine. A peine y fut-il, que le roi de cette isle, qui se divertissoit à la chasse, fut conduit par le hasard, au même endroit où le prince des Aigues marines avoit laissé la princesse. Sa beauté, que son évanouïssement n'avoit fait qu'altérer, le frappa. Il mit aussitôt pied à terre, appela ses gens, & fit dans l'instant transporter la princesse dans son palais. Le prince des Aigues marines la suivit longtemps des yeux, mais il n'osoit paroître. Il ne sortit de la forêt que lorsqu'il les eut entièrement perdus de vue. Il déplora son sort, d'être forcé de fuir ce qu'il aimoit, avec autant de soin que les autres amans en prennent à chercher ce qu'ils aiment.

Sa vue étoit trop dangereuse pour lui permettre de rester longtemps dans cette isle. Il regagna la tour ténébreuse, résolu d'y revenir avec sa baguette enchantée, & de délivrer sa princesse. A peine fut-il arrivé à son séjour ordinaire, qu'il s'éleva une tempête affreuse qui dura plusieurs jours, durant lesquels il lui fut absolument impossible de se remettre en mer. Enfin, elle cessa, & il monta aussitôt dans le vaisseau que la fée lui avoit donné. Il lui commanda de voguer à l'isle

où il avoit laissé la princesse de l'isle de la Nuit. Il y aborda, & tournant trois fois sa baguette, il endormit toute l'isle. Alors s'avançant avec confiance, il parcourut tout le palais du roi sans trouver la princesse. il vit ce roi qui paroissoit donner quelques ordres dans le moment qu'il l'avoit enchanté. Il descendit dans les jardins, les traversa, & arriva à l'autre rivage de la mer, où il vit une tour. Il s'en approcha. Elle étoit entourée de grilles de fer. Une chambre fort obscure, & qui ne recevoit du jour que par une fenêtre basse, qui étoit grillée, occupoit tout le bas de cette tour. Il y en avoit une pareille au-dessus; & le haut de la tour étoit destiné pour des gardes qui y veilloient jour & nuit. Le prince des Aigues marines s'en approcha; il regarda par la fenêtre cette chambre basse. O dieux! quelle fut sa surprise, quand il vit sa princesse! Sa tête étoit négligemment appuyée sur son bras; ses yeux étoient baignés de larmes, & elle paroissoit plongée dans la plus affreuse douleur.

Un spectacle si sensible pour le prince des Aigues marines, pensa lui arracher la vie. Il ne savoit comment apprendre la raison pour laquelle sa princesse étoit enfermée

dans cette tour, parce qu'il n'osoit la réveiller. Il ne trouva donc point d'autre moyen de le savoir, que de s'enfermer dans la chambre, qui étoit au-dessus de celle où étoit la princesse. Elle étoit toute ouverte. C'est aussi ce qu'il fit ; & alors retournant sa baguette à contresens, il réveilla seule la princesse de l'isle de la Nuit, & l'appela. Quelle fut la joie de cette princesse quand elle entendit la voix de son amant ! Quel réveil, grands dieux ! Elle croyoit que c'étoit encore un songe. Elle courut cependant, à la fenêtre de sa chambre, & elle reconnut bientôt que ce n'étoit point une illusion, & que le prince des Aigues marines étoit dans la même tour qu'elle. Elle ne pouvoit cependant comprendre comment il avoit pu trouver le moyen d'y entrer. Elle étoit prête à le lui demander, quand le prince des Aigues marines la prévint. Quel barbare, quel cœur assez inhumain peut retenir ma princesse dans cette horrible captivité, s'écria t-il ! Hélas ! j'ignore comment j'ai été poussée sur ces bords, répondit la princesse. J'allois pour vous voir à la tour ténébreuse, quand la tempête brisa ma barque. Je m'évanouïs, & ne revins de mon évanouïssement, que par les soins du

roi qui règne dans cette isle. Je me trouvai dans son palais, sans savoir comment j'y avois été transportée. Lui-même ne me put dire autre chose, sinon qu'il m'avoit trouvée sur le rivage. Le prince des Aigues marines raconta alors à la princesse, que c'étoit lui qui l'avoit sauvée, & du naufrage, & de la fureur du géant. Mais pourquoi cette prison, continua-t-il? ma princesse est-elle criminelle? Hélas! s'écria-t-elle, tout mon crime est de vous trop aimer; fidèle aux sermens que je vous ai faits de vous aimer jusqu'au tombeau, j'ai résisté aux sollicitations & aux menaces du roi de cette isle, qui vouloit partager son empire avec moi, si je voulois répondre à son amour. Mais comme je n'ai point voulu y consentir, ce cruel a cru m'y forcer en m'ôtant pour jamais la liberté. Il m'a fait enfermer dans cette tour, qu'une fée a bâtie, & que lui seul a le pouvoir d'ouvrir. Ainsi, toutes les puissances de l'univers ne pourroient m'arracher d'entre les mains de ce barbare; mais je ne crains plus rien, puisque je puis encore entretenir mon amant. Je ne crains que pour vous, répliqua le prince, quels tourmens allez-vous souffrir, & comment vous tirer de ce séjour horrible?

Les pleurs réciproques de ces deux amans finirent cet entretien ; & le prince des Aigues marines ne voulant pas donner des soupçons au roi de cette isle, le tira de son assoupissement. A peine en fut il délivré, qu'il courut à la tour où étoit la princesse de l'isle de la Nuit. Surpris du sommeil qui l'avoit saisi, il connut bien qu'une puissance supérieure combattoit pour elle. Cependant quand il la revit dans les mêmes lieux où il l'avoit laissée : ses soupçons se calmèrent. Le plaisir de revoir ce qu'il aimoit lui ôta toute autre réflexion. Il la pressa de nouveau de répondre à ses desirs, la menaça, en cas de refus, de la faire encore souffrir mille fois davantage.

Le prince des Aigues marines entendoit tous ses emportemens. Combien de fois fut-il tenté de paroitre, & de punir ce cruel, par la mort même des tourmens dont il menaçoit la princesse ? Mais que seroient-ils devenus l'un & l'autre ? La porte de cette tour ne pouvoit jamais s'ouvrir que par la volonté de ce roi. Il auroit fallu, en s'abandonnant à la vengeance, renoncer à la délivrance de la princesse. L'amour l'emporta donc sur le courroux, & il différa de se venger, jusqu'à ce qu'il eût retiré la princesse de l'esclavage où elle étoit.

Si-tôt que le roi l'eut quittée, le prince des Aigues marines endormit la garde, & prit des mesures avec la princesse de l'isle de la Nuit pour la sauver. Il sortit de cette tour, & retourna à la tour ténébreuse, où le père de la princesse, au désespoir de la perte de sa fille, s'étoit rendu pour s'en consoler avec le prince des Aigues marines. Ce fut dans ce temps-là qu'il instruisit le roi de tout ce qui lui étoit arrivé. Il lui dit qu'il n'y avoit point d'autre moyen pour la délivrer, que de tâcher de surprendre le roi qui la retenoit captive, de l'emmener, & de le tenir dans une étroite prison, jusqu'à ce qu'il eût rendu la liberté à la princesse.

Le roi de l'isle de la Nuit s'embarqua donc avec un petit nombre de gardes, sur le vaisseau enchanté du prince des Aigues marines, qui les conduisit à l'isle où étoit la princesse. Le prince des Aigues marines, après s'être servi du pouvoir de la baguette, courut à la tour. Il appela la princesse de l'isle de la Nuit; mais ce fut en vain, elle n'y étoit plus. Il alla au palais du roi, qu'il trouva désert. Il chercha par toute l'isle, mais inutilement. Désespéré de l'enlèvement de la princesse, il regagna son vaisseau, où le roi de l'isle de la Nuit & ses gardes étoient toujours assoupis.

Il commanda à son navire de les mener où étoit la princesse de l'isle de la Nuit. le vaisseau fend les flots, & s'arrête au bord d'une isle qui ne paroissoit qu'une forêt. Le prince des Aigues marines ne manqua pas de se servir de sa baguette. Il enchanta tous les habitans de cette isle, & s'avançant à grands pas vers la ville, qu'il apperçut au bout d'une allée qui traversoit la forêt, il arriva à une grande place, où il vit tout le peuple assemblé autour d'un bûcher qu'on avoit élevé au milieu. Quel fut l'étonnement du prince, quand il vit que c'étoit sa princesse qui y étoit attachée, & que les flammes l'alloient dévorer avec le roi qui avoit voulu l'épouser? Combien de fois remercia-t-il les dieux de l'avoir conduit dans ce lieu assez à temps pour délivrer sa princesse de la mort. Il la délia, & ranimant aussi-tôt tous les habitans de cette isle, il se montra à eux, & les fit tous périr pour punition de leur crime. Ces barbares avoient surpris le roi de l'isle, qui retenoit la princesse, & les avoient emmenés l'un & l'autre. Si le prince des Aigues marines avoit tardé d'un moment, c'en étoit fait de la princesse de l'isle de la Nuit. Il la reporta dans son vaisseau; & après avoir débarqué le roi de l'isle de la Nuit, & sa fille,

il se retira dans la tour ténébreuse. A peine le roi & la princesse furent sortis de leur assoupissement, qu'ils allèrent remercier le prince des Aigues marines. Tous les secours que la princesse avoit reçus de son amant avoient encore augmenté sa tendresse. Elle oublioit tout ce qu'elle avoit souffert, & tous les dangers qu'elle avoit essuyés, si-tôt qu'elle pouvoit entretenir un moment le prince des Aigues marines. Mais en amour on n'est pas heureux long-temps.

Proche de l'isle de la Nuit étoit une autre isle, où régnoit le fils de la fée Noirjabarbe. Il étoit encore mille fois plus méchant que sa mère. C'étoit un monstre. Il étoit nain; une bosse par devant, & une autre par derrière, le rendoient encore plus difforme. Ses yeux étoient petits, enfoncés & bordés de rouge; son nez camus laissoit voir jusqu'au fond de son cerveau; ses cheveux roux & plats couvroient son front ridé, & plein de bosses & de cicatrices; sa bouche large n'avoit plus qu'un reste de dents pourries; ses lèvres pâles couvroient la moitié de son menton; ses jambes étoient torses, & son cœur étoit encore mille fois plus horrible que sa figure. Un jour, en traversant les airs sur un char tiré par des dra-

gons, il apperçut la princeſſe de l'isle de la Nuit, qui ſe promenoit dans les jardins de ſon père. Il en devint amoureux, & alla dans l'inſtant la demander en mariage au roi. Ce père malheureux, qui craignoit la fureur & la vengeance d'un prince auſſi méchant, ſacrifia ſa fille aux intérêts de ſon peuple. Il connoiſſoit la puiſſance du fils de la fée Noirjabarbe. Il ſavoit qu'il auroit fait périr toute l'isle, s'il lui avoit refuſé ſa fille. Cette princeſſe infortunée fut donc livrée à ce monſtre qui l'emmena dans ſon palais. Jamais princeſſe ne fut plus à plaindre. Elle n'eut pas ſeulement le temps d'en avertir le prince ſon amant. Il fallut partir avec ce nouvel époux.

S'éloigner d'un amant, le perdre ſans eſpoir,
Dieux ! que c'eſt une peine extrême !
J'en juge par le déſeſpoir
Où je ſerois réduit moi-même,
Si je perdois tout ce que j'aime.

Celui de cette malheureuſe princeſſe ne pourroit s'exprimer. L'inquiétude du prince des Aigues marines n'étoit pas moindre. Il n'oſoit ſoupçonner d'inconſtance la princeſſe de l'isle de la Nuit. Il ne ſavoit cependant que penſer d'une ſi longue abſence. Le trépas

lui eut été cent fois plus doux que l'état où il étoit réduit; mais que n'eût-il point fouffert s'il avoit fu celui où étoit fa princeffe ? Elle étoit enfermée fous cent clefs, & gardée jour & nuit par fon époux, dans un palais dont les murs étoient de bronze. Ce monftre ne la quittoit que pour aller dans un cabinet qui n'étoit pas loin de la chambre où il l'avoit mife. C'étoit dans ce cabinet, ou auprès de la princeffe, qu'il paffoit les jours & les nuits. Il n'y avoit aucune fenêtre dans ce palais. Il n'étoit éclairé que par une fimple lampe, à qui ce prince fée avoit donné le pouvoir de traverfer elle feule les airs, & d'éclairer fi-tôt qu'on le lui commanderoit.

La princeffe de l'isle de la Nuit paffoit les jours entiers dans les larmes, & comme le prince des Aigues marines poffèdoit toujours fon cœur, elle le plaignoit de l'inquiétude extrême où elle jugeoit bien qu'il étoit de fon abfence. Mais que pouvoit elle faire pour l'en retirer ? Son cruel époux ne la quittoit jamais. A peine avoit-elle un feul moment de libre pour plaindre fon malheur.

Une nuit que le prince fée paroiffoit dormir plus fort qu'à l'ordinaire, la curiofité fit prendre à la princeffe la réfolution d'entrer

dans ce cabinet, où son époux entroit si souvent, & de voir ce qu'il y avoit dedans. Pour cet effet, elle lui en déroba la clef, & se levant sans bruit, commanda à la lampe de l'éclairer. Elle sortit de la chambre, ouvrit la porte du cabinet, où elle ne trouva rien autre chose qu'une simple table, sur laquelle étoit un livre, & tout autour un nombre infini de phioles. Elle s'approcha pour lire l'étiquette de quelques-unes. Dans la première sur laquelle elle porta sa vue, étoit renfermée une eau dont une seule goutte versée sur les yeux endormoit pour cent ans. Elle se saisit aussi-tôt de cette phiole, & marchant sur la pointe des pieds, & retenant même son haleine, elle s'approcha du lit de son mari. Elle ne s'amusa point à vouloir déboucher cette bouteille, les momens étant précieux, mais elle la cassa toute entière sur le visage de ce monstre, & l'endormit par ce moyen, non-seulement pour cent ans, mais pour cent millions d'années. Maîtresse pour lors dans ce palais, elle retourna au cabinet; elle ouvrit ce livre qui étoit sur la table; elle y vit que toutes ces phioles renfermoient les sorts que la fée Noir-jabarbe & son méchant fils avoient jetés sur la plûpart des princes & des prin-

ceſſes de l'univers, & que tant qu'elles n'étoient point caſſèes, le charme duroit toujours. Elle chercha celle de ſon amant; elle la trouva; s'en ſaiſit; & charmée de la penſée qu'elle alloit délivrer ce qu'elle aimoit, elle ſortit du palais du prince fée, après avoir caſſé toutes les phioles qui étoient dans le cabinet, hors une, dont elle ſe chargea encore. C'étoit une eau qui rendoit la vie, mais avec des mœurs douces & tranquilles.

Elle gagna le bord de la mer, & de-là ſe rendit à la tour ténébreuſe. Elle n'oſa pas retourner à l'isle du roi ſon père, parce qu'elle craignoit ſa colère. Son amour l'entraîna où étoit ſon amant.

Quelle fut la joie de ce malheureux prince, quand il entendit la voix de la princeſſe de l'isle de la Nuit! Elle le fit deſcendre dans ſa barque; & après lui avoir raconté tout ce qui lui étoit arrivé, elle caſſa la phiole où étoit enfermé le ſort que la fée Noirjabarbe lui avoit jeté; & laiſſant aux vents & aux flots à conduire leur barque, ils s'éloignèrent inſenſiblement de la tour ténébreuſe. Déjà ils commençoient à appercevoir les rayons du ſoleil, & charmés du plaiſir de ſe voir, & enivrés pour ainſi dire de joie, ils ne ſongeoient pas à gouverner leur barque, quand

elle donna contre un rocher, & s'ouvrit en deux. Le prince des Aigues marines saisit alors la princesse, & nageant d'une main, & la soutenant de l'autre, il aborda à un rivage qu'il reconnut pour l'isle des sauvages où il avoit été jeté une autre fois par la tempête. Ils la trouvèrent déserte. Il fit voir à sa princesse tout ce peuple qui avoit péri en le regardant. Le prince des Aigues marines en eut pitié, & proposa à la princesse de l'isle de la Nuit de rendre la vie à tous ces malheureux, par le pouvoir de rendre la vie aux morts. La princesse y consentit volontiers. Ils en arrosèrent tous les corps, qui se ranimèrent aussi-tôt; mais ils perdirent leur férocité naturelle, & reconnurent le prince & la princesse pour leurs légitimes souverains. Ainsi, cette isle qui étoit ci-devant une isle d'horreur, devint en peu de temps policée, & fut nommée l'isle Fortunée.

LE PRINCE INVISIBLE,

HISTOIRE.

UNE fée, dont le pouvoir s'étendoit fur les quatre élémens, eut quatre fils. Sa tendreffe pour eux l'engagea à leur partager fon empire. Elle donna à l'aîné celui du feu comme le plus noble de tous les élémens. C'étoit un prince agiffant, vif, & d'une imagination brillante. Elle fit fon fecond fils fouverain de la terre. Un fonds de fageffe & de prudence récompenfoit le peu de vivacité qu'on voyoit en lui. Le troifième étoit d'une grandeur monftrueufe, barbare, fauvage; auffi la fée fa mère, pour cacher aux yeux des mortels tant de défauts, lui donna l'empire des mers. Le dernier de tous eut celui des airs. Il étoit d'une humeur inégale, un peu emporté, & fe laiffant aifément entraîner à fes paffions.

Sa mère, qui l'aimoit tendrement, prévoyant que l'amour le rendroit malheureux, l'éleva dans une horreur pour les femmes, qu'elle voyoit avec plaisir augmenter avec l'âge. Elle ne l'entretint pendant sa première jeunesse, que d'histoires de princes dont l'amour seul avoit causé les malheurs. Elle lui dépeignoit ce dieu avec des couleurs si noires, que ce prince n'eut pas de peine à se laisser convaincre que sa flamme étoit le poison des cœurs. Craignez, mon fils, lui disoit-elle, craignez les douceurs flatteuses de l'amour; il ne séduit nos cœurs que pour les rendre malheureux; ses moindres plaisirs empoisonnent le reste de la vie, & si ses flèches acérées ne portent pas le trépas dans une ame, elles y portent du moins l'oisiveté & la mollesse, plus à craindre encore que la mort.

Tels étoient les conseils de cette sage mère, qui inspira en même temps au jeune prince une si forte inclination pour la chasse qu'il y passoit les plus beaux jours de sa vie. Elle fit même planter pour lui une forêt d'une étendue prodigieuse, qu'elle peupla de tous les animaux qu'on trouve dans les quatre parties du monde. Elle lui éleva au milieu de cette forêt un palais d'une magni-

ficence que rien ne pouvoit égaler ; & les defirs de ce jeune prince euffent été fatisfaits, s'ils euffent été bornés aux charmes d'une demeure délicieufe.

Le jeune prince s'occupa d'abord du plaifir de faire la guerre aux habitans de cette forêt. Quelquefois montant un char attelé de quatre courfiers qu'il conduifoit lui-même, il joignoit à la courfe des cerfs qui fuyoient tremblans devant lui. Tantôt, le pieu à la main, il fe faifoit un plaifir de lutter contre un fanglier furieux, dont le poil hériffé, les yeux étincelans, & la gueule écumante, auroient épouvanté les plus hardis mortels. Il n'y avoit point de jour qu'il ne donnât des preuves de fon adreffe ou de fa force; & les louanges que lui donnoit fa mère, finiffoient toujours par quelque plainte contre l'amour.

Mais elle eut beau lui parler mal de ce dieu, on ne peut forcer la nature. Le cœur de ce prince défapprouvoit en fecret tous les difcours que lui tenoit la fée, & quoique cette tendre mère, en le quittant pour quelques affaires qui la demandoient ailleurs, lui eût très-expreffément recommandé de ne point fortir de fon palais, parce qu'elle prévoyoit les malheurs qui lui en pourroient

arriver, il ne put s'empêcher de lui désobéir.

Le prince abandonné à lui-même oublia bientôt les ſages conſeils de ſa mère ; & l'ennui le gagnant inſenſiblement, il ſe fit un jour tranſporter par les eſprits aëriens, à la cour d'un prince de ſes voiſins. Ce fut dans l'isle des Roſes, climat heureux, où l'hiver n'étend point ſa puiſſance. Là, les gazons ſont toujours verts ; les roſiers toujours fleuris parfument l'air d'une odeur charmante, & préſentent ſans ceſſe aux yeux, l'image riante du printems. Le premier coup-d'œil arrêta quelque tems le prince des génies. Cette mer ſpacieuſe, dont les vagues venoient mourir ſur le rivage, & ſe briſer avec bruit contre les rochers, l'étonna ; les épis dorés qui couvroient la campagne, & les raiſins dont les collines étoient chargées, furent autant d'objets dont la nouveauté le ſurprit.

Le roi de cette isle avoit pour fille une princeſſe d'une beauté ſans égale. On la nommoit Rozalie. Le prince des génies ne l'eût pas plutôt vue, qu'il ne ſe ſouvint plus des malheurs qu'on lui avoit prédits. Il perdit en un moment cette horreur pour l'amour, qu'on lui avoit inſpirée preſqu'en naiſſant.

Hélas ! il ne faut qu'un inſtant à ce dieu pour renverſer des projets de vingt années. Un prince comme lui ne ſoupira pas longtemps ſans ſonger aux moyens de ſe rendre heureux. Il n'en imagina point de plus court, que de faire enlever Rozalie dans ſon palais, par ſes génies.

Quelle fut la douleur du roi ! que la beauté, & la ſageſſe de ſa fille conſoloient de n'avoir eu qu'elle. Il en gémiſſoit nuit & jour; ſa perte lui étoit toujours préſente ; il n'avoit plus d'autre plaiſir que de s'en entretenir avec un jeune prince qui étoit pour lors inconnu dans ſa cour. Hélas ! il ne ſavoit pas l'intérêt ſecret que ce prince y prenoit. Il avoit vu Rozalie, & n'avoit pu réſiſter à ſes charmes.

Un jour que le roi paroiſſoit encore plus accablé de douleur qu'à l'ordinaire, & qu'il ſe promenoit au bord de la mer, le long d'une côte eſcarpée de rochers, lieu où ſe dérobant au tumulte & aux hommages importuns de ſa cour, il venoit pleurer l'enlèvement de ſa fille ; cet inconnu, de qui ſeul le roi avoit voulu être accompagné, rompit enfin le ſilence. Il eſt encore des remèdes à vos maux, dit-il au roi, & ſi vous voulez me promettre votre fille, mes ſoins & mon courage la ramèneront dans vos

états.

états. Vous ne cherchez qu'à flatter ma douleur, lui répondit le roi. J'ai vu ma fille enlevée dans les airs ; ſes cris auroient attendri tout autre que le barbare qui me l'a ravie. Cette princeſſe infortunée languit dans un pays inconnu, & défendu peut-être au reſte des hommes ; je ne la verrai plus. Cependant, allez généreux étranger, ramenez Roſalie, & puiſſiez-vous à jamais être heureux dans cet empire, dont je vous fais dès-à-préſent héritier.

Cet inconnu étoit fils du roi de l'isle d'Or, dont une ſeule ville occupoit toute l'étendue. Une mer toujours tranquille en battoit les murailles ; elles étoient revêtues de bas reliefs d'or, qui repréſentoient la fable. On y voyoit la naiſſance de Jupiter, & les danſes des Coribantes. On y voyoit la chûte des Titans, enfans monſtrueux de la terre. On y voyoit Daphné fuyant devant Apollon, les amours de Mars & de Vénus, ceux de ſon fils & de Pſyché, l'enlèvement de Proſerpine, & mille autres hiſtoires que le ſculpteur y avoit repréſentées avec ſoin. Le haut de ces murailles étoit orné d'orangers, de citronniers & d'arbres verts, qui formoient des allées agréables. Toutes les maiſons étoient bâties d'une même ſymétrie, &

toutes d'or ciſelé. Les fenêtres étoient fermées par de larges carreaux de criſtal de roche enchâſſés dans de l'or. Une baluſtrade de même métal terminoit le toît de chaque maiſon. Toutes les rues étoient pavées de lames d'or, & aboutiſſoient toutes à une grande place, au milieu de laquelle s'élevoit un temple, où l'on entroit par quatre portes différentes. Le frontiſpice étoit orné de colonnes & de ſtatues d'or & d'argent, poſées ſur des piédeſtaux revêtus de bas reliefs, repréſentant les amours de la jeuneſſe & de Plutus. C'étoit auſſi à ce dieu qu'étoit conſacré ce temple, & c'étoit là qu'il rendoit ſes oracles.

Le roi, au moment de la naiſſance de ſon fils, n'avoit pas manqué de conſulter ce dieu ſur le deſtin du jeune prince; le miniſtre, interprête fidèle de ſes arrêts, ayant conſulté long-temps les victimes, après un frémiſſement & un murmure effrayant, avoit dicté cet oracle.

Quels aſtres malheureux dominent aujourd'hui!
A ce prince naiſſant tout déclare la guerre.
Je vois les vents, l'onde & la terre
Qui ſe ſoulèvent contre lui.
Des fureurs d'un géant pour ſauver une femme,
Je le vois plongé dans les mers;
Mais enfin je le vois dans un palais de flamme,

Malgré tous les efforts divers
De la terre en courroux, & de l'onde & des airs.

Une fée protectrice de l'isle d'Or étoit à la cour du roi, dans le temps que Plutus rendit cet oracle, & voulant donner à ce jeune prince une marque de son amitié & de sa protection, elle lui fit présent d'une pierre qui rendoit invisible, en la mettant dans la bouche; mais on ne pouvoit parler tant qu'on la tenoit, c'étoit la seule condition à laquelle étoit attachée la vertu de cette pierre. La fée crut que c'étoit un moyen pour délivrer le prince de tous les malheurs dont les arrêts du destin sembloient le menacer.

Si-tôt qu'il eut passé la premiere jeunesse, il eut envie de connoître si le reste de la terre répondoit à la magnificence des états du roi son père. Il s'embarqua sous prétexte de visiter plusieurs isles qui dépendoient de l'isle d'Or; mais une tempête horrible ayant jeté son vaisseau sur des côtes inconnues, où des barbares massacrèrent la plus grande partie de son équipage, & fit l'autre esclave, il n'eût de ressource, pour échapper à leur barbarie, que de se servir de sa pierre, & de se rendre invisible. Avec cet artifice il passa au milieu d'eux, & gagna une forêt

dans laquelle il marcha long-temps ; mais enfin, il arriva au bord de la mer, où il s'embarqua.

Il aborda dans l'isle des Roses, & alla d'abord à la cour du père de Rozalie. Il n'eût pas plutôt vu la princesse qu'il en devint amoureux. Il y avoit déjà passé quelques mois à soupirer en secret pour elle, quand le prince des génies vint l'enlever.

R alie étoit une princesse accomplie. Ses grâces surpassoient encore sa beauté, & les plus insensibles ne pouvoient la voir sans l'aimer.

Ses yeux vifs & brillans portoient l'amour dans l'ame ;
Son teint étoit plus frais qu'une rose au matin ;
D'un souris gracieux & fin
Elle embrasoit les cœurs de la plus vive flamme.
Jamais rien de si beau ne parut sous les cieux ;
Non, jamais Jupiter lui-même
Ne fit rien de si gracieux,
Après l'aimable objet que j'aime.

Le prince de l'isle d'Or ne put résister à tant de grâces. Il l'aima dès le premier moment qu'il la vit, & jura de n'aimer jamais qu'elle. Il étoit inconsolable de son enlèvement ; il passoit les jours & les nuits dans les larmes & les soupirs. Hélas ! s'écrioit-il, mon aimable princesse, peut-être ne

vous reverrai-je de ma vie ? Captive dans un palais inconnu, que peut contre la puiſſance d'un demi-dieu, un mortel qui n'a pour lui que ſon amour ? Mais n'importe, que ne dois-je point tenter ? que ne peut pas un amour extrême ? Ce fut dans cette eſpérance qu'il quitta la cour de ce roi malheureux, à qui l'on venoit d'enlever ſa fille.

Il voyagea longtemps ſans apprendre aucune nouvelle de la princeſſe ; & il y avoit déjà quelques jours qu'il marchoit dans une forêt ſi touffue & ſi obſcure, qu'à peine voyoit il à s'y conduire, quand il ſe trouva dans une large avenue de ſapins, dont la tête touchoit aux cieux. Un tapis vert, émaillé des fleurs les plus belles, occupoit le milieu de cette allée ; l'eſpace d'un arbre à l'autre étoit orné de ſtatues de marbre & de porphyre ; & le ſoleil, dont les rayons ne pouvoient percer le reſte de la forêt, paroiſſoit, pour s'en venger, & éclairoit ces lieux d'une lumière plus pure & plus brillante.

Le prince inviſible apperçut un palais au bout de cette allée. Il ſentit dans ſon cœur, en le voyant, un tranſport ſecret, qui fut pour lui un préſage que c'étoit le ſéjour de Rozalie. C'étoit la ſeule joie qu'il avoit reſ-

ſentie depuis ſon enlèvement. Il arriva à la porte de ce palais, qui étoit faite d'une ſeule agate. Il paſſa trois cours, que de larges foſſés d'une eau vive & pure entouroient. Le bord étoit revêtu d'une baluſtrade à hauteur d'appui, toute de diamans brillans, avec des tablettes de rubis. Les oiſeaux les plus rares ſe promenoient ſur le bord des canaux; d'autres étoient perchés ſur la baluſtrade, & d'autres ſur le toît du palais, qui étoit de criſtal de roche, & d'une architecture magnifique. Un ſallon, orné de pilaſtres d'émeraudes cannelées, conduiſoit à des jardins en terraſſe, qui donnoient ſur des prairies à perte de vue. Des jets d'eau d'une hauteur prodigieuſe embelliſſoient encore ce ſéjour enchanté, & des platebandes de fleurs les plus recherchées parfumoient l'air des plus délicieuſes odeurs.

La magnificence de ces lieux, où la nature & l'art ſembloient s'être épuiſés, n'arrêta pas un moment le prince inviſible. Il ne penſoit qu'à ſa princeſſe; il ne cherchoit qu'elle; il ne la trouvoit point dans ce palais; quel charme pouvoit-il y avoir pour lui? En vain il avoit traverſé les ſalles & les cabinets, en vain il avoit déjà

parcouru prefque tous les jardins, il ne lui reftoit plus à voir qu'un bofquet. Il entra en tremblant dans une allée bordée de ftatues de bronze ; entre chaque ftatue étoit une nappe d'eau. Cette allée le conduifit à une falle d'orangers plus hauts & plus gros que nos plus gros maronniers; aux coins de cette falle étoient quatre cabinets. Il ne trouva dans le premier qu'un baffin de jafpe : du milieu fortoit une figure d'or, repréfentant le ferpent Pithon qui, par la gueule, les yeux & les oreilles, fembloit vouloir encore obfcurcir le foleil. Dans le fecond, au milieu d'un baffin d'émeraudes, l'on voyoit un Eole de bronze, entouré de vents qu'il venoit de déchaîner, inonder la terre d'un torrent de pluie. Dans le troifième s'élevoit, du centre d'un baffin de topaze, un rocher de marbre blanc, d'où fortoit une gerbe d'eau d'une groffeur prodigieufe. Au pied de ce rocher, l'on voyoit une Ariadne en pleurs; de fes yeux fortoient goutte à goutte des larmes qu'on auroit cru naturelles, fi quelques foupirs les euffent accompagnées. Il ne lui reftoit plus à voir qu'un cabinet, dont le baffin étoit de rubis, & les ftatues de marbre noir. C'étoit un Memnon, dont les foldats

pleuroient la mort. Il étoit étendu au pied d'un trophée d'armes, d'où ſortoient mille jets-d'eau.

Quelles furent la ſurpriſe & la joie du prince inviſible, quand il y trouva Rozalie! mais auſſi qu'elles furent ſuivies d'un affreux déſeſpoir, quand il y vit le prince des génies à ſes genoux! Me reprocherez-vous toujours un crime, lui diſoit-il, dont l'amour eſt la cauſe? Hélas! vous me le pardonneriez bien aiſément, ſi vous ſaviez ce que c'eſt que d'aimer. Non, lui répondit Rozalie, vous m'avez enlevée d'auprès de mon père. Toute la magnificence que vous étalez à mes yeux, tout votre pouvoir & tout votre amour ne ſauroient jamais m'en conſoler. Allez cruel, n'eſpérez déſormais de moi que haine & que mépris. Elle ſe leva auſſitôt, & marchant à grands pas, elle ſe retira dans ſon appartement.

Le prince inviſible la ſuivit, & craignant que la ſurpriſe de le voir ne le fît découvrir, il crut qu'il valoit mieux attendre la nuit. La princeſſe la paſſa à ſe plaindre de ſa captivité. C'eſt ce qui donna occaſion au prince inviſible d'écrire ces vers, qu'elle trouva à ſon réveil ſur le bord de ſon lit:

Vous ſoupirez, belle princeſſe,
Et, captive dans ce ſéjour,
L'on vous voit paſſer chaque jour
Dans la langueur & la triſteſſe;
Mais du ſombre ennui qui vous preſſe
Ne dites-vous rien à l'amour ?

La princeſſe ne douta pas un moment que ce ne fût le prince des génies qui eût écrit ces vers pour connoître ſes ſentimens, elle les garda cependant, & ſentit un plaiſir ſecret à les lire.

Le prince inviſible n'en demeura pas là, & le prince des génies étant parti pour ſe trouver avec ſes frères chez la fée ſa mère, qui les raſſembloit tous les ans, il ne ſongea plus qu'aux moyens de délivrer Rozalie. Il ne voulut pas ſe découvrir ſitôt. Il voulut ſonder le cœur de la princeſſe, & s'aſſurer de l'averſion qu'elle paroiſſoit avoir pour le prince des génies.

Un jour que, ſeule dans ſon cabinet, Rozalie rêvoit à ſes malheurs, elle fut ſurpriſe de voir une plume ſortir d'elle-même d'une écritoire qui étoit ſur ſa table, & écrire toute ſeule ſur une feuille de papier blanc. Elle ne pouvoit voir la main qui la conduiſoit, car c'étoit celle du prince inviſible. Ce prodige l'étonna. Cependant,

quand la plume eut ceſſé d'écrire, la curioſité l'entraînant, elle ſe leva pour lire cette écriture. Elle y trouva les vers ſuivans :

Eſclave d'un prince jaloux,
Dont l'amour n'eſt que trop à craindre,
D'un ſort affreux vous éprouvez les coups;
Mais vous n'êtes pas ſeule à plaindre,
Il eſt encore quelqu'un plus malheureux que vous.

Qui que vous ſoyez, répondit Rozalie, génie favorable, car je ne doute point que vous n'en ſoyez un, que mes chagrins rendent ſenſible aux maux que je ſouffre, qui que vous ſoyez; hélas! quel malheur peut vous rendre plus à plaindre que moi? La même plume traça à l'inſtant ſur le même papier cette réponſe :

Vous ſouffrez des maux rigoureux,
Mais pour moi, ma peine eſt extrême;
Votre ſort eſt cruel, & le mien eſt affreux;
Vous n'aimez point, & je vous aime.

Vous m'aimez, s'écria la princeſſe, ah! puiſſe votre amour vous rendre encore cent fois plus malheureux; car ſans doute vous êtes un ſujet du prince qui me retient ici captive; peut-être êtes-vous ce prince lui-même. Oui, puiſſe à jamais l'amour me venger des maux que je ſouffre ici.

Le prince invisible fut charmé de voir l'éloignement que Rozalie avoit pour le prince des génies. C'est toujours un plaisir pour un amant malheureux, de voir son rival maltraité. Cependant, la princesse ne put s'empêcher de jeter quelques larmes. Hélas! dit-elle en soupirant, que ne savez-vous l'état déplorable où je suis! votre valeur vous feroit affronter tous les malheurs pour m'en délivrer; mais vous ignorez mes maux, & le plus grand de tous pour moi, est de ne vous point voir. Le prince Invisible frémit à ces mots. Il connut aux larmes de la belle Rozalie qu'il avoit un rival aimé. Quelle fut sa douleur! Aussi ce ne fut qu'en tremblant qu'il écrivit ce qui suit:

> Confiez-vous à moi, princesse,
> Je jure par ce même amour,
> Dont l'aveu trop tendre vous blesse;
> De vous tirer de ce séjour.
> Mais si la liberté pour vous a tant de charmes,
> Pour prix de mes soins généreux,
> Nommez-moi le mortel heureux
> Qui coûte à vos yeux tant de larmes.

Que ne peut point sur nous le desir de la liberté? Quelque risque qu'il y eût pour princesse d'avouer qu'elle aimoit, cependant, après avoir combattu quelque temps,

elle rompit le ſilence : Qu'exigez-vous de moi, dit-elle, & que ne devrois-je pas craindre d'une confidence pareille à celle que je vais vous faire ? Je prévois tous les malheurs qui peuvent m'en arriver ; mais vos ſermens me raſſurent, & je ne ſais quoi au fond de mon cœur m'arrache un aveu que je voudrois taire.

J'étois un jour dans les jardins de mon père, entourée d'une nombreuſe cour, & occupée du plaiſir d'en recevoir l'hommage, quand, d'un bois qui bordoit un long canal, ſur lequel je me promenois, ſortit un jeune étranger, dont la grâce & la beauté nous ſurprirent tous. Il nous parut étonné à la vue de nos chaloupes dorées, & ornées de banderoles de fleurs. Il s'arrêta, & nous ſuivit longtemps des yeux ; mais enfin je le perdis de vue, & je ſentis en le perdant une inquiétude que je ne connoiſſois pas encore. Je fus rêveuſe tout le reſte du jour, & ce ne fut que lorſque j'entrai dans l'appartement de mon père, que je ſortis de ma rêverie. J'y trouvai ce même étranger. Je rougis en le voyant, & je ne pus écouter ſans trouble le récit qu'il faiſoit à mon père de ſes aventures. Il ne voulut jamais ſe découvrir. Je le voyois

chaque jour, & chaque jour je sentois un nouveau plaisir à le voir. Je ne m'opposai point à cet amour naissant; je trouvois cet inconnu digne de ma tendresse. Je crus remarquer dans ses regards, que je ne lui étois pas indifférente. Loin de m'en offenser, ma passion en augmenta par le plaisir de songer que j'étois aimée. Que je vivois heureuse! Je voyois incessamment ce que j'aimois. Pourquoi faut-il qu'un prince barbare m'en ait séparée? Rozalie ne put retenir ses larmes, & le prince Invisible ne put rester plus longtemps caché. Il ôta aussitôt la pierre, & se jeta aux pieds de Rozalie.

Jugez de leurs transports secrets,
Vous, jeunes cœurs, dont l'amour est le maître;
C'est pour vous seuls que ces plaisirs sont faits;
Il faut aimer pour les connoître.

Après s'être longtemps entretenus ensemble de leur tendresse, ils prirent des mesures pour sortir du palais du prince des génies; mais la pierre qui rendoit invisible ne pouvoit servir qu'à une seule personne; & il falloit que le prince de l'isle d'Or, pour sauver Rozalie, s'exposât à toute la fureur du prince des génies. Cependant, il

n'héſita pas. Laiſſez-moi, lui dit-il, laiſſez-moi, ma princeſſe, m'expoſer ſeul au courroux du prince des génies, & fuyez de ces lieux pour jamais. Rozalie ne put s'y réſoudre. Non, prince, lui répondit-elle, ce ſéjour ne me paroît plus affreux depuis que je peux vous y voir. Vous avez une fée qui vous protège, & qui revient à toutes les ſaiſons de l'année à la cour du roi votre père. Voici le temps où elle doit s'y rendre. Partez, prince, partez, & tâchez d'obtenir d'elle une pierre pareille à la vôtre. Il nous ſera facile, après, de nous ſauver enſemble.

Le prince des génies étant de retour, le prince Inviſible partit quelques jours après. Il ne pouvoit délivrer trop tôt Rozalie. Il ſe hâta de ſe rendre à la cour du roi de l'isle d'Or; mais les détours de la forêt l'empêchant d'en ſortir, il ne put arriver aſſez tôt, & la fée y avoit déjà paſſé. Sa douleur fut extrême. C'étoit trois mois entiers que Rozalie avoit encore à ſouffrir; il en étoit inconſolable, & déjà même il avoit réſolu de retourner au palais du prince des génies, pour y paſſer ces trois mois auprès de Rozalie, quand en traverſant une allée qui donnoit ſur le bord de la mer, où il

devoit s'embarquer, il vit un chêne monſtrueux s'entr'ouvrir, & du creux de cet arbre, ſortir deux princes qui s'entretenoient enſemble. Comme ils n'appercevoient pas le prince Inviſible, ils ne craignirent point de parler haut, ſe croyant ſeuls. Continuerez-vous toujours, diſoit l'un, à vous tourmenter d'une paſſion que vous ſavez ne pouvoir jamais être heureuſe, & n'avez-vous rien dans votre empire qui puiſſe vous en conſoler? Que me ſert-il, répondit l'autre, d'être prince des Gnomes, & que ma mère ſoit ſouveraine des quatre élémens, puiſque je ne puis jamais être aimé de la princeſſe Argentine? Il te ſouvient du jour que nous nous promenions dans ſes jardins, & que cachés derrière une paliſſade épaiſſe, qui entouroit une fontaine ornée de coquilles & de rocailles, dont l'onde formoit en ces lieux des bains auſſi purs & auſſi clairs que le criſtal, nous vîmes Argentine, que la chaleur du jour obligeoit à venir chercher le frais dans ces bois que le ſoleil n'a jamais pu pénétrer, malgré ſes ardeurs, l'haleine des zéphirs y conſerve en tout temps une fraîcheur délicieuſe; elle s'aſſit ſur un gazon émaillé de mille fleurs naiſſantes qui bordoient cette fontaine, &

le brillant & le murmure de cette onde l'invitant à s'y baigner, tu la vis comme moi s'y plonger.

Son trouble paroiſſoit extrême ;
Honteuſe de ſe voir, quoique ſeule en ces lieux,
Toute nue expoſée à la clarté des cieux,
A peine, hélas! ſur elle-même
Oſoit-elle porter les yeux.
De ſes tréſors cachés mon ame fut émue ;
De ſon ſein quelle eſt la fraîcheur !
De ſes bras quelle eſt la blancheur !
Non, Vénus même toute nue
Auroit mille fois moins d'appas,
Et je jugeai par ceux qu'elle offrit à ma vue
De tous ceux que je ne vis pas.

Depuis ce moment je n'ai pas ceſſé de penſer à elle. Son image me ſuit nuit & jour. Je l'aime, & je ſuis certain, hélas! qu'elle ne m'aimera jamais. Tu ſais que j'ai dans mon palais les cabinets du temps; que dans le premier, de grandes glaces nous repréſentent le paſſé ; que dans le ſecond le préſent ſe peint à nos yeux, & qu'on découvre l'avenir dans le troiſième ; ce fut dans ce dernier que je courus ſitôt que j'eus quitté Argentine; mais, hélas! malgré toute ma tendreſſe, je ne vis que mépris & que

rigueurs. Juge de mon amour & de mes malheurs, puiſque malgré cette certitude je ſens que je l'aimerai toujours.

Le prince de l'iſle d'Or, qui écoutoit leur converſation, fut ravi de ſavoir que le prince Gnome aimoit Argentine. C'étoit ſa ſœur, & il eſpéra de pouvoir obtenir par lui, du prince des génies, ſon frère, la liberté de la princeſſe de l'iſle des Roſes. Il auroit bien voulu pouvoir aller dans les cabinets du temps; mais Argentine ayant paru au bout de cette allée, le prince Gnome & ſon confident rentrèrent dans leur arbre, & retournèrent dans leur royaume.

Le prince Inviſible remarqua l'arbre, & fit tout ce qu'il put pour l'ouvrir; il lui fut impoſſible; il fermoit par un ſecret qu'il ignoroit. Cependant, l'envie de ſavoir ſi Rozalie l'aimoit encore, & ſi elle l'aimeroit toujours, l'obligea à différer ſon départ de quelques jours. Il s'arrêta dans cette allée, ſe flattant que le prince Gnome y reviendroit. Il ne ſe trompa pas. Il le vit un jour; & pendant qu'il s'entretenoit avec ſon confident, le prince inviſible entra dans l'arbre qu'ils n'avoient point refermé, & deſcendit par un eſcalier d'ébène & d'ivoire, qui le conduiſit à une porte de cuivre rouge

ciſelé, qu'il ouvrit. Il ſe trouva dans une galerie d'une longueur & d'une largeur ſurprenante. Elle étoit percée des deux côtés; l'un donnoit ſur des jardins délicieux, & l'autre ſur un lac à perte de vue, tout revêtu de marbre, & entouré d'une forêt. Il s'avança dans cette galerie. Tous les meubles en étoient d'or & d'argent maſſif; on y voyoit les plus beaux vaſes & les plus belles ſtatues, & la corniche étoit ornée des porcelaines les plus rares. Au bout de cette galerie, il y avoit une porte d'argent travaillé, au-deſſus de laquelle le prince Inviſible lut cette inſcription:

Ici de tous les temps eſt l'image fidèle;
Ici tout ſe découvre aux regards curieux;
Le préſent s'y dépeint, le paſſé s'y rappelle,
Et l'obſcur avenir s'y dévoile à nos yeux.

Le prince Inviſible tâcha vainement d'ouvrir cette porte; ſes efforts furent inutiles, elle fermoit par des ſecrets qu'on ne pouvoit découvrir; le prince Gnome les ſavoit; & ce ne fut qu'après les lui avoir vu ouvrir, que le prince Inviſible entra dans le cabinet du paſſé. C'eſt là qu'il revit le canal où il avoit rencontré Rozalie la première fois; il la vit enlever par le prince

des génies ; il vit ce prince à ſes genoux, dans le cabinet de la ſtatue de Memnon ; mais tout cela ne fit que lui renouveler de triſtes ſouvenirs. Il ne put même retenir ſes larmes, quand il vit tout ce que depuis ſon départ, le prince des génies avoit fait ſouffrir à Rozalie ; il la preſſoit ſans ceſſe ; ſes menaces & ſon courroux paroiſſoient dépeints dans ſes yeux ; il la retenoit de plus en plus captive ; elle n'avoit plus la liberté de ſortir de ſon appartement. Cette princeſſe infortunée paſſoit les nuits & les jours dans les larmes.

Un état ſi cruel étoit trop ſenſible au prince Inviſible. Il ſe couvrit les yeux pour s'abandonner tout entier à ſa douleur ; il ſortit même un moment de ce cabinet fatal ; mais l'amour l'y ramena malgré lui. Quelle fut ſa ſurpriſe de voir, en y rentrant, Rozalie à une fenêtre qui donnoit ſur une pièce d'eau magnifique, écrire une lettre au clair de la lune. Il trembla, il s'approcha de la glace, & lut ces vers :

Arrête ton cours, chère nuit,
Toi ! dont cet aſtre qui nous luit,
Vient de percer les voiles ſombres,
Aye pitié de mes malheurs ;
C'eſt à la faveur de tes ombres
Que j'oſe ici verſer ces pleurs.

Du moment qu'au fortir de l'onde ;
Semant l'or de fa treffe blonde ,
Le foleil répandra le jour ,
Rentrant dans mon trifte efclavage ;
Il faudra cacher mon amour
Aux yeux du jaloux qui m'outrage.

Quels tourmens me fait-il fouffrir ?
Il m'ôte jufqu'au plaifir
De répandre en fecret des larmes ;
Pendant qu'il n'eft point de momens
Où pleine de crainte & d'alarmes
Je ne tremble pour mon amant.

Sous les loix d'un prince barbare ;
Dont la cruauté me fépare
De ce que j'aime pour jamais ;
O dieux ! que ma peine eft extrême ;
Je vois toujours ce que je hais,
Et je ne puis voir ce que j'aime.

Ah ! qui fut jamais fous ta loi ,
Amour , plus à plaindre que moi ?
Et qui fut jamais plus fidèle ?
Que ton empire eft rigoureux !

Hélas ! une chaîne ſi belle
Méritoit un ſort plus heureux.

Et toi, digne objet de ma flamme,
Toi, cher prince, de qui mon ame
Ne veut jamais ſe déſunir,
Toi qui me coûtes tant d'alarmes,
Pour marque de mon ſouvenir,
Reçois mes ſoupirs & mes larmes.

Mais un rival trop odieux
Va bientôt paroître en ces lieux ;
De la nuit le jour prend la place.
Quel eſt l'excès de mes malheurs ?
Il faut le matin que j'efface
Juſqu'à la trace de mes pleurs.

La lecture de ces vers attendrit le cœur du prince Inviſible. Il plaignit le ſort de Rozalie; mais ſa douleur fut extrême quand il vit entrer le prince des génies tout furieux dans l'appartement de la princeſſe. Il paroiſſoit la menacer de rendre encore ſa captivité plus rude, ſi elle ne répondoit à ſes deſirs. Ses yeux enflammés de colère, ſa démarche précipitée, ſon air ſombre, ſon geſte menaçant, marquoient ſa barbarie & ſa fureur.

Le prince Invisible ne put tenir contre un spectacle si cruel. Il sortit du cabinet du passé, & entra dans celui du présent. Ce fut là qu'il vit Rozalie assise sur le bord d'un canal. Elle tenoit à sa main ce qu'il lui avoit écrit pendant qu'il avoit été dans le palais du prince des génies. Elle paroissoit le lire avec plaisir, & ses regards tendres & passionnés marquoient son trouble & son amour.

Le prince Invisible auroit bien voulu entrer dans le cabinet de l'avenir ; mais le prince Gnome n'y entroit jamais. Il savoit qu'il n'y avoit vu que l'indifférence & les mépris d'Argentine. Il y étoit trop sensible pour chercher à s'en convaincre. Ce fut dans le cabinet du présent, où le prince Invisible passa le peu de temps qu'il y avoit jusqu'au retour de la fée qui le protégeoit. L'absence de Rozalie lui étoit moins rude ; il la voyoit sans cesse ; il la suivoit de moment en moment ; mais enfin, le temps arriva qu'il fallut s'arracher de ces lieux pour se trouver à l'arrivée de la fée.

Le prince Invisible sortit des cabinets du temps, & se rendit à la cour du roi de l'isle d'Or son père. Il demanda à la fée une pierre pareille à celle qu'il avoit reçue d'elle ci-

devant. La fée, qui l'aimoit, la lui donna dans le moment. Il partit auſſi-tôt pour aller délivrer la princeſſe. Il arriva au bord de la forêt qui entouroit le palais du prince des génies ; il la traverſa ſur les briſées qu'il y avoit faites la dernière fois, & il arriva enfin à la porte du palais. Il en parcourut tous les appartemens ſans y trouver Roſalie ; il n'y eut point de cabinets dans les jardins où il n'allât ; mais il chercha vainement, & il ne l'y trouva point ; & ſaiſi d'une douleur ſincère, il fut prêt mille fois à s'ôter la vie. Il attendit encore quelque temps ; mais rien ne s'offrant à ſa vue, il ſortit de ce lieu funeſte, ne ſachant où aller. Il ſe reſſouvint des cabinets du temps, où il étoit sûr de voir ce qui étoit arrivé à Rozalie, & dans quel lieu elle pouvoit être ; il repaſſe la forêt, s'embarque, arrive à l'isle d'Or. Arrivé au pied du chêne par lequel on deſcendoit au palais du prince Gnome, il deſcend l'eſcalier, ouvre la galerie & la porte du cabinet du paſſé. Quelle fut ſa ſurpriſe, quand il vit que Rozalie avoit laiſſé tomber un de ces papiers qu'il lui avoit écrits pendant qu'il étoit dans le palais du prince des génies, & que le prince l'ayant ramaſſé, étoit entré dans une ſi furieuſe colère, qu'il l'avoit

dans l'inſtant enlevée dans un palais au-deſſus d'une montagne qui paſſoit les nues. Il voulut voir ce que Rozalie faiſoit dans le moment, & il entra dans le cabinet du préſent. Il la vit dans une longue ſalle où le prince des génies avoit fait faire un retranchement de criſtal. On diſtinguoit au travers toutes les actions de la princeſſe, & le prince la faiſoit garder nuit & jour par des génies qui l'entouroient, & qui ne la quittoient jamais. Elle étoit éplorée, elle ſoupiroit ſans ceſſe, & ſa douleur paroiſſoit dans l'abattement de ſon viſage, & dans les larmes qui couloient de ſes yeux.

On ne peut exprimer le déſeſpoir du prince Inviſible. Il ſe voyoit enlever ſa princeſſe au moment qu'il étoit prêt de la délivrer; il ſe reprochoit d'en avoir été la cauſe. Il ne ſavoit où trouver ce palais qu'elle habitoit, il étoit couvert des nues; il ne connoiſſoit ni la montagne ni le pays dans lequel elle pouvoit être. Cependant, il ſortit du palais du prince Gnome, réſolu de parcourir le monde pour trouver Rozalie; il part, il arrive au bord de la mer, où il s'embarque.

L'onde étoit tranquille. Un vent favorable enfloit les voiles de ſon vaiſſeau, & déjà il avoit perdu de vue le rivage, quand l'air s'obſcurcit

s'obscurcit tout d'un coup, le vent changea, & la mer s'agitant de moment en moment, annonçoit par l'écume de ses flots une tempête prochaine. Sa furie augmenta tout d'un coup, & le vaisseau du prince de l'isle d'Or, après avoir longtemps erré sur les flots, fut enfin poussé par la violence des vents, contre des brisans qui étoient à la côte. Il échoua, & parmi les debris de son navire, il saisit une planche. Il fut longtemps le jouet des vents & des flots; mais enfin il se sauva dans une isle inconnue. Sa surprise fut extrême de l'entendre retentir de cris affreux, & un moment après d'une symphonie & de chants qui le charmèrent. Une singularité si grande l'obligea de s'avancer. Il se trouva à la porte d'un bois que deux dragons gardoient. Tout leur corps étoit couvert d'écailles jaunissantes; leurs queues recourbées couvroient la terre de leurs longs replis; ils jetoient le feu par la gueule & les narines, & leurs yeux étincelans auroient fait trembler le plus hardi mortel. Comme le prince étoit invisible, ces monstres ne s'opposèrent point à son passage. Il entra dans le bois : c'étoit un labyrinthe, dont la multitude & la diversité des allées empêchoient de retrouver l'entrée;

il y marcha longtemps ſans rencontrer perſonne ; il trouva ſeulement une infinité de mains d'hommes qui ſortoient de terre juſqu'au-deſſous du poignet, qui avoient un cercle d'or autour, où étoient écrits des noms. Il en lut pluſieurs; mais tout cela ne l'inſtruiſoit de rien. Sa curioſité augmentoit à meſure qu'il avançoit dans le labyrinthe. Enfin, au milieu d'une allée de cyprès, il trouva deux corps morts; il reconnut au reſte de chaleur qu'il n'y avoit pas longtemps qu'ils avoient été tués. Ce qui l'étonna davantage, c'eſt qu'ils avoient un cordon de ſoie, couleur de feu, paſſé dans le col, dont chacun tenoit encore le bout, & ils paroiſſoient s'être étranglés eux-mêmes. Ils avoient un cercle d'or au bras, où étoient écrits leurs noms & ceux de deux princeſſes.

Le prince Inviſible les reconnut pour ſouverains de deux isles conſidérables qui joignoient l'isle d'Or; mais le nom des deux princeſſes lui étoit inconnu. Il plaignit le deſtin de ces princes malheureux, & ſachant le reſpect qu'on doit aux morts, il fit à l'inſtant une foſſe au bord de l'allée, & les y enterra. A peine furent-ils couverts de pouſſière, que la main de chacun de ces princes infortunés ſortit de terre, & reſta

élevée jusqu'au-dessous d'un cercle d'or qui entouroit leur poignet.

Le prince invisible continua son chemin, rêvant à la singularité de cette aventure. Il n'avoit encore rencontré que ces deux princes, quand au tournant d'une allée, il apperçut un grand homme dont la douleur paroissoit peinte sur le visage; de longs soupirs sortoient de sa poitrine, & un torrent de larmes couloit de ses yeux. Il tenoit à la main un lien de soie couleur de feu, pareil à ceux que le prince Invisible avoit trouvés au col des deux princes morts. Il marcha quelque temps à la suite de cet inconnu, sans qu'il dît une seule parole. Le hasard paroissoit conduire ses pas; toujours accablé de douleur, rien ne le tiroit de sa rêverie. Enfin il tourna dans une allée de cicomores, où le prince Invisible apperçut un autre homme, aussi triste & non moins rêveur que le premier. Ces deux inconnus se joignirent, s'embrassèrent sans se parler, se passèrent chacun leur cordon de soie rouge au col, & dans l'instant le lien se serrant de lui-même, ils tombèrent à côté l'un de l'autre. Le prince Invisible ne put jamais être assez tôt pour les détourner de leur dessein. En vain il essaya de desserrer le cordon de soie, il

ne lui fut jamais possible. Il les enterra comme les deux autres, & leurs mains sortirent aussitôt de terre jusqu'au-dessous du cercle d'or qu'ils avoient au bras.

Le prince Invisible n'osa jamais se découvrir; il craignoit quelqu'enchantement; il commençoit déjà même à désespérer de pouvoir se démêler de ce labyrinthe, quand il apperçut les dragons qui en défendoient l'entrée. Il sortit, & s'avançant davantage dans l'isle, il se trouva à la porte d'un parc délicieux, où il apperçut un grand nombre de personnes, dont les unes étoient couchées sur des lits de gazon, d'autres se promenoient au bord d'un ruisseau, & d'autres assises sous des arbres épais passoient tous les momens du jour dans les danses & dans les festins; une musique charmante retentissoit dans ces lieux; le chant des oiseaux se mêloit avec cette harmonie, & tous enfin, dans ce séjour enchanté, paroissoient ne respirer que la joie & les plaisirs.

Le prince invisible s'approcha, & la curiosité l'entraînant, il se trouva à portée d'entendre la conversation d'un jeune prince & d'une jeune princesse. Vous m'aimez, disoit le prince, & vous m'avez juré de m'aimer jusqu'au tombeau; mais peut-être,

malgré vos fermens, ne m'aimerez-vous pas toujours, & peut-être, par votre légèreté me forcerez-vous bientôt à avoir recours à la fée du désespoir, souveraine de la moitié de cette isle. C'est là où sont enlevés les amans qui, désespérés de l'infidélité de leurs maîtresses, veulent renoncer à la vie. La fée, qui s'en saisit, les met dans un labyrinthe fait de façon qu'ils peuvent marcher un temps infini sans se rencontrer les uns les autres. Elle leur attache, en entrant, au poignet un cercle d'or où leurs noms & celui de leurs infidelles maîtresses sont écrits. Elle leur donne aussi un cordon de soie couleur de feu, qui ne peut se serrer que quand un amant désespéré en trouve un autre. Alors, s'approchant l'un & l'autre, ils se le passent au col, & le cordon se serre à l'instant & les étrangle. Le premier qui les trouve les enterre, & leurs mains s'élevant aussitôt de terre jusqu'au dessous du cercle d'or, restent ainsi pour marque éternelle de l'infidélité de leurs maîtresses. Quelqu'affreuse que soit cette mort, continua le prince, elle me seroit douce, si j'avois perdu votre cœur.

Ce fut par la conversation de ces deux amans que le prince Invisible apprit qu'il étoit dans l'isle des amans, & qu'il sortoit

du labyrinthe du désespoir, où les amans malheureux alloient finir leurs jours. Il joignoit le parc des heureux amans, & ils n'étoient séparés l'un de l'autre que par une simple palissade.

Sur la foi de l'amour ne vous reposez guères ;
Amans, quelques plaisirs que vous puissiez avoir ;
De ses faveurs au désespoir
L'on n'a souvent qu'un pas à faire.

Le prince Invisible parcourut ces jardins; il ne trouva par-tout que des amans charmés l'un de l'autre; mais leur bonheur ne servoit qu'à le rendre encore plus malheureux. Il en sortit, & chercha des lieux plus écartés, où la solitude & le silence entretenoient mieux sa passion.

Assis sur un rocher dont les pointes s'avançoient dans la mer, il passoit les jours à penser à Rozalie. Le destin, disoit-il en lui-même, ne se lassera-t-il jamais de me persécuter? Mes malheurs & mon naufrage suffiroient pour m'accabler de douleur, quand même l'amour n'y joindroit pas ses peines cruelles. Eloigné des états du roi mon père, sans espérance de le revoir jamais, je traîne ici une vie languissante, que les dieux ne me laissent que pour augmenter encore mes

tourmens. Si je souffrois seul, mes maux me paroîtroient légers; mais Rozalie est captive; je voguois pour la sauver. Mer cruelle, funeste naufrage, que tu coûtes à mon cœur de douleurs amères! Les yeux de ce prince se couvrirent alors de larmes; ils en étoient presque toujours noyés. Il ne songeoit nuit & jour qu'aux moyens de sortir de cette isle, & désespéroit d'en pouvoir trouver, lorsqu'il entendit un bruit horrible. Les flots de la mer s'élevoient jusqu'aux nues; le rivage retentissoit au loin de longs mugissemens; & enfin il vit sortir du fond de l'onde une femme qui fuyoit à grands pas devant un géant furieux. Les cris pitoyables qu'elle jetoit attendrirent le prince Invisible; il ôta sa pierre & mettant les armes à la main, il courut pour combattre le géant, afin de donner le temps à cette malheureuse de se sauver; mais à peine fut-il à portée, que le géant le touchant d'une baguette qu'il avoit à la main, il resta immobile. Le géant eut bientôt rejoint sa proie, & l'enlevant dans ses bras, il la replongea dans la mer. Il sortit alors des tritons qui enchaînèrent le prince de l'isle d'Or, & qui, en lui rendant l'usage des sens, mirent ce prince malheureux dans le plus horrible état où il se fût encore

trouvé. La pitié lui coûtoit cher ; il ne pouvoit plus se servir de sa pierre, il se voyoit entraîner au fond des flots, & sans espérance de pouvoir jamais délivrer la princesse.

Le géant, qui étoit le troisième fils de la fée des quatre Elémens, & souverain de la mer, avoit touché le prince de l'isle d'Or d'une baguette qui avoit la vertu de rendre un mortel capable de vivre au milieu des eaux. Ainsi le prince de l'isle d'Or, mené par ces tritons, qui l'avoient enchaîné, passa dans des lieux où il ne vit que des monstres horribles, traversa des forêts d'une grandeur immense, descendit dans des abîmes affreux. Il arriva enfin dans un large espace entouré de rochers épouvantables. Au milieu de ces rochers s'en élevoit un sur lequel le prince de l'isle d'Or apperçut le géant qui l'avoit frappé de sa baguette. Il y étoit assis comme sur un trône ; une longue barbe pendoit jusqu'à sa ceinture ; son front chauve & ridé ses yeux enfoncés, ses regards terribles, sa voix menaçante auroient fait trembler tout autre que le prince de l'isle d'Or. Téméraire, lui dit le géant, la mort devroit être le prix de ton insolence ; mais vivre & souffrir toujours est un supplice encore plus cruel ; augmente ici le nombre des malheu-

reux que je me plais à tourmenter. On attacha le prince de l'isle d'Or à un rocher; il n'étoit pas le ſeul à plaindre; toutes ces roches étoient garnies de princes & de princeſſes que le géant y retenoit captifs. Ce monſtre, dont la fureur élève exprès des tempêtes, pour pouvoir augmenter le nombre de ſes victimes, ſe ſaiſit avec joie de tous ceux qui périſſent.

Le prince de l'isle d'Or ne pouvoit ſe ſervir de ſa pierre, car il étoit enchaîné. Il ſoupiroit nuit & jour: le ſouvenir de Rozalie étoit de tous les maux qu'il ſouffroit le plus ſenſible pour lui; mais enfin, un jour que le géant voulut ſe donner le plaiſir de voir combattre quelques-uns de ces infortunés qu'il retenoit enchaînés, le ſort tomba ſur le prince de l'isle d'Or. On le délia, & ſi-tôt qu'il ſe vit libre, il prit ſa pierre & ſe rendit inviſible.

Quelle fut la ſurpriſe du géant quand il vit diſparoître le prince de l'isle d'Or! Il ordonna qu'on ſe ſaisît de tous les paſſages; mais le prince Inviſible s'étoit déjà gliſſé entre deux rochers. Il marcha longtemps dans des forêts où il ne rencontra que des monſtres d'une figure effroyable. Il monta de rochers en rochers, ſe gliſſa d'arbres en

arbres, & après des peines infinies il se trouva sur le rivage de la mer, au pied d'une montagne qu'il reconnut pour la même qu'il avoit vue dans le cabinet du présent, & pour celle où Rozalie étoit retenue captive.

C'est ainsi que la fortune se joue des projets des hommes, & que les malheurs qui nous paroissent sans remède, sont souvent la source d'un bonheur prochain.

Il monta jusqu'au sommet de la montagne qui perçoit les nues; il y trouva un palais dans lequel il entra; il pénétra jusques dans une grande allée, au milieu de laquelle il vit la chambre de cristal où Rozalie étoit gardée jour & nuit par des génies. Il n'y avoit pas la moindre ouverture. L'embarras du prince Invisible fut extrême; il ne savoit comment avertir Rozalie qu'il étoit enfin de retour; il la voyoit sans cesse fondante en larmes. La douleur de cette princesse malheureuse perçoit le cœur du prince Invisible: il falloit ménager la jalousie du prince des Génies; car au moindre soupçon il l'auroit transportée dans l'autre extrêmité de la terre. Il falloit, cependant, avertir Rozalie; aussi que ne fait point imaginer l'amour.

Un jour que Rozalie se promenoit dans sa chambre, s'étant approchée du cristal qui

lui servoit de muraille, elle fut étonnée de le voir terni, comme si quelqu'un avoit soufflé dessus. Elle voulut l'essuyer; mais sa surprise fut encore plus grande quand elle vit que ce n'étoit pas de son côté, la vapeur se dissipa. Rozalie eut beau changer de place, si-tôt qu'elle s'arrêtoit, la même vapeur ternissoit le cristal. Il n'en fallut pas davantage à la princesse pour lui faire soupçonner que son amant étoit de retour. Elle commença dès-lors à gracieuser davantage le prince des génies, à le flatter d'être écouté s'il vouloit un peu adoucir la captivité dans laquelle il la retenoit. Elle ne lui demanda pour toute grâce que de pouvoir, une heure au moins chaque jour, se promener dans cette longue salle. Le prince des génies le lui permit. Elle sortit aussi-tôt, & le prince Invisible lui donna dans le moment la pierre, qu'elle mit dans sa bouche. L'on ne peut exprimer la fureur du prince des génies. Il ordonna à ses esprits aëriens de voler par tout l'univers, & de ramener Rozalie si-tôt qu'ils pourroient découvrir les lieux où elle se retiroit. Les génies sortirent pour exécuter ses ordres, & se répandirent par toute la terre. Cependant, Rozalie & le prince Invisible se tenant tous deux par la main, avoient gagné

d'abord une porte de la ſalle, qui donnoit ſur une terraſſe qui deſcendoit dans les jardins. Ils les traversèrent en ſilence, ſe croyant déjà ſauvés, & déjà même leurs cœurs s'applaudiſſoient en ſecret du plaiſir de ſe revoir bientôt, quand un monſtre furieux s'élançant par haſard entre Rozalie & le prince Inviſible, la princeſſe en eut ſi peur, qu'elle quitta la main de ſon amant. Ils ſe cherchèrent longtemps l'un & l'autre. Ils ne pouvoient parler, car on ne le pouvoit tant qu'on étoit inviſible. Ils avoient entendu l'ordre du prince des génies, de les ſaiſir ſi-tôt qu'ils paroîtroient; ainſi, le moindre bruit les auroit fait découvrir.

Hélas! que leur joie fut de peu de durée! & qu'elle fut ſuivie d'une ſenſible douleur! La princeſſe, après avoir longtemps erré dans cette forêt, s'arrêta enfin au bord d'une fontaine. Elle paſſoit tous les momens du jour à écrire ſur des arbres: Si jamais le prince mon amant eſt conduit dans ces lieux, qu'il ſache que c'eſt ici que j'habite, & que je reviens chaque jour au bord de cette fontaine, dont les ondes ſont augmentées par mes larmes. Un génie lut ces mots, & les redit au prince des génies, qui, ſe rendant inviſible, ſe fit conduire au bord de cette fon-

taine. Il y attendit Rozalie, & lui tendant une main que la princeſſe prit pour celle de ſon amant, à la faveur de cette mépriſe, il lui paſſa un cordon de ſoie aux deux bras, & ſe rendant auſſi-tôt viſible, il cria à ſes génies qu'ils euſſent à l'enlever dans l'abîme le plus affreux.

Le prince Inviſible arriva dans le moment. Il vit le prince des génies élevé dans les airs, tenant à ſa main un cordon de ſoie. Il ne douta point que ce ne fût Rozalie qu'il entraînoit. Il s'abandonna tout entier à ſon déſeſpoir, & ſon premier mouvement fut de s'ôter la vie. Puis-je ſurvivre à mes malheurs, diſoit-il? En eſt-il de comparables à ceux où le ſort me condamne? Il ſemble qu'il ne me laiſſe enviſager la fin de mes maux que pour me les rendre encore plus ſenſibles. Hélas! que vais-je devenir? Puis-je jamais découvrir les lieux où ce barbare a mené Rozalie.

Ce malheureux prince avoit réſolu de ſe laiſſer mourir, & ſa douleur extrême ſuffiſoit pour terminer ſes jours; mais l'eſpérance de ſavoir encore par les cabinets du temps où ſa princeſſe pourroit être, le ſoutint contre ſes malheurs. Il continua ſon chemin dans la forêt; & après avoir marché

quelque temps, il ſe trouva à l'entrée d'un temple que deux lions d'une extrême grandeur défendoient. Il y entra, étant inviſible. Au milieu de ce temple s'élevoit un autel, ſur lequel il y avoit un grand livre. Un rideau cachoit le fond de ce temple. La curioſité le fit ouvrir au prince inviſible. Il y vit ſur un lit de repos un enfant qui dormoit. Il connut à ſes armes que c'étoit l'amour. Il reſta quelque temps à regarder ce dieu dont il portoit les fers. Il ſentoit un plaiſir ſecret à voir dormir ſon vainqueur. Hélas! diſoit-il en lui-même, ce cruel enfant goûte le repos qu'il ôte à tout le monde; faut-il que je l'aime encore malgré tous les maux qu'il me fait ſouffrir; ah! que je paye cher le plaiſir de porter ſes chaînes! Le prince inviſible craignit de réveiller l'amour, referma le rideau, & s'approcha de l'autel où il avoit vu ce livre; il l'ouvrit; c'étoit le régiſtre des amans. Le prince inviſible y trouva le nom de Rozalie. Il y lut qu'elle devoit être enlevée, par le prince des génies, au fond d'un abîme où il n'y avoit que la fontaine dorée qui y conduiſoit.

Le pays qu'arroſoit cette fontaine lui étoit inconnu. Où irai-je, diſoit-il? comment trouver des lieux dont je ne ſais que le nom!

Hélas ! peut-être que chaque pas que je vais faire pour les chercher m'en éloignera davantage ; mais n'importe, trop heureux encore qu'il y ait un moyen pour ſauver Rozalie.

Le prince Inviſible, au ſortir de ce temple, ſe trouva au milieu de ſix allées qui perçoient la forêt. Il ne ſavoit laquelle choiſir, quand il apperçut au bout de celle qui étoit à ſa droite, deux perſonnes qui s'avançoient vers lui. Il les reconnut bientôt. C'étoit le prince Gnome & ſon confident. Le plaiſir d'apprendre des nouvelles d'Argentine obligea le prince Inviſible à les ſuivre, & à écouter leur converſation. Je croirois tes conſeils, diſoit le prince Gnome, & je romprois des fers dont la rigueur m'accable, ſi la raiſon pouvoit vaincre l'amour. Je ſais qu'Argentine ne ſauroit m'aimer, & cependant, je l'adore. Chaque jour elle me devient encore plus chère, & je me croirois heureux ſi j'étois sûr qu'elle m'aimât un jour ; mais de toutes les peines de l'amour, il ne me reſtoit plus à connoître que la jalouſie ; & pour comble de maux, mon cher Liſiſtrate, avec la penſée de n'être jamais aimé d'Argentine, j'ai l'horreur de penſer qu'elle en aime un autre. Ce fut dans la dernière fête que je lui donnai que je

m'en apperçus. Ses regards inquiets marquoient le trouble de ſon cœur. Peu attentive aux ſoins que je prenois pour elle, à peine ſeulement daignoit-elle me regarder. Elle aime, mon cher Liſiſtrate, elle aime, je n'en puis pas douter. Quelqu'indifférente que fût Argentine, mon amour du moins l'amuſoit autrefois, s'il ne pouvoit lui plaire. Je tremble, cependant, d'en être éclairci. Me voici prêt à tenter l'aventure fatale de la fontaine Dorée. C'eſt au fond de ces bois que cette fontaine roule ſes eaux. Un ſable d'or auſſi fin que la pouſſière en entoure les bords. Une ſeule goutte d'eau qu'on y laiſſe tomber, trace dans l'inſtant ſur le ſable le nom d'un rival, ſi-tôt qu'il eſt aimé. Que je crains, mon cher Liſiſtrate! & cette crainte m'eſt déjà preſque une certitude de mon malheur.

Le prince inviſible n'eut garde de quitter le prince Gnome, puiſque le haſard lui faiſoit trouver la fontaine, aux lieux où le prince des génies retenoit Rozalie. Le prince Gnome, après pluſieurs détours, arriva enfin au bord de la fontaine Dorée. Il ſe baiſſa en ſoupirant; & laiſſant tomber une goutte d'eau ſur le ſable, il vit auſſitôt le nom du prince Flamme, ſon frère, tracé ſur

ce même ſable. La douleur le ſaiſit, & il reſta évanoui entre les bras de Liſiſtrate.

Le prince inviſible, qui ne ſoupçonnoit point Rozalie, ne ſongea qu'à la délivrer. Comme il avoit la facilité d'entrer dans les eaux, ſans en être endommagé, il n'héſita point de ſe plonger dans la fontaine. Il apperçut à un coin une porte qu'il ouvrit. Elle donnoit ſur une montagne. Il en deſcendit avec précipitation, ſûr qu'il étoit d'aller délivrer Rozalie. Il ne vit au pied de la montagne qu'un ſeul rocher, auquel étoit attaché un anneau, & à cet anneau un cordon de ſoie, que le prince Inviſible coupa dans le moment. Il ſaiſit auſſitôt la main de la princeſſe, qui ſentit dans ſon cœur que c'étoit celle de ſon amant. Elle n'avoit pas voulu ôter ſa pierre, & quelques inſtances, quelques prières & quelques honnêtetés qu'eût pu lui faire le prince des génies, elle étoit reſtée inviſible. Cette pierre qui rendoit inviſible, ne pouvoit être ôtée que par la perſonne même qui s'en ſervoit, & Rozalie avoit peur que le prince des génies ne la lui volât, ſi elle l'avoit une fois ôtée.

Le prince Inviſible & la princeſſe montèrent enſemble la montagne; mais Rozalie n'ayant pas la vertu de paſſer dans l'eau

comme le prince Invifible, elle ne put traverfer la fontaine Dorée. Ils étoient au bord d'un ruiffeau, fe tenant fans ceffe embraffés, & baignés dans leurs larmes, ils ne pouvoient fe voir ni fe parler. Les pleurs & les foupirs étoient le feul langage de ces malheureux. La fureur du prince des génies les faifoit trembler. Il avoit excité dans les airs un orage horrible, quand, au retour de la chaffe, il avoit trouvé Rofalie enlevée. Les vents déchaînés marquoient par leurs fifflemens la furie & la colère de leur fouverain. Il y avoit déjà même quelques jours que cet orage duroit, quand une chaleur épouvantable fe répandit tout-à-coup dans les airs. Au milieu des éclairs & du bruit affreux du tonnerre, de longs tourbillons de feu tomboient du ciel, & embrafoient en tombant les forêts & les campagnes. Le ruiffeau même, au bord duquel étoient la princeffe & fon amant, fécha dans l'inftant. Le prince Invifible, toujours attentif, ne douta point que la fontaine Dorée n'éprouvât le même fort. Il ouvrit fa porte, il en trouva l'eau tarie. Il reprit auffi-tôt Rozalie, & la fit fortir. Ils voyagèrent long-temps avant que d'arriver à l'isle d'Or; mais enfin ils y abordèrent. Ils trouvèrent les habitans

de cette isle désolés de l'enlèvement de la princesse Argentine.

Le prince Gnome, outré de jalousie, au retour de la fontaine Dorée, l'avoit faite emmener dans son palais pour l'ôter au prince Flamme son frère. Ce prince en étoit entré dans un si furieux dépit, qu'il avoit résolu pour s'en venger d'embraser la terre, ce fut sa colère qui sauva Rozalie & le prince de l'isle d'Or.

Le prince Invisible, attendri des malheurs de sa sœur, se découvrit au prince Flamme, qui ne sortoit plus des jardins du roi de l'isle d'Or, lieux où il avoit vu si souvent Argentine. Il lui montra l'arbre par lequel on descendoit au palais du prince Gnome. Le prince Flamme y entra, & enleva Argentine; & pour recompenser l'amitié du prince Invisible, il l'enleva avec Rozalie & Argentine dans un empire où ils ne craignirent plus le pouvoir, ni du prince des génies, ni du prince Gnome.

Charmés du beau nœud qui les lie,
Et chaque instant plus amoureux,
Ces amans passent là leur vie
Dans les plaisirs & dans les jeux;
Mais leur sort n'a rien que j'envie;
Et je me trouve plus heureux
Quand je vois un moment Sylvie.

Le prince Flamme épousa Argentine, qui fut nommée la princesse Flamme. C'est elle qui préside à cet élément si noble & si brillant. Le prince, quelques jours après leur mariage, mena sa nouvelle épouse au bout d'une galerie qui terminoit son palais, & là, après avoir ouvert un souterrain, qui n'étoit éclairé que d'une seule lampe, dont la sombre lueur laissoit à peine distinguer les objets, la princesse Flamme auroit tremblé, si elle n'eût pas été avec son amant; mais craint-on quelque chose quand on est avec ce qu'on aime? Alors le prince la serrant étroitement dans ses bras, donna un coup de pied, & une trappe s'ouvrant aussitôt, la princesse se sentit entraînée comme au fond d'un abîme. Enfin la trappe s'arrêta au milieu d'un cabinet tout brillant de lumière. A chaque bout étoit une urne de crystal remplie de flammes.

Le prince rompit alors le silence qu'il avoit gardé jusques là. Vous voyez dans ces deux urnes, dit-il, aimable princesse, tout ce que j'ai de plus précieux dans mon empire. Le destin se repose sur moi du soin de les garder; mais c'est avec vous que je veux partager, & ces bienfaits, & ma puissance. Choisissez de ces deux clefs. L'une ouvre

l'urne dans laquelle eſt renfermé le feu de la vie. Une ſeule étincelle eſt capable de ranimer le ſang du vieillard le plus glacé ; & ſi la flamme en étoit échappée, tous les hommes deviendroient immortels. Dans l'autre ſont les feux de l'amour. Ah ! puis-je héſiter au choix, s'écria la princeſſe Flamme ! Qu'aurois-je à faire de la vie, ſi j'avois perdu votre cœur ? Le préſent que vous me faites aujourd'hui, m'aſſure d'une fidélité éternelle. Je ne craindrai plus votre indifférence, puiſque je vais être maîtreſſe des flammes de l'amour. Ce dieu aveugle ceſſa dès ce moment d'en diſpoſer à ſon gré, & c'eſt la princeſſe Flamme, qui, ſelon ſa volonté, diſpenſe ſes feux aux mortels, n'ouvrant l'urne que quand il lui plaît.

Mais au feu ſecret dont mon ame
Sent nuit & jour la vive ardeur,
Il faut que toute cette flamme
De l'urne ait paſſé dans mon cœur.

FÉERIES
NOUVELLES,
Par M. le Comte de CAYLUS.

LE PRINCE COURTEBOTTE ET LA PRINCESSE ZIBELINE,

CONTE.

IL étoit une fois un roi & une reine d'une ſottiſe démeſurée, mais qui s'aimoient prodigieuſement. Il ne pouvoit y avoir dans le monde que les flatteurs de leur cour qui ne diſſent pas que leur amour étoit une preuve de leur ſottiſe mutuelle. Tels qu'ils étoient, ils étoient rois, & pour lors tout va bien, tout eſt bon, d'autant mieux que dans les temps de féerie, les princes n'avoient point d'affaires plus eſſentielles que celles de ſe bien gouverner avec les fées & les génies, de

leur donner des gâteaux, quelques aunes de rubans & autres menues bagatelles de cette eſpèce. Il leur falloit ſur-tout avoir un peu de mémoire pour ne point oublier d'inviter aux couches d'une reine les fées ou les génies bons ou mauvais. Ils étoient encore obligés de prendre bien garde de ne point mécontenter ceux ou celles qui aimoient à faire du mal ; avec ces ſortes d'attentions tout étoit fait, un royaume étoit bien gouverné. Auſſi, depuis le temps que la *féerie* eſt un peu tombée, les rois d'à préſent gouvernent-ils par eux-mêmes ; ils ont tous de l'eſprit, de la connoiſſance des affaires, de la capacité, & ſur-tout ils s'attachent à connoître le cœur humain.

La reine devint groſſe ; elle employa tout le temps de ſa groſſeſſe à compoſer une liſte des noms de toutes les fées qu'il lui fut poſſible de raſſembler. Il y en avoit un grand nombre dont on n'avoit jamais entendu parler. Tous les ſujets du roi eurent ordre, ſous peine de la vie, de donner les noms de celles qui leur étoient connues, & l'on avoit grand ſoin d'écrire leurs déclarations. Mais tous les corps du royaume que l'on conſulta ſur cette grande affaire, ne furent pas, à beaucoup près, traités avec autant

de conſidération que celui des nourrices & des vieilles mies, & ce fut à juſte titre, à cauſe de leurs grandes connoiſſances & de leur profonde érudition. Elles furent donc admiſes au conſeil, & donnèrent toutes leurs avis, avec les détails, les diffuſions & les obſcurités qu'on leur a connues de tout temps.

Le temps des couches arriva, & la liſte de tous les noms qu'on avoit pu recueillir, rempliſſoit (quoique de petite écriture) un des plus gros volumes *in-folio*, pour lequel on avoit fait dreſſer un grand pupitre ſur une eſtrade au pied du lit de la reine, & le tout reſſembloit aſſez à un lutrin.

Au moment que l'on s'en doutoit moins, les douleurs prirent à la bonne reine, & ce fut préciſément entre minuit & une heure. Le roi, pour lors, étoit dans ſon premier ſomme; mais elle accoucha ſi promptement (quoique l'on fût bien aſſuré que ce fut ſon premier enfant, & qu'aucune fée ne l'eût ſecourue) que le roi, qui avoit été averti dès l'inſtant des premières douleurs, & qui couchoit dans une chambre ſéparée par une ſimple cloiſon de celle de la reine, que le bon roi, dis-je, n'eut que le temps de mettre ſon pétenlair & ſes pantoufles, & d'accourir en-

core tout endormi. Malgré cette diligence, il trouva la reine accouchée ; il courut au pupitre, & monta les degrés ſi fort à la hâte, que l'hiſtoire rapporte qu'il laiſſa une de ſes pantoufles en chemin. Que de beſogne à faire pour un ſot !

Le voilà donc juché devant ſon grand livre, tenant ſon martinet à la main ; le voilà donc criant à tue-tête : » je » vous conjure & vous prie, fée une telle, » génie un tel, de m'honorer de votre viſite, » & de venir douer mon enfant ». Il ſe preſſoit ſi fort, & il étoit ſi prodigieuſement ému, qu'il ne prononça pas trois noms comme ils étoient écrits. D'un autre côté la reine s'égoſilloit à force de crier : » que l'on apporte mes gâteaux, que l'on ar» range mes préſens; prenez cette clef, ouvrez » cette armoire, & tenoit mille propos ſem» blables ». Enfin l'on ne ſavoit dans cette chambre auquel entendre. Heureuſement que le temps de ces ſortes d'invitations étoit limité ; car les attentions de la reine, qui de tout temps avoit été fertile en ordres inutiles & ſouvent répétés, n'auroient pu finir, non plus que la lecture du roi, le plus grand ânoneur qui fût jamais, avant que leur petit garçon eût été en état d'être ſevré

(car c'étoit un prince que le ciel leur avoit donné); article de joie qui n'avoit pas peu contribué à démonter la pauvre tête du roi.

Quoique le temps de l'invitation ne dût être que d'une demie heure, au plus, le roi employa deux grandes heures à lire dans fon grand livre, quelque chofe qu'on pût lui dire, & cependant il n'étoit encore qu'à la troifième page. Enfin on lui fit appercevoir que plufieurs fées ou génies l'attendoient dans la grande falle du palais, & qu'ils s'impatientoient de ne voir perfonne pour faire les honneurs & les recevoir ; il courut dans l'équipage indécent dont j'ai déja parlé, fit à tout ce qu'il trouva de fées dans la falle, cent excufes, & leur demanda leur protection. Prefque toute l'affemblée fut touchée de fon extrême foumiffion, & lui promit de ne faire aucun mal à fon fils ; ils l'affurèrent tous qu'il parviendroit à une grande vieilleffe, & qu'il jouiroit à un certain âge de tout le bonheur imaginable. Mais pendant la lecture du roi, une fée négreffe, dont il avoit écrit le nom en lettres majufcules, dans la crainte de l'oublier, & dont jamais perfonne n'avoit entendu parler, ayant été nommée des premières, arriva auffi des premières dans la grande falle. En-

nuyée d'attendre, & piquée de n'avoir pas été complimentée à la déſcente de ſon grand coco, ſur lequel elle étoit venue du fond de la Guinée : » lis toujours, dit-elle entre ſes » dents, ton fils n'en ſera pas plus grand, lis » toujours, il ne ſera qu'un Courtebotte «. Elle auroit ſans doute continué la litanie des défauts qu'elle vouloit lui donner, ſi la bonne Guerlinguin, qui protègeoit particulièrement le royaume & la famille royale, ne fût accourue d'elle-même, ſans attendre le moment de ſon appel, & n'eût conjuré la négreſſe de modérer ſa mauvaiſe humeur, ce qu'elle fit avec peine. Enfin, elles reçurent toutes leurs préſens, rendirent viſite à la reine, & retournérent chacune à leurs affaires.

Quand tout le monde fut parti, Guerlinguin s'approcha du lit de la reine, & dit » au roi, vous n'avez rien fait de bien, tout » a été de travers ; pourquoi n'avez-vous » pas daigné me conſulter ? Mais les ſots ſont » toujours méfians ; vous ne m'avez pas » ſeulement invitée, moi dont vous con- » noiſſez les bontés : ah ! madame, dit le » roi, en ſe jetant à ſes pieds, ai-je eu le » temps de lire juſqu'à vous ? Voyez, en lui » montrant la marque, ſi je n'en ſuis pas reſté

» au commencement. Je ne ſuis pas piquée, » lui dit-elle, de n'avoir pas été invitée, je » ne prends pas garde à ces ſortes de baga- » telles avec les gens que j'aime; ſans cela, » je n'aurois pas ſauvé bien des malheurs à » votre fils; mais j'ai des vues ſur lui, je dois » vous l'enlever, & vous ne le reverrez » que *tout couvert de fourrure* «. A ce mot, que le roi & la reine ne pouvoient comprendre dans un climat auſſi chaud que celui qu'ils habitoient, ils fondirent en larmes. Guerlinguin leur dit de ne point s'affliger, qu'elle avoit été aſſez bonne & aſſez complaiſante pour laiſſer élever le roi par ſes père & mère, qui l'avoient gâté, & ſi bien gâté, qu'ils n'en avoient fait qu'un ſot; mais qu'elle ne vouloit pas qu'il en fut de même de leur fils; qu'ils ne devoient s'embarraſſer de rien autre choſe, que de gouverner ſagement leur royaume. Après, elle ouvrit la fenêtre, mit le petit prince dans un panier, & ſe donnant du talon dans le derrière, elle gliſſa ſur les airs, comme elle auroit pu faire avec des patins.

Le roi & la reine furent pénétrés d'une douleur inconcevable; ils ſe voyoient ſéparés d'un fils qu'ils avoient été ſi longtemps à faire: ils s'occupèrent des dernières

paroles que leur avoit dites Guerlinguin : vous ne le verrez, nous a-t-elle dit, que *tout couvert de fourrure.* L'on consulta tout le monde pour s'en instruire, car les conseils sont le fort de ceux, ou qui ne peuvent prendre de parti, ou qui n'ont point de connoissance ; mais tous les consultés ne purent instruire les gens intéressés. On opina donc, & l'on se persuada aisément, vu la disposition où l'on étoit, que des fourrures devoient être une chose affreuse. Le roi & la reine prirent donc à la suite de tous leurs conseils & de leurs réflexions, le sage parti de s'affliger tant, que cela faisoit pitié. Mais tout tristes & désœuvrés que se trouvoient le roi & la reine dans leur palais, ils ne purent se résoudre à donner de petits frères ou de petites sœurs à leur fils.

Revenons au petit prince ; la fée l'emporta chez elle. Elle habitoit un bel & bon château de campagne. En arrivant, elle ôta à une jeune païsane, fraîche & vigoureuse, l'enfant qu'elle nourrissoit, & lui substituant le petit prince, elle lui fascina les yeux, au point que la païsanne le crut toujours son propre enfant. Il fut élevé par elle dans la basse-cour du château ; mais à mesure qu'il avançoit en âge, la fée le faisoit ve-

nir plus ſouvent auprès d'elle, afin de cultiver en lui les dons de la nature. Cette ſage fée étoit bien perſuadée qu'une éducation ſimple & naturelle du côté de l'eſprit, dure & fatigante du côté du corps, étoit le don le plus eſſentiel qu'elle pût donner à un prince. Mais ce ne fut pas à cette ſeule attention que ſe bornèrent celles qu'elle voulut avoir. Elle réſolut de le former par les traverſes, les peines de l'eſprit, & la connoiſſance des hommes. Courtebotte avoit en effet beſoin de tous les talens du cœur & de l'eſprit; car en augmentant en âge, il ne parvint pas à une haute ſtature; en récompenſe, il étoit agréable de viſage, bien fait dans ſa petite taille, & l'on voyoit peu d'hommes plus nerveux & plus vigoureux que lui. Il avoit, dès ſon enfance, exercé ſon courage dans les forêts, & pluſieurs fois formé des troupes de jeunes gens de ſon âge, qui lui avoient toujours déféré le commandement, tant il eſt vrai que l'on fait preſque toujours dans ſon enfance, ce que l'on doit faire dans un âge plus avancé. Les années fortifient les inclinations bonnes ou mauvaiſes; mais leur principe eſt toujours indiqué dans la jeuneſſe.

Courtebotte n'ignoroit pas que le nom

qu'il portoit, ſans en connoître aucunautre, étoit un ſobriquet qu'on lui avoit donné mais pour s'en conſoler, il s'étoit promis cent fois de l'illuſtrer, & de le rendre recommandable. La fée l'avertiſſoit ſouvent par des ſonges, qu'il devoit inceſſamment quitter un pays, où l'état d'une naiſſance auſſi baſſe que la ſienne, faiſoit une ſorte de reproche à l'élévation de ſon cœur. Ce fut la ſeule voie qu'elle employa pour lui inſpirer tous les moyens néceſſaires pour mettre à fin les plus grandes aventures. Elle imprima fortement en lui la patience & la hardieſſe, dont la réunion produit le ſens froid; & l'aſſura pluſieurs fois que tant qu'il ſeroit vertueux, rien ne pourroit lui manquer dans les pays éloignés, & pour le perſuader davantage, quand elle le faiſoit venir auprès d'elle, elle ne l'entretenoit que de couronnes acquiſes par des gens de ſon eſpèce, & de la réputation qu'ils avoient obtenue par leur valeur & par leur bonne conduite. La tête remplie de toutes ces idées, le cœur naturellement haut & magnanime, & la taille des plus courtes, il arriva un jour dans une grande ville voiſine du château de la fée, l'ardeur de la chaſſe l'avoit emporté juſques-là. Il étoit monté ſur un joli cheval

alezan, dont la fée lui avoit fait présent depuis peu. Il étoit simplement vêtu, & n'avoit point d'autres armes qu'un arc, des flèches & un épieu; mais toute cette parure, quoiqu'un peu sauvage, avoit une grâce merveilleuse sur sa personne. Il arriva dis-je, au moment que tous les habitans de la ville couroient à la grande place pour entendre ce que des étrangers avoient à publier. Leur cortège, leurs habillemens & leurs équipages bisarres & inconnus dans le pays, attiroient la curiosité. Tout le monde couroit donc; car on a beau dire, on est badeaud en tout pays.

Courtebotte courut aussi, & se trouva fort près des étrangers. Ils firent précéder la lecture qu'ils vouloient faire par le bruit de plusieurs instrumens de guerre. Quand les fanfarres furent finies, un vénérable vieillard à barbe retroussée derrière les oreilles, lut à haute-voix ce qui suit :

Que toute la terre sache, que quiconque pourra conquérir la montagne de glace, possédera non-seulement la précieuse Zibeline, belle entre toutes les belles, mais encore tous les états dont elle doit être reine.

» Voici, dit-il, après ce cri-là, la liste de tous les princes qui, frappés de sa beau-

» té, ou de celle de ses portraits, ont péri » en voulant mettre à fin l'entreprise pro» posée, & celle de ceux qui se sont nou» vellement engagés pour la conquête ». Courtebotte se sentit alors animé du désir le plus violent que la gloire ait jamais excité dans un cœur. Il balançoit cependant, en refléchissant sur son état, & sur le peu de ressource qu'il avoit; mais au milieu de l'agitation que lui causoient toutes les pensées qui le venoient assaillir en foule, le vieillard qui venoit de faire la lecture, après s'être prosterné trois fois, découvrit une espèce de litière, & fit voir à toute l'assemblée le portrait de la belle Zibeline. Courtebotte en fut si frappé, que fendant la presse, & ne considérant plus rien, il demanda à s'inscrire. Tous les étrangers appercevant sa petite figure, & la simplicité de ses vêtemens, se regardoient entr'eux, & ne savoient s'ils devoient accepter sa proposition, ou la refuser. « Donnez, leur » dit-il d'un ton haut, donnez que je signe: » savez-vous qui je suis »? On obéit; mais comme il étoit animé d'amour pour le portrait, & de colère contre les étrangers, il n'eut pas le temps de choisir un autre nom que le sien, & signa Courtebotte. A ce nom,

qui ſe trouvoit à la ſuite de ceux de tant de princes, l'éclat de rire des étrangers fut violent. « Coquins, leur dit-il, rendez grâces au » portrait dont la garde vous eſt confiée, » ſans cela » . . . Il n'en dit pas davantage, la modération le reprit; il s'éloigna d'eux, en leur promettant de leur faire voir qui il étoit, aprés toutefois avoir ſu le nom du pays de Zibeline, & le temps auquel il falloit ſe rendre pour tenter l'aventure.

Courtebotte, malgré ſon grand courage, ſe trouva rempli de tous les doutes qu'une pareille entrepriſe auroit pu cauſer à tout autre qu'à lui; mais comme il étoit fort connu dans la ville, & qu'il avoit ſigné ſon propre nom, que les trompettes avoient répété mille fois à la grande riſée de tout le monde, & que ſes petits amis le vinrent féliciter en riant ſur ſes grandes entrepriſes, il ſe douta aiſément que le bruit de cet événement ſe ſeroit répandu juſqu'au château de la fée : il n'oſa donc y retourner, & ſe préſenter devant celle qu'il croyoit ſa mère, ſur-tout après avoir ſouſcrit à l'eſpérance d'un royaume & d'une belle princeſſe. Il dit adieu à ſes petits amis, & les embraſſa en les aſſurant qu'ils ne le reverroient que roi & & mari de Zibeline, ou qu'il mourroit à

la peine. Il partit ſans s'embarraſſer davantage de tous les propos que l'on tenoit dans le pays ſur ſon entrepriſe. Les provinces en parlèrent après que la cour en eût beaucoup parlé, & cette cour étoit celle du roi ſon père & de la reine ſa mère, qui ne ſavoient pas la part qu'ils avoient aux plaiſanteries que l'on faiſoit de Courtebotte, & qu'ils faiſoient eux-mêmes. Les pauvres princes vivoient de la façon que j'ai déjà dite. Courtebotte ſortit de la ville ſur ſon joli cheval alezan, plongé dans ſes penſées. Il n'eſt pas étonnant qu'il eût de profondes rêveries; le ſouvenir du portrait de Zibeline l'occupa: l'embarras du voyage ſe préſenta à lui; mais l'amour d'un côté, & de l'autre, la honte de retourner au château de la fée, lui firent abſolument prendre le parti du voyage. Il lut l'affiche que lui avoient donnée les hérauts d'armes, & ne la trouva que médiocrement claire; elle étoit conçue en ces termes: *à quatre cent lieues de mont Caucaſe, en montant au nord, vous recevrez vos ordres & vos inſtructions pour la conquête de la montagne de glace.* Belle inſtruction pour un homme qui part d'un pays où ſe trouve aujourd'hui le Japon. Cependant il s'orienta ſuivant les connoiſſances de géo-

graphie que la fée lui avoit fait apprendre dans la géographie de Robbe, & continua sa route. Il évita avec soin toutes les villes, pour éviter en même-temps toutes les plaisanteries qu'il avoit entendu faire sur son nom. Comme il n'avoit pas beaucoup voyagé, il n'entendoit pas encore la raillerie; il couchoit donc dans les forêts, & croyoit se soutenir de quelques fruits qu'il rencontroit en chemin; mais la fée qui le protégeoit, & qui vouloit le sécourir sans diminuer son courage par la confiance des merveilles, lui souffloit des vivres pendant qu'il prenoit du repos; de façon qu'à son réveil, il se trouvoit de plus en plus frais & dispos. Elle voulut encore, suivant le projet qu'elle en avoit formé dès long-temps, le faire passer par toutes sortes d'épreuves.

Un jour qu'il suivoit à son ordinaire le sentier d'une forêt, elle le fit attaquer par un de ces monstres, dont l'Amérique est remplie. Celui-ci tenoit du tigre & du léopard. Le combat fut vif, & Courtebotte à la fin triompha du monstre; ce ne fut pas sans peine, car il en coûta la vie à son cheval; cette perte lui fut chère, mais l'ardeur de son courage le soutenant dans cette adversité, il continua son chemin à pied,

& arriva enfin dans un port de mer. Il y trouva un bâtiment qui faifoit route à peu près du côté qu'il le défiroit, & fe trouva fur lui encore affez d'argent pour payer fon paffage. Il partit; mais après quelques jours de navigation, il furvint une tempête qui lui fit faire naufrage. Il fe fauva feul de tout l'équipage, & aborda avec grand peine dans une ifle déferte. Ce fut là qu'il eut le temps de faire de férieufes réflexions; cependant, fon grand cœur ne le laiffa point abattre. Il vécut de la chaffe & de la pêche, du moins fe le perfuada-t-il ainfi, mais plus certainement encore des fecours fecrets de la bonne Guerlinguin.

Un jour qu'il fe promenoit affez triftement fur le bord de la mer, il découvrit un vaiffeau qui faifoit voile de fon côté. Il fit des fignaux pour demander du fecours; mais plus le vaiffeau approchoit, plus il lui paroiffoit extraordinaire, & moins il appercevoit d'hommes fur le bâtiment; enfin, il vint à pleines voiles donner contre la terre. Le hafard & la fortune lui firent rencontrer un lit de vafe, fur lequel il échoua le plus heureufement du monde. Pour lors Courtebotte fut à portée d'examiner de plus près le vaiffeau; il vit que les mats étoient

des arbres verts pleins de feuilles, que tous les bordages étoient couverts de petits arbres en taillis, & qu'enfin il ressembloit parfaitement à un bosquet. Surpris de cet objet, & de la solitude du bâtiment, il sauta dedans, & ne vit que des hommes réduits dans un état affreux. Ils étoient sans mouvement, & presque devenus arbres. Les uns tenoient au pont du vaisseau par les jambes, d'autres par les bras, suivant l'action dans laquelle la manœuvre & la communication du vaisseau les avoit surpris.

Courtebotte, frappé de la compassion qu'un pareil spectacle pouvoit causer, essaya avec le fer d'une de ses flêches de détacher leurs membres du bois qui les retenoit. Il en vint à bout, & pour lors il les porta l'un après l'autre à terre. Il essaya de faire quelques fomentations d'herbes sur leurs membres de bois, & le fit avec succès. Il fit si bien, qu'en peu de jours, ils se trouvèrent en état d'agir & de manœuvrer comme auparavant. L'on imagine bien que Guerlinguin travailla à cette belle cure. Soit par inspiration, soit par une simple réflexion, Courtebotte fit frotter tous les membres du vaisseau avec les mêmes plantes qui avoient secouru si parfaitement les

matelots; & ce secours fut donné très-à-propos, car au train qu'il prenoit, le bâtiment seroit devenu en peu de temps une grande forêt. La reconnoissance de ces pauvres matelots fut infinie : il obtint donc aisément d'eux de le conduire où il avoit dessein d'aller ; mais ils ne purent lui répondre autre chose aux questions qu'il leur fit sur l'état dans lequel il les avoit trouvés, sinon que passant à la vue d'une côte remplie de bois, un vent de terre assez violent les avoit chargés ; que l'air s'étoit tout à coup obscurci d'une poussière très-épaisse, qui sans doute avoit communiqué une vertu végétative à tous les corps, excepté aux métaux ; qu'ils s'étoient trouvés d'abord appesantis ; qu'ensuite ils avoient perdu le sentiment ; & que peu à peu, sans pouvoir l'éviter, le bois les avoit gagnés & attachés à lui. Courtebotte fit ses réflexions sur un événement si singulier ; & ne voulant rien négliger de tout ce qui lui arrivoit, & qui pouvoit être utile ou curieux, il ramassa à tout hasard une assez grande quantité de cette poudre, qu'il mit dans une boëte, & qu'il conserva précieusement sur lui. La fée, qui avoit produit cette merveille, contribua beaucoup à cette

inſpiration; l'équipage de ce vaiſſeau n'eut pas de peine à quitter l'iſle déſerte, & fit voile par le plus beau temps du monde. Après un mois de navigation, ils apperçurent la terre, & réſolurent d'y débarquer; non ſeulement pour s'inſtruire de leur route, mais encore pour faire de l'eau, & prendre des rafraîchiſſemens, dont ils commençoient d'avoir beſoin : Courtebotte s'embarqua dans la chaloupe qu'ils mirent à la mer; à meſure qu'ils approchoient de terre, ils ne découvroient point d'hommes : cependant, ils ne pouvoient douter que la côte ne fût habitée, puiſqu'ils remarquoient du mouvement, que l'on faiſoit des ſignaux pour marquer leur découverte, & qu'enfin ils diſtinguoient des pouſſières, médiocres à la vérité, qui ſe rejoignoient dans l'endroit où ils vouloient aborder, ce qui prouvoit clairement qu'on étoit ſur ſes gardes. Quand ils furent à la portée de l'œil, ils découvrirent de gros barbets poſtés le long de la côte, qui faiſoient la garde; ils en apperçurent d'autres formés en troupes. Ceux qui ſe trouvèrent à l'avancée, vinrent fièrement reconnoître la chaloupe; & voyant que Courtebotte ne les accueilloit pas de ce vilain mot, tirez, & qu'au contraire,

il leur dit : eh, bon jour, mes bons chiens ; ce fut auſſitôt de leur part des mouvemens de queue infinis, & de ces cris de careſſe qui marquoient leur contentement. Ils firent plus, ils lui donnèrent la patte ; ils lui demandèrent s'il vouloit les ſuivre, & s'abandonner à leur conduite ; non-ſeulement il comprit tout ce que je viens de dire, mais il comprit encore qu'ils ne vouloient pas qu'il fût ſuivi de perſonne de l'équipage, & que ce n'étoit qu'à lui ſeul qu'ils accordoient cette marque de confiance. La curioſité détermina Courtebotte : il ordonna donc à ſes gens de l'attendre pendant l'eſpace de quinze jours, après leſquels ils pourroient continuer leur route, quand même ils n'auroient point eu de ſes nouvelles. Il leur recommanda, cependant, de ménager beaucoup les habitans de l'iſle pendant ſon abſence, de bien vivre avec eux, & de faire leur proviſion d'eau & de tout ce qui leur étoit néceſſaire, avec les ménagemens que l'on a pour les peuples amis ; quant à lui, il s'abandonna à la merci de ces bons animaux ; & à demi-lieue de la côte, il découvrit un village aſſez gros, qui n'étoit compoſé que de loges les plus jolies du monde, & les plus propres. Il

rencontra avant que d'y arriver des charrettes traînées par des chevaux & par les autres animaux deſtinés à cet uſage par l'induſtrie des hommes. Il fut ſurpris de la culture des terres, & de voir à chaque pas tout ce que la police la plus exacte peut préſenter ; & cela, ſans appercevoir autre choſe que des barbets. On lui ſervit des rafraîchiſſemens lorſqu'il fut arrivé à ce petit village, pendant le temps qu'on atteloit deux chevaux à une chaiſe à l'italienne, qu'un gros barbet conduiſoit, comme auroit pu faire le meilleur poſtillon.

Courtebotte fit dans cette voiture environ une dixaine de lieues, traverſant tantôt des villages, tantôt de petites villes, & rencontrant des chaiſes comme la ſienne menées par des barbets, dans leſquelles il voyoit d'autres barbets qui le ſaluoient avec une grande politeſſe. Enfin il arriva dans une grande ville; il ne douta point qu'elle ne fût la capitale du pays. Tous les habitans étoient aux portes, ſur les murailles & dans les rues; ils avoient été avertis d'avance par un courier, de la confiance qu'avoit en eux l'étranger, & de ſon arrivée dans la ville. Courtebotte fut infiniment ſatisfait des exclamations & des careſſes

avec lesquelles il fut reçu. Quand il eut traversé plusieurs rues droites, bien pavées & bien plantées d'arbres, il arriva à une grande esplanade, au sortir de laquelle il traversa une grande cour, au milieu de deux mille barbets qui bordoient la haie. Ils étoient tondus, ils avoient des moustaches, & presque tous la pipe à la gueule, comme on les voit dans nos pays, quand on leur fait faire l'exercice; il traversa, dis-je, cette grande cour, sur laquelle dominoit la grande loge du roi, toute brillante d'or & d'azur. Quand il en fut à certaine distance, il mit pied à terre par respect, & trouva le roi couché sur un riche tapis d'étoffe de Perse, environné de petits chiens occupés à lui chasser les mouches. C'étoit le plus beau & le plus joli des barbets; il avoit les yeux étonnans de finesse, la physionomie douce & spirituelle, & la taille infiniment agréable. Quand il eut vu Courtebotte, il lui fit cent caresses & lui donna la patte, en reconnoissance de la confiance qu'il lui témoignoit. Ensuite, il fit signe à toute sa cour de s'avancer pour faire la révérence à l'étranger, & toute cette cour étoit composée de ces jolis barbets de la petite espèce. Ils avoient tous le maintien

poli, & les barbettes, surtout, étoient on ne peut pas plus modestes. Après quelques momens employés à ces sortes de complimens, le roi fit signe à tout le monde de se retirer, & fit appeler un secrétaire d'état, auquel il dicta un compliment sur la douleur qu'il éprouvoit de ne pouvoir se faire entendre de vive voix, la langue des chiens n'étant pas facile à entendre. Pour l'écriture, elle étoit demeurée la même que celle des hommes. Courtebotte répondit à ce compliment avec la politesse qu'il méritoit, & supplia le roi de satisfaire sa curiosité sur tout ce qu'il voyoit de surprenant à sa cour & dans ses états. Ce discours rappela au roi de tristes idées; cependant, après qu'il eut donné quelques momens aux réflexions qui s'emparèrent de lui, il lui apprit, toujours par le ministère de son secrétaire d'état, qu'il se nommoit le roi Biby; qu'une fée voisine de ses états, nommée Marfontice, avoit été touchée & frappée de la figure que le ciel lui avoit donnée en naissant, & qu'elle avoit fait tout son possible pour l'engager à l'aimer & à l'épouser; mais qu'il n'avoit jamais pu se résoudre à l'un non plus qu'à l'autre, à cause de l'attachement qu'il avoit

pour la reine des Indes, dont il étoit ardemment aimé, & qu'enfin l'amour de la fée s'étant converti en fureur, elle l'avoit métamorphofé & réduit en l'état où il le voyoit ; que pour redoubler fon malheur, elle ne lui avoit ôté que l'ufage de la parole, & qu'elle lui avoit laiffé toutes les autres facultés de l'efprit humain, qu'il fe confoleroit aifément de fon propre malheur, fi la fée, pour l'affliger encore plus, n'avoit exercé la même tyrannie fur tous fes fujets.

Courtebotte comprit aifément par ce difcours tout ce qu'il avoit vu de fingulier dans le royaume, & témoigna au roi la part qu'il prenoit aux malheurs qu'il venoit de lui confier. Mais comme il étoit naturellement avide de gloire, & curieux de le témoigner, il offrit d'abord fon bras avec empreffement, & jura qu'il ne trouvoit rien de difficile pour obliger un prince qui lui paroiffoit auffi aimable, & le tirer de l'état déplorable dans lequel il le voyoit. Le beau Biby lui répondit que fes malheurs étoient fans reffource, puifque la méchante fée avoit dit, dans le cruel inftant de fa métamorphofe, *jappe & fois couvert de poils jufqu'au temps où l'amour & la fortune auront*

ront récompensé la vertu. Vous voyez bien, ajouta-t-il, que c'eſt être condamné à reſter barbet toute ma vie. Courtebotte en convint avec lui, & ſe ſervit cependant, avec avantage en cette occaſion, du lieu commun dont on ſalue tous les malheureux, en lui diſant élégamment : il faut que votre majeſté prenne patience.

Biby touché de tout ce que Courtebotte lui avoit dit de compatiſſant, voulut lui prouver que le motif de ſes malheurs méritoit ſon attachement, en lui faiſant voir un portrait de la reine des Indes, peint par Largillière. Il fit preſque faire une infidélité à Courtebotte (il me ſemble que notre héros recevoit aiſément de grandes impreſſions par la peinture); quoiqu'il en ſoit, Courtebotte applaudit à l'attachement du roi & au choix qu'il avoit fait; il ne fut plus ſurpris de la froideur avec laquelle il recevoit les agaceries des plus jolies barbettes de ſa cour, & comprit aiſément que c'étoit à tort que toutes les dames le taxoient en ſecret d'impuiſſance.

Courtebotte à ſon tour conta ſon hiſtoire, & les grands deſſeins dont il étoit animé. Biby lui donna pluſieurs éclairciſſemens très-utiles ſur la route qu'il devoit

tenir, & lui fit même préſent d'une carte marine, dont on s'étoit autrefois ſervi, & que l'on avoit toujours conſervée dans les bureaux.

Les deux princes n'eurent pas de peine à ſe jurer une amitié éternelle, car ils la reſſentoient véritablement. Biby voulut reconduire notre héros juſqu'à ſon vaiſſeau. Courtebotte trouva les matelots enchantés de le revoir, & nullement inquiets de ſa perſonne : car ils étoient comblés des préſens & des rafraîchiſſemens qu'on leur avoit portés tous les jours à bord par ordre du roi.

Ce fut avec douleur que Biby ſe ſépara de Courtebotte; mais il voulut abſolument lui donner, pour le ſuivre dans ſes voyages, un écuyer qu'il aimoit, & dont il connoiſſoit la valeur & la capacité; il le chargea de lui mander avec ſoin tout ce qui arriveroit au prince ſon ami, & lui ordonna de s'attacher à ſon nouveau maître comme il l'avoit toujours été à lui-même. Cet écuyer ſe nommoit Mouſta, & quitta le roi avec des regrets inconcevables; mais il lui promit de s'acquitter dignement de l'emploi dont il l'honoroit.

Le vent pour-lors étant favorable, le

vaiſſeau de Courtebotte mit à la voile. Le chagrin que Biby reſſentit de ſon départ fut exprimé par un hurlement général, qu'il avoit ordonné à toutes les troupes qui bordoient la côte. Peu-à-peu le vent fraîchiſſant, ils perdirent la terre de vue.

La navigation fut heureuſe; ils reconnurent la terre, vers laquelle ils faiſoient route, ſans avoir éprouvé aucune des diſgraces dont les voyages ſur mer ſont ordinairement accompagnés, & ſe trouvèrent à deux lieues ou environ du port où ils vouloient mouiller; mais le temps n'étant pas fort aſſuré, Courtebotte pria le capitaine du vaiſſeau de le mettre à terre. Il lui étoit aſſez indifférent d'être mis à la côte, lui, qui n'avoit pas beaucoup d'affaires dans une ville, & qui n'étoit pas en état d'y faire aucune dépenſe. Il ſe ſépara des bons matelots avec quelque regret de ſa part, & beaucoup de chagrin de leur côté.

On débarqua donc notre héros à deux lieues au-deſſus de la ville, ſans avoir d'autre compagnie que celle de Mouſta, ſon écuyer. Après avoir marché quelque temps, abandonné plus que jamais à la Providence, il arriva dans une prairie

charmante. Elle bordoit un bois, dont la fraîcheur l'invita à prendre quelque repos. Il ne fut pas plutôt aſſis, qu'une petite guenon vint ſe poſer tout auprès de lui, en lui faiſant des mines & des grimaces les plus jolies du monde; il n'y fit d'abord aucune attention, mais elle les répéta ſi ſouvent, qu'à la fin il en fut frappé, & qu'il fit enſuite tous ſes efforts pour s'en rendre maître. Mais avant que de ſe laiſſer prendre, elle convint de ſes faits avec lui, c'eſt-à-dire, qu'elle lui fit promettre qu'il la ſuivroit partout où elle voudroit le conduire. Courtebotte y conſentit, & la guenon lui ſauta d'abord ſur l'épaule, & lui dit à l'oreille : « nous n'avons point d'ar-
» gent, mon pauvre Courtebotte, nous
» ſommes mal dans nos affaires. Hélas!
» que faire, répondit-il aſſez triſtement,
» il faut ſouffrir & ne pas ſe rebuter; j'en
» ſuis fâché pour vous, guenon, ma mi-
» gnone, car je ne pourrai vous donner
» ni ſucre ni biſcuit; puiſque vous êtes ſi
» dur à vous-même & ſi compâtiſſant
» pour les autres, je veux vous conduire
» au rocher d'or; mais il faut que vous
» ordonniez à Mouſta de vous attendre
» ici. " Courtebotte exécuta ſes ordres.

Ensuite la guenon sauta à terre, & lui dit, suivez-moi. Pour-lors elle entra dans le bois, & le précédant, en sautant d'arbres en arbres, tantôt l'attendant, & tantôt l'appelant, il se trouva, après avoir marché environ pendant l'espace d'une heure, dans un endroit de la forêt où le bois étoit fort éclairci, & laissoit voir un petit pré vert au bas d'une montagne. Cette petite prairie n'étoit interrompue que par un rocher d'environ huit à dix pieds de haut, & large d'environ cinq ou six. Quand il fut tout auprès de cette espèce de caillou, la guenon lui dit : donne un coup de ton épieu contre ce rocher qui te paroît si dur; il le donna en effet, & de la force qu'il employa, il en éclata plusieurs morceaux qui n'avoient que la superficie de rocher, & qui lui firent voir que tout l'intérieur de cette masse étoit d'or. Pour-lors la guenon lui dit : « Ce que tu as cassé t'appar» tient, je te le donne, prends-en ce que » tu voudras." Il en prit un des plus petits morceaux, & la remercia de sa bonté. Pour-lors la petite guenuche se transforma en une belle & grande dame, qui lui dit: « Courtebotte, soyez toujours vertueux, » laborieux & modéré comme vous l'êtes

» à préſent, & vous pouvez eſpérer de
» parvenir aux choſes les plus difficiles. Al-
» lez, le petit morceau que vous avez
» vous ſuffit, puiſque je lui donne la vertu
» de ſe multiplier ſuivant vos beſoins ;
» mais je veux que vous ſoyez inſtruit du
» riſque que votre modération vous a fait
» éviter. »

Pour-lors elle le conduiſit dans le bois, qu'il trouva rempli d'hommes & de femmes, dont la mine étoit hâve & le corps décharné, qui couroient çà & là, qui cherchoient à terre, qui regardoient en l'air, qui prêtoient l'oreille au moindre bruit, qui faiſoient tantôt des vœux, tantôt des imprécations, & qui ſe dévouoient aux divinités les plus noires, pour arriver au rocher d'or. « Tu vois les peines qu'ils
» ſe donnent, lui dit la fée, mais tous
» leurs efforts ſont ſuperflus, ils mourront
» à la peine ; ils ne jouïront jamais du
» rocher, ils finiront leurs jours comme
» bien d'autres qui les ont précédés les
» ont finis, c'eſt-à-dire, par ſe caſſer la
» tête de déſeſpoir. »

La fée le reconduiſit au lieu où elle l'avoit trouvé ; pour-lors elle diſparut, & Courtebotte reçut à ſon retour mille &

mille careſſes de Mouſta, qui l'attendoit patiemment dans l'endroit où il l'avoit laiſſé. Il prit enſuite le chemin de la ville, & s'y rendit ſans éprouver aucune aventure. Il s'y repoſa quelques jours, & s'informa avec ſoin du chemin qu'il falloit prendre pour ſe rendre au mont Caucaſe; il fit auſſi beaucoup de queſtions ſur la princeſſe Zibeline; mais il ne put s'inſtruire à fond que ſur la route qu'il falloit tenir. Il étoit encore ſi fort éloigné des états de la princeſſe, qu'il n'en entendit parler que confuſément. Il acheta des chevaux, quelques eſclaves, enfin tout ce qui lui étoit néceſſaire pour ſon voyage. Toutes les emplettes qu'il fit étoient ſimples & peu apparentes, mais bonnes & étoffées. Le petit morceau d'or fournit abondamment, & ſans s'altérer, à tous ſes beſoins. Il traverſa aiſément le Caucaſe; pour-lors, il n'entendit parler que de Zibeline : Les étrangers ſe rendoient de tous côtés à ſa cour; mais, en entendant parler de ſes beautés & de ſon eſprit, il entendit auſſi parler du nombre de ſes rivaux & de leur puiſſance. Celui-ci avoit une armée, celui-là des tréſors, un autre avoit à ſa ſuite tout ce que les arts peuvent fournir d'utile

& d'agréable. Quant à lui, pauvre Courtebotte, il ne possédoit qu'une grande volonté de réussir, son chien & le ridicule d'un nom qui servoit encore plus à faire remarquer celui de sa petite taille. Comme il s'étoit inscrit sous ce nom dans la pancarte des ambassadeurs, il ne lui étoit pas possible de le quitter & d'en prendre un autre ; il prit donc le parti de ne s'en plus occuper, & je crois qu'il fit bien.

Après deux mois tout entiers de marche, il arriva dans la grande ville de Trelintin, capitale des états promis à Zibeline. Il employa quelques jours à s'informer des usages du pays, & à reconnoître le caractère de ses rivaux, à faire des questions sur la montagne de glace, & à s'instruire sur l'entreprise qu'il falloit mettre à fin. Voici ce qu'il apprit sur ce dernier article ; car sur la montagne, comme jamais aucun homme n'en étoit revenu, on n'en pouvoit parler que par conjecture.

Farda-Kinbras, père de Zibeline & roi d'une grande partie du Nord, épousa Birbantine, fille d'un roi son voisin. La convenance des états se trouva d'accord avec celle des humeurs & des personnes; enfin, le hasard fit en ce temps un bon ma-

riage, mais ſi bon, que la tête en tourna aux deux époux, & qu'ils eurent la ſottiſe, un jour qu'ils étoient l'un & l'autre ſur un traîneau, de défier le ſort de leur être contraire, tant qu'ils éprouveroient l'un pour l'autre l'amour dont ils étoient épris. « Vous verrez le contraire, dit une » bonne vieille, qui ſe trouva là par ha- » ſard, & que la rigueur du froid enga- » geoit à ſouffler dans ſes doigts. " Le roi voulut punir l'audace de cette inſolente, & ſauter à bas de ſon traîneau; mais la reine, plus douce & plus modérée, l'en empêcha, en lui diſant : « Hélas ! Sire, » ne vous fâchez pas, c'eſt peut-être une » fée. Oui, ſans doute, c'en eſt une, dit » la vieille, en prenant une voix ferme, » croiſſant & devenant giganteſque, & » faiſant de ſa petite chaufrette un char de » feu; de ſon bâton un grand dragon; de » ſes haillons un parapluie tout d'or, & » de ſes ſabots deux fuſées : Oui, c'en eſt » une, dit-elle encore, vous verrez quel » ſera le fruit de vos amours, & vous vous » ſouviendrez quelquefois, & de votre pré- » ſomption, & de la fée Guarlangandino. " Le roi & la reine ſe proſternèrent devant elle, mais elle étoit déjà bien loin; & s'en-

volant vers le nord, ſon char & ſes fuſées ne laiſsèrent après eux qu'une longue trace de feu. Farda Kinbras & Birbantine ſe trouvèrent pour-lors bien honteux. Mais comment faire ? il n'y avoit point de remède à leurs inquiétudes.

Fort peu de temps après cette aventure, la reine ſe trouva groſſe, & mit au monde Zibeline, qui parut belle dès l'inſtant qu'elle parut au jour. Toutes les fées du nord préſidèrent à ſa naiſſance ; les états du roi étoient d'une ſi grande étendue, que plus de cent fées avoient leur habitation dans ſon royaume : il les avoit toutes invitées avec grand ſoin, & leur avoit confié les menaces de Guarlangandino. Elle ne parut point au feſtin ; elle ne vint point recevoir ſon préſent, quoiqu'elle eût été invitée avec toute ſorte d'attention & d'empreſſement ; mais, après avoir laiſſé tranquillement toutes ſes ſœurs douer la petite princeſſe de toutes les vertus & de tous les talens imaginables, pendant le temps que tout le monde étoit à table, & que le roi ne pouvoit contenir la joie qu'il reſſentoit d'avoir vu terminer les dons des fées ſans aucune oppoſition, pendant ce temps-là, dis-je, Guarlangandino ſe gliſſa dans le pa-

lais ſous la figure d'une chatte, elle entra aiſément dans la chambre de la petite princeſſe, ſe cacha ſous ſon berceau ; & d'abord que les mies & la nourrice eurent le dos tourné, elle emporta le cœur de la belle petite Zibeline, lui laiſſant cependant la faculté de vivre. Après ce beau coup, elle ſortit du palais tout auſſi aiſément qu'elle y étoit entrée ; elle fut ſeulement houſpillée par quelques chiens & par quelques marmitons. Elle trouva ſa voiture, qui l'attendoit ſur la grande place, & fut enfermer le larcin qu'elle venoit de faire dans la montagne de glace, tout auprès du pole arctique. Elle impoſa tant de difficultés pour pouvoir en faire la conquête, qu'elle compta jouir toute ſa vie du malheureux état dans lequel cette pauvre cour alloit être réduite. Les fées partirent après le dîner, ſans ſe douter de la moindre choſe ; par conſéquent, le roi & la reine ſe trouvèrent dans une parfaite ſécurité. Zibeline, belle comme le plus beau jour, apprenoit tout avec une facilité inexprimable ; mais on ne voyoit en elle aucun ſentiment tel qu'il pût être ; l'eſprit faiſoit en elle toutes les fonctions, mais le cœur ne diſoit mot ; eh ! comment auroit-il parlé ? Il étoit dans

la montagne de glace. Zibeline, il eſt vrai, étoit en croiſſant l'admiration de tous ceux qui la voyoient, quant à la beauté : elle n'ignoroit pas qu'une princeſſe devoit ſavoir danſer ; elle danſoit donc, mais elle ne s'en acquittoit que par méthode : on ne voyoit point dans ſa danſe ce tour heureux, ce je ne ſais quoi que peut donner la ſeule envie de plaire. Elle avoit la voix belle, elle chantoit, mais elle ne rendoit jamais le ſentiment des paroles. Elle prononçoit le mot d'amour, & tous ceux qui le ſuivent, comme elle eût fait les mots d'une langue étrangère qu'elle n'eût point entendu. Eſt-ce chanter que ce qu'elle faiſoit avec ſa belle voix? J'en appelle à mon lecteur. Il en étoit ainſi de toutes ſes opérations.

Malgré l'admiration & la flatterie de toute une cour; malgré l'aveuglement paternel on s'apperçut d'un défaut auſſi eſſentiel que celui que la princeſſe poſſédoit; car, enfin, quand on n'aime point, on ne peut être aimé long-temps. Malgré la certitude de ce principe, nos princeſſes ont toujours imité Zibeline dans les commencemens de ſa vie, non pas ſur l'amour, s'entend. Pour remédier à un ſi grand in-

convénient, on courut à la consultation des fées, Farda Kinbras les invita, & convoqua une assemblée générale, dans laquelle il exposa ses griefs, & finit en les conjurant d'examiner de nouveau la princesse sa fille. « Certainement, leur dit-il, vous » avez laissé votre ouvrage imparfait, & » je puis vous assurer qu'il y manque quel- » que chose; je ne saurois trop vous dire » ce que c'est; mais ce qu'il y a de vrai, » c'est que je vous avance un fait certain." Elles l'assurèrent toutes qu'elles n'avoient rien oublié de tout ce qu'elles devoient à un roi leur ami, tel qu'il avoit toujours fait profession de l'être. Après ce compliment, elles furent rendre visite à Zibeline; mais en entrant dans sa chambre, elles s'écrièrent toutes : Ah! c'est un miracle! c'est un prodige. Toute la cour, & la princesse elle-même, malgré son grand esprit, crurent que ces exclamations étoient adressées à sa beauté; mais les fées, après être sorties, dirent naturellement au roi & à la reine, qu'elles venoient de voir une chose surnaturelle, que leur fille n'avoit pas plus de cœur que sur leur main.

Farda-Kinbras & Birbantine se mirent à jeter les hauts cris à cette nouvelle, & con-

jurèrent tout le ſacré collège de remédier à cet inconvénient. Pour lors, la plus âgée d'entre les fées ouvrit ſon pſeautier ou grimoire (car elle le portoit toujours pendu à ſon côté, avec une belle & groſſe chaîne d'argent, à laquelle pendoit auſſi ſon clavier), elle trouva que cette privation de cœur étoit une opération de Guarlangandino; & tout de ſuite elle découvrit ce qu'elle avoit fait du cœur de la princeſſe, & les difficultés qu'elle avoit attachées à la montagne de glace. « Quel remède y a-t-il » à notre malheur, s'écrioient douloureuſe» ment le roi & la reine? Vous vous » ennuyerez longtemps, dit-elle, & vous » ſouffrirez certainement de voir & d'ai» mer une idole comme Zibeline; mais s'il » eſt poſſible que vous voyez terminer ſon » indifférence, ce ne peut être qu'en la » promettant elle-même avec vos états à » celui qui aura aſſez de valeur & de con» duite pour la mériter, en faiſant la con» quête de ſon cœur; envoyez ſon por» trait dans tout l'univers, & promettez » ce que nous venons de vous dire : elle » eſt aſſez belle, & la dot aſſez bonne » pour déterminer tous les princes du mon» de à s'expoſer pour ſa délivrance »,

Au moment même l'on dépêcha de tous côtés, portraits & ambaſſadeurs, tel que celui que Courtebotte avoit rencontré. Il apprit encore que déjà plus de cinq cent princes, ſans compter leurs pages & leurs écuyers, avoient péri dans les neiges ou dans les glaces, & qu'il en arrivoit tous les jours de nouveaux & de tous les côtés de l'empire, un nombre difficile à compter.

Courtebotte après avoir fait toutes ſes réflexions, & n'avoir pris aucun autre parti que celui de ſuivre tous les mouvemens de ſon cœur, ſe détermina à ſe faire préſenter à la cour. Son arrivée n'avoit pas fait grand bruit, ſon équipage étant preſqu'auſſi ſuccinct que ſa taille, & la magnificence de tous les princes qui pour lors ſe trouvoient à la cour, obſcurciſſant preſque celle de Farda-Kinbras, auquel on ne pouvoit cependant, refuſer le titre de magnifique.

Courtebotte mis très-ſimplement, & peu relevé par ſa taille, fit la révérence au roi avec autant d'eſprit que de bonne grâce, & lui demanda, ſelon l'uſage, la permiſſion de baiſer la main de la princeſſe ſa fille, comme un homme qui comptoit la délivrer ou périr à la peine. Quand il eut déclaré qu'il s'appeloit Courtebotte, le roi,

tout accoutumé qu'il étoit à repréſenter, eut peine à tenir ſon ſérieux, quoique notre héros eût pris la licence d'ajouter à ſon nom le titre de prince : il étoit ſi loin de chez lui, qu'il étoit bien pardonnable. Cet exemple des temps reculés n'a pas été un des moins ſuivis par la ſuite.

Quoiqu'il en ſoit, Courtebotte, en homme d'eſprit, voyant que le roi crevoit, comme l'on dit, dans ſes panneaux, en voulant ſe retenir, & que les princes ſes rivaux, dont il étoit environné, n'avoient au contraire aucun ménagement, & qu'ils éclatoient ſcandaleuſement, adreſſant la parole au roi, lui dit, « Sire, que V. M. » ſe mette à ſon aiſe, qu'elle éclate, » je m'eſtime trop heureux de pouvoir » l'amuſer ; mais que ces Meſſieurs me pren» nent pour leur jouet, c'eſt à quoi je ſau» rai mettre bon ordre ; » & choiſiſſant des yeux celui dont l'air étoit le plus fat, il ſe détermina à s'en prendre à lui. C'étoit le prince Fadaſſe, un de ces grands héros dont les romans ſont farcis, fier de ſes aïeux, enivré de ſa longue figure, & charmé de ſes grands cheveux de filaſſe. Courtebotte lui dit donc, en le regardant fièrement : « Eh vous ! mon grand Monſieur, croyez-

» vous n'être pas plus ridicule que mon » nom ? Je vous défie au combat, soyez » armé comme il vous plaira ». Fadasse accepta le défi, en ricanant de pitié de la témérité de son adversaire, & le combat fut arrêté pour le lendemain. Courtebotte, au sortir de l'appartement du roi, fut conduit dans celui de Zibeline. Il fut frappé de sa beauté, & se remit avec peine de l'émotion qu'elle lui causa. Voici à peu de choses près le compliment qu'il lui fit.

« Je viens du bout du monde, attiré » par la beauté de votre portrait, Madame, » pour vous offrir mes services ; je vous » apporte une bonne volonté infinie : mais » le ridicule du nom que je porte, qui n'est » pas à la vérité des plus élégans, m'a » déjà fait une affaire dans votre cour : Je » dois combattre demain un grand vilain » prince ; je vous supplie d'honorer mon » combat de votre présence, & de prouver à l'univers entier, que le nom ne » fait rien à l'affaire, & qu'enfin vous » avouez Courtebotte pour votre chevalier ».

La princesse sourit, car elle avoit de l'esprit, & lui dit avec politesse qu'elle l'acceptoit avec plaisir. Il lui demanda pour lors

ſi elle ne protégeoit point ſon adverſaire le prince Fadaſſe ; « Hélas ! dit-elle, je n'en » protège aucun; tous ces Meſſieurs m'im- » portunent & leur folie m'eſt inſupporta- » ble. Je me trouve fort bien comme je » ſuis ; que parlent-ils toute la journée de » me délivrer ? Je ne comprends rien à » tout ce qu'ils me veulent ; de l'amour ; » diſent-ils, des ſentimens, & mille autres » choſes plus plates que je n'ai pu retenir ». Courtebotte avoit trop d'eſprit lui-même pour ne pas ſentir dans ce moment, qu'ayant envie de plaire à une perſonne qui n'a que de l'eſprit, il ne faut non plus ſe plaindre qu'étaler ſes ſentimens ; mais qu'il faut avant que de ſe déclarer, obtenir la confiance, & s'avancer par l'agrément. Il lui répondit donc ſans la contrarier ; & tournant la converſation ſur le compte de ſes rivaux, il leur chercha quelques ridicules, & ſurtout au prince Fadaſſe. Zibeline lui en ſût bon gré, & lui aida même à en trouver ; de façon que dès le premier moment, Courtebotte devint celui de toute la cour dont elle aimoit le plus la converſation.

Toute la ville & la cour furent occupées du combat, dont le ſpectacle étoit aſſigné pour le lendemain. Le roi, la reine, & la

princeſſe ſe placèrent ſur leur amphithéâtre. Le prince Fadaſſe parut dans la lice avec les plus belles armes du monde & les plus magnifiques, ſuivi de vingt-quatre écuyers & de cent palfreniers, qui menoient chacun un cheval en main; & Courtebotte entra de l'autre côté, ſans autres armes que ſon épieu, vêtu ſimplement, mais avec goût, & ſuivi ſeulement de Mouſta, ſon barbet, qui menoit un cheval dans la grande perfection. Le parallèle de ces deux adverſaires fit rire toute l'aſſemblée, & Mouſta attiroit tous les regards. Quand les juges du camp furent placés, & que les trompettes eurent donné le ſignal, les écuyers de Fadaſſe ſortirent de la lice, & Mouſta en fit autant. Les deux champions coururent avec fureur l'un contre l'autre. Courtebotte, dont l'adreſſe & l'agilité étoient infinies, évita le coup que le prince lui vouloit porter, & trouva le moyen de prouver qu'il n'en vouloit point à ſa vie; car le coup qu'il étoit le maître de lui donner, il le porta à ſon cheval, qu'il renverſa mort ſur la place. Courtebotte ſauta légérement à terre, & dégagea Fadaſſe de deſſous ſon cheval, en lui diſant qu'il ne vouloit point de l'avantage qu'il avoit eu. Fa-

daſſe furieux des ménagemens de ſon adverſaire, mit l'épée à la main; mais Courtebotte la lui fit ſauter en mille pièces, & & lui dit après : « Je reſpecte trop tout ce » qui eſt attaché à la princeſſe Zibeline » pour vous faire périr; allez la remercier » de la vie qu'elle vous donne ». Les écuyers rentrèrent dans le camp, & Mouſta ſautant à bas de ſon cheval, fut rechercher celui de ſon maître, lui tint l'étrier; & reſautant ſur le ſien, ils ſortirent très-ſérieuſement de la carrière, au bruit des trompettes & des acclamations du peuple. Le roi & la princeſſe envoyèrent féliciter Courtebotte dans la petite maiſon qu'il avoit cho ſie pour ſon habitation, & lui offrirent un appartement dans le palais. Courtebotte ne tarda pas à les aller remercier, & ne parla de ſon combat qu'avec la modération d'un galant homme, & d'un homme fait pour la victoire. La princeſſe lui demanda pourquoi il étoit ſi légèrement armé, Courtebotte lui répondit qu'il n'en avoit pas agi ainſi par aucun mépris pour ſon adverſaire; mais que l'arme dont il s'étoit ſervi, lui étoit plus commode. Enſuite elle lui fit des queſtions ſur Mouſta; elle eut envie de le voir & de le careſſer. Courte-

botte l'assura qu'il étoit à son poste, c'est-à-dire dans l'antichambre, avec les écuyers. Une jeune esclave reçut l'ordre d'aller l'avertir que Zibeline le demandoit ; effectivement Mousta se présenta avec le respect & le maintien d'un barbet qui connoissoit la cour & ses usages. On lui fit faire cent mille choses plus surprenantes les unes que les autres ; enfin, la princesse ne put s'empêcher de prier Courtebotte de le lui sacrifier, & de lui en faire un présent. Courtebotte y consentit avec joie, non-seulement par politesse, mais encore parce qu'il prévoyoit qu'il ne pouvoit avoir un espion plus sûr & plus fidèle auprès de Zibeline, du roi, & de toute la cour.

Le combat & la façon noble & aisée dont il s'en étoit acquitté, donnèrent une grande considération à Courtebotte.

Sur ces entrefaites on eut avis que l'ambassadeur d'un roi voisin, & très-puissant, étoit sur la frontière, & qu'il demandoit la permission de venir à la cour, pour traiter d'une affaire de conséquence ; c'étoit le roi Brandatimor qui le dépêchoit. On lui envoya sur le champ un courier, & l'on ordonna qu'il fût reçu sur la route, avec tous les honneurs possibles, car les états de

ce prince étoient contigus; & de plus, c'étoit un roi renommé par sa valeur personnelle, par la bonté & la qualité de ses troupes, & enfin, par tout ce qui peut rendre un roi terrible. L'ambassadeur précéda ses nombreux équipages, & vint en poste avec ses lettres de créance. Il se nommoit Arrogantin. Il vit le roi *incognito*, & lui présenta une lettre d'un style assez mauvais, dont voici les termes à ce que l'on m'a fort assuré.

BRANDATIMOR A FARDA KINBRAS;

Salut.

Si j'avois vu plutôt qu'hier un des portraits de la belle Zibeline votre fille, je n'aurois pas souffert qu'un aussi grand nombre d'aventuriers & de petits princes se fussent gelés & morfondus pour la mériter: quant à moi, je crains peu les concurrens, d'abord que je me serai déclaré comme je le fais, en vous demandant votre fille en mariage, & je suis bien assuré qu'ils ne persisteront pas dans leurs poursuites. Arrogantin a donc ordre de moi de l'épouser sur le champ à mon nom, car je ne crois point à tous les

contes que m'ont faits les voyageurs que vous envoyez par tout le monde conter vos fariboles ſur la montagne de glace ; & quand il ſeroit vrai qu'elle n'auroit point de cœur, je ne m'en embarraſſe point du tout, étant auſſi certain que je le ſuis de lui en faire venir un. Je vous embraſſe, mon cher beau-père.

La lecture de cette lettre embarraſſa beaucoup Farda-Kinbras, & lui déplut infiniment, auſſi bien qu'à Birbantine, & la vanité de la princeſſe fut offenſée au dernier point de la hauteur du ſtyle, & du tour de la demande ; mais ils prirent tous trois la réſolution de tenir cette négociation ſecrette, juſqu'à ce qu'ils fuſſent déterminés au parti qu'ils pouvoient prendre. Mouſta s'étoit trouvé préſent à l'entrevue, il avoit été témoin de l'impreſſion qu'elle avoit cauſée ; il ne manqua pas d'en avertir Courtebotte par un billet. Cette nouvelle l'anima de fureur. Le détail de la lettre le mit preſque hors de lui-même ; cependant, il prit le parti de ſe contenir, & médita longtemps ſur les expédiens que l'on pouvoit trouver pour éluder une demande faite d'une façon auſſi brutale : mais ce fut inutilement qu'il donna la torture à ſon eſprit. Dans cette agitation, il courut chez la prin-

cesse : comme ils étoient tous deux occupés de la même pensée, & qu'ils étoient l'un & l'autre révoltés contre la hauteur & l'insolence de Brandatimor, la conversation tomba d'elle-même sur ce chapitre, & sur la révolte que les deux erreurs de l'esprit & du cœur causent à tout le monde, mais surtout à ceux qui s'en trouvent les victimes. La conversation s'échauffa, & Courtebotte parut si bien instruit de la circonstance présente, que la princesse en fut étonnée, & lui avoua tout ce qu'il savoit déjà, en lui demandant conseil. Courtebotte, qui n'avoit encore pu se déterminer à rien, lui conseilla de différer la réponse tout autant qu'il lui seroit possible, & l'assura que la superbe entrée qu'Arrogantin promettoit avec tant d'emphase & si peu de modestie, pouvoit lui servir de prétexte pour éluder du moins pendant quelques jours. Zibeline approuva cette petite ressource, toute foible qu'elle étoit, car elle redoutoit infiniment Brandatimor. Elle conseilla donc au roi & à la reine de ne promettre leur réponse qu'après l'entrée de l'ambassadeur ; & ce fut en effet le parti auquel on se détermina.

Arrogantin reçut avec quelque sorte d'impatience

patience ce petit retardement; mais il leur dit que dès le lendemain de l'arrivée de son équipage, qui devoit être dans peu de jours, il donneroit à toute la ville, & à tous les petits princes dont elle étoit inondée, l'idée de la puissance & des trésors de son maître. Courtebotte au désespoir & dans une perplexité infinie, voyant le jour de l'entrée qui s'approchoit, à bout de toutes ses idées, intercéda vivement la bonne Guerlinguin. Il pensoit souvent à elle, (car son cœur n'étoit point ingrat) mais il avoit pris la ferme résolution de ne l'importuner que dans les grandes occasions. Celle-ci lui parut être de ce nombre : il l'invoqua donc; & la nuit, abattu par l'agitation de son esprit, il la vit elle-même en songe, qui lui dit : « Courtebotte, tu t'es bien conduit jusqu'ici, continue d'être laborieux » & vertueux, & tu trouveras de bons » amis dans l'occasion; fais valoir à Zibeline le succès qu'aura l'entrée de l'ambassadeur ». La joie réveilla Courtebotte : il voulut se jeter aux pieds de la fée, mais il n'apperçut aucun objet, & craignit un moment de n'avoir éprouvé une sorte de contentement que par l'illusion d'un songe. Cependant, il espéra; & sans parler à la

princeſſe de tout l'amour qu'il reſſentoit pour elle, il lui tint, ſur un événement qui alloit arriver, de ces propos qui ne diſent ni oui ni non. A la queſtion qu'il lui fit, en lui demandant ſi elle ſeroit bien obligée à quelqu'un qui la délivreroit des importunités de Brandatimor; elle l'aſſura que l'obligation qu'elle lui auroit ſeroit infinie. Il pouſſa la queſtion plus loin; il voulut ſavoir ce qu'elle déſireroit à cet heureux mortel, elle l'aſſura que ce ſeroit de ne rien aimer, d'être comme elle.

Un amant a beaucoup à ſouffrir quand il a de ſemblables propos à ſoutenir de tout ce qu'il adore; auſſi déchiroient-ils le cœur du pauvre Courtebotte.

Les équipages d'Arrogantin arrivèrent; & par une morgue digne de ſon maître & de lui, il ne voulut ſe ſervir que de ce qu'il avoit conduit avec lui : il demanda donc ſon audience pour le lendemain; elle lui fut accordée, & tous les habitans de la ville ſe placèrent dès le point du jour, pour voir une magnificence annoncée avec autant de hauteur & de vanité. La bonne Guerlinguin prit ſoin de fournir aux plaiſirs de l'aſſemblée, car elle faſcina les yeux de tous les ſpectateurs, & chargea l'Illuſion (cette

divinité qui n'a que trop de pouvoir ſur le genre humain) de punir l'orgueil de Brandatimor, & de ſervir indirectement Courtebotte. Les livrées parurent donc à tous ceux qui virent l'entrée d'Arrogantin, des guenilles & des locques que des gueux auroient eu honte de porter; tous les chevaux que l'ambaſſadeur & ſa ſuite trouvoient piaffans & caracolans, parurent des roſſes maigres à faire pitié, & qui n'avoient pas la force de ſe traîner; les beaux harnois tout d'or ne firent aucun autre effet que celui des colliers de charrue, ornés de leurs vieilles peaux de moutons, & tous les pages reſſemblèrent parfaitement aux plus vilains ramoneurs. Les trompettes & tous les autres inſtrumens rendirent le ſon des flutes à l'oignon, ou des peignes devant leſquels on met un morceau de papier; & la file des cinquante caroſſes fut regardée comme l'auroient été cinquante charettes toutes dépenaillées.

Arrogantin parut dans la dernière avec la morgue d'un prince brutal qu'il croyoit dignement repréſenter. Ce qui jetoit un plus grand comique, & un plus grand ridicule ſur toute l'entrée, c'étoient les viſages & le maintien fier que donne la vanité ſatis-

faite, & qu'avoient l'ambaſſadeur & ſa ſuite, car l'illuſion ne portoit que ſur les parures & ſur les ornemens; elle laiſſoit voir les hommes avec les airs & les façons convenables à ce dont ils ſe croyoient environnés.

Les huées & les riſées de tout le peuple furent proportionnées à la ſingularité dont ils voyoient tous les équipages. Le roi qui fut averti longtemps avant de l'arrivée de l'ambaſſadeur (car il marchoit très-lentement & d'un pas convenable à ſa dignité) ne crut pas, & avec raiſon qu'il fût de la ſienne, de recevoir un ambaſſadeur dont il ſe croyoit inſulté à ce point là. Il fit donc fermer les portes de ſon palais, & refuſa l'audience. Arrogantin, qui ne pouvoit concevoir la raiſon d'un tel refus, lui dont la magnificence égaloit en effet l'arrogance, fut aiſément tranſporté de fureur. Pour lors, il ſe répandit en injures contre le roi, & contre tout un peuple qui le chargeoit lui-même de toutes ſortes de plaiſanteries; & le menu peuple autoriſé par le refus de l'entrée du palais, en réponſe aux injures magnifiques qu'il diſoit, & aux menaces terribles qu'il faiſoit, reconduiſit l'ambaſſadeur & ſon cortège à coups de pierres & d'ordures, dont

il fut ſur le point d'être aſſommé, & dont il ſe ſauva avec grand'peine.

Arrogantin partit dès le moment même, non ſans avoir employé ſes pouvoirs à faire une déclaration de guerre des plus terribles qu'on ait jamais faites; & j'ai ouï dire que cette fois étoit la première dans laquelle on eut employé la menace de tout mettre à feu & à ſang.

Quelques jours avant cette belle ambaſſade, le roi Biby avoit dépêché à Courtebotte un de ſes coureurs, avec une lettre pleine d'amitié, d'offres de ſervices, & de curioſité pour tout ce qui le regardoit. Courtebotte répondit à toutes ſes bontés comme il devoit y répondre; il l'inſtruiſit de tout ce qui s'étoit paſſé, & ſurtout, n'oublia pas de lui détailler l'hiſtoire d'Arrogantin, & la terrible guerre que cet événement allumoit entre les deux rois Farda-Kinbras & Brandatimor. Il donna les lettres au coureur de Biby, le ſoir même de l'aventure, & le fit partir ſur le champ, avec ordre de faire autant de diligence qu'il lui ſeroit poſſible; il ne put finir ſa lettre ſans demander à ſon cher Biby un ſecours de quelques milliers de barbets de la meilleure volonté & des plus aguerris, en lui

promettant de ne rien négliger pour tout ce qui leur feroit néceffaire, & le faifant juge du befoin qu'il avoit d'un tel fecours.

Le roi, la reine & la princeffe ne pouvoient rien comprendre au procédé d'Arrogantin, ou plutôt à celui de Brandatimor : le premier vraifemblablement n'agiffoit pas fans ordres, & la marque de mépris qu'ils en avoient reçue, leur paroiffoit avec raifon s'accorder mal avec la demande qu'il leur avoit faite de la princeffe leur fille.

On fe prépara vivement à la guerre, & tous les autres princes qui fe trouvèrent à la cour offrirent leurs fervices, & demandèrent les plus grandes charges de l'armée. Courtebotte ne fut pas un des derniers à témoigner fa bonne volonté; mais il ne demanda que l'emploi d'aide de camp auprès du général qui fut nommé pour commander l'armée : c'étoit un vieux parent du roi, fort galant homme, & célèbre par fes victoires.

Quand l'armée fut affemblée, elle marcha fur la frontière; elle arriva affez à temps pour s'oppofer à celle que Brandatimor affembla avec fureur, dans la réfolution de faire la conquête de Zibeline & de fes états, & de fe venger de toutes les infulꞏ

tes qui lui avoient été faites en la perſonne de ſon ambaſſadeur. Tout ce que l'armée de Farda-Kinbras put faire au commencement de la campagne, ce fut d'être ſur la défenſive, & de s'oppoſer aux fureurs d'un roi brutal & outragé. Courtebotte s'acquit l'eſtime des officiers & des ſoldats, & cette eſtime ne le rendit encore que plus doux avec ſes égaux, & plus ſoumis avec les généraux. Il battit les troupes ennemies toutes les fois qu'il les rencontra & qu'il ſe trouva avoir de petits commandemens; & la fortune ſecondant enfin ſa bonne conduite & ſa valeur, il eſt aiſé de s'imaginer quelle étoit la jalouſie de ſes rivaux.

Enfin, Brandatimor qui vouloit, à quelque prix que ce fût, ſatisfaire ſa fureur, trouva la moyen d'engager une affaire générale; elle fut terrible, mais malgré la valeur des troupes de Farda-Kinbras, malgré les ſecours & l'activité de Courtebotte, la bataille fut perdue, & le général fut tué. Courtebotte ſauva la vie à pluſieurs de ſes rivaux, & nommément au prince Fadaſſe. Il fit plus, car après la mort du général, ce fut lui qui fit la retraite de l'armée; il en ſauva les débris, & jeta des troupes dans toutes les places qui pouvoient

être attaquées. Il tourna tête cent fois dans ſa retraite contre les vainqueurs, & les contraignit cent fois de s'arrêter ; enfin, tantôt par les actions perſonnelles, tantôt par la façon dont il poſta ſes troupes, il empêcha les progrès de la victoire. La rigueur de la ſaiſon ſurvint, qui ſuſpendit toute hoſtilité.

Courtebotte revint auprès du roi, qu'il trouva dans une conſternation infinie, & qui n'imagina pas de meilleur expédient, que de confier le commandement de l'armée à notre héros; il le pria de l'accepter, & rien ne ſe fit plus à la cour que par ſes conſeils. Une plus grande autorité ne lui attira que plus d'amis. L'amuſement de ſon eſprit plaiſoit à celui de Zibeline, il la voyoit ſouvent ; mais du côté du cœur, il ne faiſoit pas le plus foible progrès. L'hiver ſe paſſa, pendant lequel Courtebotte ſe conduiſit, comme je viens de le dire, & pendant lequel il forma les projets de la campagne que l'on alloit commencer.

Sur ces entrefaites, il reçut des nouvelles du roi Biby. Elles étoient telles qu'il pouvoit les déſirer, puiſqu'elles lui apprenoient le départ de douze mille barbets de ſes meilleures troupes, & qui tous n'avoient

ſuivi que leur bonne volonté, pour venir combattre & ſecourir ſon bon ami Courtebotte. Biby lui mandoit encore de faire trouver ſes ordres ſur les frontières, & que le général Barbeſalle les recevroit ſoit pour les quartiers de rafraîchiſſemens, ſoit pour ceux d'aſſemblée.

Courtebotte, charmé d'avoir un ſecours ſi conſidérable, réſolut de l'employer utilement. Il pria donc Barbeſalle de tenir ſon arrivée ſecrette, de faire filer ſes troupes, & de les répandre ſur la frontière dans les garniſons amies ou ennemies, le tout à ſa volonté, & convint avec lui des moyens de les réunir quand il ſeroit néceſſaire.

Courtebotte reçut ſes ordres pour la campagne, & carteblanche pour tout ce qu'il voudroit faire. Il arriva ſur la frontière, & convint d'un rendez-vous avec Barbeſalle. Ils eurent enſemble une grande conférence par écrit. Barbeſalle étoit réellement un grand homme de guerre : non ſeulement il avoit beaucoup de valeur, mais il avoit encore l'eſprit très-expédient, & notre héros le pria de paſſer quelques jours avec lui *incognito*.

L'armée de Farda-Kinbras n'avoit de favorable pour elle que la confiance qu'elle

avoit en son nouveau général. L'armée ennemie avoit, au contraire, la présence du roi qui commandoit en personne, & dont l'amour & la vanité étoient révoltés; elle avoit de plus le souvenir de sa dernière victoire. Courtebotte résolut d'accepter la bataille qu'on lui présentoit, mais il ne prit un tel parti qu'après être convenu de ses démarches avec Barbesalle. Ce grand barbet en conséquence du conseil qu'ils avoient tenu, détacha des aides de camp pour donner les ordres de marche & de ralliement à tous les barbets dans leurs différens quartiers; & après les avoir mis au fait des dispositions du général, les barbets se trouvèrent d'une bonne volonté à toute épreuve. Courtebotte accepta donc la bataille, & présenta un front à l'ennemi, qu'il fut obligé d'étendre beaucoup, car il étoit fort inférieur en troupes. Brandatimor comptoit sur une victoire complette & certaine: tout en effet devoit l'en assurer. L'ardeur de ses troupes, la supériorité de ses forces, & surtout la vanité que peut avoir un roi déjà vainqueur. Quand le signal de la charge eût été donné, & que les troupes furent prêtes à se mêler, tous les barbets, qui avoient reçu leurs ordres, & auxquels il

avoit été aiſé de faire leurs diſpoſitions ſans être ſoupçonnés ni remarqués, ſautèrent en même temps ſur la croupe de chaque cavalier de la première ligne; ils ne ſe contentèrent pas de mettre les eſcadrons en déſordre, par la ſurpriſe que leur mouvement cauſa naturellement aux chevaux, ils ſautèrent encore à la gorge des cavaliers, en démontèrent un grand nombre, & conduiſirent les chevaux dont ils s'étoient ainſi rendus les maîtres, dans le flanc des bataillons, qu'ils mirent aiſément en déſordre; & Barbeſalle avec mille barbets des plus déterminés, ébranla la maiſon du roi. Il ne fut pas difficile à Courtebotte de profiter d'un auſſi grand avantage; il remporta donc une victoire complette, il combattit perſonnellement Brandatimor; & malgré ſa fureur, il le fit priſonnier de guerre. Mais ce prince, dont perſonne ne plaignoit la deſtinée, en arrivant aux pieds du trône de Zibeline, où Courtebotte l'envoya, mourut ſubitement. On attribua cette mort à une révolution d'orgueil. Courtebotte, après la victoire renvoya les barbets dans leur pays, avec des lettres pour Biby pleines de leurs éloges & des grandes obligations qu'il leur avoit. Il les pria d'obſerver,

pour leur retour, les mêmes précautions qu'ils avoient prises pour arriver. Il en réserva seulement cinquante des plus jeunes & des plus déterminés, qu'il choisit pour sa garde, parmi les grenadiers. Mais ce qui prouve bien que la valeur & même la témérité ne font pas toujours périr ceux que la nature honore de ce sentiment, & qu'au contraire, il en périt moins de ceux-ci, c'est que, dans cette grande journée, on ne perdit guère plus de quatre cent barbets.

Courtebotte employa deux mois pour assurer à Farda-Kinbras la conquête qu'il fit de tous les états de Brandatimor. Après ce temps, il revint à la cour comblé de gloire, adorer Zibeline, qui le reçut avec la simple joie que la victoire & les succès de notre petit héros pouvoient lui donner, mais sans éprouver ni témoigner la plus foible émotion de cœur telle qu'elle pût être. L'on ignora le secours essentiel dont les barbets avoient été pour la victoire; ainsi Courtebotte & les troupes reçurent des éloges à perte de vue. Pour le général, il les reçut encore avec une plus grande modération qu'à son ordinaire, puisqu'il n'ignoroit pas à qui il étoit redevable de sa victoire.

Pendant le temps que Courtebotte affuroit les conquêtes du roi, Fadaffe & les autres princes hâtèrent leur départ pour entreprendre la conquête de la montagne de Glace, que la guerre avoit fufpendue. Ils avoient vu une fi bonne conduite en Courtebotte, tant de valeur & tant de reffources dans l'efprit, qu'ils crurent ne devoir pas fe laiffer prévenir par un homme tel que lui. Ils partirent donc avec un empreffement infini. Courtebotte à fon retour, apprit leur départ avec grand chagrin; & quoique ce fût pour les intérêts de la princeffe qu'il eût retardé l'exécution de fa grande entreprife, cette même princeffe, qui ne connoiffoit point le mérite des facrifices, ne lui en fut pas le moindre gré; & bien loin de le confoler d'une peine qu'il n'éprouvoit que pour la gloire de fes armes, il ne reçut d'elle que de ces éloges où l'efprit a part, & qui ne flattent que la vanité, fans rien témoigner au cœur. Courtebotte étoit trop amoureux, & il avoit le cœur trop délicat, pour ne pas reffentir vivement toute la froideur de Zibeline. Il fallut donc qu'il fe contentât d'être loué froidement par la plus belle bouche de l'univers. Pour les éloges qu'il reçut du roi,

ils furent proportionnés aux obligations qu'il avoit à notre héros. Tous les poëtes célébrèrent à l'envi un homme qui leur avoit donné, par ſes conquêtes & ſa victoire, le plus beau champ pour la poéſie ; mais il y en eut dans ce nombre d'aſſez poëtes pour exalter la majeſté de ſa taille.

Quoiqu'il en ſoit, Courtebotte, occupé de ſon amour & de ſon projet, fit cent mille queſtions au fidèle Mouſta. Ce fut en vain qu'il le retourna de toutes les façons poſſibles, pour trouver quelque rayon d'eſpèrance, Mouſta ne lui put apprendre ſur les ſentimens de la princeſſe, autre choſe que ce dont il n'étoit que trop convaincu par lui-même ; mais il éprouva du moins par toutes ſes queſtions, la conſolation d'être parfaitement sûr que le cœur de Zibeline étoit abſolument indifférent ; car la première idée des amans, quand ils ne ſont point aimés, eſt toujours de s'imaginer que le cœur de l'objet qu'ils adorent eſt prévenu de paſſion pour un autre. Ils ont quelquefois raiſon, mais il n'en étoit pas ainſi de Zibeline.

Courtebotte ne pouvant réſiſter au déſir de tenter l'aventure de la montagne, animé par l'amour & par la gloire, détermi-

na fon départ. Le roi & toute la cour firent tout leur poffible non feulement pour le retarder, mais encore pour l'empêcher; car tout le monde étoit au défefpoir de le voir s'expofer à un péril auquel tant de princes & de héros avoient déjà fuccombé. Courtebotte fut inébranlable dans fa réfolution. Il apprit du moins, pour fe confoler des retardemens qu'on avoit exigés de lui, que Fadaffe, tout fon grand train, & les autres princes qui, depuis peu, s'étoient expofés à l'aventure, il apprit, dis-je, qu'ils avoient eu le fort de ceux qui les avoient précédés, & qu'ils avoient péri dans les glaces. Cet exemple récent auroit dégoûté tout autre que Courtebotte; mais il fentit, au contraire, à cette nouvelle, redoubler fon défir. Il fut donc prendre congé du roi & de la reine qui lui dirent adieu en fondant en larmes. Il fut enfuite baifer la main de la belle Zibeline, qui la lui donna du même fang froid qu'elle la lui avoit donnée le premier jour de fon arrivée. Il la baifa, cette belle main, non fans éprouver une émotion infinie. Le roi étoit préfent à cet adieu; & toute la cour, hommes & femmes, les dernières furtout hauffoient les épaules, & voyoient avec indignation la froideur de

la princeſſe, tant Courtebotte avoit captivé les inclinations de tout le monde. Enfin le roi lui adreſſant la parole, lui dit : « prince, vous avez conſtamment refuſé tout » ce que j'ai voulu vous offrir; les plus » grands rois de la terre en euſſent été » tentés, mais au moins vous ne refuſerez » pas une galanterie que je veux que la » princeſſe vous faſſe » ; c'étoit une mante de Martre, dont la princeſſe étoit ordinairement parée. Elle étoit admirable contre le froid; mais la beauté de la fourrure rehauſſoit admirablement l'éclat du teint de Zibeline, & ce n'étoit pas ſans raiſon qu'elle étoit ſa parure favorite. Courtebotte fut honoré & charmé de la propoſition du roi. La princeſſe y joignit un compliment poli, & Courtebotte partit avec cette ſuperbe fourrure, un petit fagot de toutes ſortes de bois, accompagné ſeulement de deux barbets les plus beaux que l'on pût voir, & qui étoient le capitaine & le lieutenant des cinquante gardes qu'il avoit retenus des troupes du roi Biby. Il n'avoit jamais voulu, par modeſtie, que la compagnie entière parût à ſes côtés; il l'avoit toujours tenue cantonnée dans divers quartiers de la ville, & n'avoit jamais eu avec lui que

l'état major de la petite troupe ; il avoit donné rendez-vous aux autres ſur la frontière à jour nommé, & leur avoit ordonné de défiler par un ou par deux au plus, afin de ne ſe point faire remarquer ſur la route. Quel équipage pour un homme qui venoit d'ajouter un grand royaume à celui duquel il partoit adoré & reſpecté de tout le monde! Plusieurs perſonnes des plus conſidérables voulurent non ſeulement le conduire, mais encore l'accompagner ; il conjura qu'on lui laiſsât avec ſon cheval, ce qu'on appelle un briquet pour faire du feu, ſon fagot moitié ſec & moitié vert, & ſes deux chiens. On lui obéit avec peine ; & malgré la ſimplicité de ſon équipage, il fut reçu dans toute l'étendue du royaume avec une magnificence infinie, & des marques d'amour & de conſidération du peuple, plus flatteuſes certainement pour les grands hommes, que les monumens élevés par la ſeule flatterie à l'honneur des princes. Enfin il arriva à la frontière, c'eſt-à-dire, au dernier village habité ; & ce fut là qu'il laiſſa ſon cheval en dépôt, au cas qu'il fût aſſez heureux pour revenir d'une entrepriſe où tant d'autres avoient échoué. A quelques pas du village, il ſe trouva ſur la neige,

ſans appercevoir, tant que la vue peut s'étendre, aucun autre objet. Ces immenſités de neiges ont en elles-mêmes une ſorte de beauté, mais c'eſt une beauté pleine d'horreur. Il trouva les quarante-huit barbets auxquels il avoit donné rendez-vous, qui l'attendoient en bataille. Il les accueillit, & prononça quelques ſons qu'il avoit appris du capitaine & de Mouſta; mais comme il avoit apporté un écritoire, dont l'encre heureuſement ne ſe trouva pas gelée, il écrivit un remercîment que le capitaine lut à la tête de ſa troupe. Ils l'aſſurèrent tous d'une fidélité à toute épreuve; & pour lors, ils commencèrent à ſe mettre en marche.

Le commencement de ſa route étoit un peu frayé; en tout cas, elle n'étoit pas difficile à tenir, car ils n'en avoient point d'autres que d'aller directement au nord. Quand ils eurent aſſez marché pour ſe repoſer, Courtebotte, dont l'eſprit réfléchiſſant ne laiſſoit rien en arrière de ce qui pouvoit lui être utile, ſe ſervit, ſuivant le projet qu'il en avoit dès longtemps médité, de cette eſpèce de poudre de projection, qu'il avoit ramaſſé ſur le vaiſſeau Forêt, qui avoit abordé l'isle déſerte. Une petite pincée de cette poudre vivifia toutes les branches de ſon

petit fagot ; elles s'acrurent en un moment les fruits mûrs succédèrent à l'instant aux fleurs ; par ce moyen, Courtebotte trouva des secours contre la faim ; toutes les branches qu'il avoit saupoudrées ne poussèrent pas en feuilles & en fruits ; celles de bois mort s'accrurent, & poussèrent en cette espèce avec tant d'abondance qu'avec le secours des chiens, il fit aisément une grande enceinte de feux, au milieu desquels ils se rangèrent ; & par le secours de ces feux, les neiges & la glace en se fondant, leur laissoit très-souvent voir la terre à découvert. Voilà quel fut leur espèce de campement, & la façon dont ils passèrent non-seulement cette première nuit, mais encore toutes les autres de leur route. Ce ne fut pas encore le seul bonheur qui leur arriva, quelques barbets que l'on avoit envoyés à la découverte, trouvèrent à quelques pas de leurs feux, un cheval chargé de provisions, & sur-tout, de biscuits. Ils revinrent chercher des tisons bien enflammés ; & peu à-peu, ils dégelèrent le pauvre animal, & le conduisirent à Courtebotte. Mais comme le froid excessif rend tous les corps incorruptibles, ils dégelèrent aussi les provisions, qui leur furent d'un grand secours.

Ce fut de cette façon que Courtebotte voyagea près de six mois ; tantôt lui & ses chiens vivant des truffes & des pommes de terre admirables, qu'ils savoient trouver dans la terre qu'ils découvroient, tantôt par les châtaignes & autres fruits de toute espèce qui croissoient beaucoup au-delà de leurs besoins, & quelquefois par les provisions qu'ils rencontroient, comme celles dont j'ai déjà parlé ; au reste, les branches d'arbres fruitiers & celles de bois mort ne leur manquèrent jamais ; car il avoit le soin d'en couper une petite branche de chacun de ceux qu'il laissoit à leur dernier gîte, & de l'emporter avec lui.

Courtebotte avoit défendu, sous peine de la vie, qu'on degelât aucun de ceux dont la route étoit remplie. Ils eurent bien de la peine à soutenir l'horreur des sujets qui se présentoient à tous les momens, tels que toutes les figures d'hommes & de chevaux, que la rigueur du froid avoit conservées si fort en leur entier, que non-seulement ils étoient reconnoissables, mais encore que l'on pouvoit distinguer sur leurs visages, les mouvemens affreux dont leur ame avoit été affectée au moment de la congellation. Il y avoit plus de trois mois que Courtebotte

& ſa troupe étoient en marche ; ils appercevoient depuis longtemps une montagne qui ſe diſtinguoit par ſa hauteur au-deſſus de toutes les autres dont elle étoit environnée : c'étoit, en effet, le lieu tant deſiré. Enfin ils arrivèrent au pied de cette même montagne, la plus eſcarpée que l'on puiſſe imaginer. Son eſcarpement en eût rendu l'abord impraticable, ſans le ſecours du feu avec lequel Courtebotte ſe formoit des eſplanades pour ſe repoſer, & des routes pour avancer. Le palais qui couronnoit cette montagne étoit immenſe par ſon étendue, & ſuperbe par ſa ſtructure. Tout ce que l'architecture peut avoir de grand & de correct, ſe trouvoit exécuté en neiges glacées. Quelle habitation, quelle ſolitude! & quels alentours pour un jeune cœur !

Avec une chaleur bien ménagée (car s'il n'eût pas apporté de grandes précautions, il eût été abîmé par la fonte de ces ſuperbes planchers) il parvint, après avoir rraverſé des cours, des ſalles & des appartemens immenſes, juſqu'aux pieds d'un trône ſur lequel il apperçut un carreau de neige, & ſur ce carreau un diamant dont l'éclat étoit prodigieux, & dont la blancheur ſurpaſſoit toute celle dont le palais de neige l'envi-

ronnoit. Ces mots étoient écrits au-dessus du trône en caractères de congelation : *Mortel! que le courage & la vertu ont rendu possesseur du cœur de Zibeline, jouis en paix d'un bonheur que tu mérites aussi parfaitement.*

Courtebotte monta avec ardeur les degrès du trône, & se saisit du diamant qui renfermoit tous les sentimens de la plus belle princesse de la terre. Pour lors, semblable à ceux qu'un violent désir conduit au bout d'une carrière, & que la seule agitation de leurs sens leur a fait parcourir, mais à qui l'épuisement ne permet plus de faire de nouveaux efforts, il n'eut que le temps d'enfermer le diamant dans son sein, & dans l'instant même il tomba évanoui. Les bons chiens ne l'abandonnèrent point; ils l'emmenèrent hors du palais, & le firent revenir à lui. Possesseur du cœur de Zibeline, dont il étoit mille fois plus flatté que de l'honneur d'avoir mis à fin une si belle aventure, il quitta sans peine la montagne de glace, & le beau palais dont il avoit été contraint de détruire une partie, par la chaleur qu'il avoit été obligé d'employer pour ne pas succomber au froid, tant il est vrai que les hommes, quand ils sont animés d'une passion, détruisent les plus beaux mo-

numens, & que rien dans le monde ne peut réſiſter à leur induſtrie. Il reprit exactement la route qu'il avoit ſuivie pour arriver. Tous ceux qui s'étoient expoſés pour l'amour de Zibeline, le touchèrent de compaſſion. Il ordonna donc à ſes barbets de battre tous les jours l'eſtrade ſur les neiges, avec une grande exactitude; de s'étendre auſſi loin qu'ils le pourroient, de réchauffer, & par conſéquent, de ranimer tout ce qu'ils trouveroient d'animal qui eût eu vie. Ses ordres furent exécutés; de ſorte qu'il ramena tous ceux que l'on croyoit perdus, & qui en effet, l'auroient été ſans ſon ſecours.

Quand il fut arrivé ſur la frontière, ce qui n'avoit été en lui que l'effet de la compaſſion, produiſit celui que la plus forte vanité auroit pu rechercher, car il avoit à ſa ſuite plus de cinq cent princes ſouverains, ſans compter les feudataires, leurs écuyers, & toute leur ſuite. Il arriva donc au village où il avoit laiſſé ſon cheval, & y entra avec un cortège qu'aucun prince de la terre n'avoit eu juſqu'à lui, & qu'aucun autre n'aura, je crois, jamais. L'obligation récente que tous ceux qui compoſoient ce cortège avoient à notre petit héros, formoit une ſociété charmante; mais il faut

tout dire, Courtebotte vivoit avec eux d'une façon ſi ſimple, qu'il en étoit adoré. Il eſt certain que ſa modération mérite un éloge, mais ce n'eſt pas l'endroit de ſon hiſtoire ſur lequel j'inſiſterois davantage. Il étoit maître du cœur de Zibeline; quand on a ce qu'on a déſiré avec autant d'ardeur, il eſt bien aiſé d'être doux, & d'avoir l'humeur accorte; & le bonheur dont nous jouiſſons nous porte aiſément à la compaſſion.

Quoiqu'il en ſoit, à peine Courtebotte avoit-il retrouvé ſon cheval, & fait quelques lieues pour ainſi dire dans les terres, qu'il rencontra le fidèle Mouſta qui venoit à tout haſard au-devant de lui. Il ignoroit le ſuccès favorable qu'avoit eu ſon entrepriſe, l'excès de ſon attachement pour Courtebotte, & ſur-tout, le changement qu'il avoit remarqué dans la perſonne de Zibeline, l'avoient obligé de quitter la cour pour venir au-devant de ſon cher maître, le retrouver, ou périr à ſon tour dans les glaces; enfin, il avoit ſi bien fait, qu'il s'étoit perdu du palais, & la princeſſe en avoit été inconſolable. Courtebotte apprit donc par ce fidèle écuyer, qu'il faiſoit écrire ſans ceſſe, que Zibeline, depuis un certain temps qu'il lui détermina, (& c'étoit préciſément celui

de

de la conquête) avoit été trifte ; que l'on avoit remarqué qu'elle avoit de l'humeur, & que même elle étoit devenue difficile à fervir. Il ajouta que fouvent elle avoit parlé de lui ; enfin, il entra dans des détails avec Courtebotte qui le mirent au comble de la joie.

Moufta n'ayant pu, par fon état de barbet, avoir des confidences, ne fe trouvoit au fait que des minuties & des bagatelles qu'il avoit raffemblées ; mais comme rien n'eft bagatelle pour un amant bien empreffé, Courtebotte lifoit avec avidité jufqu'à la moindre circonftance. Moufta avoit été frappé, fur toutes chofes, des amitiés particulières qu'il avoit reçues de la belle Zibeline, & dont le genre étoit devenu bien différent de celles qui les avoient précédées.

Courtebotte reçut un courier du roi & de la reine ; il avoit été dépêché auffi-tôt que l'on avoit appris fes heureux fuccès, & la princeffe lui fit faire des complimens par le courier.

A deux journées de la ville, les équipages du roi vinrent au-devant de Courtebotte : tous les peuples le regardèrent déjà comme leur maître, & vouloient lui rendre les honneurs qu'ils lui devoient en cette qua-

lité. Non-ſeulement il les recevoit avec modeſtie, mais encore avec répugnance. Il ordonna à Mouſta de ſe rendre auprès de Zibeline quelques jours avant ſon arrivée, & l'on ne peut exprimer la joie avec laquelle il fut ramené à la princeſſe. Quelque rare mérite qu'eût ce fidèle barbet, Courtebotte l'avoit donné, & c'étoit ce qui depuis un temps le lui avoit rendu cher.

Enfin, notre héros arriva dans la grande ville de Trelintin. Je paſſe ſous ſilence les magnificences de la réception qui lui fut faite, pour ne m'attacher qu'aux ſentimens particuliers. Courtebotte, en arrivant, voulut baiſer les mains de Farda-Kinbras & de Birbantine; mais l'un & l'autre lui firent l'honneur de l'embraſſer, en lui diſant qu'ils le regardoient comme le maître de leurs états, & le poſſeſſeur de leur fille. Courtebotte leur dit que ſur cet article il avoit bien des choſes à leur déclarer. Il paſſa enſuite chez la princeſſe, qui rougit en le voyant, & qui, pour la première fois de ſa vie, ne put trouver rien à dire. Ce ſilence éloquent de l'amour fut exprimé entr'eux, & ſe trouva accompagné de tout ce qu'il peut avoir de plus agréable. Enfin, le prince tira de ſon ſein le gros diamant

qu'il avoit pris dans le palais de glace, & le remettant entre les mains de Zibeline, il lui dit : « Voilà, madame, ce que je n'ai » pas encore acheté par assez de périls, ni » par une assez grande quantité de travaux. » Hélas ! prince, dit-elle, vous ne l'avez » conquis que pour vous ; & si je l'acceptois » de vos mains, ce ne seroit que pour avoir » le plaisir de vous en rendre de nouveau » possesseur. »

Le roi & la reine entrèrent à cet instant de leur conversation, & l'interrompirent pour lui faire toutes les questions imaginables, & lui redemandèrent souvent les mêmes choses auxquelles il avoit déjà répondu plusieurs fois. Mais comme il y a toujours un propos favori sur un événement, celui de ce jour-là, qui lui fut je crois tenu par plus de mille personnes, fut : Vous avez donc eu bien froid ? Le roi n'étoit venu chez la princesse sa fille que pour mener Courtebotte au conseil, & le déclarer tout à la fois son gendre & son successeur. Courtebotte suivit le roi sans savoir son dessein. Quand il se vit en présence de tous les grands, qu'on avoit assemblés ouz de tous les états du royaume, il prit la liberté d'interrompre le roi au commencement de sa harangue, &

lui dit à haute voix : « Si j'avois pu pré-
» voir les bontés de votre majesté, je l'au-
» rois prévenue ; mais puisque son exactitude
» à tenir sa parole l'a fait agir avec autant
» d'empressement, je lui déclarerai que je
» suis indigne de toutes les bontés dont elle
» veut m'honorer par le malheur de ma naissance.
» sance. « Alors il conta tout ce qu'il en savoit, & ne cacha point qu'il étoit le fils d'un païsan. Quand il eut tranché le mot, le ciel s'obscurcit tout-à-coup, le tonnerre se fit entendre, & les éclairs brillèrent. Au bruit de cet orage on vit succéder une grande lumière ; c'étoit la bonne fée Guerlinguin, qui descendit de son char, à la fenêtre de la salle du conseil. Elle étoit in fiochi, c'est-à-dire dans le plus brillant équipage de la féerie, & portoit sous son bras le plus joli barbet du monde. Elle adressa la parole à Courtebotte, en lui disant : " Je suis con-
„ tente de votre modération, & sur-tout
„ de votre bonne foi ; „ puis se tournant vers le roi, elle déclara la naissance de ce prince, conta l'histoire de sa vie, & lui dit :
" Votre vertu vous a mis au comble de vos
„ vœux, non-seulement du côté de l'amour
„ & de la gloire, mais encore du côté de
„ l'amitié, puisque vous allez revoir le roi

„ Biby, & tous ſes ſujets, reprendre leur „ état naturel, qu'ils ne devront qu'à vous; „ je vous ai fait paſſer par toutes les épreu- „ ves qui contribuent à former un roi juſte „ & grand; je vous ai mis en état de trou- „ ver des reſſources en vous même. Je vous „ ai fait connoître l'amitié, & reſſentir non- „ ſeulement les plaiſirs qu'elle procure, mais „ encore les véritables ſecours qu'elle ſeule „ peut faire trouver dans le cours de la vie. „ Voilà, je crois, la meilleure éducation „ que l'on puiſſe donner à un homme qui „ doit commander aux autres. Il ne vous „ reſte plus déſormais qu'à pratiquer ſur le „ trône, les vertus que vous avez fait pa- „ roître pendant que vous ne connoiſſiez „ en vous qu'un homme obſcur. Je ſais que „ c'eſt un point qui n'eſt pas ſans difficulté, „ mais je l'eſpère de la bonté de votre „ cœur. „ Pour lors on vit arriver un char tiré par des, aigles qui, par les ordres de la fée, conduiſoient le roi & la reine de qui Courtebotte avoit reçu la naiſſance. Ils embraſsèrent leur cher enfant avec des mouvemens de joie infinis, & le trouvèrent en effet, comme leur avoit prédit Guerlinguin, tout couvert de fourrure. Pendant qu'ils careſſoient auſſi Zibeline, & qu'ils lui pre-

noient les mains à force (car j'ai remarqué que c'eſt la careſſe que les ſots font aſſez volontiers), on vit arriver de tous les côtés de la terre, & l'on découvrit à chaqu'inſtant ſur l'horizon, des chars de toutes les eſpèces, qui conduiſoient un nombre infini de fées. "Sire, dit Guerlinguin „ au roi Farda-Kinbras, j'ai donné rendez- „ vous dans votre cour à toutes les fées „ que des affaires preſſantes n'occupoient „ pas indiſpenſablement; j'ai cru que vous „ ne le trouveriez pas mauvais, & que vous „ feriez bien aiſe de donner chez vous le „ grand bal, auquel nous nous trouvons „ pour l'ordinaire tous les cent ans. „ Le roi répondit comme il le devoit à cette faveur. On fit la paix entre lui & Guirlangandino, & ce fut le roi & elle qui menèrent le grand branle. Marfontine rendit ſa première forme au roi Biby, & tous ſes ſujets éprouvèrent la même faveur; ce prince parut alors auſſi beau prince qu'il avoit été beau barbet, & épouſa ce jour là même la reine des Indes, à laquelle on avoit envoyé un des équipages de ces dames. Enfin, jamais nôces ne ſe firent avec tant d'éclat que celles de Courtebotte & de Zibeline: ils vécurent heureux; leurs en-

fans partagèrent tous leurs royaumes ; & Courtebotte, en reconnoiſſance de la fourrure de martre dont la princeſſe lui avoit fait préſent pour ſon voyage, donna le nom de Zibeline aux plus belles martres, pour les diſtinguer des autres ; & ce ſurnom s'eſt tranſmis juſqu'à nous.

ROSANIE,

CONTE.

PERSONNE dans le monde n'ignore que toutes les fées, quoiqu'elles vivent plusieurs siècles, sont sujettes à la mort, & à toutes les infirmités de l'animal dont elles sont obligées de prendre la figure un jour de la semaine. Ce fut dans une pareille circonstance que périt malheureusement la reine des fées. On prononça les éloges de la défunte ; l'on convoqua (suivant l'usage) l'assemblée générale des fées, & l'on procéda à l'élection d'une nouvelle reine ; après bien des débats, toutes les voix se réunirent enfin sur deux d'entr'elles. L'une se nommoit Paridamie, & l'autre Surcantine. Elles étoient célèbres par leurs talens, & recommandables par leur capacité. Leur mérite étoit si parfaitement égal, que malgré les lumières des dames qui composoient l'assemblée, il n'étoit pas possible de faire un choix, & de don-

ner la préférence, ſans commettre une injuſtice. Enfin, pour accorder tout le monde, l'on convint d'une voix unanime, que celle des deux qui produiroit aux yeux des hommes quelque choſe de plus ſingulier que ſa concurrente, ſeroit dès ce moment reconnue pour la reine. L'aſſemblée décida (avant que de ſe ſéparer) que l'admiration que l'on cauſeroit aux hommes, n'auroit point pour principe le bouleverſement des élémens, non plus que tout le fracas devenu ſi commun dans les hiſtoires de féerie. Elle déclara authentiquement qu'elle ne vouloit ni montagne tranſportée, ni métamorphoſe de cette eſpèce. Surcantine, en conſéquence de ces réſolutions, forma le projet d'élever un prince que rien ne pouvoit rendre conſtant; & Paridamie entreprit de faire voir aux mortels une princeſſe qui ſoumettroit à elle tous ceux qui la verroient un moment. On ne limita point le temps qu'elles devoient employer à l'exécution de leur ouvrage. Le royaume fut remis entre les mains des quatre plus vieilles du corps, que leur grand âge éloignoit de toute ambition.

Paridamie avoit depuis longtemps un grand fond d'amitié pour le roi Bardondon; ce prince étoit doué de talens & d'eſprit; &

ſa magnifique cour étoit le modèle de la galanterie, de la politeſſe & de la probité. On n'a jamais vu une cour ſemblable à la ſienne ; auſſi la reine Balanice étoit-elle une perſonne charmante. C'eſt encore ce que l'on a vu bien rarement ſur le trône, que deux époux à la fois ſi parfaits.

De cette belle alliance il n'étoit venu qu'une fille qu'ils aimoient à la folie ; elle ſe nommoit Roſanie, nom qu'il n'avoit pas été difficile de lui donner, puiſqu'elle étoit venue au monde avec une roſe charmante ſur la gorge. A l'âge de quatre ans, elle avoit déjà dit des choſes ſurprenantes, & pluſieurs courtiſans les ſavoient non-ſeulement par cœur, mais encore ils les repétoient à tous les momens. Au milieu de la nuit qui ſuivit l'aſſemblée des fées dont on vient de parler, la reine Balanice fit un cri perçant qui reveilla le roi Bardondon ; car malgré la galanterie de leur cour, les bons princes ne faiſoient point lit à part. La reine dit à tous ceux qui vinrent à ſon ſecours, que la douleur qu'elle avoit témoignée n'avoit d'autre fondement que l'illuſion d'un ſonge : il m'a paru, ajoûta-t-elle, que ma fille étoit devenue tout-à-coup un bouquet de roſes, & dans le temps que j'en exami-

nois les fleurs avec autant de curiofité que de tendreffe, un oifeau, charmant à la vérité, eft venu fondre fur moi, & me l'a enlevée. Que l'on aille au plutôt, continua-t-elle, favoir comment fe porte ma fille : on courut à fon appartement, mais que devinrent le roi, la reine & toute la cour, quand ils apprirent que Rofanie n'étoit pas dans fon berceau ? Plus les recherches que l'on fit pour en avoir des nouvelles furent inutiles, & plus la reine devint inconfolable; Bardondon n'étoit pas moins affligé; mais en homme ferme, il favoit renfermer fa douleur.

Le roi propofa à Balanice d'aller paffer quelques jours dans une maifon de campagne affez retirée, qu'ils avoient fait bâtir auprès de leur capitale. Elle y confentit avec plaifir, car la douleur eft amie de la retraite. Un jour qu'ils fe repofoient au milieu d'une étoile formée par douze allées, ils apperçurent dans chacune une païfane qui venoit à l'endroit où ils étoient affis, leur gentilleffe, leur fraîcheur & leur propreté attirérent leurs regards : plus elles s'approchèrent de leurs majeftés, & plus elles trouvèrent qu'elles meritoient leur attention. Chacune d'elles portoit une corbeille fort

agréable, & dont elles paroiſſoient fort occupées, elles les posèrent aux pieds de Balanice, & lui dirent : charmante reine, (car on n'a jamais parlé autrement à une reine, quelque laide qu'elle ait été) recevez cette conſolation dans vos malheurs. Après ce compliment elles diſparurent : la reine ouvrit les corbeilles avec empreſſement, & trouva que chacune renfermoit une petite fille de l'âge à peu près de celle qui cauſoit ſon affliction. Cette première vue ranima ſes douleurs ; mais enfin les grâces de ces jolies enfans la calmèrent peu à peu, & finirent par la conſoler tout-à-fait ; l'on ordonna ſur le champ des mies, des femmes de chambre, des filles de garderobe ; on envoya chercher des charretées de poupées & de jouets, & l'on fit venir des hottes pleines de dragées & de confitures de la rue des Lombards. L'on apperçut qu'elles avoient toutes au même endroit de la gorge une très-petite roſe, mais parfaitement bien coloriée.

La reine avoit trop d'eſprit pour ne pas ſentir la difficulté qu'il y avoit à trouver tout à la fois douze jolis noms pour ces douze petites filles ; elle avoit auſſi trop d'uſage du monde pour ne pas prévoir que la

chose exigeoit du moins un temps considérable, sur-tout en calculant les jours que nous voyons passer à une femme pour donner un nom à un seul petit chien ; elle prit donc le sage parti de les distinguer par le nom des couleurs qu'elle leur attribua, & dont elle ordonna qu'elles fussent toujours parées. Son ordre fut exécuté, & quand elles étoient chez la reine, elles formoient le plus agréable, comme le plus singulier des parterres. A mesure qu'elles avançoient en âge, on découvrit en elles, premièrement, un fond d'esprit infini, qu'une éducation admirable, dont elles avoient parfaitement profité, avoit orné de tous ses agrémens. On vit aussi que leurs caractères différoient absolument. Ainsi, perdant les noms de gris de lin, de blanc, &c. Elles prirent à juste titre ceux de douce, de belle, de jolie, de vive, de caustique, de délicate, de complaisante, d'enjouée, de sérieuse, d'agréable, de fine & de difficile.

L'on croira sans peine qu'en voyant naître leurs agrémens, qui se trouvoient fort au-dessus de toute description, l'on voyoit en même-temps naître l'amour de tous les jeunes gens de la cour, & celui de tous les princes étrangers attirés par le bruit de tant

de beautés; mais les filles de la reine (car l'on m'a fort assuré que ce fut celle-ci qui créa la première cette charge dans sa maison), ces belles filles, dis-je, étoient aussi sages que jolies, & l'amour leur étoit absolument inconnu; elles ne faisoient donc que des passions malheureuses, article sur lequel j'ai entendu dire que les autres filles des reines qui leur ont succédé ne les ont pas toujours imitées.

Tant de différens caractères, & tous soutenus par les agrémens de l'esprit, enlevoient donc tous les cœurs, non-seulement à l'indifférence, mais encore aux passions qui paroissoient les plus vives. Telles étoient les douze plus jolies créatures qu'il fût possible de rencontrer sur la terre.

Surcantine, pour former l'inconstant auquel elle s'étoit engagée, jeta les yeux sur le fils d'un roi, cousin germain de Bardondon. Il étoit âgé de sept ou huit ans, lors du réglement des fées pour la succession à la couronne. Elle avoit doué le jeune prince Mirliflore (car cet ainsi qu'il se nommoit) de tous les talens de l'esprit; mais elle n'oublia rien pour les redoubler encore, & ne négligea aucuns soins pour embellir sa figure & l'orner de toutes les grâces séduisantes

qui font tant d'amans dangereux & d'amantes malheureuses. Non seulement sa figure devint singuliérement agréable, mais son esprit doux & vif tout ensemble produisoit, avec autant de facilité que d'agrémens, ces choses frivoles qui amusent & qui séduisent si parfaitement les femmes; le négligé comme la parure convenoient également aux charmes de sa figure : les plus beaux cheveux du monde ornoient sa tête ; cette bouche séduisante de laquelle il sortoit sans cesse, & sans aucune fadeur, les discours les plus flatteurs: cette bouche, dis-je, étoit ornée des plus belles dents du monde. Il avoit encore une voix séduisante & qui portoit au cœur. Sa beauté étoit mâle, & l'on ne pouvoit avoir plus d'adresse pour tous les exercices du corps; il avoit une valeur naturelle que les femmes aimables, dont il avoit toujours été environné, avoient encore redoublé (car les femmes de ce temps aimoient de préférence les hommes courageux un peu plus qu'elles ne les aiment aujourd'hui). Ce fut encore pour l'éducation du charmant Mirliflore que Surcantine inventa les romans; il ne faut pas croire qu'une chose qui entretient à la fois la valeur & la tendresse dans le cœur, puisse avoir été inventée par

les hommes. La fée inſpira à ce jeune prince les meilleurs ſentimens du monde ſur tous les articles, excepté ſur les femmes; elles lui repréſenta les langueurs d'un attachement véritable, en lui peignant les agrémens & les vivacités de la coquetterie, ſi flatteuſe pour l'amour propre. Enfin, elle joignit à toutes les ſéductions dont elle avoit ſu l'orner, ce faux ſentiment que nos jeunes gens n'ont que trop aujourd'hui, & qui leur perſuade que plus ils ont eu de femmes (même ſans les aimer), & plus ils ſont recommandables.

Mirliflore, à l'âge de dix-huit ans, ne trouva plus rien dans la cour du roi ſon père qu'il pût ſacrifier à ſon inconſtance. Il en partit donc, & dans tous les pays où il alla, il éprouva le pouvoir de ſes agrémens, & ſut employer avec ſuccès la ſéduction. Il fit des malheureuſes ſans nombre; mais comme l'amour ſait tirer parti de tout, quelqu'affligées que puſſent être celles qui le perdoient, elles avoient du moins la conſolation d'avoir été préférées; c'étoit dans cette foule & dans ce déſordre de plaiſirs, que Mirliflore avoit paſſé ſa vie quand il arriva à la cour de ſon grand oncle le roi Bardondon. Quel plaiſir pour un

homme coquet & de plus accoutumé à plaire, de la trouver parée de cent beautés ! Mais que devint-il, en appercevant les douze plus jolies perſonnes que la nature eût jamais formées ? De leur côté, elles ſentirent toutes beaucoup de goût pour lui, & ce goût égal en elles redoubla la ſituation embarraſſante dans laquelle il ſe trouva ; enfin il en vint au point de ne pouvoir être un moment ſans elles. La douce l'engageoit par des propos charmans, que la vivacité de l'autre lui faiſoit oublier. L'enjouée le charmoit, mais il n'en étoit pas pour cela moins ſenſible à la ſolidité des diſcours de la ſérieuſe ; la fine piquoit ſon goût, & la délicate le faiſoit rougir. Il ſe conſoloit avec la complaiſante des plaiſanteries qu'il avoit eſſuyées de la cauſtique ; la belle occupoit des regards que la jolie lui enlevoit auſſitôt. Enfin, l'agréable le ſéduiſoit, & ſa vanité étoit piquée du plaiſir de plaire à la difficile.

Une telle ſituation rendit le beau Mirliflore inſenſible à toutes les autres beautés de la cour ; les agaceries, les billets, les lorgneries, les ſacrifices, toutes choſes qui juſqu'alors avoient fait ſes délices & ſa ſeule occupation, toutes ces choſes, dis-je, ne

le purent animer, il reſſentit l'amour pour la première fois, quoique douze perſonnes en fuſſent l'objet, & Surcantine elle-même fut trompée à ce ſentiment. Cet attachement pour un ſi grand nombre, lui parut la perfection de l'inconſtance qu'elle avoit entrepris de produire : elle triomphoit donc, & Paridamie ne diſoit mot.

Le père de Mirliflore écrivit, mais inutilement à ſon fils, qu'il deſiroit ſon retour : ce fut avec la même inutilité qu'il lui propoſa un mariage très-avantageux. Le prince ne put accepter aucune de ces propoſitions : rien dans le monde ne pouvoit l'engager à ſe ſéparer de ſes douze ſouveraines.

Un jour que Balanice donnoit une fête dans les jardins, & que le prince ne ſavoit à laquelle entendre, on entendit bourdonner quelques mouches à miel ; les belles filles en craignirent les piqûres, elles coururent en folâtrant enſemble pour les éviter, & par conſéquent elles ſe ſéparèrent de la compagnie. Pour lors les mouches s'accrurent en un moment, & devinrent ſuffiſamment grandes pour enlever ces douze beautés ; leurs cris & ceux des ſpectateurs ſe perdirent dans les airs. Cette étonnante aventure fit éprouver à toute la cour une afflic-

tion bien ſincère. Pour Mirliflore, après les premiers momens d'un déſeſpoir qui faiſoit tout craindre pour ſes jours, il tomba dans une langueur exceſſive. Surcantine accourut en toute diligence pour lui donner du ſecours, & le retirer d'un état ſi peu conforme à l'éducation qu'elle lui avoit donnée. Elle lui apporta trois romans manuſcrits qu'elle n'avoit pas encore eu le temps de faire imprimer, mais il ne daigna pas ſeulement les ouvrir; il rejeta les portraits des plus jolies femmes qu'elle lui préſenta, & dont il avoit autrefois fait un amas, comme un trophée à ſa vanité. Enfin Mirliflore triſte, ſombre, & n'aimant que la ſolitude, faiſoit craindre pour ſa vie. Un jour qu'il étoit le plus abandonné à ſes triſtes regrets, il entendit de tous côtés des cris de joie, & ſur-tout d'admiration; ſa curioſité n'en fut point émue, l'étonnement que tout le monde exprimoit étoit aſſurément bien fondé; l'on voyoit un char de criſtal qui s'avançoit lentement dans les airs, les rayons du ſoleil rendoient la voiture éblouïſſante, un nombre infini de demoiſelles, dont les aîles brillantes naturellement produiſoient un éclat merveilleux, portoient mille & mille guirlandes qui formoient un théâtre de fleurs. Six autres

demoiselles étoient attelées au char ; une jeune personne les menoit avec une adresse & une grâce infinie, avec des rubans de couleur de rose ; cette marche, ou plutôt cette pompe, étoit aussi brillante que galante, mais tout ce spectacle ne se fit plus admirer, aussi-tôt qu'il fut possible de distinguer la beauté qui descendoit des cieux. Péridamie étoit assise à ses côtés, elles mirent pied à terre l'une & l'autre au bas du grand escalier du palais, & montèrent chez la reine ; elles y arrivèrent enfin malgré la foule qui les environnoit ; les Suisses eurent même une peine infinie à leur faire faire place, & le respect que l'on devoit au palais, ne put empêcher les exclamations que l'on faisoit sur la beauté dont l'on étoit ébloui. Grande reine, lui dit la fée, voilà votre fille que je vous amène, cette même Rosanie qui vous a été enlevée au berceau. Après les premiers transports d'une joie pareille à celle que Balanice ressentit : & mes douze filles, ne les verrai-je plus, en suis-je pour toujours séparée, dit-elle tendrement à la fée ? Bientôt vous ne me les demanderez plus, lui répondit la bonne Péridamie ; mais elle prononça ces paroles du ton qui fait sentir que l'on ne veut pas être

poussé de questions ; pour lors elle disparut de l'appartement de la reine, & remontant dans le char d'une vîtesse égale à l'éclair, elle fut perdue de vue dans l'immensité du ciel.

L'on courut annoncer ces événemens à Mirliflore ; tout ce qu'on lui rapporta de la beauté de Rosanie ne fit pas la moindre impression sur son esprit ; l'on eut même beaucoup de peine à le résoudre à venir rendre visite à sa belle cousine, la politesse & la bienséance furent les seules choses qui le déterminèrent à faire cette démarche. Il fut frappé de toutes ses beautés, sa délicatesse même étoit venue au point de lui reprocher de ce qu'il trouvoit encore quelque chose de beau dans le monde, après la perte qu'il avoit faite. La beauté toute seule n'a jamais fait un inconstant ; mais à chaque instant de conversation, il decouvroit dans le caractère & dans l'esprit de Rosanie, tantôt un agrément, tantôt une grâce, tantôt enfin une des séductions qui l'avoient enchanté dans les douze personnes dont il regrettoit la perte ; enfin il trouva dans le caractère de Rosanie tous les divers agrémens, comme il étoit frappé de tous les traits que son visage lui retraçoit à la fois,

Un amant auſſi éclairé, auſſi tendre que l'étoit Mirliflore, pouvoit-il s'y méprendre ? Toutes ſes autres connoiſſances, la parole de la fée, tous les diſcours de Roſanie elle-même n'étoient que de foibles preuves auprès de celles que l'amour prononçoit ; Mirliflore, plus amoureux qu'on ne le fut jamais, obtint aiſément ſa belle couſine en mariage. Au moment qu'il en fit la demande, Péridamie parut triomphante ; elle étoit dans le plus beau des chars, deſtiné à la reine des fées, car elle en étoit déja la reine ; Surcantine, à la ſeule vue de Roſanie, s'étoit départie de ſes prétentions. Péridamie rendit un compte très-exact du plus grand miracle de la féerie qu'elle avoit produit ; elle apprit, & de quelle facon elle avoit enlevé Roſanie, & comment elle avoit ſéparé les douze caractères, afin de les pouvoir plus aiſément rendre parfaits, & détruire en même-temps l'inconſtance de Mirliflore d'une façon qui ne lui fût point ſuſpecte, & qui cependant fût certaine au moment de la réunion d'un auſſi grand nombre de rares talens.

Les nôces furent célébrées, & les charmes de Roſanie avoient ſi fort le don de la ſéduction, que Surcantine elle-même voulut

faire un préſent aux nouveaux mariés. Roſanie reſſentoit elle ſeule autant d'amour qu'en avoient éprouvé les douze beautés. Pour Mirliflore, il fut conſtant toute ſa vie (eh ! qui ne l'eût pas été?), quoique ſon règne & ſa vie ayent été de la plus longue durée.

LE

LE PRINCE MUGUET ET LA PRINCESSE ZAZA,

CONTE.

IL y avoit une fois un roi & une reine qui donnoient tout ce qu'ils avoient, parce qu'ils étoient les meilleures gens du monde, & qu'ils ne pouvoient laiſſer ſouffrir perſonne. Le roi Bambou, leur voiſin, ſachant qu'ils n'avoient plus de tréſors, entra dans leur pays avec une grande armée, & s'en empara. Le pauvre roi n'ayant rien pour ſe défendre ni pour ſubſiſter, fut obligé de mettre une fauſſe barbe, & de s'en aller à pied avec la reine ſa femme, emportant ſur ſes bras, avec beaucoup de peine, le petit Muguet, leur fils unique, âgé de trois

ans, & dont la figure étoit charmante. Ces malheureux princes eurent au moins le bonheur, dans leur infortune, d'éviter les pourſuites du méchant roi Bambou, qui vouloit les faire mourir. Ils traversèrent les déſerts, & ſe trouvèrent, après des fatigues incroyables, dans une belle vallée coupée par un torrent, dont la fraîcheur entretenoit des prairies admirables. Pendant qu'ils conſidéroient les beautés de la nature, qui ſeules ont le droit de nous charmer véritablement, ils entendirent une voix qui dit : *Pêche & tu trouveras*. Ces paroles firent d'autant plus d'impreſſion ſur l'eſprit du roi, qu'il avoit toute ſa vie fort aimé la pêche, & qu'il portoit toujours des ameçons dans ſa poche : cette précaution lui devint alors fort utile, car il les attacha au bout d'un déſeſpoir que la reine avoit heureuſement conſervé, & prit en un moment de gros poiſſons avec leſquels il fit un très-bon repas, car les pauvres princes n'avoient mangé dans le déſert que des fruits ſauvages & des racines; ſenſibles à ce foible ſecours, & touchés de la beauté du lieu, ils firent une feuillée pour ſe mettre à l'abri; ils ramaſſèrent des feuilles & de la mouſſe dont ils ſe firent un bon lit. Tout eſt comparaiſon. Cette petite habitation

leur parut donc bientôt pleine de délices ; cependant, ils trouvèrent que des troupeaux manquoient à leur bonheur, & la reine imagina qu'elle pourroit les garder avec le petit prince, pendant que le roi iroit à la pêche, car elle continuoit non-feulement à être très-abondante, mais les poiffons qu'il pêchoit étoient d'une beauté raviffante, & les couleurs de leurs écailles étoient auffi vives que brillantes, fouvent même il s'en trouvoit d'arlequins. Ce n'eft pas tout encore, ils s'apprivoifoient aifément ; & le roi s'étant apperçu de cette particularité, remarqua qu'ils apprenoient à parler & à fiffler plus vîte qu'aucun perroquet. Cette découverte lui fit prendre la réfolution d'en aller vendre à une ville affez voifine de fa retraite. Il y fut en effet, & voyant qu'il n'y avoit dans le marché aucun poiffon de cette même efpèce, il expofa les fiens, & fit remarquer ce qu'ils favoient faire & dire, en affurant qu'ils étoient jeunes ; qu'il ne les avoit inftruits que depuis peu de temps ; & qu'ainfi, leurs talens ne pouvoient qu'augmenter. Une chofe auffi fingulière auroit réuffi dans tous les pays ; mais elle ne pouvoit manquer de faire un grand effet dans une ville où le luxe étoit en fi grande recommandation ; auffi tout le

monde s'empressa pour acheter les poissons du roi, on lui donna tout ce qu'il demanda de ceux qu'il avoit apportés, & même on lui fit promettre de revenir avec d'autres; en peu de temps les poissons devinrent fort à la mode; on les mettoit dans de grands vases de cristal pleins d'eau, que l'on pendoit comme des cages dans les appartemens; leurs belles couleurs paroissoient à découvert, & l'on pouvoit aisément les assortir aux meubles. Avec l'argent que le roi retira de ces beaux poissons, il fut en état d'acheter des troupeaux, & d'embellir sa retraite de toutes les choses nécessaires: il sentit bientôt après les douceurs de la vie qu'il menoit, & ne regretta plus son beau royaume.

La fée du Hêtre, touchée de la situation de ces princes malheureux, habitoit la vallée où le hasard les avoit conduits; c'étoit elle qui leur avoit fait entendre la voix qui leur conseilloit de pêcher, & qui les prit sous sa protection, parce qu'elle aimoit beaucoup les enfans, & que le petit Muguet, qui ne pleuroit jamais, devenoit tous les jours plus joli. Il est très-aisé de plaire aux gens affligés, en compatissant à leurs malheurs; aussi, sans avouer d'abord son état de fée, elle fit connoissance avec le roi

Pêcheur & la reine Bergère, qui prirent en très-peu de temps une fort grande amitié pour elle, & lui confièrent même le beau Muguet, leur unique eſpérance : elle le menoit dans ſon palais, & c'étoit avec un grand plaiſir de ſa part, car elle lui donnoit ſans ceſſe des tartes, des gâteaux & de la bonne crême; elle employa d'abord ces moyens pour s'en faire aimer; mais dans la ſuite, elle fit uſage du goût qu'il avoit pour elle, & s'en ſervit pour lui inſpirer des ſentimens convenables à ſa naiſſance, & lui donner des connoiſſances néceſſaires à tous les hommes, mais encore plus à un prince. Malgré tout le ſoin de la fée, la vanité l'emporta, & corrompit les bons ſentimens que la nature avoit établis dans ſon cœur; & lorſqu'il eut atteint ſa quinzième année, la vie champêtre le dégoûta; cette ville voiſine, où le luxe & la moleſſe régnoient à l'envi, le ſéduiſit; & ſe livrant à tous les charmes de l'inconſtance, il fit autant de conquêtes qu'il eut deſſein d'en faire, car il étoit charmant. Le roi & la reine étoient fort affligés de ce genre de vie, mais ils ne ſavoient comment s'y oppoſer; car, entre nous, la fée du Hêtre étoit un peu trop bonne. Sur ces entrefai-

tes, elle reçut la vifite de Saradine, une de fes compagnes; elle étoit fi fort en colère, qu'elle ne pouvoit parler. Eh mon dieu! qu'avez-vous donc, lui dit avec douceur la fée du Hêtre? Hélas! vous en allez juger, lui répondit-elle. Vous favez que non contente d'avoir doué Zaza, héritière de l'isle des Rofes, de tout ce qu'une princeffe peut efpérer pour plaire, je l'élevois auprès de moi avec des foins infinis; que croyez-vous qu'elle m'a fait? non, je n'en faurois revenir, continua-t-elle. En me faifant plus de careffes & d'amitiés qu'à fon ordinaire, elle m'a fait promettre de lui accorder une grâce. Ses manières m'ont féduite, & j'avoue que j'ai juré; enfin, voici ce qu'elle m'a demandé: Vous m'avez accablée de bontés, a-t-elle ajouté, je fuis comblée de vos dons, mais je vous conjure de me les ôter; car enfin, fi j'ai le bonheur de vous plaire, je ne fais fi c'eft par moi-même, & je ferai toute ma vie dans la même fituation avec tous ceux que je dois rencontrer; voyez donc quel dégoût vos bontés, dont je ne fuis point ingrate, ont répandu fur ma vie. J'ai fait inutilement tout ce que j'ai pu, continua Saradine, pour la faire changer d'avis, mes efforts ont été inutiles; n'ai-je

pas raiſon, continua-t-elle en colère, de lui faire ſouffrir autant de peines que je comptois lui procurer de plaiſirs & de ſatisfaction? Après avoir fait la cérémonie néceſſaire pour lui ôter tous mes dons, je viens, continua-t-elle, me repoſer avec vous, & chercher dans votre ſolitude une diſſipation dont j'avoue que j'ai grand beſoin; mais dans le fond, que lui ai-je ôté, à cette Zaza que j'aime peut-être encore? La nature l'a formée ſi belle, & lui a donné tant d'eſprit, qu'elle n'a beſoin que d'elle-même pour plaire. J'ai voulu commencer, pourſuivit Saradine, par lui faire éprouver les peines du corps, & je l'ai tranſportée dans ces déſerts, où je viens de la laiſſer. Quoi! ſans aucun ſecours, lui demanda la bonne fée? Oui, reprit Saradine; hé bien, continua la fée du Hêtre, donnez-la moi, je n'augure point mal de ce qu'elle vous a demandé, il faut punir ſa vanité, & la corriger par l'amour: il y a plus d'eſprit dans ſon procédé, que n'en ont d'ordinaire toutes ces petites ſottes que nous avons la bonté de douer. Saradine accepta la propoſition, & laiſſa la fée du Hêtre dans la forêt. Son premier ſoin fut d'écarter tout ce qui pouvoit incommoder la belle Zaza, & de for-

mer devant elle un petit ſentier d'une herbe molle, qui la conduiſit avec une ombre charmante à l'habitation du roi Pêcheur & de la reine Bergère. Ils furent ſurpris en la voyant; mais ils furent encore plus touchés de l'état déplorable où les ronces & les épines l'avoient réduite avant que Saradine en eût pris ſoin, & quoique les agrémens de la figure augmentent toujours l'intérêt; plus on a ſouffert, & plus on eſt ſenſible aux malheurs des autres. Ces bons princes étoient aſſis ſur le bord du torrent; ils laiſſoient paſſer la plus grande chaleur du jour, & ſe repoſoient du travail de la matinée, en attendant un repas convenable à leur état préſent. Le roi fut au-devant de Zaza, qui n'oſoit s'approcher; la candeur qui régnoit ſur ſon viſage, & quelques mots polis, ſimples & remplis d'intérêt, que l'uſage du monde peut ſeul apprendre à prononcer, l'eurent bientôt raſſurée; & l'ayant conduite dans ſa cabane, elle accepta ſans peine le repas & le couvert. Zaza leur conta tout ce qui lui étoit arrivé ſans aucun déguiſement. Le roi fut charmé de ſon eſprit, & la reine trouva qu'elle avoit été bien hardie d'oſer contredire une fée. Vos bontés, madame, lui répondit Zaza, m'empêchent

de regretter ce que j'ai fait; car enfin, ce que j'ai mérité jufqu'ici, je ne le dois qu'à moi-même, & ma conduite & ma reconnoiffance me feront obtenir encore plus dans la fuite, par les foins que j'apporterai à vous plaire, fi vous me permettez de faire ici quelque féjour; de femblables difcours charmèrent également le roi & la reine; ils regardèrent Zaza comme un préfent du ciel, & comme une confolation dans la peine que leur caufoit l'abfence prefque continuelle du prince Muguet, car il étoit fans ceffe à la ville, où la fée lui entretenoit une maifon magnifique, & toutes les commodités poffibles. Zaza s'établit donc dans la cabane, & partageant les foins du ménage avec la reine, elle en fut bientôt extrêmement aimée. On la préfenta à la fée du Hêtre, à laquelle on conta fon hiftoire qu'elle favoit auffi bien que perfonne; mais elle ne fit pas femblant d'en être inftruite; & fe laiffant aller au goût qu'elle avoit pour la jeuneffe aimable, il ne lui fut pas difficile d'en être aimée; elle la fit venir fouvent dans fa retraite ou dans fon palais de feuilles; il étoit formé par les plus beaux arbres & les plus anciens du monde; l'enlacement de leurs branches formoit plufieurs

appartemens & plusieurs étages, dont la déesse Astrée de messire Honoré Durfé n'étoit qu'une copie très-imparfaite, mais que le sentiment rendra toujours préférable. La fée lui montroit tous les jours quelques-unes des raretés qu'elle avoit rassemblées pour son amusement. Mais Zaza préféroit à tous les autres endroits, le cabinet des romans. Il est vrai que cette pièce étoit fort agréable; l'on y voyoit, dans un ordre charmant, les morceaux les plus rares, qui ont été la base ou le plus grand ornement des romans, comme l'épée de Lisvart, la lance de Roger, le modèle de l'arc des loyaux amans, un parfaitement beau tableau de la gloire de Niquée; en un mot, tous les plus beaux livres que l'imagination a su créer pour plaire & pour amuser, ils charmoient Zaza. Mais comme elle vouloit être parfaite, elle s'instruisoit aussi de tous les contes des fées qu'elle pouvoit apprendre; non contente de la mener dans le cabinet des romans, elle la faisoit souvent entrer dans un autre, où lui montrant les plus grandes raretés, elle disoit à chaque pièce, c'est pour celui qui l'épousera; tantôt c'étoit un beau chapeau d'or; tantôt un vaisseau qui voguoit entre deux eaux, un cor-de-chasse

fait d'un rubis, deux cierges de cire bleue qui ne se consumoient point, des diamans qui en produisoient d'autres, & mille autres choses aussi belles que singulières dont le détail seroit trop long. Comment ne pas aimer à la folie quelqu'un qui ajoutoit aux charmes de la société l'espérance de faire d'aussi beaux présens; car la belle Zaza ne doutoit point que ces raretés ne fussent un jour les présens de sa nôce. Il est vrai que la fée du Hêtre ne lui avoit jamais rien dit de plus positif. Mais pourquoi les lui auroit-elle montrés, s'ils ne lui avoient été destinés? Il y auroit eu de l'impolitesse & de la dureté dans le procédé de la fée. Mais elle n'en agissoit avec cette douceur apparente, que pour la punir plus essentiellement. Pour y parvenir, elle jeta les yeux sur le beau Muguet. J'ai déjà dit, ce me semble, qu'il avoit pris autant d'éloignement pour la campagne, que de goût pour la ville dont j'ai parlé. Le luxe & les plaisirs suffisoient pour occuper pleinement un jeune homme doué de la beauté, mais qui fort attaché à sa figure, la croyoit encore plus parfaite. Quelqu'un blâmera peut-être la fée du Hêtre de son indulgence; mais elle aimoit ce jeune prince, & ne vouloit le corriger des plai-

ſirs que par les plaiſirs mêmes. Ce remède eſt encore plus doux qu'il n'eſt sûr ; mais enfin par bonté elle n'en avoit point imaginé d'autres. Muguet, le modèle & l'exemple de nos petits maîtres, vouloit être partout, connoître tout le monde, paſſer pour avoir eu toutes les jolies femmes, & pouvoir les mettre ſur un catalogue qu'il tiroit à vanité d'augmenter. Des projets auſſi beaux l'empêchoient de rendre viſite à la fée, encore moins à ſes parens ; la campagne l'ennuyoit, diſoit-il, & ces bonnes gens trop ſimples n'entendoient point ſa langue, & n'admiroient point les récits qu'il leur faiſoit de ſes prétendues proueſſes. Il étoit le plus occupé de ces belles réflexions ſi communes à la jeuneſſe, lorſque la fée du Hêtre le jugea très-propre à mortifier la belle Zaza. Elle lui en parla ſouvent comme d'un jeune homme charmant, & dont la naiſſance, égale à la ſienne, pourroit être un parti convenable pour elle, ſi leurs ſentimens ſe trouvoient conformes. Elle annonça le retour de Muguet quelques jours avant ſon arrivée. Zaza ſe prépara à cette vue par mille attentions ſur ſa parure, & quoiqu'elle ne doutât point du ſuccès, elle étoit agitée de mille idées qui toutes lui promettoient

une conquête assurée. Mais la fée du Hêtre qui ne doutoit point que le prince, par goût, par nouveauté ou par vanité, ne s'enflammât pour elle au premier coup d'œil, avoit trouvé moyen d'y mettre ordre; car elle avoit répandu sur toute la personne de Zaza un air gauche, & une altération sur les traits de son visage, qui ne paroissoient qu'aux yeux du beau Muguet. Il entra dans le palais des Feuilles, plus agréable encore que la fée ne l'avoit représenté; mais regardant à peine Zaza, il fit cent questions à la fée, & pour le moins autant de récits. La princesse fut très-étonnée du peu d'effet de ses charmes, & par un dépit qui n'est que trop naturel, & qui se fait sentir en un moment, elle ne répondit au compliment, qu'il ne lui fit que par égard pour la fée, qu'avec beaucoup de dédain; mais ses dédains furent inutiles, on ne les remarqua seulement pas. Zaza piquée, ne douta point que les charmes de son esprit ne méritassent son attention, & quoiqu'elle eût grand soin de les faire paroître, cette dernière ressource ne lui fut pas plus utile. Connoît-on l'esprit à un certain âge? La beauté fait cent conquêtes contre une que fait l'esprit; celui-ci ne sert ordinairement qu'à les conserver,

Les réponſes du prince étoient polies, mais elles n'étoient point accompagnées de cette vivacité qui donne envie de dire quelque choſe d'auſſi agréable que ce que l'on vient d'entendre, non plus que de cette ſurpriſe & de cette façon d'écouter qui découvre juſques dans le ſilence le contentement que l'on inſpire : pluſieurs viſites confirmèrent le malheur de Zaza ; car le prince avoit touché ſon cœur, & malgré tous les ridicules qu'elle lui avoit trouvés ſans peine, elle n'avoit pu réſiſter aux charmes de ſa figure ; après s'être dit à elle-même tout ce que nous liſons dans les romans, & ce que l'on peut dire dans une ſituation pareille, elle regretta mille fois les dons qu'elle n'avoit pas voulu conſerver. Muguet, de ſon côté, étoit ſurpris des éloges que la fée, le roi & la reine faiſoient continuellement de la figure de Zaza : ils ſervoient à le confirmer dans l'idée du peu de goût qu'il trouvoit aux gens de la campagne ; & pour leur prouver finement l'opinion qu'il en avoit, il leur faiſoit à tout moment le portrait des beautés de la ville qu'il aimoit, qu'il avoit aimées, ou qu'il comptoit aimer. Ces propos étoient autant de coups de poignard pour Zaza, qui ſouvent en étoit témoin. La fée

vouloit cependant le corriger auſſi du commerce de ces femmes connues ſous le nom de caillettes : elle avoit aſſurément raiſon, car elles rendent preſque toujours un homme inſupportable, & sûrement ridicule. Pour venir à bout de ſon deſſein, elle lui fit remettre par un inconnu qui fit ſon meſſage avec beaucoup de myſtère, un paquet qui renfermoit un portrait de Zaza, telle qu'elle étoit en effet; il étoit accompagné de cette lettre.

Cette beauté, beaucoup d'eſprit, un cœur tout neuf avec un grand royaume, auroient comblé les déſirs du beau Muguet; mais ſon inconſtance eſt redoutable.

Ce billet fit moins d'impreſſion ſur l'eſprit du prince, que le portrait n'en fit à ſes yeux. Il s'écria ſouvent, ne pouvant s'en empêcher, que jamais il n'avoit rien vu qui fut à la fois ſi beau & ſi joli; il n'eſt pas poſſible, continuoit-il, qu'une telle phyſionomie ſoit trompeuſe, & que l'eſprit ne réponde à tant de charmes. Après ces premiers tranſports, il fit un retour ſur lui-même, & courut à la ville pour éviter le ridicule d'être amoureux d'un portrait, & pour chaſſer promp-

tement toutes les idées qu'il en avoit pu recevoir ; mais il ne trouva plus dans les beautés qu'il croyoit les plus piquantes, les attraits qu'il y avoit laissés ; celle-ci, disoit-il, n'a pas cette finesse dans les yeux ; cette autre n'a point autant de grâces dans le sourire, le nez de celle-la n'est pas si bien façonné; en un mot, tout ce qu'il apperçut ne ressembloit point au portrait, dont, malgré lui-même, il se trouvoit occupé. La ville, bientôt après, lui devint importune ; & comme il ne savoit plus s'occuper, ni ricanner de ces minuties qui composent ordinairement le commerce des femmes du monde, lui-même il leur parut moins aimable ; le séjour de la fée du Hêtre, & la retraite de ses parens commencèrent à lui paroître plus agréables. La fée ne fit pas semblant de s'appercevoir de ce changement ; & voulant, au contraire, le traiter comme elle avoit toujours fait, & contribuer à ses plaisirs, elle assembla dans son palais toutes les femmes que le prince avoit aimées, & leur donna un grand dîné, où Muguet, qui seul en faisoit les honneurs, jouoit un rôle très-embarrassant. La vue de tant d'objets, les uns quittés fort mal, les autres tournés en ridicule, ou sacrifiés, & que même il ne

voyoit plus que par leur mauvais côté, lui firent une telle impreſſion, que jamais fête ne fut plus ennuyeuſe ; car il étoit l'objet des regards tendres, mécontens, piqués, jaloux, ironiques, fades, ou ſottement animés. Cette fête, compoſée d'une vingtaine de femmes, qui, dans tout autre temps, auroit été ſon triomphe, devint alors une ſource de remords & de réflexions qui le conduiſirent encore au dégoût de ſa vie paſſée. Pendant ce temps, la malheureuſe Zaza étoit chez le roi pêcheur & la reine bergère, humiliée, c'eſt tout dire pour une jolie femme. Elle croyoit que l'abſence détruiroit à la fin des ſentimens qu'elle ne pouvoit ſe pardonner. Mais que peut-on propoſer à une paſſion qui réſiſte au mépris? Muguet, s'adonnant à la retraite, & commençant à en éprouver les douceurs, fit renaître non pas de l'eſpérance dans le cœur de Zaza, mais au moins quelque curioſité ; car elle voulut ſavoir ce qui cauſoit le changement qu'elle remarquoit en lui. Plus elle l'examinoit, plus elle voyoit les apparences de l'amour. Eh ! qui le connoît mieux que ceux qui le reſſentent? Mais auſſi plus elle croyoit reconnoître les apparences du ſentiment, & plus elle voyoit avec dou-

leur qu'elle étoit bien éloignée de l'inspirer. Aucune des démarches du prince ne pouvoit être prise pour cette timidité, qui souvent retarde les consolations que l'amour est au moment de donner. Zaza, douce & timide (car une femme ne devient fière & haute que par les soumissions & la déférence qu'on a pour elle) Zaza, dis-je, voulant au moins voir le prince, cherchoit les occasions de l'entretenir; & lui, de son côté, loin d'éviter sa conversation, la cherchoit; il ne put même lui cacher son amour, mais il convint qu'il n'osoit se l'avouer à lui-même, tant il avoit occasion d'en rougir! Cet aveu, que la princesse ne pouvoit s'attribuer, lui fut infiniment sensible; mais enfin, comme elle étoit accoutumée à surmonter sa douleur, elle ne laissa rien échapper qui pût découvrir le malheureux état de son cœur. Un jour que le prince étoit endormi au pied d'un arbre, elle s'en approcha doucement, pour jouïr sans trouble du plaisir de le voir : quelle fut sa surprise, quand appercevant un portrait à ses côtés, elle le reconnut pour le sien! & quoiqu'en l'examinant, elle n'en fût pas trop contente, la joie & le saisissement d'un bonheur inespéré la firent presqu'éclater; mais quand

elle ſe rappela la façon dont il vivoit avec elle, la diſtraction, les idées tendres qu'il avoit en ſa préſence, & dont elle n'étoit point l'objet, elle tomba dans de nouveaux embarras; mais tout ce qui ſoulage la jalouſie étant un bonheur, & ne pouvant plus être jalouſe de tous les ſoins qu'il donnoit à ce portrait, elle ne penſa plus qu'aux moyens de le faire déclarer : ſes efforts furent inutiles; auſſi plus elle y penſoit, moins elle pouvoit comprendre comment il ſe pouvoit faire que le prince adorât ſon portrait, & eût en même temps une ſi grande indifférence pour elle : il convenoit cependant qu'elle avoit beaucoup d'eſprit; ſouvent même il déſiroit à l'objet pour lequel il ſoupiroit un caractère ſemblable à celui qu'il aimoit en elle. C'étoit bien peu mériter pour un auſſi grand amour, il en faut convenir. La vue de ſon portrait l'avoit cependant rendue plus hardie : auſſi ſe haſarda-t-elle un jour de lui demander le nom de l'heureuſe princeſſe dont il étoit occupé. Hélas ! je voudrois pouvoir vous le dire, lui répondit triſtement le prince. Eh ! ſeigneur, qui vous en empêche, reprit la tendre Zaza ? Que pouvez-vous craindre ? Tout, hélas ! interrompit Muguet, puiſqu'elle

m'eſt inconnue, mais je ne demeurerai pas longtemps dans le trouble où je ſuis; & ſi l'univers la renferme, elle ne peut échapper à mes recherches. Zaza, ſurpriſe au dernier point, vouloit douter de ce qu'elle avoit entendu; mais enfin l'envie de plaire étant toujours accompagnée de patience & de douceur, elle le conjura de lui montrer ce portrait; & pour l'obtenir, elle ne lui déguiſa point de quelle façon elle l'avoit déjà vu. Le prince y conſentit, & Zaza, l'ayant examiné quelque temps, lui dit d'un air modeſte en le lui remettant, qu'il étoit aſſez bien. Un éloge auſſi foible fut mal interprété par le prince, qui ne put s'empêcher de lui dire : je vous avoue, Zaza, que je croyois votre eſprit au-deſſus de ces petiteſſes ſi communes dans les femmes; croyez-vous, continua-t-il vivement, que l'on puiſſe trouver ailleurs cet éclat mêlé de tant de douceur & de grâces? Je crois, ſeigneur, lui répondit Zaza en rougiſſant, que cette princeſſe doit être contente du peintre. C'eſt-à-dire, dit Muguet, que vous la croyez flattée. Sans doute, mais cependant, on la peut reconnoître, reprit Zaza en baiſſant les yeux. Quoi! vous la connoiſſez, s'écria le prince; de grâce, tirez-

moi de peine, dit-il en ſe jetant à ſes genoux; comptez que je vous devrai la vie, ſi je puis voir par vos ſoins un objet ſi parfait. Eh bien, ſeigneur, reprit la princeſſe avec les yeux baignés de larmes, n'avois-je pas raiſon de vous dire qu'il étoit flatté; pourquoi voulez-vous m'obliger à vous en faire convenir? Le prince eut alors beſoin de toute ſa politeſſe pour ne lui rien répondre. Penſant comme il faiſoit, toute réponſe eût été choquante; mais voyant que Zaza s'attribuoit cette peinture, & ne voulant pas lui faire ſentir à quel point il la trouvoit aveuglée par ſa vanité, il ſe leva d'un air froid & réſervé, ſans proférer une ſeule parole; & jamais une converſation vive n'a fini ſi bruſquement; car, par d'autres raiſons faciles à imaginer, Zaza, de ſon côté, ne penſa point à la ſoutenir; & le prince s'étant retiré, partit quelques heures après. Ce départ mit la princeſſe au déſeſpoir; car enfin elle ne pouvoit ſe croire aimée; & l'abſence du prince lui fit voir avec tant d'horreur les lieux témoins du mépris que l'on avoit fait de ſes charmes, qu'elle réſolut de s'en éloigner, & qu'elle partit ſans témoigner ſa reconnoiſſance au roi, à la reine & à la fée, ne pouvant ſe

déterminer à faire l'aveu de ſes malheurs : ils intéreſſoient trop ſon amour propre pour avoir beſoin de confidens. Quand elle eut marché quelque temps, accablée de ſa douleur, elle apperçut de très-loin une petite maiſon, vers laquelle elle adreſſa lentement ſes pas (car elle étoit extrêmement fatiguée); plus elle en approchoit, & moins le bâtiment lui paroiſſoit conſidérable; enfin elle diſtingua une petite vieille aſſiſe ſur le pas de la porte, qui, la regardant d'un air aſſez refrogné, je parie, lui dit-elle, quand elle la put entendre, que voilà de mes demandeuſes que la pareſſe engage à courir le pays. Hélas! madame, lui répondit Zaza en pleurant, une triſte deſtinée m'oblige à vous demander le couvert. Eh bien! ne l'avois-je pas dit, qu'elle me demanderoit quelque choſe? Du couvert, elle viendra au ſouper; du ſouper, on voudra de l'argent pour continuer ſon chemin; vraïment, vraiment, ſi l'on trouvoit tous les jours ſa dupe, je ne voudrois pas vivre autrement; mais, pour moi, je ne la ſuis pas; on bâtira, on achetera des proviſions, ce ſera pour vous? Nenni, ce ſera pour les paſſans; je parie qu'une jeuneſſe comme çà a plus d'argent que moi, il faut que je la fouille, dit-elle

en ſe levant, & s'appuyant ſur ſon bâton. Hélas ! madame, reprit Zaza, je voudrois en avoir, vous me feriez grand plaiſir de l'accepter. Mais vous êtes bien vêtue, continua la vieille, pour la vie que vous menez. Quoi ! vous croyez, reprit Zaza, que je vous demande l'aumône. Je ne ſais pas ce que vous faites, lui répondit la vieille, mais je ſais bien que vous n'apportez rien. Au reſte, continua-t-elle, en regardant toujours ſes habits, que me voulez-vous ? le couvert, n'eſt-ce pas ? encore paſſe, cela ne coûte guère ; mais de là vous viendrez au ſouper : nenni, nenni, je n'entends pas cela ; car à votre âge, on a l'appétit toujours ouvert ; de plus, vous avez marché, & je parie que vous mourez de faim. Hélas ! madame, lui répondit Zaza, quand on a du chagrin, on n'eſt pas difficile à nourrir. Eh bien, dit-elle, en ſe déridant un peu, ſi vous me promettez d'être bien triſte, vous paſſerez la nuit avec moi, j'y conſens : pour lors elle fit aſſeoir Zaza à ſes côtés ; & frappée de la beauté de ſes habits, qui cependant étoient des plus ſimples, elle diſoit toujours avec étonnement : cote deſſus, cote deſſous, voyez combien tout cela vous a coûté, ne valoit-il pas mieux garder

de quoi manger à vos dépens, que d'en demander aux autres? Si l'on étoit sûr d'en trouver, comme je vous l'ai déjà dit, cela feroit fort commode; mais dans ce temps-ci, on ne donne rien, on vend tout, & l'on a bien raifon, car on ne fait pas ce qui peut arriver, le temps eft fi dur. Ces habits font bien chers, ajouta-t-elle? Hélas! madame, répondit la princeffe, ils ne m'ont rien coûté, & je n'ai jamais fu ce que c'étoit que l'argent. Qu'avez-vous donc appris, s'il vous plaît, reprit la vieille? Ah! je le vois bien, vous êtes de ces petites demoifelles du monde qui méprifent le ménage, & qu'un amant aura fans doute abandonnée. Non, madame, répondit Zaza, je fuis plus à plaindre & plus fage que vous ne le foupçonnez; mais puifque mon état ne peut vous toucher, continua-t-elle, en fondant en larmes, fi mes fervices pouvoient vous convenir, vous pourriez.... Moi! des fervices, reprit la vieille, il faudroit les payer, & je ne fuis pas trop bonne pour me fervir moi-même, une fervante coûteroit trop d'argent, une fervante ne me laifferoit rien, elle mangeroit tout. Madame, lui dit Zaza, réduite au fort le plus déplorable, je ne vous demanderois rien, je vous foulagerois

dans vos peines, je ferois, en un mot, tout ce qui dépendroit de moi pour vivre dans un lieu auſſi retiré que celui-ci. C'eſt pour m'attraper, reprit la vieille, que vous dites que vous me ſervirez pour rien; cependant, je conçois que vous le pouvez faire; mais comment voulez-vous que ma ſervante ſoit mieux vêtue que moi? Cela n'eſt pas poſſible: il y a cependant, remède à tout, je vous donnerai d'autres habits, ſi vous voulez me laiſſer les vôtres. Allons, voilà qui eſt fait, je n'y regarderai pas de ſi près, & je vous 'prendrai à mon ſervice, car dans le fond je ſuis bien vieille, & il pourroit m'arriver quelqu'accident. La pauvre Zaza qui ne cherchoit qu'un aſyle à l'abri de tous les regards, conſentit à tout, & la vieille ayant été chercher un petit paquet, vint l'aider à ſe deshabiller, diſant toujours comme cela: eſt doublé? Ah! bons dieux, que d'ampleur? & meſurant la juppe ſur ſon bras, elle s'écrioit: il y a pour le moins quatre juppes dans celle-la, vous n'auriez jamais pu marcher avec tout cet attirail, mon enfant, ni vous tourner dans ma maiſon. En diſant cela, elle plioit avec une grande propreté toutes ces étoffes pour leſquelles elle avoit une véritable conſidération, & Zaza

ſe

se couvroit des vieux haillons que la vieille lui avoit apportés. Quand elle la vit ainsi vêtue, elle lui dit : vous êtes à merveille, & je vous aime beaucoup mieux avec ces habits, comment vous appelez-vous ? Madame, reprit la triste princesse, je m'appelle Zaza. Eh bien ! Zaza, voyez quelle est ma bonne foi, que de gens à présent seroient capables de ne vous pas tenir parole & de vous renvoyer ! Convenez au moins que je suis bonne femme. Hélas ! madame, lui répondit Zaza, que pourrois-je regretter ? Ne suis je pas à présent dans un état plus convenable à la situation de mon cœur. La vieille attribuant son insensibilité aux chagrins qu'elle éprouvoit, ne laissa pas que d'être frappée de son peu d'attachement pour des choses dont elle faisoit tant de cas ; car elle comptoit avoir gagné des habits pour le reste de sa vie. Quand l'heure du souper fut venue, elle entra dans sa maison, ne voulant pas que Zaza la suivît, & revint, en lui disant : soupons à présent. Pour lors, elle lui donna un très-petit morceau de pain noir, & servit deux pruneaux sur une petite planche très-propre : allons, mangeons, dit-elle, savez-vous bien que j'ai doublé l'ordinaire ? Vous m'en saurez

le gré qu'il vous plaira. Alors elle en prit un & dit: partageons celui-ci, ce qu'elle fit en effet ; & comme vous êtes une nouvelle venue, ajouta-t-elle, vous aurez le côté du noyau, mais prenez garde de l'avaler, car je les amaſſe avec grand ſoin, & vous n'imaginez pas le bon feu que j'en fais pendant l'hiver : ainſi apprenez de moi, (cela ne vous coûtera rien) qu'il faut toujours acheter les fruits à noyau de préférence à tous les autres. Zaza, peu ſenſible à ces bons conſeils, mangea ſon petit morceau de pain & but un peu d'eau, ſans toucher à ſa moitié de pruneau, que la vieille eut grand ſoin de reprendre & de garder pour ſon déjeûné. Charmée de ſon procédé, elle ne put s'empêcher de lui dire : je ſuis très-contente de vos ſervices, Zaza, ſi vous continuez, nous vivrons longtemps enſemble, & vous n'aurez pas lieu de vous en repentir, car je vous apprendrai des choſes connues de fort peu de gens ; par exemple, lui dit-elle, voyez-vous ma maiſon ? C'eſt moi qui l'ai bâtie ; devineriez-vous bien avec quoi ? C'eſt avec les pierres de toutes les poires que j'ai mangées, tout le monde les jette, mais dieu ne fait rien d'inutile, & quand on a de la patience & de l'intelligence, pourſuivit-elle,

on n'imagine pas tout ce que l'on peut faire. Zaza, peu ſenſible à de ſemblables conſeils, ne lui répondit point, & d'abord que le ſoleil fut couché, l'air du ſoir donne de l'appétit, dit la vieille ; de plus, le ſerein eſt dangereux; couchons-nous de bonne heure, c'eſt mon uſage à moi, & je demeure longtemps dans le lit, on y diſſipe moins, & par conſéquent il ne faut pas tant réparer. Zaza paſſa toute la nuit dans une cruelle agitation, & quand la vieille voulut ſe lever, elle lui dit : je vous ai bien entendue, vous avez paſſé une bonne nuit, & je ſuis sûre que vous n'avez pas envie de déjeûner. Hélas! non, madame, reprit Zaza, n'avez-vous beſoin de rien ? Demeurez au lit, lui dit-elle, tâchez de dormir, cela fait du bien, pour moi, je m'en vais faire le ménage, je ne me fie pas encore aſſez à vous pour vous le confier, tout cela me connoît, & jamais je n'ai rien caſſé, voilà comme il faut être : j'irai demain à la ville, c'eſt jour de marché, & j'apporterai pour un ſou de pain pour notre ſemaine. Elle tint cent autres propos de cette force à la pauvre Zaza, qui ne l'écoutoit pas, & qui s'étant levée, fut dans ces beaux déſerts rêver à ſon infortune; mais comme un régime auſſi

terrible que celui de la vieille auroit assurément ruiné sa santé, la fée du Hêtre, qui ne vouloit que diminuer son orgueil, lui envoya des secours dont elle ne pouvoit démêler la source. Ce fut une belle vache blanche qui la vint caresser, & qui la suivant sans cesse, revint avec elle à la maison de la vieille. Quand celle-ci l'apperçut, sa joie fut extrême; mais bientôt craignant que ceux à qui elle appartenoit ne la vinssent réclamer, elle dit à Zaza : tirons-la toujours, nous mangerons un peu de lait, nous en garderons pour demain, nous en ferons du fromage; cela est si bon, du lait, c'est dommage que cela soit aussi cher. Avec ces belles réflexions la vache fut tirée : elles lui firent un petit abri au pied d'un arbre avec des herbes sèches, & la vieille ne pouvoit se lasser d'admirer par quel bonheur elle avoit trouvé un si bel animal. Zaza habitoit depuis quelque temps ce triste séjour, qui n'étoit susceptible d'aucune variété, lorsque rêvant au bord d'un ruisseau, pendant que sa belle vache paissoit, elle apperçut un jeune homme dans la prairie. Elle se leva promptement & voulut fuir, lorsque le beau Muguet (car c'étoit lui-même) l'apperçut à son tour; il courut au-devant de Zaza

avec d'autant plus d'empreſſement, qu'il la reconnut, non pour cette Zaza qu'il avoit mépriſée, mais pour l'original du portrait qu'il adoroit.

La fée du Hêtre trouvant la vanité de Zaza aſſez humiliée, voulut employer le même remède contre Muguet, qui n'en avoit pas moins beſoin; la fée rendit à Zaza ſes véritables traits, & priva dans l'inſtant Muguet de la beauté qui avoit été la ſource de ſon inconſtance.

Muguet ſe jeta au devant de Zaza pour l'empêcher de fuir. On peut juger quels diſcours il devoit tenir à un objet dont il avoit le cœur rempli, & qu'il retrouvoit après des recherches infinies. Il employa des termes ſi humbles & ſi touchans, que Zaza conſentit à l'écouter par compaſſion. Muguet voulut la ſuivre, mais elle le lui defendit; elle lui permit ſeulement de venir quelquefois dans le même lieu partager ſa ſolitude. L'amour malheureux & mépriſé eſt ordinairement ſoumis: il lui obéit; mais il ne manquoit pas un jour de venir dans la prairie chercher celle qu'il adoroit, & tâcher de la fléchir. Que je ſuis heureux, lui diſoit-il, de vous avoir trouvée. Je ſuis déjà trop enchanté de mon ſort pour oſer m'en plaindre; dé-

cidez-en, vous en êtes souveraine. Ce fut dans une de ces conversations que Muguet, qui s'étoit attaché à mériter la confiance de Zaza, apprit avec une douleur extrême qu'elle avoit disposé de son cœur. Je ne puis, lui dit-elle un jour, recevoir vos vœux : J'ai aimé, & j'aime encore, pour mon malheur, un prince léger, inconstant, plein d'orgueil, qui n'aimoit que lui, qui n'étoit sensible qu'aux faux airs; que ses bonnes fortunes avoient rendu ridicule; que les femmes avoient gâté; qui par conséquent étoit incapable de connoître l'amour, & qui, pour comble de maux, m'a méprisée. Mais c'est un fat que vous me dépeignez, reprenoit le prince : Se peut-il, avec l'esprit que vous avez, qu'un tel homme vous ait séduite? Il n'est que trop vrai, reprenoit la belle Zaza, en versant un torrent de larmes. Ainsi, le prince pénétré, lui disoit contre lui-même tout ce que l'idée de rival présente à l'esprit. Comment, ajoutoit-il, avec la beauté dont vous êtes ornée, avez-vous pu trouver un insensible? Si l'amour m'eût accordé le bonheur de toucher votre cœur, je vous aurois sacrifié le monde entier. J'ai couru l'univers, j'ai renoncé à tous les plaisirs, par la seule vue d'un portrait : Que cet

aveu m'eût été humiliant autrefois ; mais vous êtes plus belle que votre portrait : Je vous ai vue, je ne me séparerai jamais de vous ; Quoi ! mon portrait, reprit Zaza avec une vivacité dictée ? Par un mouvement de jalousie, Muguet l'auroit-il sacrifié ? Il ne le quittera qu'avec la vie, ce précieux portrait, reprit alors le prince, avec l'éloquence d'un cœur pénétré d'amour ; mais d'où pouvez-vous savoir mon nom ? L'embarras de Muguet & de Zaza n'auroit fait qu'augmenter par leurs discours, si, dans ce moment, la fée du Hêtre, qui avoit assez éprouvé leurs cœurs, n'eût permis que Muguet parut aux yeux de Zaza sous ses véritables traits, & tel que la belle princesse l'aimoit. Tous les reproches qu'il avoit essuyés sur ses ridicules passés, tout le mal qu'il en avoit dit lui-même, & plus que tout cela, le degré d'amour auquel il étoit parvenu, avoient détruit la vanité qui faisoit le seul obstacle à son bonheur ; qui pourroit décrire le plaisir qu'ils éprouvèrent ? Ces récits sont au-dessus de l'expression. Contens, charmés l'un de l'autre, ils prirent le chemin de la petite maison où Zaza avoit été reçue ; ce fut alors qu'elle se reprocha les haillons dont elle étoit couverte ; elle s'en inquiétoit, le prince n'y

penfoit pas ; & quand il s'en apperçut, il fut attendri & flatté de tout ce qu'elle avoit fouffert. Ils ne furent pas long-temps fans fe trouver chez la vieille, qui, les voyant arriver, s'écria : On a vraiment bien raifon de dire : plantez-là des filles, il y viendra des garçons ; ce que vous faites eft fort joli pour une fille, dit-elle à Zaza ; je ne veux point de tout ce train dans ma maifon ; vous comptez bien n'y pas rentrer, vrament, vrament, il y feroit beau voir ; mais ma bonne, lui dit le prince, vous n'y penfez pas. Si-fait, vrament, j'y penfe ; c'eft pour avoir bien penfé, & je ne penferai point autrement. Mais voyez cette belle barbe avec fa bonne, à qui croit-il parler ? Muguet fut au moment de fe fâcher, voyant l'injuftice de la vieille & l'infulte qu'elle faifoit à Zaza, auffi lui laiffa-t-il cette querelle à démêler, mais elle n'en tira pas meilleur parti, car les cris, les pleurs & les fermens de ne les point avoir, s'exhalèrent au feul mot d'habits qu'elle prononça. Cependant la princeffe infifta, car depuis qu'elle étoit aimée, fes haillons lui étoient infupportables. La vieille cependant crioit comme fi on l'avoit égorgée : voilà ce que c'eft que de rendre fervice aux gens, ils vous pillent,

On a vraiment bien raison de dire : plantez-là des filles, il y viendra des garçons.

ils vous emportent votre bien ; à les entendre, ne diroit-on pas qu'ils ont raiſon ? Si je n'étois pas éloignée du ſecours, des voleurs ne viendroient pas abuſer comme ils font de ma foibleſſe. Enfin, elle atteſta tous les dieux qu'elle n'avoit point ſes habits, que c'étoit elle au contraire qui, touchée de compaſſion pour Zaza, qui n'en avoit point, lui avoit donné les ſiens, que tout le monde reconnoîtroit aiſément, puiſqu'elle les avoit toujours portés. Mais enfin, après des faux ſermens, elle ſe radoucit un peu, quand la princeſſe lui dit : Mais je ne vous les demande pas, ces habits, pour rien ; je compte vous les acheter. Le prince pour lors lui jeta ſa bourſe, qu'elle ramaſſa promptement, en diſant, je vais voir ſi par hazard je ne me ſerois pas trompée. Avant que d'entrer dans la maiſon, elle revint ſur ſes pas, & demanda au prince & à la princeſſe, s'il étoit bien vrai que la bourſe fût à elle ; non contente de cette queſtion, elle les fit jurer l'un & l'autre qu'ils ne la lui demanderoient jamais ; car, voyez vous, leur dit-elle, vous êtes plus forts que moi, & qui vous empêcheroit de reprendre votre argent, ſi vous étiez d'aſſez mauvaiſe foi pour cela ? Ils lui jurèrent tout ce qu'elle voulut, & la vieille

rapporta une partie de ce qu'elle avoit pris. Zaza s'étant habillée dans la maison de la vieille, qui la gardoit à vue, dans la crainte qu'elle ne lui emportât quelque chose, reparut aux yeux de son amant plus belle mille fois que tout ce qu'il avoit vu. Après une conversation ravissante, ils eurent bien besoin de manger, car malheureusement *on ne vit ni d'air, ni d'amour*, & ce fut alors que la vieille recommença ses doléances. Nourrir, disoit-elle en pleurant, des gens de ce contentement-là. Mais quoiqu'elle en dit, comme le prince n'avoit plus d'argent, & qu'il commençoit à se fâcher, la peur lui fit donner un morceau de pain & six pruneaux, qui lui coûtèrent chacun douze soupirs; l'on joignit à cela du lait de la belle vache; & malgré le besoin, nos amans mangèrent peu, car l'avidité de leurs regards, & le contentement, remplissoient toute leur ame; au milieu des sermens & des plus tendres assurances ils satisfaisoient leur curiosité réciproque. La princesse instruisit le prince de tout ce qu'elle avoit éprouvé chez la fée du Hêtre, & son récit fut long à cause de toutes les interruptions du prince, qui tantôt détestoit son aveuglement, & tantôt demandoit un pardon,

qu'il falloit obtenir avant que de laiſſer pourſuivre. Quand la princeſſe eut fini un détail intéreſſant par lui-même, & délicieux par tout ce qui l'avoit accompagné, le prince lui raconta; que l'embarras où elle l'avoit mis en lui découvrant ſes ſentimens, la juſtice qu'il rendoit à ſon eſprit, & le deſir de rencontrer un objet ſi néceſſaire à ſon bonheur, l'avoient obligé de partir; qu'il avoit parcouru, comme un inſenſé, pluſieurs royaumes, tantôt ſeul, tantôt avec ſon équipage, toujours entretenu par la fée du Hêtre; qu'il n'avoit point eu d'autre occupation que celle de s'informer des beautés qui faiſoient du bruit dans le monde; que ſes recherches avoient été inutiles; que rien n'avoit répondu à l'idée que ſon portrait lui avoit donné des graces & de la beauté, & qu'il lui paroiſſoit toujours que l'on ne parloit point aſſez d'aucune femme, pour lui perſuader que ce pût être celle dont il étoit frappé; car, ajouta-t-il, les plus grands éloges ſe réuniſſoient ſur Zaza, à laquelle on me renvoyoit d'une voix unanime; mais comme j'en avois jugé ſi différemment, je diſois toujours, je l'avoue, quelle prévention! & que pourroit-on dire, ſi l'on avoit vu celle que je ne connois qu'en peinture?

On ne parleroit pas autrement. Enfin laſſé ; & plus encore déſeſpéré, je réſolus de m'abandonner au hazard, & de parcourir les campagnes ; ces déſerts m'ont enchanté par leurs beautés naturelles, & j'y conſacre ma vie, puiſqu'enfin je vous ai trouvée ; comment vous aimerai-je, puiſque j'ai tant aimé un portrait qui ne me fait plus de plaiſir depuis que je vous vois ? Ce portrait me flattoit trop pour m'y reconnoître il y a un an ; aujourd'hui ma beauté le détruit, reprit la princeſſe ; que de raiſons pour m'allarmer ! Mais je vois bien que mon cœur m'attache à vous ; il eſt plus fort que l'eſprit & la réflexion, n'y penſons plus. Au reſte, continua-t-elle, vous ſentez bien que nous ne pouvons demeurer ici ; indépendamment de la bienſéance, nous n'avons aucuns ſecours. Le prince en convint aiſément, & pour remédier à cet inconvénient, il lui propoſa d'aller chercher ſon équipage pour les conduire chez la fée du Hêtre, lui déclarer leurs aventures, & s'en rapporter à ſes bontés. Dans cette réſolution, le prince alloit partir, lorſqu'ils virent arriver par les airs deux petits chars, l'un de jaſmin, & l'autre de chévrefeuilles, qui les conduiſirent chez la fée du Hêtre. Avant leur dé-

part, ils entendirent les cris de la vieille, en voyant la belle vache s'évanouïr. Ils apprirent dans la ſuite qu'elle étoit morte de faim & de laſſitude. Voulant toujours ramaſſer les piéces d'or que le prince lui avoit données, & qui, par une punition de la fée, tomboient ſans ceſſe du ſac qui les renfermoit. La fée du Hêtre fut au-devant de ces deux princes juſques ſur ſon perron; elle les embraſſa mille fois, & leur dit: Cette leçon vous étoit néceſſaire, à vous, s'adreſſant à Zaza, pour vous guérir de votre orgueil; & vous, de votre inconſtance & de votre vanité, dit-elle au prince. Alors le roi Pêcheur & la reine Bergère arrivèrent avec Saradine, car la bonne fée les avoit envoyé chercher: Saradine pardonna à la belle Zaza qu'elle embraſſa mille fois. Plus elle la trouva embellie, plus il lui parut qu'elle avoit trop ſouffert. Elle lui rendit l'isle & l'empire des Roſes, en lui promettant ſa protection. Zaza de ſon côté l'aſſura qu'elle la mériteroit toujours. La fée du Hêtre dit au roi & à la reine, que leurs ſujets avoient fait périr le tyran Bambou, & qu'on les attendoit dans leur royaume avec grande impatience; mais, accoutumés à une vie ſimple & délicieuſe,

ils abdiquèrent avec joye en faveur de leur beau Muguet. Les fées ſe chargèrent d'introduire les princes dans leurs beaux royaumes, qui par bonheur étoient voiſins, & de les établir ſur le trône : ce qu'elles firent avec la plus grande magnificence, après les avoir comblés de tous les beaux préſens qui rempliſſoient ſon cabinet. Muguet & Zaza vécurent heureux, car ils furent conſtans.

TOURLOU ET RIRETTE,

CONTE.

IL y avoit une fois dans un hameau un jeune enfant nommé Tourlou. Sa figure étoit agréable autant qu'intéressante, & son caractère étoit vif & animé.

Une jeune fille, à-peu-près du même âge, brilloit dans le même hameau; elle se nommoit Rirette. On ne peut être plus jolie qu'elle l'étoit; sa douceur étoit imprimée sur son visage, mais cette douceur n'étoit marquée que par tous les traits brillans qui dénotent ordinairement la vivacité.

Tels étoient le petit Tourlou & la jeune Rirette. Leurs parens étoient séparés par ces vieilles inimitiés si communes dans la tête des vieillards, & qu'ils conservent plus par habitude que par raison.

Dès la plus tendre enfance, Tourlou cherchoit Rirette, & Rirette ne s'amusoit

point quand Tourlou ne l'avoit pas rencontrée. Leur occupation étoit la garde de leurs troupeaux. C'eſt un des premiers ſoins de l'humanité, que les gens du monde, même les plus ambitieux, ne ſauroient imaginer ſans le regretter.

Quoique jeunes, on leur confia donc de très-bonne heure ce que leurs parens avoient de plus cher ; mais ce ne fut pas ſans leur défendre de ſe rencontrer. Ce ne fut point l'envie que la défenſe d'une choſe a toujours inſpirée, qui leur faiſoit déſirer de ſe trouver, leur penchant naturel les conduiſoit toujours aux mêmes lieux, & ſans avoir jamais éprouvé d'autres ſentimens, ni connu la moindre diſtraction dans leur cœur ni dans leur eſprit; l'amour dont ils ignoroient même le nom, n'avoit point de plus vifs & de plus zélés ſujets que Tourlou & Rirette.

La fée des Prés s'étoit intéreſſée à leur fortune dès leur plus tendre enfance, par le ſeul attrait que les jolies phyſionomies ont toujours inſpiré. Plus ils croiſſoient en âge, plus ils habitoient les lieux de ſon empire, & plus chaque jour ils lui devenoient chers. Les ſentimens de cette bonne fée étoient de la nature de ceux qui aiment

à donner des preuves effectives ; ceux-ci pour l'ordinaire ne sont point accompagnés de doutes. Elle leur faisoit toujours trouver, & cela par hasard, ou dans le hameau, ou dans les prairies, ce qu'ils pouvoient désirer l'un pour l'autre, car pour eux ils ne connoissoient point de desirs personnels. C'étoit assez que l'un des deux eût fait la rencontre des attentions de la fée, pour que l'autre à l'instant les partageât, ils étoient donc réciproquement parés de tout ce qu'ils s'étoient donné l'un à l'autre, & de ce qu'ils avoient désiré de se donner. Indépendamment de ces petits présens, la fée des Prés aimoit, comme je l'ai déjà dit, à plaire & à obliger; elle avoit donc toujours le soin de leur faire trouver, tantôt les meilleurs petits gâteaux du monde, tantôt des confitures, & très-communément des dragées, le tout pour leur collation.

Quand ils eurent atteint un certain âge, la bonne fée voulut se faire connoître à eux. Un jour qu'ils prenoient le frais à l'ombre d'une haie vive & fleurie, ils apperçurent une grande dame vêtue de vert, & coëffée de fleurs simplement, mais avec grâce. Ils virent qu'elle tournoit ses pas de leur côté; ils se levèrent en la saluant avec

politeſſe, dans le deſſein de l'éviter; mais cette belle dame les remit de leur ſurpriſe & de leur embarras, par les propos doux & flatteurs dont elle accompagna ſon abord; elle leur dit qu'ils étoient les plus jolis enfans du monde, qu'elle les aimoit depuis longtemps, & que, pour leur témoigner l'amitié qu'elle avoit pour eux, c'étoit elle qui leur donnoit d'auſſi bonnes collations que celles qu'ils trouvoient tous les jours, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre. Mais pour vous donner des preuves de ce que je vous dis; aujourd'hui, par exemple, ajouta-t-elle, vous n'avez rien trouvé, ſoyez toujours ſages, aimez-vous bien, je vous apporte de quoi faire collation; pour lors elle leur donna un petit panier rempli de choſes meilleures encore que toutes celles qu'ils avoient mangées juſqu'alors. Les remerciemens furent proportionnés à la bonté des préſens. La fée les quitta quelques momens après en leur diſant adieu, & leur recommandant de ne parler d'elle que quand ils ſe trouveroient tête à tête. Vous me verrez ſouvent, leur ajouta-t-elle; mais ſouvenez-vous que je vous vois, quand même vous ne me voyez pas. Cette viſite ne fut pas la ſeule qu'elle

leur rendit ; elle prenoit plaiſir à les voir, & s'occupoit du ſoin de former à la vertu les cœurs du monde les mieux nés. Elle voyoit avec joie, par la candeur & la ſimplicité de leurs réponſes, ou par celle de leurs demandes, combien le naturel du cœur & de l'eſprit ſont aimables.

Plus cette ſage fée aima Tourlou & Rirette, plus elle voulut orner l'eſprit de ces deux jolis élèves. Elle ſe ſervit habilement des ſentimens qu'ils avoient l'un pour l'autre. Pour réuſſir dans ce projet, elle leur conta ſouvent de petites hiſtoires qui toutes avoient un objet. Ils ſentirent d'eux-mêmes que la lecture & l'écriture ſont d'un grand ſoulagement dans les plus courtes abſences de ce que l'on aime. Le ſentiment leur apprit donc avec une promptitude incroyable à lire & écrire. Les premiers mots qu'ils tracèrent & qu'ils ſe donnèrent à lire, furent ceux-ci : *je vous aime.* Tourlou écrivoit de tous côtés le nom de Rirette, & liſoit auſſi de tous les côtés ſon nom écrit de la main de ſa bien-aimée. La muſique & la poéſie leur devinrent enſuite familières. Ils n'eurent d'autre maître que l'auteur de leurs déſirs. La peinture de la vie délicieuſe qu'ils paſſoient dans l'innocence,

l'hiſtoire de leurs petits événemens, & le détail de leurs premiers amuſemens, ont été les premiers exemples, comme les premiers principes de l'églogue; mais il s'en faut beaucoup qu'ils aient été ſouvent imités. L'eſprit a tout gâté dans ce genre, en prenant la place de la ſimplicité du ſentiment.

Rirette fut convaincue, par des exemples qui ne trouvèrent rien à combattre dans ſon cœur, que la ſageſſe & la vertu ſont néceſſaires à une jeune perſonne de ſon ſexe; & Tourlou lui-même, tout vif qu'il étoit en effet, fut obligé de convenir que cette même vertu eſt un des plus forts liens de l'amour.

Quand leur eſprit fut bien formé du côté des choſes agréables & du côté des talens, la fée des Prés voulut exiger d'eux, & les accoutumer à une légère attention, non pas pour elle, car ils l'aimoient de tout leur cœur, & quand on aime on eſt toujours attentif. J'exige, leur dit-elle un jour à l'un & à l'autre, que vous donniez vos ſoins à une choſe qui m'eſt chère. Vous connoiſſez la fontaine que j'appelle ma Favorite, & qui mérite ce nom ſoit par la fraîcheur, ſoit par la clarté de ſes eaux. Promettez-moi

que tous les matins avant que les rayons du ſoleil aient pu l'échauffer, vous aurez l'attention de la nétoyer, & d'ôter les pierres & tout ce qui pourroit troubler ſa pureté: j'attache à ce ſoin innocent une preuve de votre amitié pour moi. Sachez de plus que le bonheur de vous voir & celui de n'être jamais ſéparés, dépend abſolument de l'exactitude avec laquelle vous remplirez l'engagement que vous prenez avec moi. Pour témoigner leur reconnoiſſance & l'amitié qu'ils reſſentoient, & ſurtout pour n'être jamais ſéparés, ils trouvèrent qu'ils n'étoient pas chargés d'un ſoin aſſez conſidérable. Ils repréſentèrent le peu de peine qu'ils auroient à s'acquitter d'une choſe ſi facile à exécuter, & dont la récompenſe étoit ſi conſidérable; mais la fée n'exigea que cette condition.

Pendant un très-longtemps la fontaine la plus propre fut, ſans contredit, la favorite. Nos amans s'envioient le bonheur de lui rendre leurs premiers ſoins, & le plaiſir d'avoir ſatisfait l'un avant l'autre à la preuve de tous leurs ſentimens; mais l'excès de l'amour & celui de la délicateſſe ont ſouvent fait commettre bien des fautes.

Un matin que l'un & l'autre avoient de-

vancé l'aurore, & qu'elle découvroit dans le plus beau jour du printemps toutes les fleurs qu'elle venoit elle-même de faire éclore, nos amans enchantés de cet aſpect, & qui ſavoient ſi bien rapporter tout à ce qu'ils aimoient, ſe perſuadèrent, chacun de ſon côté, qu'ils avoient aſſez de temps, l'un, pour cueillir un bouquet, & l'autre, pour faire une couronne à l'objet de ſon amour. La multiplicité des fleurs leur préſentoit de quoi ſe ſatisfaire en un moment; mais le ſentiment rend difficile pour les choſes que l'on deſtine à ce que l'on aime; une fleur paroiſſant plus belle que celle que l'on venoit de cueillir avec joie comme la plus rare de la prairie; une autre attirant la vue par la nouveauté ou par l'agrément de ſon odeur. A ce choix ſi ſimple en apparence, & qui ne devoit occuper qu'un inſtant, les momens s'envolèrent, les rayons du ſoleil les avertirent de leur faute; ils coururent avec ardeur à la favorite, ils la trouvèrent déjà dorée par l'aſtre qu'ils étoient engagés par ſerment à prévenir. Ils arrivèrent préciſément enſemble, mais par différens chemins, & s'apperçurent qu'elle bouillonnoit de la manière la plus effroyable. Un grand fleuve terri-

ble par sa largeur & par sa grande rapidité, vint engloutir à leurs yeux la favorite qui leur étoit si précisément recommandée. Le terrein qui portoit nos deux amans se retira de chaque côté, & devint le bord de ce fleuve redoutable, dont la largeur permettoit à peine à la vue de distinguer l'objet qui se trouvoit de l'autre côté. Cet événement se passa avec tant de promptitude, que nos amans, en faisant un cri de douleur, n'eurent que le temps de se montrer la couronne & le bouquet ; un simple coup-d'œil exprime bien des choses quand le cœur est attentif, & cette tendre exclamation ne servit encore qu'à redoubler leur malheur. Tourlou vingt fois se mit à la nage pour rejoindre, ou du moins pour revoir de plus près sa chère Rirette; mais toujours une force invincible le rapporta au bord d'où il s'étoit élancé. Rirette trouva plusieurs bateaux, plusieurs arbres même que le fleuve entraînoit par sa rapidité ; mais les efforts qu'elle fit de son côté, pour rejoindre son amant, ne furent pas plus heureux que ceux qu'il avoit faits. Ils suivirent donc avec une peine infinie les bords de ce fleuve, dans l'espérance de pouvoir à la fin le traverser. Les nuits étoient

terribles à paſſer; mais la lumière du jour leur ramenoit du moins le plaiſir de s'appercevoir des montagnes, des rivières qui venoient mêler leurs eaux à ce fleuve qui les ſéparoit; enfin tout ce que la ſurface de la terre préſente d'inégalités, leur cauſa non ſeulement des fatigues infinies, mais les priva de la conſolation qu'ils avoient en ſe voyant, quoique de bien loin. Ils ſuivirent le cours de ce prodigieux fleuve pendant l'eſpace de plus de trois ans. Ils arrivèrent enfin au bord de la mer, dans laquelle il venoit perdre ſon orgueil & ſon nom. Cette immenſe étendue d'eau leur cauſa d'abord la ſurpriſe que le premier aſpect de cet élément imprime à tous les hommes; mais après quelques réflexions, ils ne doutèrent point que la fée, mécontente, ne leur préſentât cet objet pour terminer leur deſtinée, & ne pouvant réſiſter davantage à une ſéparation à laquelle ils ſe croyoient éternellement condamnés, ils ſe regardèrent tous deux, ſe firent des ſignes d'adieux inſpirés par le plus tendre amour, & tous deux d'un commun accord ſe précipitèrent dans la mer.

La bonne fée des Prés, qui les avoit toujours ſuivis, qui n'avoit pu s'accoutu-

mer elle-même à la solitude des lieux qui lui retraçoient à tous les momens les tableaux agréables de Tourlou & de Rirette, & qui n'avoit jamais eu d'autre dessein que celui de les rendre attentifs, ne souffrit pas que ni l'un ni l'autre tombât dans la mer: elle les retint donc en l'air; & les posant à côté l'un de l'autre sur le même sable, elle leur laissa quelque temps le sensible plaisir de se retrouver. Elle fit plus, elle attendit qu'ils eussent exprimé d'eux-mêmes les regrèts de leur désobéïssance, elle ne fit point la délicate mal-à-propos; elle reçut pour elle le chagrin de ce que leur désobéïssance avoit fait souffrir à ce qu'ils aimoient. Quand ils eurent abondamment conté leurs plaisirs présens, & leurs peines passées, & qu'ils eurent eu le temps de faire quelques réflexions sur l'éloignement où ils se trouvoient de leur hameau, & sur l'embarras de leur retour, la bonne fée parut au milieu d'eux; ils tombèrent à ses genoux, & lui demandèrent tant de pardons, que la fée des Prés, en pleurant de tendresse, les releva, les embrassa tous deux, les assurant du pardon qu'elle leur accordoit: elle leur promit en même temps de leur donner toujours des marques de son amitié.

D'un coup de ſa baguette, elle fit arriver ſon petit caroſſe de jonc vert, clouté & orné partout des perles de l'aurore du mois de Mai, qu'elle conſervoit avec ſoin comme les plus rares ; elle fit placer Rirette à côté d'elle, & Tourlou ſe mit ſur le devant : elle ordonna à ſes ſix taupes à courte queue de la mener chez elle ; en un quart d'heure au plus, elle ſe trouva dans les belles prairies dont elle étoit la fée, & nos amans revirent avec tranſport les témoins de leur enfance & de leur amour. Tout muets que ſoient ces témoins, ils parlent aux amans, ils ſavent les entretenir. La fée avoit réſolu de faire leur bonheur, ils n'en déſiroient aucun que celui d'une éternelle union ; elle rétablit la paix dans les familles déſunies ; & le jour qu'elle avoit deſtiné pour leur mariage, elle conduiſit Tourlou & Rirette dans une petite maiſon baſſe & bien bâtie ; elle étoit ruſtique, ſolide & propre. La favorite, qui avoit repris ſa première forme, avoit reçu un ordre auquel elle avoit obéï, de faire la clôture de la maiſon & du verger ; enfin tout ce que l'on pouvoit déſirer pour les maîtres & pour les troupeaux ſe trouvoit dans ce ſéjour champêtre. La fée les fit aſſeoir l'un

& l'autre à ses côtés, après qu'ils eurent observé avec soin toutes les recherches utiles de cette agréable demeure; & comme la bonne fée aimoit un peu à raconter, elle leur dit: vous ne pouvez douter, par les marques de mon pouvoir, & par celles de mes bontés, que je ne sois une fée; j'ai trouvé dans nos anciennes annales un conte que je veux vous faire.

L'OISEAU JAUNE.

Une fée dont la conduite n'avoit pas été parfaitement régulière, fut condamnée par le conseil supérieur à souffrir la peine de soutenir pendant quelques années la métamorphose d'un animal dont on lui laissa le choix; mais en même temps, on lui ordonna de faire la fortune de deux hommes au moment qu'elle reprendroit sa figure ordinaire, pour mériter sa grace & satisfaire à ses engagemens: comme elle aimoit beaucoup le jaune, elle se transforma en un oiseau jaune, dont la vivacité de la couleur & la beauté du corsage ne pouvoient se comparer à aucun de ceux que les hommes ont jamais connus. Quand le temps auquel sa métamorphose devoit finir fut arrivé, le bel oiseau vola près de Bagdad, & se laissa prendre par un oiseleur, au mo-

ment que Badi al Zaman (1) se promenoit auprès de sa superbe maison de campagne. Ce Badi al Zaman étoit regardé dans Bagdad comme l'homme le plus heureux & le plus aimable; & pourquoi cela, parce qu'il étoit le plus riche : en effet, ses richesses étoient innombrables, son commerce lui avoit toujours réussi, & ses heureux vaisseaux sans nombre n'avoient jamais éprouvé ni naufrage ni retardement. Son opulence étoit accompagnée des dégoûts qui la suivent toujours; l'inquiétude, l'ennui, aussi bien que l'humeur, n'abandonnoient jamais un seul moment ce héros de Bagdad. Il étoit donc à la maison de campagne qu'il avoit fait bâtir pour se retirer, disoit-il, du grand monde, & dont il avoit fait dans ce dessein un palais que cent maîtres pouvoient habiter, & qu'ils habitoient en effet : ennuyé de ses jardins, où l'art contraignoit à chaque instant la nature, il se promenoit dans la campagne pour se dissiper. Le seul instinct le conduisoit dans les lieux que le philosophe cherche avec goût. L'oiseleur qui venoit de prendre l'oiseau jaune l'apperçut, & trouvant l'occasion favorable de lui pré-

(*) Ce mot veut dire en arabe, merveille du monde.

ſenter un oiſeau qu'il lui avoit deſtiné du moment qu'il en avoit fait la priſe, il en eut bientôt conclu le marché, d'autant plus que Badi al Zaman, en conſidérant l'oiſeau, s'apperçut que ces mots qui étoient écrits ſous ſon aîle droite : *Celui qui mangera ma tête ſera roi, & celui qui mangera mon cœur aura tous les matins, à ſon lever, cent pièces d'or*, étoient écrits de la même écriture ſous ſon aîle gauche : Badi al Zaman enchanté de cette nouvelle faveur de la fortune, réſolut d'en profiter; mais preſque tous les gens riches ont encore le malheur de ne pas connoître la confiance. Dans le nombre prodigieux de ſes valets, il n'en imagina pas un ſeul auquel il pût ſe livrer dans une occaſion de cette importance. Il demanda donc à l'oiſeleur s'il étoit marié, il lui répondit que oui. Eh bien, lui dit-il, allons chez toi, ſi ta femme veut me faire un ragoût tout ſimple de cet oiſeau, je lui donnerai cent piſtoles, cet oiſeau me rendra peut-être un appétit que j'ai perdu depuis longtemps. L'oiſeleur charmé, conſentit à ſa propoſition; ils arrivèrent peu de temps après, dans la chaumiére de l'homme aux filets; on tua l'oiſeau, on le pluma, on fit la fricaſſée, on ſervit; mais quelle devint

la fureur de Badi al Zaman, quand il ne trouva pas la tête dans le plat, & qu'en cherchant le cœur de l'oiſeau pour ſe conſoler du moins de la perte de la tête, il ne le trouva pas non plus. La femme de l'oiſeleur ſe mit à ſes genoux, & lui confeſſa que pendant l'inſtant qu'il étoit ſorti de leur maiſon, ſes deux enfans l'avoient tant tourmentée, qu'elle avoit donné à l'un la tête, & à l'autre un morceau des entrailles, deux choſes qui pour l'ordinaire ne ſe mangeoient point. Badi al Zaman ſortit plein de fureur, en les menaçant en général, & leurs enfans en particulier, qu'ils ne ſurvivroient pas à ſa rage. Tout homme riche eſt à redouter; dans tous les pays, ſes injuſtices pour l'ordinaire ſont révérées; l'oiſeleur & ſa femme jugèrent qu'ils n'avoient point d'autre parti à prendre que celui de faire éloigner leurs enfans; mais la femme pour conſoler ſon mari, lui apprit qu'ils ne devoient point en être inquiets; pour lors, elle lui conta quelles étoient les promeſſes de l'oiſeau, dont elle s'étoit apperçue en le plumant, & lui avoua qu'elle en avoit privé Badi al Zaman, dans le deſſein de faire la fortune de leurs enfans. Ils les embraſsèrent, leur donnèrent

ce qu'ils avoient pour se mettre en chemin, leur recommandèrent de s'éloigner & de se séparer, & leur firent promettre de leur donner de leurs nouvelles. Pour eux, ils demeurèrent cachés & déguisés dans la ville, & trouvèrent le moyen d'éviter la colère d'un homme riche & méchant, ce qui m'a toujours paru n'être pas maladroit à eux. Badi al Zaman, peu content de la fortune immense dont il jouïssoit, mourut de la douleur & du chagrin d'avoir manqué celle qui s'étoit présentée à lui, & l'oiseleur & sa femme revinrent dans leur maison attendre des nouvelles de leurs enfans.

Le cadet, qui avoit mangé le cœur de l'oiseau jaune, ne fut pas longtemps à s'appercevoir du trésor qu'il portoit avec lui, car effectivement tous les matins à son réveil, il trouvoit la bourse de cent pièces d'or sous sa tête. Pour la consolation de ceux qui ne sont pas riches, rien au monde n'exige autant de conduite & de précautions que les richesses. Le vil amas d'un trésor fait non-seulement mépriser celui qui le conserve, mais encore il expose la vie de celui qui le posséde; la dissipation de ces mêmes richesses produit les mêmes inconvéniens, expose aux mêmes accidens. Le

cadet de l'oiſeleur employa ſon revenu avec profuſion, & fut ſoupçonné d'avoir un tréſor inépuiſable. Dans la vue de ſes richeſſes, on attenta ſur ſa vie, & ſi bien qu'il ſuccomba. Son frère aîné, celui qui avoit mangé la tête de l'oiſeau jaune, ſans qu'il lui fût arrivé aucune aventure remarquable, arriva enfin dans une des grandes villes de l'Aſie. Il trouva tout en rumeur : l'on procédoit à l'élection d'un émir, mais les partis de ceux qui prétendoient à l'autorité étant diviſés, tout le monde étoit unanimement demeuré d'accord, que celui auquel il arriveroit quelque choſe de ſingulier ſeroit déclaré émir, & cela ſans aucun appel; notre jeune homme aſſez mal mis, encore plus mal monté, paré ſimplement de la figure qu'il avoit aſſez agréable, ſentit tout-à-coup que quelque choſe ſe poſoit ſur ſa tête, & pour lors il vit que tout le monde avoit les yeux tournés ſur lui, & qu'à l'étonnement qu'il remarqua ſuccédoient les acclamations. Un pigeon blanc qui s'étoit poſé ſur ſa tête, étoit l'occaſion des applaudiſſemens qu'on lui donna; il fut conduit au palais, & reconnu pour émir, non, comme on peut le croire, ſans un grand étonnement de ſa part. Comme il n'y a

rien de ſi doux que de commander aux autres, il n'y a rien non plus à quoi on s'accoutume plus aiſément, mais l'agrément d'une choſe n'en corrige pas toujours la difficulté; le jeune émir commanda donc & gouverna, il fit des fautes de toutes les eſpèces, & ceux dont le parti étoit puiſſant avant ſon élection, ſe révoltèrent & le privèrent à la fois de la vie & de l'autorité. Châtiment qu'il méritoit d'autant plus, qu'il n'avoit pas voulu reconnoître l'oiſeleur & ſa femme pour ſes père & mère, & qu'il les avoit laiſſés périr dans la miſère. Cet homme riche & ce roi auroient peut-être été de fort bons oiſeleurs, peut être même d'honnêtes gens, ſi l'ambition de leur mère ne les avoit pas fait changer d'état.

Je vous ai conté cette hiſtoire, reprit alors la bonne fée des Prés, pour vous dire, mon cher Tourlou & ma chère Rirette, que les préſens que je vous fais de cette maiſon ruſtique ſont préférables à tous ceux que je pourrois vous faire. Promettez-moi de travailler à la culture de vos champs & à l'entretien de vos troupeaux, & tenez-moi parole plus que vous n'avez fait pour les ſoins de la favorite; ne vous laiſſez accabler, ni par la négligence, ni par la

pareſſe, & je vous promets que l'abondance des ſeuls biens à déſirer ne vous manquera jamais. Je puis vous répondre que vous y réunirez la ſanté du corps, l'amuſement de l'eſprit, & la conſtance du cœur.

Après cette courte harangue, la bonne fée des Prés aſſembla tous les parens & tous les amis de Tourlou & de Rirette, & fit une nôce comme au bon vieux temps. L'on coucha les mariés à leur grande ſatisfaction. Ce fut à cette occaſion que l'on chanta, & que l'on fit les couplets de Tourlourirette, dont le refrein a paſſé juſqu'à nous. C'eſt la ſeule preuve qui nous ſoit reſtée pendant un très-longtemps de cette véritable hiſtoire.

Tourlou & Rirette s'aimèrent bien, ſuivirent exactement les conſeils de la bonne fée; & ce qui eſt très-rare, ils eurent beaucoup d'enfans qui firent le bonheur de leur vie, & la conſolation de leur vieilleſſe.

LA PRINCESSE PIMPRENELLE ET LE PRINCE ROMARIN,

CONTE.

IL y avoit autrefois un roi & une reine qui vivoient, (quoiqu'il y a bien longtemps qu'ils ſoient morts) à-peu-près comme les princes vivent aujourd'hui, c'eſt-à-dire, en ſuivant leurs goûts. Le roi, qui ſe nommoit Giroflée, aimoit beaucoup la chaſſe, cependant, il étoit occupé des affaires de ſon royaume tout autant qu'il le pouvoit être, & ſans-ceſſe il arrangeoit & dérangeoit ſes papiers.

Pour la reine, elle avoit été très-belle; mais comme elle aimoit beaucoup à l'être,

elle étoit perſuadée qu'elle l'étoit encore, quoiqu'elle eût plus de cinquante ans. Il eſt bien vrai que les princeſſes & les filles de théâtre joignent également au privilège d'être plus longtemps jeunes & belles, celui d'être traitées comme telles plus longtemps que toutes les autres femmes. La reine ſe nommoit Filigrane, nom que le haſard lui avoit donné, & que l'on a ſu depuis être un ſobriquet, tant elle étoit sèche & maigre; elle ne penſoit qu'à imaginer des fêtes, des bals & des maſcarades; enfin, tout ce que le luxe & la galanterie réunis ont inventé pour le divertiſſement des cours. L'on peut s'imaginer comment un auſſi beau royaume étoit gouverné; auſſi prenoit des provinces qui vouloit, pourvu qu'on laiſsât des forêts au roi, & des violons à la reine; tous ces événemens ne faiſoient aucune impreſſion ſur leur eſprit.

La reine Filigrane & le roi Giroflée n'avoient eu de leur mariage qu'une fille; elle promettoit dès l'enfance une ſi grande beauté, qu'à quatre ans Filigrane en devint eſſentiellement jalouſe; & que prévoyant le tort qu'elle pourroit faire un jour à ſes appas, elle réſolut de la ſouſtraire aux yeux de toute la cour. Pour exécuter ce deſſein,

elle inventa quelque prédiction, quelque pauvreté, qui, telle qu'elle fût, ne manqua pas d'être applaudie de tout ce qui l'environnoit ; elle fit enclorre sur les bords d'une petite rivière qui traversoit les jardins du palais, un assez grand terrein; elle y fit bâtir une petite maison dans laquelle elle renferma la charmante Pimprenelle (c'est le nom de la princesse). On lui donnoit par un tour toutes les choses nécessaires à la vie, & une muette étoit chargée du soin de la servir. Un corps de garde placé à cinquante pas du tour avoit ordre, sous peine de la vie, de ne laisser approcher qui que ce fût de la maison, & cet ordre avoit été exécuté dans tout son entier pour la reine, elle ne parloit jamais qu'avec une fausse douleur des défauts qu'elle donnoit libéralement à la pauvre Pimprenelle. Elle avoit si souvent répété ces mauvais propos, qu'elle en avoit persuadé tout le monde, & que l'on ne s'en formoit d'autre idée que celle d'un monstre soustrait avec raison aux regards de la cour.

Cette cour étoit dans la situation que je viens de décrire, & la princesse pouvoit avoir quinze ans, lorsque le prince Romarin, âgé de dix huit, plus beau que le jour,

& un tant ſoit peu moins étourdi que ſon âge ne le comportoit, y parut attiré par le bruit des fêtes & des plaiſirs dont Filigrane étoit ſans-ceſſe environnée : mais il eſt bon de ſavoir ce qu'étoit Romarin. Il étoit fils d'un roi & d'une reine, qui peut-être ſont le commencement d'un autre conte; les bonnes gens moururent preſqu'en même temps; ils laiſsèrent leur royaume à l'aîné de leurs enfans, comme de raiſon; pour Romarin, leur cadet, celui dont il s'agit, ils le laiſsèrent par teſtament à la fée Melinette, afin, je crois, de n'avoir pas leur conſcience chargée de ne rien laiſſer à cet aimable enfant. Il eſt conſtant qu'ils firent en cela une action d'eſprit; car Melinette étoit auſſi puiſſante que bonne. Elle éleva donc le petit prince avec tous les ſoins imaginables, elle lui apprit même quelques-uns des ſecrets de la féerie, & ne négligea rien des connoiſſances dont l'eſprit d'un prince devroit être toujours orné; mais elle avoit elle-même trop d'eſprit, pour ne pas ſavoir que tout homme ne peut employer ſes talens qu'autant qu'il eſt inſtruit de l'uſage du monde, elle ſavoit encore que les meilleurs princes ſont ceux qui ont été confondus avec les ſujets. Toutes ces conſidé-

rations engagèrent Melinette à faire voyager Romarin, & à le laiſſer en un ſens maître d'une conduite à laquelle elle veilloit toujours inviſiblement. A propos d'inviſibilité, elle donna au prince, en le quittant, une bague qui pouvoit le rendre inviſible en la mettant au doigt ; ces bagues-là ſont fort communes, on en voit dans beaucoup d'autres contes. Je crois que voici toute l'expoſition faite, & que le lecteur ſait à peu près quels ſont les gens à qui il va avoir à faire.

Romarin arriva donc à la cour de Filigrane, il fut l'objet de l'attention & de la coquetterie de toutes les dames. Il fut préſenté au roi Giroflée, qui le reçut à merveille ; il fut encore mieux reçu de Filigrane & de ſa cour, à laquelle il ſe livra avec cet air de galanterie & cette coquetterie de l'eſprit que l'on ne peut avoir qu'avec la liberté du cœur. Après quelque temps d'un ſéjour qui ne produiſit rien qui mérite attention, Romarin entendit parler de Pimprenelle ; mais comme les récits ſont toujours exceſſifs, on la lui dépeignit d'une façon ſi hideuſe, & en même-temps ſi ſingulière, qu'on excita en lui une curioſité qu'il ne déclara point, mais qu'il réſolut

de ſatisfaire. Il ſe ſouvint de ſa bague. La petite vanité de ſe montrer avoit empêché juſqu'ici le prince de s'en ſervir. Il s'en ſouvint donc, il réſolut d'en faire uſage, pour juger par lui-même de ce qu'on lui avoit dit, & des effets qu'une ſolitude auſſi complète auroit pu produire.

Il partit inviſible, il traverſa facilement la garde, & franchit le mur qui renfermoit la plus charmante créature du monde ; il la voyoit, & il cherchoit encore le monſtre qu'on lui avoit décrit, tant la prévention a d'empire ſur notre eſprit. Il s'apperçut enfin de ſon erreur, & la trouva belle comme la roſe du matin, parée des ornemens ſimples que la modeſtie & la coquetterie naturelles peuvent indiquer : ſa parure ne dépendoit d'aucune mode, c'étoit la ſimple & la belle nature tout enſemble. Romarin fut ſi frappé de tout ce qu'il remarqua, que le trait de l'amour égala le coup de la foudre ; & quoique dans le fonds il fut un peu petit-maître, & qu'il en eût la confiance, il n'oſa cependant ceſſer d'être inviſible, & ſe contenta d'admirer. Pimprenelle étoit aſſiſe ſur le bord du ruiſſeau qui traverſoit ſa retraite, elle étoit occupée du ſoin de renouer les plus beaux & les

plus longs cheveux que l'on puiſſe imaginer. Après cette attention perſonnelle, elle fut arroſer quelques fleurs ; la compaſſion la porta enſuite à viſiter un nid d'oiſeaux pour ſoulager la mère dans ſes beſoins : car, en tout, les mouvemens de notre cœur ſe déploient, & les plus petites bagatelles nous en dévoilent les replis : la douceur & la bonté de Pimprenelle avoient ſéduit ce qui compoſoit ſon empire. Les oiſeaux avoient eu ſeuls juſqu'ici le pouvoir de l'admirer ; elle les avoit tous apprivoiſés, ou plutôt ſéduits ; elle s'étoit donc formée une petite cour, peu brillante à la vérité ; mais cette cour avoit du moins auprès d'elle le mérite de lui ſacrifier une liberté connue. Au moindre ſigne, au moindre mot, ils arrivoient à elle pour exécuter tous ſes ordres ; enfin, elle en étoit adorée. Romarin fut quelque temps témoin de ces douces occupations ; enſuite il la ſuivit dans ſon petit appartement : la propreté y régnoit, la lecture, un des plus grands délaſſemens qu'elle pût avoir, lui avoit été d'un grand ſecours. Romarin, enchanté de tout ce qui prouvoit un eſprit qui répondoit à la beauté dont il étoit enchanté, perſiſta dans ſon inviſibilité. La timidité, qui naquit autre-

fois avec l'amour, eſt toujours une de ſes compagnes inſéparables : elle l'empêcha donc non ſeulement de paroître aux yeux de la belle & ſimple Pimprenelle, mais elle le contraignit encore de retourner au palais, dans la crainte que ſon abſence ne donnât du ſoupçon. Cette crainte eſt un ſentiment que je ſuis bien éloigné de blâmer ; mais ſouvent elle a fait découvrir ce que l'on avoit le plus d'envie de tenir caché. Ce ne fut plus dès-lors ce Romarin, qui, n'ayant rien dans le cœur, ſaiſiſſoit avec eſprit tout ce qui ſe préſentoit d'agréable à dire ou à répondre ; ce fut un homme diſtrait & rêveur ; on peut croire que, dans une cour auſſi frivole que celle de Filigrane, on ne fut pas long-temps à s'appercevoir qu'il avoit une paſſion dans le cœur. On le plaiſanta, & ſon embarras confirma ces ſoupçons, ſans que l'on pût découvrir, quelque peine que l'on ſe donnât, l'heureux objet qui avoit fait une ſi belle conquête. Le prince, occupé de la belle Pimprenelle, ne ſe repentit point de ſa retenue, ſon cœur & ſon eſprit approuvèrent, au contraire, la délicateſſe qui l'avoit fait agir ; ils applaudirent l'un & l'autre à une timidité qui naît autant du bon

cœur que du véritable amour. Il paſſa les premiers jours à ſatisfaire aux moindres déſirs de la beauté qu'il adoroit, l'innocence de ſon cœur, la droiture & la juſteſſe de ſon eſprit achevèrent de le charmer ; l'occupation d'une fleur, celle de l'aſſortiment d'une ſoie, le lien d'un panier de jonc, loin de le révolter, l'attachoient par les plus fortes chaînes ; enfin, plus les déſirs de Pimprenelle étoient ſimples, plus les ſentimens de Romarin étoient redoublés. Après quelques jours d'un pareil examen, il conjura Melinette de l'entretenir par les ſonges les plus agréables. L'on peut croire qu'il lui demanda, & qu'il obtint d'en être le ſeul objet, & rien ne l'engageoit alors à ne pas laiſſer voir ſon aimable figure. Les idées agréables dont il rempliſſoit l'eſprit, & peu-à-peu le cœur de la belle Pimprenelle, lui firent en peu de jours regarder le ſommeil comme le ſouverain de tous les biens. Pimprenelle, inſenſiblement accoutumée par les ſonges, fut plus en état de recevoir les déclarations inviſibles de Romarin, qui ſatisfit alors à ſes innocens déſirs avec plus de hardieſſe ; tantôt il faiſoit arriver à elle la bagatelle dont elle étoit éloignée, & qu'elle déſiroit : ces démar-

ches lui causèrent au commencement des mouvemens de frayeur dont la délicatesse de l'amant se désespéroit. Il lui fit entendre quelques soupirs, ensuite il l'accoutuma à un son de voix, que la figure auroit bien embelli. La solitude fait faire du chemin en peu de temps. Pimprenelle vint à être sensible, quoiqu'elle ignorât encore & le nom de l'amour, & la figure de son amant. Tant de révolutions si singulières en elles-mêmes, auroient embarrassé des personnes plus expérimentées que notre jeune beauté. Romarin lisoit avec transport dans son cœur & dans son esprit les effets de sa propre figure, quoiqu'elle ne la connût qu'en songe. Il remarquoit cependant en elle les troubles, le désir, les agitations, enfin, la tendre émotion que l'amour seul peut causer. Pimprenelle desiroit de voir celui dont la conversation & l'obéissante attention faisoient une impression aussi agréable que séduisante sur son esprit; mais elle n'osoit avouer à celui qui l'entretenoit, l'impression que la figure, qu'elle avoit vue en songe, avoit fait sur son cœur; elle craignoit sans cesse de les trouver séparés, & la curiosité, cette mère de tant de disgraces, la tourmentoit souvent. Romarin, lui

difoit-elle un jour, je crois que je vous aime. Vos attentions me charment, elles flattent, il eft vrai, ma vanité, & votre efprit me féduit. Vous m'affurez que vous n'êtes point difforme, je le veux croire; mais fi vous n'êtes pas fait comme ce que j'imagine, je fens que je ne pourrai vous aimer. Il eft un dieu, lui répondit Romarin, que tous les hommes fervent à la vérité, mais que je fers encore plus parfaitement que jamais on ne l'a fervi. Ce dieu fe nomme Amour, vous le favez, mes fentimens vous en ont donné l'idée; mais cet amour a pour fille une autre déeffe, dont les attributs & les agrémens font à l'infini; elle fe nomme la Délicateffe, & c'eft elle qui m'empêche de me découvrir à vos yeux.

Mais cette déeffe vous aime-t-elle, ajouta Pimprenelle? Que deviendrai-je, fi cela eft? Que d'avantages elle a fur moi! Ces témoignages de vos fentimens redoublent encore les miens, reprit avec ardeur le charmant Romarin; mais cette déeffe ne doit vous caufer aucune inquiétude, elle vous connoît, bien loin de l'emporter fur vous, elle vous eft foumife. Elle m'ordonne tout ce que je fais pour vous; elle me re-

proche même de n'en pas faire encore aſſez? Mais elle vous défend de paroîtré à mes yeux, interrompit Pimprenelle avec vivacité, & vous lui obéiſſez plutôt qu'à moi. Satisfaites encore pour quelque temps à mon inviſibilité, lui dit alors le prince Romarin, croyez qu'elle me coûte infiniment; mais laiſſez-moi vous plaire avec certitude; laiſſez-moi vous convaincre, par la ſeule vivacité de mes ſentimens, d'une paſſion qui ne veut pas employer ſur votre cœur les effets de la figure. Toutes ces raiſons parurent foibles, Pimprenelle inſiſta, & la bague tomba du doigt. Quelle joie pour la princeſſe, de voir que l'eſprit & le caractère qu'elle aimoit, étoient réunis dans l'objet de tous ſes ſonges! La fée Melinette étoit du temps paſſé; elle croyoit la convenance des caractères & les épreuves des ſentimens néceſſaires pour former ce terrible nœud de mariage. Elle s'apperçut donc avec plaiſir des ſentimens vifs & purs qui naiſſoient dans le cœur de ces aimables enfans.

Pendant que nos jeunes amans, livrés à toute la vivacité de leurs cœurs, ne voyoient qu'eux ſur la terre, & qu'ils ne pouvoient concevoir la plus foible idée du malheur,

ils étoient au moment d'éprouver ces troubles & ces chagrins, qui, malgré l'auſtérité & le ſérieux des philoſophes, ſont les plus ſenſibles de la vie. Pimprenelle étoit aſſiſe ſur le bord de ſon petit ruiſſeau, dans la place que ſon amant avoit occupée, le murmure de l'eau, le mouvement de ſon cours, entraînent, malgré eux, les amans à la rêverie; il n'eſt donc pas néceſſaire de dire qu'elle penſoit à lui de toute ſon ame, quand, en traverſant les airs dans une bouffée de vent pleine de pouſſière & de paille, le génie Grumedan l'apperçut. Une taille de nymphe, ou plutôt de déeſſe, des yeux admirables d'un bleu foncé, que des paupières d'un noir parfait rendoient encore plus vifs, des cheveux qui deſcendoient plus bas que la ceinture, un teint charmant, une bouche accompagnée de ſouris & de grâces, toutes ces beautés, dis-je, frappèrent le génie. Eh! qui n'en eût été ſaiſi d'admiration! Il abat ſon vol tout auprès de Pimprenelle, il ſa regarde quelque temps, ſon cœur s'enflamme, & les déſirs augmentent; il reſſentit quelques momens la honte de paroître en habit de chaſſe; il eut quelqu'envie de demeurer inviſible, mais une telle réſolution pour

un être qui reſſent de l'amour, ne ſe peut ſoutenir que dans un cœur bien fait; car, enfin, quel chagrin de n'oſer ſe montrer ſous ſa propre figure, quand on éprouve une paſſion fondée preſque toute entière ſur l'amour propre & la bonne opinion que l'on a de ſoi? L'orgueil de Grumedan prévalut donc, il parut tout-à-coup aux yeux de Pimprenelle, qui fit un cri de frayeur & de ſurpriſe. L'une & l'autre étoient fondées, car il n'étoit pas beau; & ſa grande taille ruſtique & groſſière étoit l'image de ſon ame; de plus, il étoit borgne. L'on m'a fort aſſuré qu'il avoit perdu ſon œil droit, il y avoit près de neuf cent ans, dans un combat ſingulier contre un de ſes couſins, à l'occaſion de quelques bordages de terres; les fées & les génies accommodèrent l'affaire, les combattans étoient demeurés amis, & l'œil étoit demeuré perdu. Il étoit donc borgne, un peu bègue, les cheveux crépus, & les dents aſſez belles, mais longues. Malgré le cri de la princeſſe, qu'il n'attribua qu'à la ſurpriſe, il lui fit un compliment très-long par lui-même, & de plus allongé par ſa difficulté naturelle de parler. Tel qu'il fut, il s'en applaudit, & Pimprenelle s'écria : ah!

ah! mon cher Romarin. Grumedan lui répondit avec autant de vivacité qu'il lui fut poſſible : vous en aurez, madame, cela n'eſt pas rare. Il eſt conſtant qu'elle eût alors découvert le ſecret de ſon cœur, ſi la bonne Melinette, toujours attentive à ce qui pouvoit intéreſſer ſon pupille, ne fût accourue. Elle ſe rendit inviſible ; &, prenant le ſon de la voix de Romarin, elle lui dit : nous ſommes expoſés au plus grand de tous les dangers ; je ne ſuis alarmée que pour vous, ma chère Pimprenelle, déguiſez vos ſentimens, eſpérons en l'amour, il ne nous abandonnera pas. Melinette eut le temps de dire tout bas ces mots, qui laiſsèrent Pimprenelle dans un trouble & dans une agitation extrême, pendant que Grumedan, qui étoit le plus grand preneur de *pied de la lettre* que l'on ait jamais vu, conjura tous les romarins de la contrée de venir à ſes ordres. Cette petite attention toucha peu l'objet aimé : elle le pria très-froidement de vouloir bien les renvoyer. Il le fit avec aſſez de peine ; & comme il étoit toujours content de tout ce qu'il produiſoit, il voulut aſſez inſolemment prendre la main de Pimprenelle, qu'il croyoit avoir mérité de reſte par l'aveu de

l'amour qu'il venoit de déclarer, & par l'attention qu'il avoit témoignée. Pour-lors Melinette parut avec toute la ſplendeur de la féerie. Arrête, Grumedan, arrête! cette beauté eſt ſous ma protection; la moindre inſolence te coûtera mille ans de captivité. Si tu peux obtenir le cœur de la belle Pimprenelle par les voies honnêtes & convenables, je ne m'oppoſe point à tes démarches ; mais, détrompes-toi, ſi tu te flattes de pouvoir mettre à exécution tes enlèvemens, & enfin tes démarches ordinaires. Cette déclaration fut un coup terrible pour Grumedan ; mais il n'y avoit point de remède à apporter, il fallut donc tourner toutes ſes idées du côté des attentions ; & quoiqu'il fût très-peu dans l'habitude d'en avoir, la beauté qui l'avoit frappé étoit de celles auxquelles on ne peut ſe diſpenſer de tout ſacrifier. Melinette, bien certaine de la ſauve-garde qu'elle avoit établie, courut avertir Romarin de tout ce qui ſe paſſoit. Au premier mot de rival & de génie, ſon cœur s'enflamma ; & ſans Melinette, il eût été ſur-le-champ ſe livrer à toutes les folies d'une jeune tête : heureuſement elle ſut le contenir. Elle lui repréſenta l'autorité du génie, & le danger

auquel ſa vivacité pouvoit même expoſer l'objet de tous ſes vœux ; elle lui promit que Grumedan n'entreprendroit rien qui pût lui déplaire, pourvu qu'il fût toujours inviſible, quand il feroit auprès de Pimprenelle. Quand elle eut exigé ſa parole, elle lui dit que Grumedan étoit le génie le plus ruſtre & le plus injuſte que l'on eût jamais vu ; elle lui apprit encore que ſouvent il avoit été puni de ſes injuſtices par le conſeil ſouverain des fées & des génies ; que tantôt il avoit été enfermé dans un arbre, pour n'en ſortir que quand l'arbre feroit abattu ou détruit par l'injure des temps ; que d'autres fois il avoit été mis ſous une groſſe pierre au fond d'une rivière, ſans pouvoir être délivré que par le dérangement de cette même pierre ; enfin, elle le mit au fait de cent punitions dont le détail feroit trop long, & qui n'avoient jamais pu l'amener à cette douceur ſi recommandable à un génie. Grumedan, qui craignoit les menaces de Melinette, fut donc obligé de chercher à plaire, & d'imaginer des amuſemens pour engager & ſéduire Pimprenelle ; il ne douta point de la réuſſite.

Pendant que la fée contenoit Grumedan, elle avoit impoſé au prince Romarin la

dure néceſſité de l'inviſibilité ; elle l'avoit averti que de cet article dépendoit ſa conſervation ; mais elle l'avoit aſſuré, pour le conſoler, qu'attendu la ſtupidité du génie, il pourroit avoir la conſolation de voir & d'entretenir Pimprenelle à tous les momens. Ce fut à quoi l'un & l'autre ne manquèrent point ; mais que fait une défenſe en amour? Elle empêche de jouïr de ce qui nous eſt accordé, & notre cruelle imagination n'eſt plus occupée que de ce qui nous eſt défendu.

Grumedan & Romarin, celui-ci ſous le nom de Melinette, à l'envi l'un de l'autre, donnoient à tous momens des divertiſſemens à l'objet de leur amour, & cherchoient à lui prouver tous les ſentimens dont ils étoient animés.

Romarin ſe ſervit d'abord de ces oiſeaux dont j'ai parlé, il leur fit à tous prononcer le nom de Pimprenelle, il le leur fit chanter dès le matin ; & réglant avec ſoin les ſons les plus heureux de leur goſier, tout l'air retentiſſoit à-la-fois du nom de la plus rare beauté, & tous chantoient l'amour diſcret & conſtant. Grumedan trouva que cette idée n'avoit rien de nouveau ; que les oiſeaux avoient toujours chanté depuis

que le monde étoit monde, & que les amans avoient tous entendu les hôtes des bois ne parler que de l'objet de leur amour. Il avoit lu quelques opéra nouveaux, pour le malheur de Pimprenelle ; & le peu de goût ou la présomption qu'il avoit, il l'avoit pris dans ces bons ouvrages; il voulut donc faire éclorre quelque chose qui fût absolument neuf; car le nouveau dans le genre des amusemens a des charmes inconcevables ; tel qu'il soit, quand on peut dire, cela n'a pas encore paru, tout est dit, & la chose doit être admirable. Il imagina fort agréablement de former un concert qui n'eût jamais été entendu, & qui lui fît à lui un plaisir infini. Ce fut la réunion de dix mille grenouilles que son grand pouvoir rassembla. Il leur inspira le peu qu'il imaginoit de l'harmonie, & ce qu'il croyoit savoir du goût du chant. Ce bruit affreux, ce croassement mille fois répété, lui causèrent un contentement que je ne puis décrire. Il ne pouvoit cacher la satisfaction qu'il éprouvoit; & tantôt sur le choix des concertans, tantôt le tour nouveau des paroles, mais toujours d'un ton importun, il répéta mille fois son propre éloge. Les paroles, dont il faisoit tant

de cas, lui avoient fait ſuer ſang & eau pour venir à bout de les produire, elles étoient cependant toutes des plus triviales; les voici à-peu-près, & telles qu'on me les a redites.

Adorable Pimprenelle,
Toujours plus belle,
Ah ! que vous allumez de feux
Dans mon cœur amoureux.

Un gros génie tel que Grumedan ne ſait point donner des bornes à ſon amour-propre, ni mettre une fin à ce dont il eſt flatté. Le concert fut donc auſſi long qu'un opéra italien l'eſt ordinairement, c'eſt-à-dire, qu'il dura près de cinq grandes heures, ſans qu'il y eût la moindre variété dans les paroles. Pimprenelle, comme on peut croire, ſeroit morte d'ennui, & du concert & de la longueur des répétitions, ſi Romarin n'eût été préſent. Il l'entretenoit avec ardeur pendant le temps que Grumedan étoit occupé à faire eſſouffler ſes grenouilles, auxquelles il ne donna pas le moindre relâche; l'on m'a fort aſſuré même, qu'il périt un grand nombre des concertans.

Romarin, pour amuſer la princeſſe, ſe

servit heureusement de la petite rivière dont j'ai parlé. Il fit paroître, (à la vérité en petit,) toute la flotte de Cléopâtre, précisément telle & tout aussi magnifique que l'histoire nous la dépeint. Tous les vaisseaux avec les voiles de pourpre se découvrirent de loin, en faisant toutes les manœuvres de l'ancienne navigation. Sur le plus beau & le plus riche de ces bâtimens, Cléopâtre se distinguoit par sa beauté ainsi que par sa magnificence; quand elle fut vis-à-vis de l'endroit où Pimprenelle étoit assise, tous les vaisseaux se mirent en ligne; & cette reine si fière débarqua, & vint présenter à la princesse cette superbe perle dont il est tant parlé dans l'histoire, en lui disant : vous êtes plus belle que je ne le fus jamais; que mon exemple vous serve à faire un meilleur usage de votre beauté. Pour-lors elle se rembarqua, & toute sa petite flotte, dont l'aspect étoit charmant, poursuivit sa route, & fut apperçue jusqu'à l'extrémité du petit jardin de la princesse. Grumedan étoit présent à ce petit divertissement : Je ne trouve rien de joli, dit-il, à toutes ces petites figures, ce sont des marionnettes; voilà bien des façons pour donner une perle; que ne di-

tes-vous, madame, que vous les aimez ? Auſſitôt il tira de ſa poche un grand ſifflet, & l'on vit à l'inſtant même l'eau de la petite rivière ſe groſſir, & devenir toute bourbeuſe; dans un moment il parut plus de cent mille huîtres à écailles, qui s'ouvrirent devant Pimprenelle, & dégorgèrent toutes à ſes pieds, qui plus, qui moins de perles, mais toutes admirables. Voilà des perles, cela, s'écria Grumedan, il eſt réel qu'il y en eut aſſez pour ſabler tout le jardin. Romarin, le lendemain, conſtruiſit tout-à-coup, pendant la promenade de la princeſſe, & lorſqu'elle y penſoit le moins, un cabinet de verdure ſimplement mêlé de fleurs, qui compoſoient le chiffre de Pimprenelle : par reſpect plus que par la crainte du génie il n'oſa pas y joindre le ſien; des ſiéges de mouſſe & de gazon, des ſources qui couloient dans les angles, & qui formoient un ornement naturel, ſans être aſſervis à une ſimétrie exacte, & dont le murmure & la fraîcheur étoient charmans, rendoient ce ſéjour délicieux. Le repas fut champêtre, mais les fruits les plus rares & le plus agréablement arrangés, en faiſoient le principal ornement. Quelques muſettes inviſibles chantoient l'amour, &

ne se faisoient entendre qu'à propos. Romarin lisoit si bien dans le cœur de Pimprenelle, qu'à la moindre apparence de longueur toute la musique cessoit. Un rossignol des favoris de la princesse, & qui réellement avoit la plus belle voix du monde, vola sur le fruit, & chanta des brunettes & des chansons à danser. Eh! qui t'en a tant appris, mon cher Rigdi, lui dit Pimprenelle? L'oiseau, bien instruit, lui répondit tout simplement, c'est l'amour. Grumedan eut de l'humeur pendant cette fête, il la trouva platte; il déclara que les musettes ne faisoient pas assez de bruit; il critiqua les oiseaux. Quoi, je verrai toujours des oiseaux! De plus, dit-il, qu'est-ce qu'une collation sans vaisselle & sans buffet? Effectivement, il en donna une le lendemain dans un autre coin du jardin. Il avoit bâti pendant la nuit un cabinet d'or massif. Les chiffres de la princesse & du génie n'étoient point oubliés, car le dedans & le dehors en étoient également semés. Il avoit encore eu plus de soin de ne pas oublier les buffets; il y en avoit en effet deux si prodigieusement chargés de richesses & de choses inutiles, que l'œil ne les pouvoit regarder. Le repas fut composé de

viandes chaudes, servies fort pesamment; tout étoit de la vieille cuisine. Grumedan mangea comme un diable, quoique Pimprenelle ne prît goût à rien. Au fruit, dans lequel il n'y avoit de remarquable que des assiettes volantes de diamans brillants; il dit : pour des chanteurs & de la musique, vous n'en aurez point, je n'aime le bruit que quand je le fais; mais vos beautés n'en seront pas pour cela moins célébrées. Pourlors, avec un sourire campagnard, il chanta les belles paroles qu'il avoit faites pour le concert des grenouilles : du moins il fit pour cette fois grâce de l'accompagnement. Romarin, dans l'envie de varier les amusemens de Pimprenelle, (il est vrai que c'étoit la première & la seule de ses intentions, la seconde pouvoit bien avoir pour objet les ridicules dont Grumedan savoit toujours se saisir quand on lui présentoit une nouvelle idée,) Romarin donc imagina de donner une fête pendant la nuit, & quoiqu'en eût dit Grumedan, il se servit encore des oiseaux, mais il employa tous ceux du pays, tant les grands que les petits; il les chargea de lampions diversement coloriés, &, suivant les ordres qu'il leur donna, ils partirent à-la-

fois, & lorſqu'on y penſoit le moins, & ſe réuniſſant dans l'air, ils formèrent en plânant, un temple où tous les ordres ſe diſtinguoient à merveille, de plus, on y liſoit ſans peine dans le fronton : *à la divine Pimprenelle.* Quand ce temple eût été ſuffiſamment remarqué, tous les oiſeaux ſe divisèrent ſans ordre dans le ciel, qu'ils remplirent d'une quantité infinie de lumières très-agréables à l'œil. Ils revinrent enſuite, ſuivant les ordres qu'ils en avoient reçus, à différens points de réunion, & formèrent un bouquet où toutes les fleurs étoient faciles à diſtinguer, ſoit par la préciſion du trait, ſoit enfin par les couleurs dont les lampions étoient chargés. Pendant le temps que le bouquet parut, d'autres oiſeaux, qui ne pouvoient être apperçus, parce qu'ils n'étoient chargés d'aucune lumière, répandoient dans l'air les eaux diſtilées des fleurs qui ſe deſſinoient à l'œil, ce qui produiſit une pluie délicieuſe non ſeulement pour le ſéjour de Pimprenelle, mais encore pour toute la ville, attirée par un ſpectacle auſſi nouveau de tout point.

Grumedan étoit ſpectateur de cette fête, il l'avoit aſſez mépriſée. Une jambe croi-

ſée ſur l'autre, le nez en l'air dans un fauteuil, il ne put s'empêcher de dire : Oh! pour des effets de feu, ſi vous en voulez, belle Pimprenelle, vous n'avez qu'à parler, vous en verrez demain de ma façon.

Ce demain produiſit une aſſemblée de toutes les exhalaiſons que l'on appelle communément des feux folets; il leur fit faire l'exercice dans une grande plaine que Pimprenelle voyoit de ſes fenêtres, après que Grumedan eut bien dit cent fois : cela eſt joli, ma princeſſe, n'eſt-ce pas ? Tout-à-coup il fit ſortir de terre un volcan, qui jeta feu & flamme, & qui répandit des torrens de feu dans la plaine; il orna cet agréable & galant ſpectacle de quelques ſecouſſes de tremblement de terre. Le gros rire qui lui prit de la frayeur de tout le peuple, ne ſe peut exprimer; il n'eſt pas poſſible non plus de répéter toutes les ſottiſes qu'il dit à ce ſujet. Mais, enfin, continua-t-il, la fête d'hier n'a pas été terminée. Tous les feux de l'hôtel-de-ville ſont couronnés par un bal, n'eſt-ce pas ? donc Melinette n'a rien entendu au divertiſſement qu'elle vous a donné. A ces mots il fit paroître le nombre de feux folets néceſſaire pour éclairer le jardin de la prin-

ceſſe, & Grumedan, enchanté de ſon imagination, fit commencer un bal, formé par tous les ifs du jardin. Il dura, pour ſon propre plaiſir, fort long-temps, même après le départ de Pimprenelle, qui s'étoit retirée tout auſſitôt que, ſuivant les conſeils de Melinette, il lui avoit été poſſible & honnête de le faire.

Voilà quels étoient à-peu-près les amuſemens que l'on donnoit à Pimprenelle; la pauvre princeſſe ſe déſoloit de l'importunité de Grumedan, & du chagrin de ne pas voir le beau Romarin, qui, de ſon côté, ſéchoit ſur pied de la contrainte où le réduiſoit le plus gros des génies. Perſonne, enfin, n'étoit content, car Grumedan, tout ſot & tout groſſier qu'il étoit, étant amoureux, voyoit bien qu'il importunoit; il ſentoit encore qu'il ne faiſoit aucun progrès dans le cœur de Pimprenelle, & ce même amour ne lui laiſſoit point ignorer que tout ce qu'il voyoit étoit bien vif & bien attentif pour n'être que les marques d'amitié d'une fée auſſi ſage que Melinette. Il devint donc jaloux, un peu tard à la vérité, mais, enfin, il le devint. La jalouſie, cette barbare déeſſe, ne ſe nourrit que de ſentiment, l'eſprit ne lui eſt point néceſſaire;

de plus, elle reſſemble à l'amour, pour trouver les moyens d'arriver à ſon but. Ceux qui ont reçu le plus d'eſprit en naiſſant, ſont ſouvent ceux qui ſont la dupe des panneaux les plus groſſiers. Grumedan, pour s'éclaircir des ſoupçons dont il étoit frappé, prétexta un départ pour des affaires de conſéquence. Il parut affligé d'être obligé de ſe ſéparer de Pimprenelle; enfin, il fit des adieux qui furent très-bien reçus. Quand on le crut bien éloigné, Romarin fut obligé de céder à la douce violence que lui fit la princeſſe de ceſſer d'être inviſible. A peine s'enivroient-ils du plaiſir de ſe revoir & de celui de s'aimer, que Grumedan ſortit tout-à-coup d'une platte-bande du jardin qu'il entr'ouvrit. La vue de Romarin autoriſa ſa jalouſie, & fit naître ſa fureur. Quelle ſatisfaction pour un homme brutal, que de voir ſa haine & ſon humeur fondées! J'ai vu quelques maris outrés de leurs découvertes, éprouver cependant une ſorte de plaiſir d'avoir eu raiſon. Grumedan leva ſa maſſue avec fureur, & donna un coup dont il eut aſſommé Romarin. Pimprenelle ne douta point que ſon deſſein n'eût été exécuté, & tomba évanouïe. Pour le prince, il ne put échapper au triſte ſort qui le me-

naçoit, que par les soins de Melinette, qui sut habilement le soustraire aux fureurs de Grumedan, & qui le transporta dans son palais des nues. Les soins du génie rappelèrent Pimprenelle à la vie, quoiqu'avec bien de la peine; mais que la connoissance, qui lui revint, fut douloureuse & pour l'un & pour l'autre! Pimprenelle ne voyant point Romarin, après s'être accusée elle-même du comble de malheurs qu'elle éprouvoit, ne déguisa rien au génie de la haine qu'elle lui portoit, & de l'amour qu'elle ressentoit pour son cher Romarin. Mille fois elle eût attenté sur ses jours, mais le génie étoit trop attentif à tous ses mouvemens, pour qu'il lui fût possible de rien entreprendre sur sa vie.

Mon cher Romarin, s'écrioit douloureusement Pimprenelle, vous n'êtes plus, & mon trop d'amour a causé votre malheur. J'ai voulu vous voir, il vous en a coûté la vie, &, pour comble de maux, on me force à vous survivre; Grumedan se glorifie de votre mort, & je ne puis, hélas, douter de mon malheur! si vous voyiez le jour, vous ne me le laisseriez pas ignorer, mon déseſpoir vous perceroit le cœur, vous, que j'ai vu mille fois pei-

né, pour le mal le plus léger que je ressentois. Votre délicatesse, votre parfait amour, vous permettroient-ils de m'abandonner au plus horrible des génies. L'absence de Melinette me prouve encore plus mon malheur, elle m'abandonne, elle qui ne m'aimoit que par rapport à vous, je suis pour elle un objet odieux. Que je vous pardonne bien, divine fée, de me détester, je me déteste moi-même! & pour me punir plus longtemps, vous ne voulez pas me donner la mort. Ces propos étoient ceux que Pimprenelle répétoit sans-cesse, & la présence de Grumedan en rendoit la vivacité plus éloquente. Il a pu paroître jusqu'ici dans cette véritable histoire, que Grumedan étoit aussi grossier & aussi amoureux qu'il lui étoit possible de l'être, par conséquent, la brutalité tenoit dans son cœur la place que la délicatesse occupoit dans le cœur de Romarin. Le génie souffroit au commencement ces reproches, avec une forte d'impatience; mais enfin il s'y accoutuma, & forma le projet le plus digne de son caractère. Vous faites mon malheur, petite Pimprenelle, je suis déterminé à faire le vôtre, n'en doutez point; vous aimerez, ou vous n'aimerez plus votre coli-

fichet de Romarin, mais vous ſerez ma femme, ſoyez de plus certaine que vous ne mourrez pas. La malheureuſe Pimprenelle n'ayant qu'un évanouïſſement à oppoſer à ces paroles, perdit connoiſſance. Le génie prolongea la durée de cet évanouïſſement juſqu'à ſon retour. Il ſortit de la retraite de Pimprenelle, & voulut faire une entrée dans le palais de Giroflée, digne du cas qu'il faiſoit de lui-même. Tout lourd qu'il étoit, il s'appeſantit encore, & monta ſur un char fait en eſpèce de charette, les roues étoient pleines & maſſives, & les brancards étoient gros comme les plus gros chênes; mais à la vérité toute la machine étoit d'or. Il commanda quarante-huit bœufs d'Auvergne les plus grands & les plus forts que ce pays ait jamais produit. Ils paroiſſoient ſuffire à peine pour le tirer, & le char tout maſſif qu'il étoit, sembloit ſuccomber ſous ſon poids. Il étoit appuyé ſur une maſſue, & tenoit ſur ſes genoux, avec une ſorte de négligence, un des plus grands lions de l'Afrique, comme bien des hommes à Paris ont coutume de tenir de petits chiens dans leur caroſſe pour leur tenir compagnie. Cet équipage parut à la porte de la ville, & prit le chemin du palais en-

viron ſur les ſept heures du matin; Giroflée étoit déjà botté pour aller à la chaſſe; pour Filagrane, il s'en falloit bien qu'elle fût éveillée ; à peine étoit-elle dans ſon premier ſommeil, & qui que ce ſoit à la cour, & le roi moins que tout autre n'auroit oſé la réveiller. Le roi ſe crut obligé d'attendre la viſite, & ſe débotta avec une peine extrême. La ville étoit grande, ainſi la marche fut longue, d'autant plus que l'affluence du peuple la retardoit à chaque pas. Quand les quarante-huit bœufs eurent pris leur tournant dans la grande cour du palais, Grumedan cria d'une voix déjà rauque naturellement, & dont il redoubloit encore le ſon : où eſt-il donc ce roi, que je lui parle, qu'on appelle ſa femme. Giroflée ne perdit pas un mot de ces paroles, elles lui parurent un peu rudes, mais ayant conſulté ſon piqueur favori, qui dans le fond étoit aſſez bon diable, il prit le parti de deſcendre de ſon appartement, & de venir lui-même voir ce qu'on lui vouloit. Quand il fut auprès de la voiture : touchez-là, lui dit Grumedan, en lui tendant la main ; touchez-là ; Giroflée, mon ami, me connoiſſez-vous? non, dit le roi, d'une voix aſſez embarraſſée. Je ſuis, dit-il, le

génie Grumedan, je viens pour faire votre fortune; montons là-haut, je vous parlerai. Pour lors il mit pied à terre, il ordonna aux bœufs de retourner à leurs affaires; ils se dételèrent d'eux-mêmes; & plus légers que des cerfs, ils s'enfuirent si promptement, qu'en un instant on les perdit de vue; pour lors, il donna un coup de sa massue sur son char, qui se convertit en un monceau de petite monnoie d'or qui a eu bien longtemps cours dans le royaume, & dont on voit encore quelques-unes dans les cabinets des curieux. Je donne cela, dit-il, pour boire à vos valets. Bref, il ne garda de son équipage, que le lion dont j'ai parlé. Les cris de tous ceux qui s'étouffoient pour avoir des pièces d'or, éveillèrent la reine; elle sonna pour faire tirer sur ceux qui lui portoient aussi peu de respect; mais quand on lui dit qu'il y avoit un monsieur qui demandoit à lui parler, elle crut que tout le monde avoit perdu l'esprit, d'autant plus qu'on lui parloit tout à la fois de bœufs, d'or, de massue, de grand homme, de lion; enfin, toutes ses femmes vouloient conter chacune une particularité de ce qu'elles n'avoient point vu, & de ce qu'on leur avoit confusément

couté. Pendant ce temps, le roi entretenoit le génie, & trouvoit sa conversation fort à son gré. Giroflée avoit inutilement demandé au génie ce qui pouvoit l'attirer à sa cour, mais il lui avoit toujours répondu qu'il ne le lui vouloit dire qu'en présence de la reine. On étoit donc venu plusieurs fois la prier de passer chez le roi, mais on ne pouvoit la déterminer à paroître; elle n'avoit point dormi, elle avoit la migraine. Comment oser se montrer, elle étoit faite comme un chien fou. Toutes ces minauderies ne touchèrent point le géant, il dit toujours qu'il étoit nécessaire qu'il l'entretînt; mais comme il avoit envie de lui plaire, il pria quelques courtisans, qui étoient debout dans la chambre, de lui porter sa massue, en la priant de vouloir bien la sentir, ce qui étoit, disoit-il, un remède éprouvé & souverain pour guérir la plus forte migraine. Ils furent obligés de la porter à quatre. Les choses extraordinaires trouvent grace quelquefois auprès des dames. Filigrane, avec un air à la fois de mépris & de complaisance, se fit approcher la massue; elle la sentit, & sa migraine fut dissipée sur le champ. L'on est en doute de savoir si ce fut précisément l'odeur de ce

bois qui opéra ce miracle, ou bien s'il le faut attribuer à la vue d'un grand nombre de parures qui tombèrent de la massue au moment que Filigrane s'en approcha : quoiqu'il en soit, un prodige aussi agréable détermina la reine, elle passa promptement son manteau royal par-dessus une robe à peigner, elle coëffa son vieux diadême de diamans de karat par-dessus son bonnet de nuit, elle mit promptement une tasse de rouge sur chacune de ses joues, c'est-à-dire, depuis la paupière jusqu'au plus bas du visage, & dans cet équipage, se cachant encore le nez avec un grand éventail à cause du grand jour, elle arriva dans la salle du trône, en tenant toutes sortes de mauvais petits propos. Le génie fut au-devant d'elle plus poliment qu'à lui n'appartenoit. Il se plaça au milieu du roi & de la reine ; toute la cour se retira par respect, & le génie leur dit alors : je m'appelle Grumedan, & je suis de la meilleure & de la plus ancienne maison des génies, mon pouvoir est mille fois au-dessus de ma force ; cependant, un si grand nombre d'avantages que je réunis en moi ont succombé, & n'ont pu résister aux charmes de Pimprenelle votre fille, je l'aime éperdûment ; je sais bien qu'elle ne

m'aime point, mais je ne puis vivre ſans elle. Un certain freluquet de Romarin, que vous avez connu, a ſu lui plaire, je crois qu'il ne ſera plus un obſtacle à mes déſirs, vu la façon dont je l'ai traité il y a quelques jours. C'eſt le fils cadet d'un petit roi qui n'a pas ſeulement une mine de cuivre dans ſes états. Quoiqu'il en ſoit, j'en ai purgé le monde. Vous croyiez que, ſi je le voulois abſolument, je n'ai pas beſoin de votre conſentement pour épouſer votre fille, mais il eſt néceſſaire que je l'obtienne à cauſe d'une certaine bégueule de Melinette, qui protégeoit le petit Romarin, & que j'ai quelque raiſon de ménager. Filigrane & Giroflée redoutoient également un gendre auſſi terrible que celui qui ſe propoſoit; cependant, avec un air aſſez embarraſſé, ils dirent au génie que ſon alliance leur faiſoit beaucoup d'honneur; mais qu'ils feroient bien aiſes de le connoître un peu davantage, afin que leurs ſujets n'euſſent point de reproches à leur faire de marier à un génie qu'ils ne connoiſſoient point, l'héritière préſomptive de la couronne. Grumedan leur répondit à cela : je veux bien vous accorder quelques jours pour faire connoiſſance avec moi; mais j'ai démêlé

dans votre efprit que la crainte de perdre votre royaume, vous inquiétoit plus que ce que vous m'avez allégué, allez, foyez tranquilles, je vous en donnerai foixante autres, fi vous les aimez. En attendant, je vais envoyer chercher votre fille, afin que vous la déterminiez vous-mêmes à me donner la main. A ces mots, il tira de fa poche le grand fifflet dont il s'étoit fervi pour appeler les huîtres (c'étoit fon inftrument favori) ; au bruit qu'il fit, fon grand lion qui l'attendoit tranquillement à la porte de la rue, arriva à fes pieds. Il ne craignoit pas qu'on le lui volât, car il avoit un collier à fes armes, fur lequel fon nom étoit écrit : ce qui, joint à de petits grelots, rendoit fa parure complette. Mirtil, lui dit-il, allez chercher la princeffe, amenez-la bien doucement ici tout-à-l'heure. A ces mots, Mirtil, d'une courfe légère, fut bientôt à l'extrémité des jardins. Il fe fit jour à travers des troupes qui gardoient la retraite de la princeffe. D'un coup de queue, il enfonça la porte, & chargeant la princeffe toujours évanouïe fur fon dos, qu'il rendit canapé tout autant qu'il pût, & tenant les habits dans fa gueule, il revint en moins d'un demi-quart-d'heure dans la chambre

du trône, où Grumedan, Giroflée & Filigrane avoient une converſation dans le fond aſſez triviale. Ce fut un ſpectacle aſſez ſingulier que celui de voir arriver cette malheureuſe princeſſe qui rendoit ainſi ſa première viſite à ſes parens. Grumedan lui fit alors ſentir le bout de ſa maſſue; à peine eut-elle ouvert ſes beaux yeux, qu'en appercevant Grumedan, elle fit un cri de douleur, & ſeroit infaillement retombée dans l'état dont elle ſortoit ſans le ſecours du flacon de Grumedan, c'eſt-à-dire célui de ſa maſſue. Les cris & les pleurs de Pimprenelle continuèrent, malgré les inconnus dont elle ſe voyoit environnée, car les grandes douleurs ne ménagent qui que ce ſoit au monde. Filigrane, malgré la douleur dont la princeſſe ſa fille étoit accablée, fut outrée de l'exceſſive beauté dont elle lui parut à elle-même: avec un faux air d'amitié & d'intérêt, qui n'eſt que trop commun dans le monde, elle propoſa de l'emmener dans ſon appartement, & de la faire mettre au lit pour la laiſſer repoſer, promettant de plus de lui parler de l'affaire dont Grumedan venoit de les entretenir; mais c'étoit bien plutôt pour ſe rendre maîtreſſe de ſa perſonne, & pour l'empêcher d'être admirée

admirée de toute la cour ; elle lui mit un grand mouchoir ſur le viſage, la prit pa- deſſous le bras, & la conduiſit elle-même dans ſon appartement ; elle fit tendre un lit de camp dans ſa garde-robe, & ne voulut pas que perſonne la ſervît, & ſous prétexte de la laiſſer repoſer, elle empêcha tout le monde de la voir. Pour le roi, il adreſſa la parole au génie, & lui dit : nous n'avons plus rien à faire ici d'aujourd'hui, voulez-vous que nous allions à la chaſſe ? mon équipage eſt prêt, & j'ai connoiſſance d'un des plus gros ſangliers ; le génie accepta la propoſition, l'on équippa pour ſon uſage, tout au plus vîte, les plus grands chevaux de caroſſe de la petite écurie, & nos gens partirent enſemble. Laiſſons-les chaſſer, prendre ou ne pas prendre, & revenons au beau Romarin.

Le lecteur ſe ſouvient de l'obligation réelle qu'il eut à la bonne Melinette, quand le génie le ſurprit avec Pimprenelle. Elle ne l'eut pas plutôt ſouſtrait à la fureur du génie, que le mettant ſur ſon char, elle le conduiſit dans ſon palais des nues, comme je l'ai déjà dit, mais on ignore qu'elle étoit ce château. C'étoit une eſpèce de retraite qu'elle avoit fait bâtir, & qu'elle préféroit ſouvent à l'ha-

bitation de la terre. Là, elle n'étoit détournée par aucun bruit, elle y travailloit, elle s'y repofoit, elle y faifoit enfin tout ce que bon lui fembloit : le palais étoit fuperbe, & comme il étoit fitué fur les nues les plus élevées, le foleil, dont les rayons n'étoient jamais obfcurcis, y brilloit fans ceffe dans toute fa pureté. Ce fut donc là que Melinette conduifit Romarin. Il ne fut fenfible, comme on peut le croire, à aucune des beautés, non plus qu'à la fingularité du palais. Quoi, difoit-il fans ceffe à Melinette, quoi, vous m'aimez, & je ne verrai plus Pimprenelle ! Quoi, vous me confervez la vie, & vous abandonnez une fi rare beauté à toutes les fureurs de Grumedan ! Raffurez-vous, mon cher Romarin, lui dit alors la bonne Melinette, tout étendu que peut être le pouvoir des fées, il eft, vous le favez, borné par quelques decrets du deftin. Croyez que tout ce que je pourrai faire pour vous, certainement je le mettrai en exécution. Je vous laiffe ici le maître, rien ne peut vous y manquer ; mes papillons & les hirondelles mes favorites ont ordre de n'obéir qu'à vous. Adieu, je vous quitte, que mon amitié vous faffe efpérer. Romarin ne trouva point que Melinette lui eût parlé

d'un ton aſſez poſitif ; il ne trouva dans les mots de conſolation qu'elle lui avoit dits que tout ce qu'il falloit pour s'affliger ; car la triſteſſe & le chagrin ont bien de l'art pour ſe nourrir. Il s'abandonna donc à toutes les idées les plus funeſtes. D'abord que la fée l'eut quitté, il ne douta point qu'il ne fût ſéparé pour jamais de tout ce qu'il adoroit ; & ne pouvant ſurvivre à ſa douleur, il ſe précipita mille fois, mais en vain, des fenêtres les plus hautes du palais ; il s'élança du haut de toutes les terraſſes. Les nues avoient ordre de veiller à ſa conſervation, elles n'eurent garde d'être ſans attention. Romarin, bien convaincu qu'il ne lui étoit pas poſſible d'attenter à ſa vie, donna cent fois les épithètes de cruelle & de barbare à Melinette ; & trouvant la clarté du ſoleil trop brillante pour la triſte ſituation de ſon cœur, il abandonna les appartemens les plus agréables & les plus magnifiques : ce qui ſe voit rarement dans les grands palais ornés & meublés avec le plus de goût ; il dédaigna, dis-je, ces ſuperbes lambris, & choiſit pour ſon habitation une des caves du palais, dans laquelle, à la vérité, l'obſcurité n'étoit point répandue ; mais ce n'étoit aſſurément pas ſa faute, ſi le jour le

ſuivoit. La clarté que l'on y voyoit, & l'air que l'on y reſpiroit, imitoient les brouillards épais de l'hiver ; je n'en puis donner une plus juſte idée, & ce fut là qu'il gémiſſoit à ſon gré, qu'il nommoit Pimprenelle, & qu'il appeloit ſans ceſſe la mort à ſon ſecours. Un jour que, plus affligé que jamais, il penſoit à ſa triſte deſtinée ; en ſe rappelant les beautés & l'eſprit de Pimprenelle, & qu'il ſe retraçoit le ſouvenir de ſon bonheur paſſé, il entendit chanter une voix qui ne lui étoit pas inconnue. Le ſon de cette voix le frappa, moins encore cependant que les paroles & que le nom de Pimprenelle ; c'étoit, en effet, un des couplets qu'il avoit faits pour ſon adorable maîtreſſe : il ſortit avec ardeur de ſa ſombre retraite. Au même inſtant le fidèle & charmant Rigdi parut à lui. La joie de Romarin ne ſe peut concevoir. Le fidèle roſſignol lui apprit qu'une hirondelle du palais qu'il habitoit avoit prié devant lui une de ſes couſines de faire une commiſſion pour elle ; qu'il avoit entendu dans leur converſation que Melinette avoit doublé le ſervice de ſon palais pour la garde du prince Romarin ; qu'il avoit donc appris le lieu de ſa demeure ; qu'il avoit eſpéré d'en inſtruire

Pimprenelle, & apporter ce soulagement à ses peines ; mais que, dans ce même moment, elle étoit évanouïe, & qu'elle avoit été plus de vingt-quatre heures sans connoissance. Il apprit alors au prince tout ce qui s'étoit passé depuis son départ, & tout ce qu'on a déjà lu. Fondant en larmes à cet endroit de son récit, il lui conta que, toute évanouïe qu'elle étoit, un grand lion l'étoit venue enlever; qu'il n'avoit pu savoir ce qu'elle étoit devenue, & qu'il avoit pris le parti de venir pleurer, s'affliger & mourir auprès de son cher maître. L'arrivée de Rigdi avoit été d'abord un des grands contentemens que Romarin pût avoir, les nouvelles qu'il apporta mirent le comble à ses malheurs. Ses désirs de mourir redoublerent; mais la douce conversaton de cet aimable oiseau étoit du moins une consolation pour ce malheureux amant. Voilà quel étoit au juste l'état de l'habitant du palais des nues.

Il me semble que nous avons laissé Grumedan & le roi Giroflée allant à la chasse de compagnie, ils y furent, en effet, le roi fort joliment monté, & le génie trottant sur un grand cheval de carosse, la chasse commença. Grumedan lâcha son grand lion.

Mirtil, & dans le même instant, le sanglier fut terrassé & mis en piéces. Le roi avoit beau crier : vous ne chassez pas dans les règles. Qu'importe, disoit Grumedan, pourvu que je le prenne. Les piqueurs levoient les épaules à de telles façons d'agir & de parler, & le roi leur répondoit (quand Grumedan ne les regardoit pas), & leur faisoit signe qu'il falloit pardonner quelque chose à un homme qui n'étoit pas encore au fait, & qui n'étoit qu'à sa première chasse. Ils revinrent au palais, ils soupèrent, comme font d'ordinaire tous les chasseurs, sans parler d'autre chose que de grandes bêtes, de chiens, de piqueurs, de chevaux, &c. Le génie proposa pour le lendemain une chasse à l'Ogre : il lui fut aisé d'en faire sentir l'utilité ; & la nouveauté du divertissement piqua le goût de tous les chasseurs.

Malgré l'exactitude de ceux qui m'ont donné des mémoires, & le soin que j'ai eu d'en rassembler, je suis obligé d'avouer que le détail de cette jolie partie n'est pas venu jusqu'à moi ; je sais seulement qu'il y eût un page de l'équipage qui fut mangé, & que l'ogre qui fut couru, n'en seroit pas demeuré en si beau chemin, si Grumedan ne l'eût assommé d'un coup de sa massue.

Après une auſſi belle chaſſe que le fut celle-ci, le génie, de retour au palais, fut voir la reine pour la prier de ſe déterminer promptement, & d'engager Pimprenelle à ſuivre ſes volontés. Il trouva Filigrane fort adoucie en ſa faveur ; l'ennui de voir ſa fille auſſi belle qu'elle étoit, avoit conſidérablement avancé le mariage. Ils en donnèrent les paroles à cette dernière entrevue, & les articles ſecrets furent que le royaume appartiendroit à Giroflée & à elle, pendant tout le cours de leur vie, & que Pimprenelle ne paroîtroit jamais dans aucun endroit où elle ſe trouveroit. Grumedan conſentit à tout ; pour achever de le contenter, on fixa le jour des nôces au ſurlendemain ; & pour donner quelque certitude à l'engagement que l'on prenoit, on ne trouva point de parti plus doux que celui de donner à la pauvre princeſſe le choix de l'époux, ou celui d'une coupe empoiſonnée qui ſeroit ſur l'autel dreſſée pour le mariage. Cette nouvelle n'effraya point Pimprenelle. Quelques gens de la cour, qui s'imaginent toujours que l'on ne peut ſe déterminer à la mort, attribuèrent la gaîté avec laquelle elle reçut cette nouvelle, à la plate joie des filles quand on les marie.

Grumedan, pour témoigner le contentement qu'il éprouvoit, sachant que Filigrane aimoit les fêtes, résolut de lui en donner une à elle & à toute la cour : il prit jour pour le lendemain, veille de ses nôces; on ignoroit absolument quel seroit le divertissement, car le génie n'avoit consulté personne; il n'avoit pas voulu que sa production pût être soupçonnée, par le plus léger avis. On arriva dans la salle des spectacles au moment qu'il en donna la permission; quand on fut placé, & que la toile fut levée, on vit avec une sorte de surprise le théâtre fermé par de gros barreaux de fer, qui laissoient cependant assez d'espace pour distinguer & pour voir le jeu des acteurs. Quel fut l'étonnement de toute l'assemblée, quand on vit paroître de grands ours qui, marchant sur les pieds de derriére, vinrent réciter une pastorale avec des habillemens & des parures tels qu'on les voit à l'opéra. On peut juger que le dessus, qui chantoit les premiers rôles de bergères, étoit une terrible basse-taille. Tout étoit complet, quant au nombre, & les chœurs étoient assurément bien remplis. Le premier acte fut exécuté assez tranquillement de la part des acteurs; mais pour les spectateurs, il est réel

qu'ils ne ſavoient où ſe mettre. Le balet qui ſuivit l'acte, fut même aſſez agréable, car il fut exécuté par de grands ſinges très-ſavans & très-adroits. La ſuite ne fut pas tout-à-fait auſſi bien repréſentée. Il y avoit dans la parole une ſcène de rivalité, les ours prirent la choſe au perſonnel, & le combat à mort commença dès ce moment. Il fut d'autant plus terrible; que les chœurs prirent parti, & que preſque tous les muſiciens périrent; pour lors on fit grand cas des grilles dont on s'étoit mocqué en arrivant.

Il n'y a rien de ſi commun dans le monde que de voir des gens, qui non-ſeulement font des ſottiſes, mais encore qui les ſoutiennent après les avoir faites ſans en vouloir démordre. Grumedan étoit de ce nombre; il ſoutint toujours que c'étoit par une réflexion auſſi fine que judicieuſe, qu'il avoit choiſi des ours pour repréſenter ſon divertiſſement. Si j'avois connu, diſoit-il, un animal auſſi propre au théâtre, puiſqu'il marche ſur les pieds de derrière, & plus méchant que l'ours, je l'aurois certainement préféré. Eh bien, dit-il, ils ſe ſont pris de querelle, cela eſt naturel, & ce n'eſt pas ma faute! Toutes ces pauvretés & plu-

ſieurs autres, que par pitié pour le lecteur je paſſe ſous ſilence, furent écoutées ; elles furent même applaudies, parce que le génie au lieu de fruits & de glaces, avoit fait ſervir à toute la cour des baſſins immenſes de grandes pièces d'or, & des corbeilles remplies de diamans ; l'on m'a fort aſſuré qu'il ne retourna rien aux offices.

Le lendemain de cette belle fête, jour deſtiné pour le mariage, Pimprenelle fut conduite dans la ſalle du trône ; elle marchoit au milieu de Giroflée & de Filigrane, qui ſe pinçoit très-inutilement les lèvres à deſſein de ſe les rendre rouges, & qui grimaçoit tout de ſon mieux, outrée des applaudiſſemens que la princeſſe s'attiroit. Quand ils furent arrivés au milieu de la ſalle, Grumedan parut avec une perruque à toupet, une bourſe énorme, un plus grand nœud de cravatte, vêtu d'une pluie d'argent, & tout farci de couleur de roſes, tel enfin, ou à peu près, que nous voyons que les étrangers s'habillent à leur arrivée à Paris, moitié ſur leur goût, moitié ſur la perfide parole de leurs tailleurs. Il étoit triomphant, & ne pouvoit s'imaginer que l'on pût préférer la mort à lui. Ce fut cependant ce qui lui arriva, car après l'alter-

native propoſée, Pimprenelle, ſaiſiſſant la coupe avec avidité, & levant ſes beaux yeux au ciel, s'écria d'une voix qui tira les larmes des yeux de tous les ſpectateurs, ô mon cher Romarin, que je m'eſtime heureuſe de perdre une vie que je ne puis paſſer avec vous ! Au moment qu'elle avaloit la trop fatale coupe, les fenêtres du palais s'ouvrirent, & Melinette parut éblouiſſante de gloire, montée ſur le nuage le plus brillant du ciel ; Romarin, beau comme le jour, lui ſervoit d'écuyer. Toute la cour demeura ſurpriſe, & même un peu éblouïe : Pimprenelle apperçut ſon amant, laiſſa tomber la coupe, & courut à lui. Grumedan voulut ſe mettre en défenſe d'abord qu'il vit paroître Melinette ; mais la fée paſſant du côté de ſon mauvais œil (car on doit ſe ſouvenir qu'il étoit borgne, quoique ſon ferment favori fût celui de dire toujours : *par mes yeux*) ; la fée, dis-je le prenant par un de ſes ſourcils, qu'il avoit très-bien fournis, l'éleva au milieu de la ſalle, & le fit gambiller quelque-temps pour marquer ſa ſupériorité ; pour lors elle le toucha de ſa baguette, & l'enferma pour mille ans dans la boule d'un chandelier de criſtal. Reçois le prix, lui dit-elle, & de ta férocité, &

du mépris que tu as fait de moi. Pour lors, elle maria nos amans, auxquels elle donna avec raiſon le royaume à gouverner; car Giroflée & Filigrane, à parler vrai, ne gouvernoient preſque plus. La générosité des nouveaux mariés, qui ne vouloient point accepter le royaume, ne put réſiſter aux ordres de Melinette, on donna au roi & à la reine dans leur retraite tout ce qui pouvoit convenir à leurs goûts. Pimprenelle & Romarin déclarèrent le fidelle Rigdi leur premier miniſtre. Ils furent adorés de leurs ſujets, ils eurent des enfans très-aimables; l'on dit qu'ils s'aimèrent toujours, & qu'ils furent parfaitement heureux du côté des ſentimens: je le veux croire.

LES DONS,

CONTE.

LA fée des Fleurs habitoit un palais, & tenoit une cour au milieu des fontaines & des jardins. Trianon & Marly ne ſont que d'informes copies de ce délicieux ſéjour. Les lieux que nous avons ornés & choiſis peignent ordinairement notre caractère : ainſi tout l'agrément de la nature raſſemblé dans cette aimable retraite, donnoit une idée de tous ceux de cette aimable fée. Les charmes de ſa ſociété ne ſe peuvent exprimer, mais les qualités de ſon cœur les égaloient pour le moins ; non ſeulement elle ſecouroit les malheureux, mais elle ſe plaiſoit à aller au-devant de leurs beſoins, & leur laiſſoit ignorer à qui ils en étoient redevables. Il lui ſuffiſoit d'obliger. Sa cour étoit compoſée de jeunes princes & de jeunes princeſſes (car elle aimoit beaucoup les

enfans). Elle les élevoit depuis leur tendre jeunesse, ou bien elle les faisoit venir auprès d'elle; à treize ans pour un sexe, à seize pour l'autre. Elle les douoit ordinairement du don qu'ils désiroient obtenir; c'étoit ainsi que la fée des Fleurs composoit sa cour, & vivoit dans les véritables délices du cœur & de l'esprit. Bien différente en ce point des autres fées, qui n'ont pas toujours connu le plaisir d'obliger, le seul qui puisse faire supporter l'autorité quand on est sage.

Sans entrer dans le détail de toutes les belles éducations qu'elle avoit faites, je ne parlerai que de Silvie, qu'elle aimoit autant qu'elle méritoit de l'être. Son enfance étoit naïve, son caractère étoit vif, mais il étoit docile: ces présens de la nature firent naître & nourrir son amitié pour cette aimable enfant. Quand Silvie fut parvenue à l'âge auquel la fée distribuoit ses dons, elle voulut lui faire connoître par elle-même, & sans l'avertir de son dessein, plusieurs des princesses qu'elle avoit douées, afin qu'elle pût décider plus sainement du choix qu'elle avoit à faire. Je veux, lui dit-elle, ma chère Silvie, que vous alliez passer quelque tems avec des princesses que j'ai douées de différens dons. Elles vous recevront bien, n'a-

yez aucune inquiétude; tout ce que vous avez à faire, c'eſt de me rendre compte à votre retour de l'impreſſion que leur caractère aura fait ſur vous. Silvie promit à la bonne fée d'exécuter ſes ordres, & de bien obéïr à la gouvernante qu'elle lui donna, & la quitta avec beaucoup de regret. Elle fut deux mois abſente; au bout de ce temps, la fée lui renvoya le même équipage de Papillon qui l'avoit conduite hors de ſa cour, & Silvie retrouva la bonne fée des Fleurs avec un contentement infini; elle répondit à toutes les queſtions qu'elle lui fit, & la remercia de toutes les bontés dont elle avoit été accablée à ſa conſidération. La fée lui ayant demandé un détail plus exact de ſon voyage, voici quelle fut à-peu-près la réponſe de Silvie.

Vous m'avez envoyée, madame, à la cour d'Iris; j'ai appris par d'autres femmes que c'eſt vous qui l'avez douée de la beauté; elle ſe loue à tous les momens de vos bontés, mais jamais elle n'en a fait le détail; il faut lui pardonner, on n'aime point à devoir ſa beauté à perſonne, du moins on n'en fait point l'aveu. J'ai remarqué que cette beauté que vous lui avez donnée, & qui m'a paru éblouïſſante, lui ôtoit abſolument l'uſage de

fon eſprit ; qu'en ſe montrant, & en ſe laiſſant voir, elle croyoit avoir tout fait. Quelque temps après mon arrivée à ſa cour, il lui eſt ſurvenu une maladie ; la crainte que ſa beauté n'en fût dérangée a rendu ſon mal peut-être plus conſidérable qu'il ne l'eût été : elle a réſiſté aux attaques de la maladie la plus violente ; mais ſon retour à la vie m'a paru le comble du malheur, puiſqu'en effet, cette beauté dont elle étoit ſi contente, s'eſt évanouïe au point de ne pouvoir ſe ſouffrir elle-même. Elle eſt enfin dans un ſi grand déſeſpoir, que vous m'en voyez toute attendrie, & que je vous conjure d'avoir pitié d'elle. Je lui ai promis de vous repréſenter ſon malheur ; il eſt d'autant plus grand, ajouta-t-elle, que j'ai eu le temps de l'entretenir, & que j'ai remarqué que les propos que la beauté qui étoit en elle rendoit ſupportables, & quelquefois même agréables, ne peuvent plus ſe ſoutenir. Ils ne vont point enfin avec la laideur ; elle le ſent, elle en convient elle-même ; & ſon eſprit, qu'elle n'a jamais occupé juſqu'ici, eſt continuellement agité de ſa douleur, ſans pouvoir être capable d'aucune autre choſe. Jugez donc, grande fée, continua l'aimable Silvie, ſi quelqu'un dans

sa nature a plus besoin d'éprouver vos bontés que la malheureuse Iris. Je suis contente de vos réflexions, lui répondit la fée, mais je ne puis la secourir, mon pouvoir est borné, & je ne puis douer qu'une fois.

Après quelque temps de séjour dans le délicieux palais de la fée, elle voulut que la jeune Silvie la quittât, & le voulut pour les mêmes motifs : les mêmes chagrins furent témoignés & ressentis ; mais d'abord que les papillons furent attelés, la jeune Silvie fut transportée avec sa gouvernante dans un autre royaume, c'étoit celui qu'habitoit la princesse Daphné ; Silvie trouva le moyen de donner un billet au premier papillon qu'elle rencontra, pour le porter à la fée, ce qu'il fit en effet. Par ce billet, elle la conjuroit de ne la pas laisser plus longtemps absente ; il n'y avoit cependant pas encore quinze jours qu'elle étoit partie du palais des Fleurs ; la fée lui accorda sa demande, & la fit revenir : Silvie, pour satisfaire à son devoir, & pour soulager son cœur, s'écria : Ah! madame, où m'avez-vous envoyée cette fois-ci? Chez une de celles qui m'ont demandé le don de l'éloquence, lui répondit la fée. Que l'éloquence sied mal à une femme, reprit Silvie, avec

vivacité ; il eſt vrai que la princeſſe Daphné parle en beaux termes, que ſes mots ſont juſtes & qu'ils ſont bien choiſis, mais elle ne déparle point ; elle commence toujours par charmer, & finit par ennuyer ; elle aime plus que tout, l'aſſemblée de ſon conſeil, car il lui fournit mille occaſions pour parler, que rien ne peut interrompre ; auſſi préfère-t-elle ce devoir de la royauté à tous les autres ; mais ce qu'il y a de plus étonnant, c'eſt qu'au ſortir du conſeil elle n'en eſt que plus fraîche pour toutes les converſations qui ſe préſentent. La fée des Fleurs vit bien que Silvie étoit ſuffiſamment dégoutée de l'éloquence ; elle lui donna le temps de ſe remettre de la fatigue qu'elle venoit d'éprouver, & malgré toutes les inſtances qu'elle pût faire pour ne plus voyager, la jeune Silvie fut obligée d'obéir encore une fois. La même voiture la conduiſit chez Silvanire, elle habita plus de trois mois la cour de cette princeſſe. Quand la fée imagina ſon retour néceſſaire, elle l'en avertit, & Silvie revint auprès d'elle avec le contentement qui nous rapproche de ceux pour leſquels nous avons une véritable & tendre amitié.

La fée curieuſe à ſon ordinaire, voulut

examiner les impreſſions que Silvie avoit reçues d'une princeſſe auſſi aimable que Silvanire, & qu'elle avoit douée du don de plaire : voici quelle fut la réponſe de ſa jeune élève.

Il m'a paru dans les commencemens de mon abſence, que Silvanire étoit la princeſſe de la terre la plus heureuſe, ornée par vos bontés de ce beau don de plaire, paré de l'éclat de la jeuneſſe, quelle mortelle, diſois-je, peut être plus heureuſe ſur la terre? mille amans empreſſés autour d'elle préviennent à chaque inſtant ſes plus foibles deſirs; les fêtes, la galanterie, les ſacrifices, l'oubli de toute la terre, enfin tout ce qui peut flatter l'amour-propre lui eſt ſans ceſſe offert. J'ai commencé par être perſuadée que j'obtiendrois de vos bontés un pareil don. Quoi? vous ne comptez pas me le demander, reprit la fée? Non, madame, en vérité, ajouta Silvie, & voici les raiſons qui m'en empêchent. Séduite donc au commencement par les apparences de la ſituation de Silvanire, j'ai trouvé à tous ces amans l'eſpèce la plus agréable de l'humanité; il m'a paru que l'autorité que Silvanire avoit ſur eux étoit le comble de la félicité; mais après avoir fait une plus grande con-

noissance avec la princesse, j'ai vu que son bonheur n'étoit point réel, que son cœur n'étoit pas satisfait, & que les dissipations de l'amour-propre n'étoient pas suffisantes pour occuper son cœur; j'ai compris que Silvanire abusoit du don de plaire, & que ce qu'elle pratiquoit étoit la coquetterie, pour laquelle vous m'avez inspiré tant d'horreur; non-contente des découvertes que j'ai faites par l'examen de Silvanire, j'ai suivi les impressions que ses procédés avoient faites sur ceux qui lui étoient le plus vivement attachés; j'ai vu que peu à peu leur flamme se rallentissoit, que les bontés, les attentions, les agaceries qu'elle étoit obligée de faire pour entretenir leur passion ne faisoient plus sur eux aucune impression, qu'ils cessoient d'en être flattés, & qu'en remarquant que toutes ces choses étoient générales, ils étoient honteux d'en avoir été les dupes, & que souvent le mépris étoit leur dernier sentiment.

Je suis contente de vos réflexions, lui dit la fée des Fleurs, jouissez du repos de mes jardins & des charmes réels de la vie que l'on mène ici. Silvie reçut ces ordres avec satisfaction, mais tout ce qu'elle avoit vu & qui ne l'avoit pas contentée, l'em-

barrassoit extrêmement, car elle ne pouvoit se déterminer sur la demande qu'elle avoit à faire.

Au bout d'un certain temps, la fée voulut encore qu'elle s'éloignât, & la docilité de Silvie fut obligée d'y souscrire; même départ, même voiture, mêmes adieux, mêmes regrets, semblable retour & semblables plaisirs de la part de Silvie en retrouvant l'aimable fée. Pareilles questions de sa part, auxquelles voici la réponse de Silvie.

J'ai été reçue, comme vous l'eussiez été vous-même par Aglaé, chez laquelle vous m'avez envoyée. Elle a mis en usage cette vivacité dont vous l'avez douée. Tout ce que le brillant de l'esprit & celui de l'imagination peuvent avoir de séduisant, Aglaé me l'a montré presqu'en un moment: cette envie de me plaire étoit fondée sur l'obligation qu'elle vous conserve: mon amour-propre en a cependant pris une partie pour lui. J'ai été éblouïe, je l'avoue, de la façon enjouée avec laquelle elle fait occuper toute sa cour, & ce don de vos bontés m'a paru éviter tous les inconvéniens des autres, dont vous avez voulu que j'aie jugé par moi-même. Pendant huit jours je n'ai pas imaginé que je pusse désirer autre

chose, & cet agrément m'a paru un des plus essentiels pour la société : cependant, un plus long examen d'un tel caractère m'engage à ne vous le point demander. Et quelles raisons avez-vous pour exclure ce don de ceux que je peux vous accorder, lui demanda la fée ? J'ai remarqué, lui répondit Silvie, que cette extrême vivacité a pour la société les mêmes défauts que la coquetterie a pour le sentiment ; c'est-à-dire, que ni l'un ni l'autre ne peuvent donner une satisfaction pleine & entière ; de plus, je me suis accoutumée peu-à-peu à cette vivacité, elle a cessé de me surprendre, ensuite elle m'a dégoûtée, parce que j'ai remarqué que souvent, pour l'entretenir, on disoit des choses trop à la légère, qui par conséquent devenoient dangereuses, & je me suis enfin apperçue que cette même vivacité avoit souvent besoin du secours de l'intrigue pour se soutenir, & plus souvent encore de celui des tracasseries ; & qu'enfin la vivacité employoit tout, sans admettre aucune distinction. La fée ne contredit point aux sages réflexions de Silvie, elle leur donna des éloges, & s'applaudit elle-même de la bonne éducation qu'elle lui avoit donnée.

Mais quand le temps de la douer fut venu, & que la fée eut convoqué, pour aſſiſter à cette ſolennité, toute la jeune aſſemblée au milieu de laquelle elle aimoit à ſe trouver, Silvie lui demanda un *eſprit pareſſeux*, & l'obtint.

Ce caractère eſt divin ; il conduit ordinairement à la tendreſſe & à tous les agrémens de la vie dans tous les âges.

Ce ne fut point par amour-propre, comme mille autres, que Silvie ne demanda point la beauté, indépendamment de l'exemple d'Iris, qui l'en avoit dégoutée. Elle réuniſſoit la gentilleſſe à la beauté ; elle étoit faite de façon que lorſque ſes attraits étoient dérangés par quelqu'incommodité, ou par quelque chagrin, ce que l'on pouvoit dire de plus fort, en parlant de ſon changement, ſe réduiſoit à dire : Silvie eſt bien belle aujourd'hui, j'en ſuis inquiet; & quand au contraire la joie & la bonne ſanté régnoient en elle, les grâces & la gentilleſſe produiſoient le plus joli de tous les viſages.

Silvie jouit donc pleinement du don de la fée, & de la ſageſſe du ſouhait qu'elle a formé.

NONCHALANTE
ET
PAPILLON,
CONTE.

IL y avoit une fois un roi & une reine qui vécurent dans la plus grande union, & cette tendre union ſuccéda à la paſſion la plus vive & la plus traverſée dont on ait jamais entendu parler. La reine, qui ſe nommoit Santorée, méritoit, par les grâces de ſa perſonne, par celles de ſon eſprit, & ſurtout par la tendreſſe de ſon cœur, tous les ſentimens que Gris de Lin ſon mari avoit pour elle. Ce prince étoit d'autant plus aimable, qu'il avoit conſervé ſur le trône toutes les vertus & tous les agrémens d'un particulier; auſſi l'on ne peut douter qu'une fée n'eût préſidé à ſa naiſſance. En effet, cette

cette fée, sans avoir été contredite par aucune de ses compagnes, après avoir évoqué tous les parens morts de Gris de Lin, avoit pris de chacun d'eux une vertu, aussi bien qu'un agrément, pour former le caractère d'un prince qu'elle vouloit obliger; mais malheusement elle donna la dose de tendresse un peu trop forte: les malheurs des honnêtes gens n'ont presque point d'autre principe. Quoiqu'il en soit, jamais prince ne fut plus heureux que Gris de Lin. Il aimoit, autant que l'on peut aimer, un objet digne de son amour: cet aimable objet répondoit parfaitement à sa tendresse, & de plus, il étoit roi d'un fort beau royaume; mais tant de faveurs de la fortune ne peuvent être d'une longue durée. La belle Santorée, en mettant au jour une fille charmante que l'on nomma Nonchalante, fut extrêmement malade. Le roi, par amour-propre pour sa mère, ne voulut point qu'on douât ce gage de leur union. Il ne douta pas que, pour peu qu'elle ressemblât à Santorée, elle ne fût préférable à toutes les princesses de la terre. Mais les fées ne rendent pas toujours aux sentimens la justice qui leur est due. Il leur parut que ce procédé entreprenoit sur leurs droits; & pour en

punir le roi, elles augmentèrent la maladie de la reine. Elles annoncèrent à l'infortuné Gris de Lin les ſuites funeſtes de cette maladie, & la reine mourut. Il eſt conſtant que, ſans la petite Nonchalante, rien au monde n'auroit pu déterminer le roi à ſurvivre à une épouſe ſi tendrement aimée. Il conſentit donc à vivre pour cette ſeule raiſon; mais ce fut avec une ſi grande triſteſſe, qu'il devint incapable de toute affaire. La fée Lolotte, malgré ce qui s'étoit paſſé, ſe chargea de l'éducation de la petite princeſſe, & de celle du prince Papillon, neveu de Gris de Lin, que l'on avoit envoyé, preſqu'au berceau, à la cour de Gris de Lin ſon oncle, parce qu'il s'étoit trouvé orphelin. Quoique l'on ne négligeât rien pour l'éducation de ces deux enfans, ils prouvèrent l'un & l'autre que les ſoins que l'on prend ne peuvent qu'adoucir les défauts de la nature, ſans les détruire abſolument. Nonchalante, belle & jolie tout enſemble, parfaitement bien faite, avec un eſprit capable de tout, avoit pour tous les événemens un fond d'indifférence qu'il ſeroit difficile d'exprimer. Papillon, au contraire, charmant par ſa figure, abuſoit de ſa vivacité; il ſaiſiſſoit juſqu'aux plus grandes ba-

gatelles avec une rapidité ſurprenante, & les abandonnoit avec une pareille promptitude. Comme ces enfans étoient à-peu-près du même âge, ils parvinrent en même temps à celui auquel les peuples pouvoient s'intéreſſer à eux, & former des projets convenables à leurs caractères. Alors les ſentimens ſe trouvèrent partagés; les gens tranquilles & amateurs de la paix voyoient dans Nonchalante toutes les vertus qu'ils déſiroient à leur reine; & ceux que le mouvement animoit, & les partiſans de la gloire du royaume, eſpéroient tout d'un prince tel que Papillon. Ces différentes façons de penſer annonçoient infailliblement une guerre civile & la diviſion dans l'état: on devoit d'autant plus l'appréhender, que l'intérieur du palais n'étoit pas tranquille. Ces deux aimables enfans, en ſe rendant juſtice ſur leurs agrémens, avoient cependant l'un pour l'autre un éloignement extrême cauſé par l'oppoſition de leurs caractères; & cette contrariété devenoit un obſtacle invincible au mariage que tout le monde déſiroit, & qui pouvoit ſeul calmer tous les eſprits. Papillon, qui avoit beaucoup d'eſprit, ſentit, quoique dans un âge très-peu avancé, les avantages qu'il pouvoit tirer du parti qui ſe

déclaroit hautement en ſa faveur ; mais ſoit qu'il fût déterminé par un ſentiment d'honneur, à ne point faire tort à ſa belle couſine, ſoit qu'il voulût ſatisfaire ſa vivacité & ſa légèreté naturelle, il forma le deſſein de chercher les aventures, & de voyager *incognito*. Auſſitôt que cette idée ſe préſenta à ſon eſprit, il la mit en exécution : heureuſement pour lui elle lui vint étant à cheval ; car s'il eût été pied à terre, peut-être ne ſe ſeroit-il pas donné le temps d'en demander un à ſon écuyer : il partit donc ſans avoir d'autre projet que celui de s'éloigner ; il ne fut d'abord occupé que du ſoin de ſortir du royaume. Ce départ inopiné mit tout l'état en trouble, & l'on regreta généralement un prince d'une auſſi grande eſpérance, & dont on ignoroit abſolument la deſtinée. Tout inſenſible qu'étoit Gris de Lin à tous les événemens de la vie, il fut touché de cette perte ; & quoiqu'il ne pût voir la princeſſe ſa fille ſans verſer des torrens de larmes, il voulut juger par lui-même de ſes talens & de ſa capacité ; mais indépendamment de la pareſſe d'eſprit avec laquelle elle étoit née, elle avoit auprès d'elle une fée qui la gâtoit tout autant que ſi elle eût été ſa grand-mère. Cette fée avoit conçu

pour Nonchalante, depuis le moment de sa naissance, une amitié mal entendue, souvent plus dangereuse que la haine. Gris de Lin s'en apperçut, & ne put s'empêcher d'en faire des reproches à la bonne Lolotte. Il la fit convenir de ses torts, & elle lui promit de ne plus nourrir l'indifférence de la princesse. En effet, elle tint parole, & depuis cet instant, la pauvre Nonchalante eut beaucoup à souffrir : on l'obligea de s'occuper du soin de sa parure, du choix de ses étoffes, & de la variété de ses plaisirs; mais plutôt que d'entrer dans le moindre détail, elle portoit ses vieux habits, demeuroit dans le plus grand négligé, & ne pensoit jamais à se montrer en public. On n'en demeura pas là, Gris de Lin voulut qu'on lui parlât des affaires de son royaume, & qu'elle parût au conseil pour y donner son avis, & se mettre par ce moyen au fait du gouvernement. Alors son palais, ses états lui devinrent à tel point importuns, qu'elle conjura Lolotte de l'emmener hors d'un pays où tout lui étoit devenu insupportable. La fée refusa d'abord avec beaucoup de fermeté de satisfaire cette fantaisie; mais que ne peuvent point les larmes de la plus jolie enfant du monde, quand elle est aimée!

Lolotte lui accorda enfin ſa demande ; & ſans lui faire quitter un canapé qu'elle préféroit à toutes les commodités de ſon appartement, elle l'enleva, & la conduiſit dans ſa grotte. Ce ſecond départ mit tous les ſujets au déſeſpoir, & Gris de Lin en fut auſſi touché qu'il le pouvoit être. Mais revenons à Papillon, & voyons ce que ſa vivacité lui fit rencontrer.

Quoique les états de Nonchalante fuſſent d'une grande étendue, le cheval de ce jeune prince eut aſſez de force pour les lui faire traverſer : ce fut auſſi tout ce qu'il put faire ; car à peine étoit-il hors de la frontière, qu'il ſe rendit. Papillon fut donc obligé de marcher à pied ; & quoique cette façon de voyager ne répondît point à ſa vivacité, il fallut cependant s'y déterminer. Il ſe trouvoit alors dans une forêt dont l'antiquité reſpectable inſpiroit une ſecrette horreur : il ſuivit un chemin qui lui parut aſſez fréquenté ; & malgré toute la diligence dont il étoit capable, il fut ſurpris par la nuit : une petite lumière qu'il apperçut ſuſpendit ſa laſſitude : il voulut s'en approcher ; mais plus il faiſoit d'efforts pour y parvenir, & plus il lui paroiſſoit qu'elle s'éloignoit ; les inégalités du terrein & l'épaiſſeur du bois la déroboient ſouvent

à ses yeux : quelle situation pour un prince extrêmement vif qui n'étoit jamais sorti d'une cour, & dont par conséquent on avoit toujours prévenu les desirs ! Aussi l'on peut dire qu'il soutint cette traverse avec une impatience extrême. Enfin n'en pouvant plus de faim & de lassitude, il arriva tout auprès de cette lumière, vers laquelle il dressoit depuis si longtemps ses pas : elle le conduisit à une méchante chaumière, il y frappa rudement, une vieille femme lui répondit; mais comme elle ne venoit point assez promptement, il redoubla ses coups, & parla d'un ton d'autorité (car c'est avec peine que l'on en perd l'habitude) : la vieille cependant n'en alloit pas plus vîte, elle répondoit toujours simplement & avec douceur à tout ce qu'il disoit en dehors, *patience* : elle paroissoit déterminée à lui ouvrir; mais elle fut encore longtemps avant que de lui faire ce plaisir; il l'entendoit qui chassoit son chat, dans la crainte qu'il ne sortît en ouvrant la porte : il distinguoit clairement, par la conversation qu'elle avoit avec elle-même, qu'elle retournoit sur ses pas pour moucher sa lampe, afin de mieux distinguer celui qui frappoit à sa porte; & s'appercevant alors qu'il ne se trouvoit pas

assez d'huile dans la lampe, elle se crut obligée d'en remettre ; en un mot, elle fit mille autres choses semblables en répondant toujours, *patience* ; quelquefois elle ajoutoit seulement, eh ! mon dieu, patience, & ce ne fut enfin qu'après bien du temps, que cette porte s'ouvrit. Le prince ne trouva dans cette cabanne que l'image de la pauvreté, & pas la moindre apparence de nourriture. Cet aspect le mit presqu'au désespoir ; il témoigna à la bonne vieille son extrême fatigue & l'excès de son appétit, mais elle ne lui répondit point autre chose que ce triste mot de patience ; cependant, venant à l'examen des secours qu'elle pouvoit lui donner, vous aurez, lui dit-elle d'un ton doux, une botte de paille pour vous coucher : la voilà, continua-t-elle, derrière la porte (qu'elle avoit eu grand soin de refermer), & de quoi manger, répondit brusquement Papilion ? Attendez, lui repliqua-t-elle, patience, je vais cueillir des pois dans le jardin ; nous les écosserons paisiblement, ensuite nous allumerons du feu, & puis quand nous les aurons bien fait cuire, nous les mangerons sans nous presser ; & puis je serai mort, ajouta le prince ; dame, je ne vais pas plus vîte, moi,

reprit doucement la vieille, non sans ajouter encore selon sa louable coutume, donnez-vous patience, qui pour cette fois fut suivi du proverbe : *tout vient à point qui peut attendre ;* toutes ces choses étoient bien dures à souffrir, aussi Papillon étoit-il dans un état violent ; mais que faire, il falloit bien en passer par-là ; allons cueillir les pois, dit alors la bonne femme, prenez la lampe pour m'éclairer ; le prince lui obéit, mais sa promptitude éteignit plusieurs fois la lumière, il fallut la rallumer à deux petits charbons presqu'éteints & couverts d'un peu de cendre proprement ramassée dans le milieu de la cheminée ; & enfin après bien des peines, les pois furent cueillis ; on revint à la maison, on parvint à les écosser, & quand le feu fut allumé, ce qui fut encore très-long, il fallut les compter, car la vieille ne voulut absolument en faire cuire que cinquante-quatre ; le prince eut beau représenter la médiocrité de ce nombre, & combien un pois de plus ou de moins étoit de peu d'importance. Il fallut encore en passer par-là ; les pois tombèrent plusieurs fois par la vivacité du prince, par conséquent il falut non-seulement les ramasser, mais encore en vérifier le compte ; enfin on les mit sur le feu ;

& quand ils furent presque cuits, la bonne femme tira des balances d'une vieille armoire, prit un petit morceau de pain, & se mit en devoir de le partager & de le peser, mais Papillon ne lui en donna pas le temps; il se jeta dessus, le mangea, & lui dit à son tour, *patience*. « Vous croyez plaisanter, » lui dit-elle toujours doucement, mais » non; vous me nommez véritablement, » & vous apprendrez bientôt à me connoî» tre ». Ils soupèrent cependant, & les vingt-sept pois qu'il eut pour sa part, & qu'elle lui donna bien exactement, joints à quelques verres d'une eau très-claire, le nourrirent à merveille, & il dormit du sommeil le plus tranquille sur la paille qu'elle lui avoit promise; le lendemain matin, elle lui donna pour déjeûner du pain bis & du lait qu'il mangea de tout son cœur, enchanté qu'il ne se trouvât à ce repas ni rien à cueillir, ni rien à compter; ensuite il la pria de lui apprendre qui elle étoit. J'y consens, lui répondit-elle, mais celà sera bien long. Eh bien, reprit le prince, si cela est, je vous en quitte; mais, continua la vieille, il faut à votre âge écouter les vieillards, & vous accoutumer à la patience, mais, mais, dit-il, d'un ton d'impatience, il ne

faut pas non plus que les vieillards nous excèdent ; dites-moi ſeulement, continua-t-il, quel eſt le pays où je me trouve ? Volontiers, lui répondit la vieille ; vous êtes dans la forêt de l'Oiſeau noir, & c'eſt là qu'il rend ſes oracles. Un oracle, dit le prince, je vais le conſulter ; il voulut donner quelqu'argent à la vieille, mais elle le refuſa ; il le jeta ſur la table, & partit comme un éclair ſans avoir demandé le chemin de ce qu'il avoit envie de voir ; il prit à tout haſard le premier ſentier qui ſe préſenta devant lui, & toujours courant, & ſe perdant ſouvent, il s'éloigna ſans regret d'une maiſon qui lui avoit encore moins déplu que le caractère de celle qui l'habitoit ; il marcha quelque temps au haſard, mais enfin il apperçut dans l'éloignement un grand bâtiment qui dominoit ſur toute la forêt, & dont la couleur étoit noire : cet objet, auſſi lugubre que ſingulier, lui parut le temple où ſe rendoit l'oracle qui le faiſoit courir ; il marcha cependant encore longtemps, & fort peu avant le coucher du ſoleil, il arriva aux premières grilles du palais noir ; il étoit environné de pluſieurs enceintes de bâtimens & de foſſés, dont les eaux & les pierres qui les revêtiſſoient étoient de cou-

leur assortissante au temple; quand il fut à la première porte, il lut sans peine une inscription écrite en gros caractère de fer rouge, qui contenoit ces paroles : *mortel curieux de ta destinée, frappe sur le timbre noir, & sois soumis à mon culte.*

Le prince, pour exécuter cet ordre, ramassa une grosse pierre, & la lança contre le timbre qui rendit un son terrible & caverneux; à ce bruit, la porte s'ouvrit & se referma avec une rapidité prodigieuse dès qu'il fut entré; dans le même instant il partit des bâtimens voisins plusieurs millions de chauve-souris, dont les cris & l'obscurité qu'elles répandirent dans l'air, augmentèrent infiniment l'horreur de ce lieu : tout autre que Papillon en eut été effrayé; mais il marcha d'un pas ferme & déterminé jusqu'à la seconde grille, que soixante nègres couverts de grands voiles noirs lui vinrent ouvrir; il voulut leur parler, mais il reconnut que son langage leur étoit tout-à-fait étranger : ce tourment, qu'il ne connoissoit pas encore, de penser vivement & de ne pouvoir se faire entendre, lui rappela tristement le souvenir de la bonne femme, *patience;* mais ce ne fut pas tout, car il fut encore obligé de se soumettre à ces

soixante nègres qui le désarmèrent; après cette affligeante cérémonie, il fut conduit très-civilement par les ministres noirs dans un appartement magnifique, où l'ébène, le jai & les teintures noires brilloient à l'envi: réduit à parler par signes, il exprima le besoin qu'il avoit de manger, & par signes aussi on lui fit entendre que, dans quelques heures, il seroit satisfait : en effet, on vint le prendre (toujours avec autant de respect que de lenteur) pour le conduire dans une espèce de réfectoire; il s'y plaça aussi bien que tous les nègres à l'endroit qui lui étoit destiné, il vit quelques plats posés devant lui, ils étoient de différentes couleurs, mais tirant toujours sur le noir; il en voulut prendre un pour satisfaire au plutôt sa faim, mais il s'apperçut qu'il étoit comme tous les autres attaché à la table, & il remarqua que sa nouvelle, mais lugubre compagnie, se servoit d'un chalumeau, & que le plus doucement du monde chacun suçoit sa portion; il fallut donc employer le chalumeau qu'il trouva devant lui, & manger d'une façon si peu conforme à sa vivacité. Après le soupé, on passa dans une salle, où les nègres deux à deux s'établirent à un jeu d'échecs, dont il fut obligé d'être

le témoin ; quand on eut fini la dernière partie, qui fut très-disputée, & par conséquent infiniment longue, on le conduisit dans son appartement, toujours avec la même lenteur & toujours avec le même respect. L'espérance de consulter l'oracle & celle de sortir de ce triste séjour l'éveillèrent de grand matin, il témoigna l'envie qu'il avoit d'aller au temple ; mais sans lui rien répondre, on le conduisit aux bains, en lui faisant entendre qu'il falloit se purifier; il se déshabilla promptement, & voulut se précipiter dans l'eau, mais tous les nègres l'arrêtèrent, & ne lui permirent d'y entrer qu'à la hauteur d'un pouce, & ce fut avec bien de la peine & beaucoup de chagrin pour lui, qu'on lui fit entendre que son bain augmenteroit tous les jours d'une pareille mesure. Quand il fut convaincu de cette triste nécessité, il perdit absolument patience; il conjura, pressa par signes, & parla même, quoiqu'il fût bien assuré que l'on n'entendoit rien de ce qu'il disoit; mais tout fut inutile, il fallut se soumettre, & soixante jours se passèrent à rendre son bain complet. Toujours mangeant avec un chalumeau, toujours observant le silence, toujours conduit & complimenté

lentement, & toujours voyant jouer aux échecs, le jeu qui de tous lui étoit le plus antipathique : enfin, il parvint au bonheur d'avoir de l'eau jusqu'au menton, & le lendemain de cet heureux jour, les nègres revêtus de leurs voiles noirs, ayant chacun une chauve-souris sur la tête, marchèrent à petits pas, en chantant du nez un cantique des plus lugubres ; ils arrivèrent avec le prince, à la grille qui les séparoit de l'intérieur du temple. A leurs chants, une autre troupe de nègres, mais qui marchoit beaucoup plus lentement encore, vint recevoir le malheureux Papillon ; toute la différence qu'il pût remarquer entre ce dernier cortège & le premier, c'est que ceux qui composoient celui-ci avoient chacun un corbeau sur le poing, dont le croassement devenoit insupportable ; on prit alors le prince sous les bras, moins pour lui faire honneur que pour le contenir. Après une très-longue marche, on arriva aux premiers degrés du temple ; le prince crut être à la fin de ses peines ; mais on fut encore plus de deux heures à lui donner le voile noir ; après quoi il parvint enfin dans le temple, où il fut encore au moins autant de temps spectateur des différentes prières que l'on y

fit : l'impatience du prince s'étoit convertie il y avoit déjà longtemps, en des baillemens continuels & vraisemblablement scandaleux ; mais rien n'étoit capable d'interrompre l'ordre des cérémonies ; & quoiqu'il en fut le principal objet, on ne s'étoit point du tout occupé de l'ennui qu'il témoignoit avec si peu de modération. L'intérieur du temple étoit comme l'extérieur, revêtu du marbre le plus noir ; un grand rideau tout aussi noir que le reste le séparoit en deux parties : après les fumigations les plus épaisses, ce rideau fut tiré, & l'oiseau noir parut dans toute sa majesté ; c'étoit une espèce d'aigle, mais beaucoup plus gros qu'un rock ; il étoit perché sur une barre de fer qui traversoit le temple. A son aspect, tous les nègres se prosternèrent, n'osant soutenir ses regards ; quand il eut trois fois battu des aîles ; & que trois fois le temps se fut éclairci, il prononça distinctement ces mots dans la langue de Papillon : *Prince, tu ne peux être heureux que par ce qui t'est opposé.* Aussitôt que ces paroles eurent été prononcées, le rideau se referma, & tous les nègres, tant de l'intérieur que de l'extérieur du temple, vinrent très-respectueusement le baiser des deux côtés,

Après cette longue cérémonie, on lui donna un corbeau noir ſur le poing, & on le reconduiſit tout auſſi lentement à la grille, qui s'ouvrit comme la première fois. Là, il rendit ſon corbeau, & fut remis entre les mains des premiers nègres; une chauve-ſouris ſe plaça d'elle-même ſur ſa tête, & cette eſcorte le ramena à ſon premier gîte, pour prendre autant de bains en rétrogradant, qu'il en avoit déjà pris. Pour lors il fut embraſſé par les derniers nègres, qui le conduiſirent fort civilement à la grille du timbre noir, & lui rendirent ſes armes avec tous les ſignes & toutes les démonſtations d'amitié poſſibles; il répondit très-mal à leurs politeſſes, car la porte ne fut pas plutôt ouverte, qu'il ſe mit à courir de toutes ſes forces, ſans autre deſſein que celui de s'éloigner d'un lieu dans lequel il ne concevoit pas qu'il eût pu vivre; il ſe repentit mille fois de la curioſité qui l'avoit engagé à venir conſulter un auſſi triſte oracle qui ne lui avoit rien appris; il fit quelques réflexions (fort courtes à la vérité) ſur l'inutilité & les inconvéniens de la curioſité. Après pluſieurs jours d'une vie très-dure & très-pénible, il ſortit de la forêt, & ſe trouva ſur les bords d'un grand fleuve, dont il ſui-

vit le cours, dans l'espérance de rencontrer quelque moyen de le traverser; il étoit dans cet embarras, lorsqu'un jour au lever du soleil, il apperçut un objet d'une blancheur éblouïssante, son empressement redoubla à cet aspect. Il reconnut que c'étoit un vaisseau le plus blanc, le mieux fait & le plus joli du monde; il étoit mouillé dans le grand fleuve, & sa chaloupe étoit à terre : le prince ne put résister longtemps à l'envie d'en faire usage, non plus qu'à celle de visiter le bâtiment : il cria inutilement pour en faire sortir quelqu'un; & impatienté du silence qu'on y gardoit, il sauta légèrement dans la chaloupe, & se conduisit avec une extrême facilité; car cette chaloupe ne pesoit rien, puisqu'elle étoit de papier blanc, aussi bien que le vaisseau; le prince y monta sans aucune difficulté, & n'y trouvant personne, il examina sans obstacles tout ce qu'il eut envie de voir, & remarquant qu'il y avoit non-seulement un bon lit, mais encore toutes les choses nécessaires à la vie, il résolut d'en profiter jusqu'à nouvel ordre. Comme il avoit été fort bien élevé à la cour de Gris de lin, il savoit un peu de tout, & la nécessité jointe aux connoissances qu'il avoit acqui-

ſes, lui firent trouver une partie des manœuvres les plus néceſſaires. Le vaiſſeau, le fleuve, les campagnes, tout ce qui ſe préſenta à ſes yeux lui parut inhabité; la légéreté dont étoit ſon bâtiment, répondant à ſa vivacité, le dédommagea de l'ennui qu'auroit pu lui cauſer une auſſi grande ſolitude; enfin, après quelques jours de navigation, le courant du fleuve l'entraînant toujours vers ſon embouchure, il ſe trouva preſque ſans s'en être apperçu dans la grande mer; il ne l'avoit jamais vue : l'aſpect de cette immenſité d'eau l'étonna; tout courageux qu'il étoit, il fut effrayé, & voulut rentrer dans la rivière; mais les courans plus forts que lui l'emportèrent au large, & le vent le prenant alors en poupe, lui fit perdre la terre en fort peu de temps; il ſe ſouvint alors de la défenſe qu'on lui avoit faite dans ſon enfance, de badiner avec l'eau, mais il n'étoit plus temps; il ſentit toute l'horreur de ſa ſituation, & ne ſavoit comment ſe garantir du péril où ſon peu de réflexion l'avoit expoſé; tout ce qu'il put faire fut de s'impatienter & de s'ennuyer, deux choſes dont il s'acquittoit merveilleuſement bien; pour comble de maux, il fut pris par des calmes, & l'on n'a jamais pu

comprendre comment il avoit résisté à un état qui déplaît même aux plus patiens ; aussi regretta-t-il alors le temple de l'oiseau noir ; car il y voyoit au moins des hommes ; il leur faisoit des signes, & l'espérance d'en sortir le soutenoit dans ses chagrins ; au lieu que dans son navire de papier blanc, il n'avoit aucune espèce de société, & ne pouvoit prévoir comment il seroit délivré de cette ennuyeuse prison. Sa navigation fut extrêmement longue, & il ne découvroit aucune terre ; la première qu'il reconnut, & dont son navire approcha, lui causa une si grande joie, & son empressement pour débarquer fut si fort, qu'il se jeta à la mer, résolu de gagner la côte à la nage ; mais son projet fut inutile, car son vaisseau se trouva toujours sous ses pieds, toutes les fois qu'après s'être précipité dans la mer, il revenoit au-dessus de l'eau. Il fut donc obligé, malgré lui, de se soumettre aux vents, de se tenir enfermé dans sa chambre, & de sécher ses habits au feu d'un réchaud à l'esprit de vin, qui lui servoit pour accommoder les vivres qu'il trouvoit en abondance, & dont il ne manqua jamais ; cette dernière impatience ne fut pas de longue durée ; le vaisseau arriva

de lui-même dans un port formé par la nature, & bordé des plus grands arbres. Cette vue enchanta le prince, & quand il fut auprès de terre il y fauta légèrement, & contre fon efpérance il fe vit enfin délivré de la perfécution de fon vaiffeau; il marcha pour ne le plus voir, traverfa promptement la plus belle forêt du monde, & s'arrêta au bord d'une fontaine délicieufe par la pureté de fon eau & par la beauté des cèdres dont elle étoit ombragée; à peine y fût-il arrivé, qu'il vit une gazelle prefque aux abois qui vint tomber à fes pieds, en prononçant ces paroles : Ah! Papillon, fecourez-moi. Le prince étonné & touché de la beauté & de la délicateffe de ce petit animal, ramaffa fes armes, & fut au-devant d'un lion vert qui pourfuivoit la gazelle avec ardeur. L'intrépide Papillon l'attaqua; le combat fut vif, mais enfin Papillon demeura vainqueur. Le lion en tombant fiffla trois fois avec tant de force, que la forêt en retentit, & que le bruit s'en fit entendre à plus de deux lieues à la ronde, après quoi ce lion expira, n'ayant apparemment plus rien à faire dans ce monde. Papillon s'embarraffant auffi peu de lui que de fon fifflet, fe tourna du côté de

la belle gazelle, & lui dit : Eh bien, êtes-vous contente à préſent ? Puiſque vous ſavez parler, dites-moi promptement ce que c'eſt que tout ceci, & pourquoi vous me connoiſſez ? Il faut que je me repoſe longtemps, lui répliqua-t-elle, & de plus vous n'avez pas le loiſir de m'écouter, car cette affaire n'eſt pas finie ; vous êtes trop preſſé, régardez, continua-t-elle, (ſans s'échauffer davantage) regardez derrière vous. Papillon ſe tourna promptement, & vit en effet un géant qui marchoit droit à lui à grands pas. Qui diable, s'écria le géant d'une voix formidable, a donc fait ſiffler mon lion ? C'eſt moi, répondit fièrement le prince ; mais regarde, il ne ſiffiera plus ſur ma parole. Ah ! mon pauvre Bibi, répliqua le géant, quel malheur ! mon cher petit ami, mais au moins je puis venger ta mort : à ces mots il préſente à Papillon le grand ſerpent qu'il tenoit à ſa main, & la ſeule arme qu'il eût apportée. Le prince, ſans s'étonner, porte au ſerpent un coup mortel, & dans le moment il devint géant, & le géant devint ſerpent ; les coups de Papillon firent juſqu'à ſix fois une ſemblable métamorphoſe ; mais enfin le prince donna un ſi grand coup de ſabre, qu'il coupa le ſer-

pent en deux, en ramaſſa un morceau, & le jeta au nez du géant qui tomba ſans connoiſſance dans les pattes du lion; dans ce moment, un nuage épais les déroba à la vue du jeune prince, & les enleva avec une extrême rapidité. Papillon, ſans ſe donner le temps de remettre ſon épée, s'adreſſant à la gazelle, lui dit : vous avez à préſent repris vos ſens, vous ne craignez plus rien; expliquez-moi donc ce que vous êtes & ce que veulent dire ce lion, ce vilain géant & ſon camarade le ſerpent, mais ſurtout dépêchez-vous? Vous ſerez ſatisfait, lui répondit-elle, mais rien ne preſſe : je voudrois vous mener au château vert, & je voudrois bien auſſi ne pas aller à pied, c'eſt une choſe ſi fatigante, de plus le château ne laiſſe pas d'être éloigné; mettons-nous donc tout-à-l'heure en chemin pour nous y rendre, reprit le prince avec impatience, ou bien je vous laiſſerai là, vous & votre hiſtoire; n'eſt-ce pas une choſe honteuſe qu'une jeune & jolie gazelle comme vous ne puiſſe marcher à pied? Partons donc promptement, car plus le château eſt éloigné, & plus nous devons faire diligence : Allons, allons, continua-t-il, nous irons doucement, c'eſt tout ce que je

puis vous accorder; d'ailleurs, nous causerons en chemin; faisons mieux, reprit-elle, portez-moi sur vos épaules; mais comme je n'aime point que les autres se donnent de la peine (& vous moins qu'un autre), vous me porterez, il est vrai, mais vous monterez sur ce limaçon; en effet, elle lui en montra un (en étendant à peine la plus jolie patte du monde) qu'il prit pour un gros quartier de pierre, tant il étoit d'une taille énorme; moi, que je monte sur un limaçon, reprit Papillon, vous moquez-vous, c'est donc pour n'arriver que dans un an? Eh bien, ne le faites pas, lui répondit la gazelle, nous demeurerons ici, pour moi je m'y trouve fort bien, la fontaine est fraîche & l'herbe est tendre; mais croyez-moi, suivez le conseil que je vous donne & montez. Toute opposée que la chose étoit au caractère de Papillon, elle lui parut si ridicule qu'il obéït, & après avoir mis la jolie gazelle sur ses épaules, le limaçon à ses ordres, & aux coups de talon qu'il lui donnoit sans-cesse, glissoit assez passablement. La gazelle lui disoit inutilement que cette voiture étoit la plus douce qu'elle eut encore trouvée; il n'en sentoit que la lenteur. Enfin, après une très-longue marche,

marche, ils arrivèrent au château vert; tous ceux qui l'habitoient furent attirés par la ſingularité de la marche & de la voiture. La gazelle ayant bien voulu qu'on la mît à terre, reprit ſur les degrés du périſtile une forme auſſi douce qu'aimable, & fit connoître à Papillon ſa belle couſine. La joie & la reconnoiſſance que la princeſſe lui témoigna fut tranquille & fort douce; celle du prince au contraire fut auſſi vive qu'animée; toutes les femmes avec leſquelles Nonchalante vivoit depuis quelque temps, accoutumées à deviner, apprirent par deux ou trois paroles, que l'emportement de ſa joie lui fit prononcer, la défaite du géant, & les prodiges de valeur de ſon couſin. Nonchalante marcha lentement pour ſe repoſer dans le grand appartement du château. Papillon la ſuivit pour obtenir promptement le récit qu'il avoit déjà demandé; la vue de ſa couſine le lui faiſoit infiniment déſirer; mais il fallut encore, avant que de ſatisfaire ſa curioſité, qu'il reçût les complimens des habitans des terres vertes, qui, par la mort du géant, venoient le reconnoître pour leur ſouverain. Il coupa court à la moitié des harangues, qui étoient toujours trop longues; les compli-

menteurs furent congédiés tout aussitôt que la chose fut possible, & Papillon obtint enfin de Nonchalante le récit de ses aventures, qu'elle commença de cette sorte.

Après votre départ, ennuyée des fatigues du gouvernement dont on voulut absolument m'instruire, je conjurai la bonne Lolotte que vous avez connue, de m'emmener chez elle ; ce fut avec beaucoup de peine qu'elle m'accorda cette faveur, mais enfin elle y consentit : elle m'enleva sur mon canapé, & je passai quelques jours délicieux dans sa grotte, où tout étoit aussi commode que tranquille : elle fut obligée d'aller à l'assemblée des fées, mais elle m'apprit à son retour, en fondant en larmes, que les complaisances qu'elle avoit eues pour moi lui avoient coûté bien cher ; qu'on l'en avoit grondée avec beaucoup de vivacité, & que le conseil lui avoit ordonné de me mettre entre les mains de Mirlifiche, déjà chargée du soin de votre personne, & dont la conduite étoit très-bonne à votre égard. Oh oui, fort bonne, interrompit Papillon, si c'est elle qui m'a causé tous les ennuis que j'ai éprouvés. Vous en jugerez tout à l'heure : continuez, continuez, ma belle cousine, car je sais

ce qui m'eſt arrivé à moi, mais j'ignore tout ce qui vous regarde. Je fus d'abord très-affligée, reprit Nonchalante, des pleurs de la bonne Lolotte, mais je me conſolai enſuite par l'idée des reſſources que fournit la tranquillité; je ne tardai pas à voir arriver la fée Mirlifiche, montée ſur ſa grande licorne; elle s'arrêta devant la grotte que nous habitions, & me demanda à la bonne Lolotte, dont les pleurs redoublèrent dans cet inſtant; mais ne pouvant me refuſer, elle me prit dans ſes bras, me donna pluſieurs baiſers de nourrice, & me mit elle-même en croupe derrière la fée: tenez-vous bien, petite fille, me dit Mirlifiche, ſi vous ne voulez pas vous caſſer le cou; effectivement j'eus beſoin de toutes mes forces pour ne pas tomber; car ſa vilaine monture alloit un trot ſi rude, que ſouvent je perdois haleine. Nous trotâmes cependant un très-long temps, & quand nous fûmes arrivées à une groſſe ferme, le fermier & la fermiere accoururent au-devant de la fée, d'auſſi loin qu'ils la virent, & l'aidèrent à deſcendre de ſa licorne; j'ai ſu depuis qu'ils étoient rois & reines, & que les fées les avoient réduits à cet état, autant pour les punir de leur ignorance & de leur pareſſe,

que pour tâcher de les en corriger. Quand Mirlifiche fut descendue, & que l'on m'eut portée à terre, presque morte de fatigue, elle voulut absolument que je donnasse les soins nécessaires à sa licorne. Pour cet effet, elle m'ordonna de monter au grenier au foin, où l'on n'alloit que par une échelle, & de lui apporter l'une après l'autre quatre-vingt poignées de foin pour la nuit de sa monture; je n'ai jamais ressenti une aussi grande lassitude, & je frémis encore quand j'y pense, cependant j'obéis; j'apportai devant elle les quatre-vingt poignées de foin, je les reportai ensuite par son ordre, de la même façon dans l'écurie; ce ne fut pas tout, on me fit travailler au souper, & quand il fut achevé, je crus en être quitte & pouvoir jouir paisiblement d'un petit lit que la fée avoit fait apporter auprès du sien. Point du tout, je fus non-seulement obligée de le préparer (car il n'étoit pas fait) mais encore celui que l'on avoit apporté pour Mirlifiche; j'aurois cent fois préféré le sommeil que j'aurois pris sur une chaise, plutôt que dans un lit qui me coûtoit tant de peine; mais il fallut obéir, fermer les rideaux de la fée, & lui rendre mille services qui ne finissoient point, &

auxquels je n'étois point du tout accoutumée ; enfin, n'en pouvant plus, & ne sachant pas encore me déshabiller toute ſeule, je me jetai ſur mon lit dans l'état où j'étois ; la fée qui s'en apperçut me tira des charmes d'un premier ſommeil, pour me faire déshabiller ; mais malgré ſes menaces, je ne laiſſai pas d'en garder une partie ; je fus aſſez heureuſe pour qu'elle ne s'en apperçut pas ; & je vous dirai confidemment que je me ſuis toujours aſſez bien trouvée de la déſobéiſſance : *on eſt, il eſt vrai, ſouvent grondée, mais on gagne toujours quelque choſe du côté de la peine.* Dès le point du jour, Mirlifiche me reveilla, & m'obligea de me lever pour aller ſavoir comment ſe portoit ſa licorne, & pour lui rendre compte du foin qu'il lui reſtoit à manger ; elle réitéra ſes ordres, & me contraignit de faire pluſieurs voyages, tantôt pour l'inſtruire du temps qu'il faiſoit, tantôt pour l'informer de l'heure ; je m'acquittai ſi mal, & j'exécutai ſi lentement ſes ordres, qu'avant de partir elle appela le roi & la reine qui l'avoient reçue avec le plus profond reſpect. Princes, leur dit-elle, en montant ſur ſa licorne, continuez à faire bien valoir votre ferme, ſi vous

voulez remonter ſur le trône ; je ſuis plus contente de vous cette année; mais je vous laiſſe cette petite princeſſe, en me montrant à eux, faites la moi travailler d'importance, & que je la trouve corrigée ? Autrement.... Elle n'en dit pas davantage, piqua ſa monture, & dans un inſtant diſparut à nos yeux ; le roi & la reine ſe tournant alors de mon côté, me demandèrent ce que je ſavois faire, *rien du tout*, répondis-je, d'un air qui devoit aſſurément les perſuader : malgré cette réponſe, ils entrèrent dans le détail & le choix des occupations, pour ſavoir laquelle ſeroit plus de mon goût ; mais je les aſſurai toujours que je n'en avois point d'autre que celui de ne rien faire, & je finis par les conjurer de me laiſſer dormir. Ils eurent non-ſeulement la bonté d'y conſentir, mais encore celle de m'apporter à manger dans mon lit, dont je ne voulus pas ſortir de tout le jour ; le lendemain au matin, la bonne reine me vint trouver, & me dit d'un air embarraſſé : ma belle enfant, il faut néceſſairement vous réſoudre à vous lever, je ſais bien que c'eſt une joie choſe que de ne rien faire, telle que vous me voyez, je le ſais par moi-même ; car enfin, quand nous

étions roi & reine, nous ne faisions rien, mon mari & moi, mais je dis, rien du tout, & j'espère bien qu'un jour viendra que nous en ferons tout autant ; mais nous n'en sommes pas là, ni vous ni nous ; vous avez entendu ce que la fée nous a dit en partant, vous nous feriez gronder, & peut-être vous nous exposeriez à pis encore, si nous ne vous faisions pas travailler ; ainsi, levez-vous, mon enfant, car mon mari l'a résolu comme cela ; nous n'avons parlé que de vous hier au soir, & même toute la nuit, allons, venez déjeûner, j'ai de la bonne crême qui vous attend ; ce ne fut pas encore sans peine que je suivis son conseil, & tout alla bien jusqu'au déjeûné. Quand il fut achevé, l'on agita de nouveau ce que l'on me donneroit à faire ; mais je disois toujours, croyez-moi, ne me chargez de rien : enfin, la reine accommoda plus de quatre livres de chanvre autour d'une grosse quenouille qu'elle accompagna d'un fuseau, en m'envoyant garder les moutons, & en m'assurant que cet ouvrage étoit d'autant plus agréable, que je me reposerois tant que je le voudrois ; quelque séduisante que pût être sa promesse, je fis encore de nouvelles représentations, mais

elles furent inutiles, & je fus obligée de partir ; je ne marchai pas long-temps sans trouver une ombre charmante ; l'endroit me parut délicieux ; je m'assis sur une herbe tendre ; & me faisant un chevet de ma quenouille, je me couchai comme j'aurois fait s'il n'y avoit point eu de moutons dans le monde ; pour eux, ils se conduisirent comme s'il n'y avoit eu personne pour les garder ; ils se répandirent à leur volonté dans la campagne, en fourrageant tous les grains ; les païsans du canton étoient trop intéressés au dégât pour le passer sous silence : au bruit qu'ils firent, le roi & la reine sortirent de leur ferme, & voyant ce qui se passoit, ils se mirent à courir après leurs moutons, avec d'autant plus de raison, qu'on vouloit leur faire payer le désordre. Pour moi j'étois tranquille, je les regardois courir, & j'y serois encore (car j'étois fort à mon aise) si le roi & la reine, tout essoufflés de leur course, ne m'eussent apperçue dans cette situation ; ils m'obligèrent à me lever, & m'ordonnèrent de les suivre, ce qui ne se passa pas sans éprouver beaucoup de reproches de leur part ; on me chargea par la suite, comme vous pouvez penser, de toute autre chose que

du soin de garder les moutons, mais je m'en acquittai toujours de la même façon; enfin, je sus si bien mettre au désespoir les gens du monde les plus patiens, que craignant un jour que la reine ne me battît, je sortis de la ferme pour éviter sa colère, & je trouvai devant moi le bateau qui servoit à pêcher dans la petite rivière qui traversoit la ferme; à peine y fus-je assise, que le courant de l'eau m'emmena tout doucement; je ne m'y opposai point, & je m'embarrassai fort peu de la reine qui me suivoit, en criant comme une aigle: Eh! mon bateau, mon bateau; venez donc mon mari, la petite fille l'emmène; elle se lassa à la fin de le suivre & de crier; & moi je me laissai aller au gré du courant de la rivière; je trouvai la chose si douce & si jolie, que je passai la nuit dans cette situation; j'y aurois passé ma vie, si, au lever du soleil, mon bateau ne se fût arrêté sur les bords d'une prairie charmante; le besoin, plus que la curiosité, me contraignit à m'approcher de quelques maisons d'une forme très-singulière; quand j'eus marché quelques pas; j'apperçus en l'air un nombre infini de choses brillantes qui n'étoient attachées à rien, & qui ce-

pendant demeuroient fixes ; je marchai de ce côté, & je me trouvai tout auprès d'un cordon de ſoie qui pendoit juſqu'à terre ; je le pris parce qu'il ſe trouva ſous ma main, & dans un inſtant toutes les ſonnettes d'argent, (car c'étoit ce que j'avois apperçu de brillant) formèrent le plus joli & le plus agréable de tous les carillons ; je m'aſſis pour l'écouter, & quand il eut ceſſé, il vint autant d'oiſeaux qu'il y avoit de ſonnettes, ſe poſer ſur chacune d'elles ; ils chantèrent d'une façon raviſſante, & quand cet agréable concert fut fini, je vis venir à moi une grande & majeſtueuſe femme d'un âge aſſez avancé, & d'un embonpoint conſidérable ; elle étoit ſuivie de tous les oiſeaux de l'univers ; les uns groſſiſſoient ſa cour, & les autres étoient occupés auprès d'elle à toutes les fonctions dont la vanité a fait un ſervice ordinaire. Dès qu'elle fut auprès de moi, elle me dit : Qui vous a donné la hardieſſe, petite fille que vous êtes, de venir ici où je ne ſouffre pas un habitant à plus de cent lieues à la ronde, dans la crainte d'effaroucher mes oiſeaux ? Encore ſi vous étiez bonne à quelque choſe, continua-t-elle en me regardant, je verrois à quoi je pourrois vous employer ; madame,

lui dis-je en me relevant, vous pouvez me laisser ici en toute sûreté, certainement je n'irai pas dénicher vos oiseaux ; mais par pitié, daignez me faire donner à manger : J'y consens, me répondit-elle, avant que de vous traiter comme vous le méritez ; pour lors, une demi-douzaine de geais que je jugeai être ses pages, volèrent à la grande voliere qu'elle habitoit, & revinrent chargés de toutes sortes de biscuits, que je trouvai parfaitement bons ; en un mot, je fus servie à merveille, mais avec trop de promptitude & de vivacité, car je n'aime point à me presser ; je trouvai sur toutes choses le fruit charmant & délicieux, car les oiseaux s'y connoissent à merveille ; je me sentis une si grande envie de demeurer dans ce pays, que je ne pus m'empêcher de la témoigner encore une fois à la dame qui me traitoit si bien. Vous ! me répondit-elle, avec un air de mépris & d'ironie : Vous ! demeurer ici dans un pays où tout est aussi vif. Vraiment non, vous n'y pensez pas, continua-t-elle, & ce n'est pas-là non plus ce que je veux faire de vous, j'ai rempli les devoirs de l'hospitalité, & c'est tout ce que vous aurez de moi. Alors elle tira avec beaucoup de vivacité le cordon

de ſoie dont j'ai déjà parlé, & bien loin de produire ces ſons enchanteurs qui m'avoient fait un ſi grand plaiſir, elle mit en branle une cloche dont le ſon terrible m'épouvanta; un inſtant après je vis paroître un oiſeau noir d'une taille monſtrueuſe, qui abbatit ſon vol aux pieds de la fée, & qui lui dit avec une voix proportionnée à ſa taille : Que voulez-vous, ma ſœur? Je veux, lui dit-elle, que vous emportiez tout-à-l'heure cette belle Nonchalante à mon couſin le géant du Château vert; vous lui direz de ma part de la faire travailler jour & nuit aux belles tapiſſeries qu'il fait faire. A ces mots, malgré mes cris, l'oiſeau noir m'enleva, & partit d'un vol rapide. Bon, dit Papillon, vous vous mocquez, ma couſine, dites donc des plus lents, je le connois ce vilain oiſeau noir, & jamais lenteur n'égala celle dont il eſt environné; il en ſera tout ce que vous voudrez, répliqua Nonchalante, je n'aime pas à diſputer, ce n'eſt peut-être pas le même que vous connoiſſez; mais enfin, celui-là m'emporta prodigieuſement vîte, & me poſa fort doucement dans ce château dont vous êtes à préſent le maître; nous entrâmes par une des fenêtres qu'il trouva ouverte, & quand il

m'eût présenté de la part de la fée des oiseaux, au géant dont vous avez eu la bonté de me défaire, il partit en disant : adieu, cousin, jusqu'au revoir ; à peine avois-je eu le temps de considérer le lieu dans lequel je me trouvois, que le géant me dit ; vous êtes donc une paresseuse, puisque l'on vous envoye ici : nous en avons fait travailler d'autres ? Voyez, ajoûta-t-il, comme tout cela est occupé ; je levai les yeux pour lors, & je vis dans une galerie immense, des métiers, des dévidoirs, des laines ; des desseins, &c. Il y avoit tel métier sur lequel plus de douze personnes étoient occupées ; cet aspect me fit évanouïr ; quand j'eus repris mes sens, on me demanda ce que je savois faire : ce fut en vain qu'avec une extrême bonne foi, & la plus grande envie de persuader, je répondis comme j'avois fait dans la ferme, *rien*. Le géant me dit à cela que l'on m'instruiroit, & qu'il y avoit de l'ouvrage pour tout le monde. On travailloit dans le château à faire des tentures de tapisseries de tous les contes nouveaux que les fées approuvoient le plus. Le roi Guillemot, Nabottine, Silencieux, Babillarde & Violette, paroissoient dans tout leur éclat. On voulut me faire travail-

ler ; mais des premières classes où l'on m'avoit mise en arrivant, on me fit toujours descendre jusqu'aux ouvrages les plus simples ; on me donna vainement les pénitences qui réussissoient le plus ordinairement sur les autres, & ce fut aussi vainement que le géant me fit voir sa ménagerie ; elle étoit prodigieusement grande, & composée de tous les enfans qui n'avoient pas voulu travailler ; tout cela ne me fit aucune impression, & je fus enfin réduite à tirer de l'eau pour la teinture des laines ; comme je ne m'en suis pas mieux acquittée que des autres choses, le géant s'est emporté ce matin contre moi, & m'a fait prendre la forme d'une gazelle : tout de suite il m'a conduite à sa ménagerie, & la timidité naturelle de cet animal l'a emporté en moi sur le goût que j'ai pour le repos ; la vue d'un chien m'a fait prendre la fuite, & je suis sortie de la cour du château ; le géant a craint de me perdre, il a lâché son lion vert après moi, avec ordre de me ramener à quelque prix que ce fût ; mais cependant je me serois peut-être laissée prendre ou dévorer, plutôt que de courir si long-temps, si mon bonheur ne m'eût fait vous rencontrer à la fontaine.

La princesse termina le récit de ses aventures par l'éloge du repos & d'une vie douce & tranquille ; mais Papillon l'assura qu'il n'étoit que trop demeuré en place, & que depuis qu'il ne l'avoit vue, il avoit éprouvé des situations qui ne l'avoient point du tout amusé, & tout de suite il lui conta fort vîte l'histoire de la bonne femme, celle de l'oiseau noir, & lui fit le récit de son voyage dans le vaisseau de papier blanc ; ensuite, ils donnèrent l'un & l'autre la liberté à tout ce qui se trouva dans le château & dans la ménagerie, dont les animaux avoient repris leurs premieres formes de princes & de princesses, au moment du combat du géant. Ils partirent en leur donnant mille bénédictions ; Nonchalante les conjura de ne plus travailler, & fit brûler tous les métiers ; elle accompagna la liberté qu'elle leur accorda de présens magnifiques, qu'une de ses femmes leur distribua. Cependant Nonchalante & Papillon n'étoient pas d'accord sur l'exécution de leurs projets ; & quoique tout leur fût soumis dans le château verd, on obéissoit lentement à tout ce que Papillon ordonnoit, & l'on alloit très-vîte audevant de ce que Nonchalante ne désiroit souvent pas ; mais enfin, ils s'accoutumè-

rent à se confier leurs peines, & condamnèrent sans s'en appercevoir, tout ce qui déplaisoit à l'un & à l'autre ; ensuite, ils en vinrent à s'en consoler, & ils ne furent pas long-temps sans se prêter réciproquement au caractère l'un de l'autre : ils parvinrent aisément à l'applaudissement, & de l'applaudissement au sentiment ils n'eurent qu'un pas à faire ; car c'est ainsi que le cœur séduit toujours l'esprit, on croit aimer, & l'on aime en effet ce qui nous étoit naturellement opposé ; les progrès de leur sentiment furent si prompts, que Papillon, demeuré vif pour la seule Nonchalante, étoit indifférent pour tout le reste de la nature, & que Nonchalante ne l'étoit plus pour aucun objet ; Papillon fit construire une feuillée dans un des bosquets du parc, & comme il avoit long-temps parcouru les forêts, il avoit remarqué l'antipathie que tous les oiseaux ont pour le hibou, car les gens vifs retrouvent tôt ou tard les idées dont ils ont été frappés, sans y faire aucune attention ; il imagina donc le premier, le plaisir d'une pipée, qui, sans donner aucune peine, pouvoit plaire à sa belle cousine, & lui procurer en même-temps la satisfaction de donner la liberté aux malheureux

oiſeaux qui venoient de la perdre. Nonchalante de ſon côté, propoſa le prix des courſes de chevaux dont elle varia infiniment les eſpèces; Papillon ne penſant plus qu'aux plaiſirs tranquilles, faiſoit planter des boſquets, donnoit des fêtes ſur l'eau, qu'il faiſoit terminer par des pêches magnifiques & galantes, & la princeſſe imaginoit des chaſſes, des danſes, & tout ce que le mouvement pouvoit inſpirer d'agréable, non ſans y trouver des plaiſirs infinis, & ſans partager les peines & les fatigues dont ils ſont toujours accompagnés; l'on peut croire aiſément que leurs ſentimens, joints à la ſolitude du château vert & à l'autorité dont ils jouiſſoient dans un âge auſſi peu avancé, auroient peut-être conduit leurs affaires avec une diligence peu convenable, ſi les fées, toujours attentives à leurs démarches & à leurs intérêts particuliers, ne fuſſent arrivées pour en ralentir les progrès; elles furent piquées que l'amour eût fait en un inſtant ce que tout leur art & leurs réflexions n'avoient pu produire; elles réſolurent donc, d'un commun accord, de mettre leurs ſentimens à de dures épreuves, & de tourmenter ces jeunes amans; c'eſt ainſi que les fées, ne pouvant plus éprouver les

douceurs de l'amour, & faifant leur poffible pour le détruire, malgré l'expérience du contraire, travaillent toujours à l'animer. Pour réuffir dans leur nouveau projet, elles donnèrent à Nonchalante l'apparence de la fièvre la plus ardente, & à Papillon, celle de la langueur la plus exceffive; elles leur perfuadèrent aifément la grandeur du danger auquel ils étoient expofés, & leur causèrent la plus vive des inquiétudes. Pour lors Mirlifiche attentive au moment de les trouver féparés leur apparut, & s'adreffant d'abord à Nonchalante: Papillon, lui dit-elle, me paroît bien malade; hélas oui, madame, lui répondit la princeffe fondant en larmes, il fe meurt, envoyez-moi chez le roi fermier, faites revivre le géant, & vous verrez comment je faurai leur obéir; me voilà foumife à tout; mais guériffez-le, je vous en conjure; fi vous voulez, lui répliqua gravement la fée, fauver la vie à Papillon, il ne tient qu'à vous, partez dans le moment, & ne négligez rien pour trouver la fouris qui trotte & le pinçon qui vole; apportez-les moi, & fongez que le temps preffe: à peine eut-elle achevé de parler, que Nonchalante étoit déjà fortie du château vert. Peu de temps après,

la fée eut une semblable conversation avec le prince, qui la conjura le plus tendrement du monde de lui faire tout souffrir, pourvu qu'elle secourût sa belle cousine; il l'assura que les oracles noirs, les navires de papier blanc, ne seroient plus des obstacles, si, par ce moyen, il obtenoit d'elle la grace qu'il lui demandoit avec tant d'ardeur; Mirlifiche convint de l'état dangereux auquel la princesse étoit réduite; mais en même temps, elle l'assura que s'il lui pouvoit donner la taupe couleur de rose, elle se flattoit de la guérir: Papillon ne voyant que le danger de Nonchalante, sortit aussi du château, & prit par hazard une route opposée à celle que suivoit sa belle cousine: voilà donc nos amans différemment occupés: la princesse ne cherchant que les bois, toujours courant & toujours écoutant, se donnoit un mouvement continuel pour trouver, & qui plus est, pour attraper deux animaux qui lui paroissoient bien difficiles à surprendre; mais elle cherchoit cependant avec empressement & sans relâche: le prince au contraire avoit les yeux continuellement fixés sur les prairies, & toujours attentif au mouvement de toutes les taupes; il marchoit lentement sur la pointe

des pieds, en retenant ſon haleine ; très-ſouvent il étoit immobile, au point qu'on l'auroit pris pour une belle ſtatue. Si le deſir de réuſſir n'a pas toujours donné les talens, on peut aſſurer qu'au moins c'eſt à lui que l'on en doit la perfection. Auſſi dans un eſpace de temps fort médiocre, aucune taupe n'échappoit au prince ; mais qu'elle étoit ſa douleur, & combien ſon inquiétude ſe trouvoit-elle augmentée, en voyant celles qu'il prenoit avec tant de peines, noires comme elles le ſont ordinairement ? Bien loin de s'impatienter, il sembloit à chaque inſtant prendre de nouvelles forces pour continuer une chaſſe auſſi triſte. Mais ces traits de patience & de vivacité, qu'ils pouſſoient l'un & l'autre à l'excès, ſont les miracles ordinaires de l'amour. La recherche qu'ils faiſoient, d'une façon ſi fort oppoſée à leur caractère, ne fut interrompue par aucun événement ; ils ne reconnurent pas même le pays où ils étoient parvenus. Quand on eſt occupé pour ce que l'on aime, & ſur-tout, pour ſe ſauver d'un danger que l'on croit éminent, que voit-on ? ou qu'arrive-t-il qui puiſſe cauſer la moindre diſtraction ? Auſſi le prince & la princeſſe n'en éprouvèrent-ils aucune : Ils

s'écrièrent tous deux au même inſtant : *A la fin je vous tiens, tout ce que j'aime ne ſera plus en danger.* Au ſon de leurs voix dont ils furent frappés, ils tournèrent la tête, & ſe reconnurent. Pour lors ne penſant plus qu'au plaiſir de ſe voir, ils abandonnèrent l'idée de ce qu'ils cherchoient avec tant de peines & tant de ſoins, ils oublièrent toutes les choſes qu'ils avoient à ſe dire, & la ſurpriſe qu'ils éprouvèrent les empêcha de prononcer une ſeule parole ; mais pendant le délicieux ſilence qu'ils obſervoient, le bon roi Gris-de-lin, qui ſe promenoit triſtement ſeul, & comme à ſon ordinaire (car c'étoit auprès de ſon parc que nos amans étoient arrivés, ſans qu'ils s'en fuſſent apperçus) le bon roi, dis-je, les reconnut, & courant à eux, il ſuſpendit pour quelques momens le charme avec lequel ils ſe vovoient ; quelque grande que fut leur joye en retrouvant un ſi bon père, (en effet Papillon n'en connoiſſoit point d'autre) elle ne les empêcha pas de ſentir dans le moment la perte qu'ils venoient de faire ; car au lieu de retrouver auprès d'eux le Pinçon, la Souris & la belle Taupe, ils n'apperçurent qu'une belle femme qu'ils ne connoiſſoient pas, l'Oiſeau noir & le géant :

à la vue de cette beauté, Gris-de-Lin tomba évanoui dans ses bras ; c'étoit la belle Santorée qui n'avoit été qu'enlevée, & dont l'enlèvement fait peut-être partie de quelqu'autre conte : enfin ne pouvant résister au bonheur qu'elle éprouvoit, après une si longue & si cruelle séparation, elle perdit aussi connoissance. Dans le temps que leurs enfans se donnoient auprès d'eux des soins dignes de la bonté de leur cœur, l'Oiseau noir & le Géant reprirent leur ancienne figure de génies, & ce même instant, marqué par les destinées pour d'aussi grands événemens, vit accourir dans leurs chars Mirlifiche & Lolotte : elles firent revenir les princes de leur évanouïssement ; & cette compagnie, contente de retrouver ce qu'ils aimoient (car les génies étoient fort attachés à leur figure naturelle), se rendit au palais, où l'on célébra les nôces de Nonchalante & de Papillon. Les fées & les génies n'épargnèrent rien pour les rendre magnifiques & brillantes : ils emploièrent, pour y réussir, tous leurs secrets & leur esprit ; mais ce qui fut préférable à ce prodigieux éclat, dont le cœur ne peut être que foiblement touché ; c'est que l'amour les rendit charmantes par ses plaisirs. Après une

auſſi belle union, la belle Santorée & Gris-de-Lin ne voulurent plus ſe mêler d'aucune affaire, & ſe retirèrent dans un lieu tranquille; ſuffiſamment occupés pendant le cours de leur vie, de tous les ſentimens de l'eſtime la mieux fondée, & de la plus vive tendreſſe, leurs enfans les imitèrent dans leur façon d'aimer, c'eſt-à-dire, qu'ils rendirent leurs peuples heureux, & par conſéquent le furent eux-mêmes.

LE PALAIS DES IDÉES,

CONTE.

IL y avoit autrefois un roi & une reine, qui laiſsèrent un fils & un royaume ſous la tutelle de la fée Minatine. Elle étoit bonne & bienfaiſante ; le royaume fut donc très-bien gouverné, & le prince, nommé Conſtant, très-bien élevé.

Quand il eut atteint un certain âge, la fée conſentit au déſir qu'il eut de voyager. Cette école, où tout le monde ſe dévoile en action, eſt peut-être la plus utile de toutes : les princes ſont ceux qui en auroient le plus beſoin, & qui en font le moins d'uſage.

Quand le jour fixé pour le départ du prince fut arrivé, Minatine ſe ſépara de lui avec une douleur infinie ; elle ne lui recommanda nulle autre choſe que celle d'éviter

viter les charmes de Rofanie. Conftant le promit à fa bonne amie, & partit bien perfuadé que rien au monde ne pourroit lui faire manquer de parole. Le nom de Conftant, mais plus encore les agrémens de fa figure, lui firent éprouver les bontés d'un grand nombre de jolies femmes dans les pays qu'il parcourut. Il avoit cru connoître l'amour; mais il ne connoiffoit que l'abus que l'on en fait, & que la vanité dont on eft fufceptible à un certain âge. Content des conquêtes qu'il avoit faites, enflé de fes fuccès, il oublia infenfiblement la parole qu'il avoit donnée à Minatine; tout ce qu'il apprenoit de merveilleux & de charmant de Rofanie, le détermina à juger par lui-même de la vérité des récits qu'il en avoit entendu faire, & qu'il croyoit au-deffus de la nature humaine.

Il laiffa la nombreufe fuite qui l'accompagnoit à quelques journées de la ville capitale où Rofanie faifoit fon féjour. Il s'y rendit *incognito*; il arriva précifément le jour que l'on célébroit la fête des fleurs. L'ufage du pays ordonnoit à l'héritière de l'empire, ou bien à la première princeffe du fang, de préfider à la fête du printemps, & de paroître à la tête de toutes les jolies

personnes que l'on rassembloit avec soin dans le royaume ; car dans ce pays (la seule famille royale exceptée), l'adresse & la valeur étoient la noblesse des hommes ; les grâces & la beauté des femmes étoient leurs titres & leur dot. Celles qui composoient la suite de la princesse ne pouvoient avoir ni plus de seize ans, ni moins de douze. Il y avoit une semaine fixée pour cette fête, & dans cette semaine on choisissoit le plus beau jour pour la célébrer. On jugeoit au lever de l'aurore de la sérénité de l'air; les haut-bois, les musettes avertissoient toute la ville par des chants tendres & gais que la cérémonie devoit se faire. Constant arriva donc au moment que toute la ville sortoit pour voir un spectacle préférable à tous ceux de l'univers, puisque celui-ci avoit tous les printemps de la nature pour objet. Le prince suivit la foule, & s'arrêta, comme tout le monde, quand il fut arrivé dans une prairie qui s'élevoit par une pente douce ; le plus élevé de ce terrein étoit orné d'une décoration de fleurs, au milieu de laquelle paroissoit un trône de pareille structure, sur lequel Constant apprit que Rosanie étoit assise.

A proportion de leur beauté, les filles

étoient affifes plus ou moins près de la princeffe ; toutes les autres qui compofoient cette aimable fête, au nombre de plus de deux mille, formoient fur des gradins femés de fleurs un amphithéâtre, dont le milieu étoit fuffifamment efpacé. Toutes ces beautés parées de leurs cheveux, vêtues de gazes, & de toutes les chofes fimples qui pouvoient les rendre agréables, étoient coiffées de fleurs ; en forte que tout-à-la-fois l'odeur de ces parfums naturels, & la vue de tant d'agréables objets enchantoient les regards, & répandoient dans le cœur cette volupté fi bien connue fous le nom de fille du ciel, & que les hommes doivent rechercher avec un fi grand foin. Conftant parcourut des yeux une affemblée plus brillante que l'Olympe ne put jamais l'être. Il fit le tour intérieur de l'enceinte ; & quand il fut en face de Rofanie, il en fut ébloui. Elle joignoit à toutes les grâces de fa figure ce contentement que donne la certitude de ne pouvoir être effacée par aucune autre beauté, & cette tranquillité de l'ame qui fied fi bien au vifage ; elle s'apperçut aifément de l'impreffion qu'elle faifoit fur le jeune étranger. La moins coquette des femmes n'ignora jamais les effets

de ſa beauté. Les appels d'un hérault retirèrent le prince de l'admiration où la vue de tant de charmes le tenoient comme enſeveli. Le hérault proclama les exercices de la jeuneſſe, & cria que la beauté à laquelle on étoit attaché, ou celle qui paroîtroit la plus agréable, ſeroit le prix de la force ou de l'adreſſe que l'on alloit montrer aux yeux de l'aſſemblée, en ſe ſoumettant cependant aux uſages du pays, & à la déciſion de la princeſſe, qui ſeule pouvoit en ordonner. Par un mouvement dont il ne ſe donna pas le temps de ſe rendre compte à lui-même, Conſtant ſe préſenta le premier ſur les rangs, avec cette vivacité que l'amour & la jeuneſſe peuvent ſeules inſpirer. Il gagna tous les prix, mais avec une ſupériorité & une diſtinction dont tous les ſpectateurs furent auſſi ſurpris que les vaincus conſternés.

Il vint aux genoux de Roſanie recevoir les prix qu'il avoit gagnés d'une façon ſi diſtinguée; pour-lors, la voyant de plus près, ſon admiration ne lui laiſſa que l'uſage de la vue. Quand il fut aux pieds du trône, Roſanie lui dit qu'il pouvoit choiſir celle de toutes les beautés qui l'environnoient. Conſtant lui répondit avec empreſ-

ſement : je ne ſuis flatté d'être vainqueur, que parce que je vais être couronné de votre main ; & je ne ſuis ſenſible à la victoire, qu'autant que l'avantage que je viens de remporter peut me mettre à portée d'être votre eſclave. Vous ignorez les uſages de ce pays, lui répondit la charmante Roſanie ; les princeſſes ne choiſiſſent pas plus dans ce pays que dans les autres ; il ne leur convient d'être préférées qu'à leurs ſemblables : vous oubliez votre rang & le mien ; elle prononça ces dernières paroles avec autant de fierté que de hauteur.

Cette aigreur, qui commençoit leur première entrevue, a ſouvent été le commencement des plus grands attachemens. Le prince rougit de l'état de ſimplicité dans lequel il paroiſſoit aux yeux de celle qu'il l'adoroit déjà. L'amour-propre l'engagea preſqu'à ſe déclarer.

Roſanie, ſurpriſe à ſon tour de la rapidité de ſes triomphes, lui dit (en le couronnant de ſa propre couronne de fleurs, parce que le maître des cérémonies n'avoit point trouvé ſur ſes regiſtres ni l'exemple d'un vainqueur auſſi déſintéreſſé, ou plutôt auſſi téméraire, ni celui de toutes les victoires remportées par le même homme,

& qu'une demi-douzaine de couronnes auroient un peu trop chargé la tête du vainqueur); Rosanie donc en accordant une telle faveur au prince, lui dit : Choisissez de toutes ces beautés, il n'en est point qui ne puisse être à vous dans ce même moment.

Cette offre est insultante, s'écria le prince. Que vous savez mêler d'amertumes aux bontés que vous avez pour moi ! Je n'aurois pas disputé le prix, si je n'avois cru que ce prix étoit un moyen de vous acquérir ; & sans le secours de cette idée, il est certain que je n'aurois pas triomphé. Disputez entre vous l'honneur de posséder ces beautés, dit-il à l'assemblée, je n'ai combattu que pour l'honneur ; il dit ces mots en se retirant, & les prononça avec cette aigreur de l'amour mécontent & révolté.

Les exercices ayant recommencé par son désistement, il ne put s'empêcher de se mêler dans la foule, ni résister au désir de venir s'enivrer de nouveau du plaisir de regarder Rosanie.

Quand la cérémonie fut finie, & que les mariages eurent été célébrés selon l'usage ordinaire, le prince se retira, & vint

chercher une retraite dans le fauxbourg le moins fréquenté de la ville. Il envoya fur-le-champ l'écuyer, qui feul l'avoit fuivi, chercher fon équipage & fes gens.

Il eft aifé de croire que l'on parla du bel étranger dans toute la ville; fon adreffe & fa force furent le fujet des converfations. Les beautés, qu'il avoit méprifées, trouvoient toutes des raifons pour blâmer la froideur de fon procédé : on étoit piqué contre lui. C'étoit, il eft vrai, le louer plus qu'on n'en avoit la volonté; l'on difoit à chaque moment que l'on ne vouloit plus en parler, & cependant la converfation tomboit toujours fur fon chapitre. On fe demandoit fans ceffe : mais d'où eft-il venu? quand eft-il arrivé? & vous, ne le connoiffez-vous point? On recommençoit ces queftions ou de femblables, quoiqu'à l'inftant on fe fût répondu. Enfin l'on faifoit toutes les queftions poffibles; elles étoient accompagnées de toutes les répétitions imaginables, tantôt ayant l'aigreur, tantôt l'admiration pour motifs. Tous ces propos, comme je l'ai déjà dit, tels qu'ils fuffent, étoient un éloge bien réel; enfin, toutes les perquifitions furent inutiles.

Dans les grandes villes les propos font

vifs, mais ils ne font pas de durée ; l'on commençoit à ne plus parler du prince, lorsque trois jours après on le vit paroître à la promenade publique, dans un équipage digne de lui & de la fée qui en avoit ordonné. Son amour lui avoit fait ajouter tout ce que la galanterie peut avoir de plus agréable à tout ce que la fée Minatine lui avoit donné de superbe & de magnifique. Il fut reconnu dans le char le plus galant pour le vainqueur de toute la jeunesse, & pour l'objet des regrets de toutes les belles du pays.

La parure ajoute à la plus belle figure : comment parut-il donc aux yeux de toute la cour ? Il vint descendre au palais de Rosanie, se fit nommer en demandant audience au roi, à la reine & à la princesse. Elle lui fut accordée sur-le-champ, & ce fut-là que, soit par la modestie avec laquelle il répondit aux éloges que méritoient & sa force & son adresse, soit par les grâces que l'envie de plaire fait répandre dans la conversation, il charma toute la cour, & ce fut avec un plaisir général que l'on apprit de lui-même, qu'il espéroit faire quelque séjour dans le pays. Il s'y établit en effet ; mais s'il toucha quelquefois l'es-

prit de Rosanie, il ne fit aucun progrès sur son cœur.

Constant servit Rosanie avec toute l'habileté possible dans les guerres étrangères qui lui furent déclarées. Il ne lui fut pas d'un moindre secours dans les troubles de son empire, puisqu'il calma mille fois des esprits séditieux & malintentionnés, dont sa capitale n'étoit que trop remplie.

Rosanie lui fit oublier pendant plusieurs années qu'il avoit un royaume, & sur toutes choses, sa malheureuse passion lui avoit toujours fait craindre de revoir Minatine. Les égaremens de l'amour ont redouté de tous les tems les conseils de l'amitié éclairée. Que n'auroit-il point oublié, puisqu'il s'oublioit lui-même. Un jour que, plus outré de ses malheurs, & qu'il étoit aussi vivement affligé qu'on peut l'être quand l'amour est sans espérance, il désira de voir la fée sa véritable amie, la désirer & la voir ne furent qu'une même chose, elle parut donc à ses yeux. Vous êtes assez puni de n'avoir pas suivi mes conseils, cher prince, lui dit-elle avec douceur, sans que je vous accable encore des reproches que vous méritez. Si la nature entière & mon art pouvoient vous rendre Rosanie indiffé-

rente, il eſt bien certain que le bouleverſement de l'une feroit l'effet de l'autre; mais quand on aime une fois Roſanie, la mort peut ſeule délivrer de l'attachement que l'on a pour elle. Je vous ai prédit ce que vous ſouffrez; l'amour ſeul, vous ne le ſavez que trop, peut récompenſer l'amour, & tous les prodiges ne peuvent donner aucune ſatisfaction au ſentiment : je ne puis donc que vous plaindre ; la ſeule choſe qu'il me ſoit poſſible de faire pour vous prouver ma ſincère amitié, c'eſt de vous donner une conſolation que votre amour ne déſavouera pas. Pour-lors elle le toucha de ſa baguette, & lui accorda la faculté d'entrer dans le Palais des Idées. Elle y joignit celle de le pouvoir conſtruire dans tous les lieux où il ſe trouveroit, & dans tous les inſtans qu'il le pourroit déſirer.

Ce palais entretient & nourrit la conſtance ; mais il eſt impoſſible à décrire avec préciſion. Tantôt il repréſente tout ce que l'art & le goût peuvent compoſer de plus parfait; dans l'inſtant même il devient une cabane auſſi pauvre que ſolitaire ; il eſt également ſitué ou dans un vallon délicieux, ou ſur un rocher eſcarpé. La mer, les rivières, les forêts & les prairies ſe

trouvent dans ſon enceinte ; la ſolitude & l'obſcurité des cavernes ſuccédent en un moment à la cohue & à l'illumination d'un bal ; les objets funèbres prennent en un inſtant la place des plus agréables. Le prince Conſtant faiſoit un uſage continuel de ce palais, puiſqu'il y voyoit ſans ceſſe Roſanie, & qu'elle s'y préſentoit accompagnée de tous ſes charmes. Mille tableaux, tous animés & tous parfaitement reſſemblans, la retraçoient ſans ceſſe ſous toutes les formes poſſibles. Il s'entretenoit avec elle, pour-lors il lui diſoit ce qu'il avoit toujours oublié de lui dire ; mais quand, après l'avoir vu douce, tendre & complaiſante, il ſortoit de ſon palais, la cruelle réalité devenoit alors le tourment de ſon cœur.

Roſanie reconnut cependant quelque différence dans la conduite générale du prince. Souvent il eſt arrivé que l'on ne veut point répondre à la tendreſſe d'un amant, mais que cependant on n'eſt point déterminé à le perdre, ſoit que la princeſſe fût dans le cas de cette vanité, ſoit qu'elle fût frappée d'une autre idée, car il eſt bien difficile de ſavoir préciſément tout ce que penſe une jeune perſonne. Cette réflexion la piqua de curioſité, cet auteur de tant d'inconvé-

niens. Elle fit ſentir à Conſtant qu'elle le ſoupçonnoit d'avoir quelque diſſipation, & d'être moins à plaindre qu'il ne ſe vantoit de l'être. La ſeule apparence de ſoupçon, le rapport que l'amour-propre fait lui trouver avec un reproche, allarmèrent le malheureux Conſtant. Jamais il ne fut de ſecret pour ce que l'on aime véritablement. Il fit l'aveu du préſent de la fée, mais il fut décrit à Roſanie avec la vivacité de l'amour ſatisfait.

Je vous y vois, lui dit-il, ſans ceſſe : quand le malheur me ſépare de vous, ma vive imagination vous y peint à tous les momens telle que vous êtes, & mon cœur vous dicte vos réponſes ; jugez de mon bonheur dans ces heureux inſtans. Je vous donne des fêtes ; & tout ce qui peut ſervir à ma délicateſſe & vous prouver mes ſentimens, ſe trouve ſoumis à mes ordres. Je donne une tendre interprétation aux paroles les plus indifférentes que votre froideur me fait recevoir en réponſe de tout ce que je puis vous dire de tendre & de paſſionné. Enfin, dans cette heureuſe retraite, toute la nature eſt ſoumiſe à mon amour. Vous êtes amoureux, lui dit Roſanie, par conſéquent votre palais ne vous repréſente que l'amour ;

mais pour moi, qui ne connois point la tendresse, si j'en possédois un semblable, il me semble que j'en ferois un usage charmant par les images agréables & séduisantes qu'il me traceroit sans cesse. Je crois, lui répondit Constant, que ces palais doivent non-seulement leurs agrémens, mais encore leur existence à l'amour; mais quoiqu'il en soit, vous en désirez un; & quoique tout m'allarme de votre part, & que je craigne avec raison que vous ne fassiez usage d'un tel présent pour vous passer plus aisément de moi que vous ne le faites encore, tout ce que vous desirez est mon unique loi: je vais donc conjurer la fée de vous satisfaire. A ces mots, Minatine parut au milieu d'eux; elle toucha Rosanie d'un coup de sa baguette comme elle avoit touché le prince, & pour lors elle disparut.

Dès le premier moment de solitude dont la princesse put disposer, elle voulut employer le nouveau don qu'on venoit de lui faire; mais quoiqu'elle eût beaucoup d'esprit, à peine les objets se retraçoient-ils à elle: rien de ce qu'elle vouloit se représenter n'avoit de consistance, & tout s'évanouissoit, tant il est vrai que le cœur seul peut fixer les idées.

C'eſt à mon ſens un préjugé favorable pour l'amour, que celui de voir une perſonne indifférente tomber dans la rêverie : un amant, s'il n'en eſt point jaloux, doit en être charmé.

Les objets qui ſe peignirent à Roſanie étoient froids ; ils étoient dépourvus de cette grâce & de cette chaleur ſi néceſſaire à toute peinture. Après quelque temps d'un uſage auſſi peu important que celui auquel la princeſſe employoit ſon palais, elle apperçut un jour Conſtant, mais elle ne fit au commencement que l'entrevoir, & ce ne fut même qu'à l'extrémité d'une galerie infiniment longue, & très-éloignée d'elle. Ses attentions, ſa fidélité, ſon parfait dévoûment donnèrent inſenſiblement des couleurs plus vives à ſon portrait, & par conſéquent plus de conſiſtance à ſon palais. Toutes ces réflexions frappèrent enfin le cœur de Roſanie : il en fut attendri. Cette tendre pitié précède ordinairement le triomphe de l'amour.

La ſeule vertu ne peut prévenir ni bannir l'attention d'une première idée ; elle frappe avec tant de ſimplicité, qu'il n'eſt pas poſſible de ſe la reprocher, non plus que d'être en garde contr'elle : elle s'inſinue pour l'or-

dinaire par des degrés très-peu ſenſibles, & quand elle a produit une aſſez forte impreſſion pour que l'indifférence en ſoit allarmée.

Le détail des ſentimens de Roſanie & leur progrès furent donc à-peu-près tels que je viens de les décrire.

Elle étoit intérieurement convaincue de ſa défaite, cependant, elle faiſoit encore ſouvent des queſtions à Conſtant, ſur la manière dont il la voyoit dans ſon palais. Le rapport qu'elle trouvoit avec ſon récit, & celui de ſes propres ſentimens, lui donnoit quelquefois du chagrin, & très-ſouvent de l'humeur. Quoique ſeule, elle rougiſſoit des impreſſions que l'amour faiſoit ſur ſon cœur, & les combats de ſa fierté faiſoient payer cher à Conſtant les commencemens de ſon triomphe. Si l'amour laiſſoit à un amant la liberté de ſon eſprit, il ſeroit enchanté de reconnoître une humeur qui précède toujours l'aveu des ſentimens, & la ſoumiſſion du cœur d'une jeune perſonne. Roſanie, ſouvent après les queſtions dont je viens de parler, quittoit bruſquement un prince qui reſſentoit trop d'amour pour ne pas éprouver tout l'aveuglement, & même la ſottiſe que cette paſſion donne à l'hom-

me du monde doué du plus grand eſprit. Il s'affligeoit donc de ce qui le conduiſoit au but de tous ſes vœux. Auſſi-tôt après avoir quitté Conſtant, Roſanie le trouvoit dans ſon palais, & le voyoit affligé de ſon dernier procédé; elle vouloit quelquefois s'en applaudir, mais elle finiſſoit toujours par ſe le reprocher, & même par en être allarmée.

Tant de troubles ceſsèrent à la fin; un jour que ſortant chacun de leur palais, ils ſe rencontrèrent, leur converſation commença par cet heureux ſilence, où tout parle en nous hors la voix. Cette douce ſituation où l'ame eſt alors attentive, fut enfin interrompue, le récit de ce dont ils étoient occupés, & le tranſport de leurs cœurs, devinrent une déclaration réciproque.

Rien ne s'étoit jamais oppoſé au bonheur de Conſtant que l'indifférence de Roſanie; l'aveu du don de ſon cœur précéda de quelque temps de celui de ſa main, & leur mariage fut bientôt conclu à leur grande ſatisfaction.

Nos amans, quoiqu'époux, voulurent à leur ordinaire mettre leurs palais en uſage, mais ils n'exiſtoient plus. Minatine n'étoit pas une fée du commun, elle s'étoit

sérieusement appliquée à l'étude du cœur humain : elle leur avoit donc retiré ce don qui leur avoit été à l'un & à l'autre d'un si grand secours ; mais elle n'avoit pas usé de cette précaution à la légère ; elle craignit que les idées ne fussent contraires au bonheur de leur situation présente ; car enfin les idées conduisent aisément à la jalousie. C'est en vain qu'on lui donnera le beau nom de délicatesse ; la délicatesse d'un mari est presque toujours une jalousie terrible, & certainement elle est toujours au moins une fadeur. Minatine prit donc le sage parti de soustraire les idées à l'un & à l'autre ; & mon avis est qu'elle fit bien.

Ils reçurent en échange de ce qu'ils perdoient, le don du palais de la plus aimable réalité. C'est un palais plein de délices qui s'écroule, il est vrai, quelquefois de lui-même, mais jamais ce malheur ne lui arrive que par la faute de ses fondemens ; & quand le rapport de l'humeur, celui des goûts, & les douceurs de l'amitié, joints à l'amour parfait, ont élevé ce charmant édifice, il surpasse en solidité tout ce que nous connoissons dans le monde ; d'autant plus que les brêches que le temps ou les diverses circonstances peuvent occasionner, sont

réparées chaque jour par les plaiſirs infinis que produiſent & le cœur & l'eſprit.

Ce fut ſur des principes auſſi délicieux que ſolides que vécurent Conſtant & Roſanie, plus heureux mille fois par leurs ſentimens que par la poſſeſſion de deux grands royaumes, & par tout ce que les hommes regardent comme la fortune. La véritable eſt, en tous ſens, dans notre cœur.

LA PRINCESSE LUMINEUSE,

CONTE.

IL étoit une fois un roi & une reine, la reine ſe nommoit Marjolaine, & le roi s'appeloit Biribi; ils vécurent toujours dans une fort grande union, quoiqu'ils ſe fuſſent mariés par amour.

La paſſion qui les dominoit l'un & l'autre étoit celle du jeu : elle les occupoit les jours & les nuits.

Il paſſe pour conſtant que le roi Biribi fut l'inventeur d'un jeu qui porte aujourd'hui ſon nom. Le roi paſſoit la journée dans ſon cabinet, à imaginer des tableaux pour ſon jeu, & à faire peindre des caſes plus ſingulières les unes que les autres. Ces tableaux étoient tous applaudis, non ſeulement parce qu'ils étoient de la compoſition du roi, mais encore parce que les habitans de ce grand état aimoient naturellement le jeu,

Le roi Biribi employa très-utilement le goût que ſes ſujets avoient pour le jeu ; il tailloit lui-même pour donner l'exemple, & il étoit de toutes les banques qu'il établit dans toutes les villes de ſon royaume. Il eut ſoin, pour la commodité & l'amuſement des différens états, d'en avoir à tout prix.

Il fit un réglement très-raiſonnable pour favoriſer ſes banquiers généraux ; c'étoit un édit par lequel il étoit expreſſément ordonné qu'une perſonne de chaque famille tireroit ou feroit tirer une boule par jour, & cela ſans qu'aucune raiſon pût diſpenſer de cette obéïſſance. Les femmes étoient ordinairement chargées, par la famille, d'exécuter une ordonnance auſſi avantageuſe pour les banques ; car on ne s'en tient pas ſi aiſément à une ſeule boule.

Le roi Biribi dans le fond, n'étoit pas joueur, jamais banquier ne le fut ; il n'aimoit que l'argent, & ſentoit tout l'avantage de ſon jeu. Il ſoulagea ſon peuple de tous les impôts & de toutes les entrées, & ne voulut, pour le revenu de ſa couronne, que le profit des banques. Jamais droits ne furent payés par les femmes avec plus de bonne volonté & plus d'exactitude, & jamais prince ne ſe trouva des ſom-

mes plus considérables dans ses coffres.

Cette cour, suivant l'usage, étoit gouvernée par deux fées d'un caractère bien différent ; l'une se nommoit Balsamine ; elle étoit bonne naturellement, & la justesse de son esprit étoit infinie ; elle blâmoit beaucoup le goût déclaré du roi & de la reine pour le jeu, & cette façon de tirer l'argent de ses sujets, & voulut souvent faire honte au roi, non-seulement de ce qu'il tenoit la banque, mais encore de ce qu'il étoit de part avec les banquiers ; mais ses remontrances furent inutiles.

L'autre fée, qui possédoit bien plus la faveur & la confiance de Biribi, parce que la conformité des goûts les rapprochoit, se nommoit la fée Sansdent. C'étoit une vieille joueuse, qui, dans de certains cas de perte, auroit été capable de jouer jusqu'à sa baguette. Elle étoit hâve & sèche ; les veilles & l'altération du jeu lui avoient brûlé le sang, & le sang brûlé lui donnoit une humeur épouvantable, & lui faisoit très-souvent tenir des propos que tout autre qu'un banquier de Biribi n'auroit pas soutenu. Elle joignoit à cette altération le malheur de n'aimer pas trop le plaisir des autres, & d'être un tant soit peu envieuse : voilà son caractère. Quant à la façon de

ſe mettre, jamais elle n'étoit achevée de coëffer, & l'on ne pouvoit être plus mal vêtue; car tout ce qu'elle tiroit de ſes appointemens de fée, au lieu d'aller à ſon entretien, ſe fondoit dans la banque. L'on ignore peut-être que, malgré le grand pouvoir des fées, elles ſont ſoumiſes à un conſeil qui leur demande un compte exact de l'emploi qu'elles ont fait de l'argent du tréſor. Sans ce réglement, il n'eſt pas douteux que Sansdent n'eût joué, & par conſéquent perdu tout l'argent que les fées pouvoient avoir, quelque conſidérables que leurs richeſſes euſſent été.

La reine étoit une bonne femme aſſez ſimple, qui pontoit toute la journée avec un zèle & une patience ſans exemple. Le roi, qui connoiſſoit parfaitement la force de ſon jeu, donnoit des ſommes immenſes à la reine pour ſes menus plaiſirs & pour ſon entretien, ſachant très-bien ce que deviendroit cet argent. En effet, elle perdoit tout ce qu'on lui donnoit, & n'étoit pas mieux parée que Sansdent. Elles ſe ſervoient d'excuſes l'une à l'autre. Biribi, toujours attentif à donner de bons exemples, avoit expreſſément défendu que l'on marquât la reine elle-même, c'étoit tout dire pour les au-

tres. Quand le roi tenoit la banque, la bonne Marjolaine lui servoit de croupier, & qui donnoit les jetons, à la vérité, dans une cuillière d'or garnie de diamans; & le gentilhomme de la chambre, qui étoit d'année, présentoit le sac; car il faut convenir qu'on ne pouvoit tenir Biribi avec plus de dignité que ce grand prince le tenoit. Il ne quittoit le jeu que pour recevoir l'argent de tous ses banquiers généraux, vérifier leurs comptes, renvoyer de l'argent à ceux qui, par hasard, avoient été débanqués; enfin il étoit occupé à tenir en ordre un aussi grand nombre de banques; il ne négligeoit pas non plus de faire punir les familles qui n'avoient pas tiré de boules suivant l'ordonnance. Il faisoit mettre dans les gazettes tous les pleins qui avoient été gagnés dans la semaine, avec les noms des prédestinés; & sur toutes choses, il faisoit citer avec un peu d'augmentation les pertes que les banques avoient faites.

Voilà quel étoit au juste l'état de la cour de ce roi, lorsque la reine Marjolaine se trouva grosse. Les veilles non plus que le jeu ne l'empêchèrent point de se bien porter pendant le cours de sa grossesse, & d'accoucher fort heureusement d'une prin-

ceſſe qui parut aux yeux de tout le monde belle comme le plus beau jour.

Balſamine ſe chargea du ſoin de ſon éducation, & la nomma Lumineuſe. Pour Sansdent, qui s'apperçut de tous les charmes qui paroiſſoient déjà dans cet admirable enfant, elle reſſentit une envie qui, comme je l'ai déjà dit, lui étoit naturelle, & qui fut encore redoublée, parce qu'elle prévit qu'une petite princeſſe dont elle s'étoit chargée depuis deux ans, qu'elle aimoit autant qu'elle pouvoit aimer, & qui ſe nommoit Pivoine, feroit d'une figure bien différente de celle de Lumineuſe, & que ſon eſprit feroit très-inférieur au ſien. Toutes ces raiſons l'engagèrent à ſoumettre Lumineuſe à tous les inconvéniens qui ne ſont que trop ordinaires dans le monde, de façon même qu'aucun pouvoir des fées ne pourroit les lui faire éviter. Balſamine n'avoit encore eu que le temps d'excepter des malheurs de la vie de Lumineuſe que la petite vérole; mais hélas! il en eſt beaucoup d'autres encore, & la princeſſe, malgré l'amitié de la fée, ne s'y trouva que trop ſoumiſe. Balſamine s'apperçut de la méchanceté de ſa compagne; mais comme il n'étoit plus poſſible d'y remédier, elle prit ſur cette affaire

le

le fage parti du filence. La taille & la figure de Lumineufe qui ne pouvoient être plus parfaites, étoient encore furpaffées par la vivacité & la jufteffe d'un efprit également porté à la douceur & à la pareffe.

Balfamine ne lui donna pas le moindre confeil fur le jeu dont elle défapprouvoit les excès ; elle favoit très-bien que les enfans n'ont prefque jamais de goût pour les chofes que leurs parens ont trop aimées ; auffi eut-elle toute fa vie un éloignement infini pour cette paffion.

Quand Lumineufe eut atteint l'âge de quinze ans, elle enchantoit par fes regards, & charmoit par fon efprit ; elle eût effacé bien d'autres beautés que celle de la princeffe Pivoine, que Sansdent avoit auprès d'elle à la cour du roi Biribi. Sa taille étoit courte & groffe, & jamais aucune fille à fon âge n'avoit eu une fi prodigieufe gorge. Elle n'avoit point d'autre efprit que celui du jeu, & répétoit de mémoire les plaifanteries qu'elle avoit entendu faire fur les cafes du tableau. Jamais Sansdent ne l'avoit grondée que parce qu'elle ne filoit pas bien fon argent, ou parce qu'elle ne demeuroit pas à la fin des parties pour parer la table, & retenir plus longtemps les joueurs.

Lumineufe & elle ne s'aimoient pas beaucoup, quoiqu'elles euffent paffé leur jeuneffe enfemble.

Le roi ni la reine n'aimoient pas beaucoup leur fille ; la raifon en étoit bien fimple, leurs goûts étoient différens. Marjolaine ayant plufieurs fois fait venir la princeffe fa fille à fon jeu pour la diffiper & l'amufer, elle avoit toujours fait des baillemens exceffifs pour lefquels on l'avoit renvoyée, en la traitant de petite fotte, &c. Ces reprimandes engageoient toujours Pivoine à fe rengorger, parce qu'elle les regardoit comme une louange indirecte que l'on donnoit à fon caractère.

Balfamine étant fort confidérée dans tout le corps de la féerie, fut mandée pour traiter d'affaires importantes; ce fut le temps de cette abfence que Sansdent choifit pour propofer au roi & à la reine de marier Lumineufe. Sansdent leur propofa donc le roi des Brouillards pour être leur gendre. Elle leur fit valoir non-feulement la grandeur de fon alliance, en leur difant qu'il étoit un peu parent de la Nuit, & fort aimé des médecins; mais encore elle leur repréfenta que la beauté de Lumineufe leur attireroit infailliblement des guerres pen-

dant lesquelles il leur feroit très-difficile de pouvoir jouer, & dont les dépenfes diminueroient confidérablement le fonds des banques.

Le roi des Brouillards eft un bon homme, qui n'a pas à la vérité un grand commerce dans le monde, il n'eft pas reçu dans beaucoup de maifons; mais il emmènera votre fille, & vous ferez au moins certains de la voir pendant les hivers.

D'auffi bonnes raifons déterminèrent le roi & la reine. La demande de Lumineufe fut faite dès le même jour avec toutes les cérémonies ordinaires; le contrat fut figné fur le champ, & dès le foir même les nôces furent célébrées. Lumineufe étoit douce, Balfamine étoit abfente; que peut faire une princeffe qui n'a que quinze ans, & qui n'ofe s'oppofer à la volonté de fes parens? Elle fe foumit, & c'étoit tout ce qu'elle pouvoit faire. Les nôces furent obfcures, malgré la quantité des bougies qui rempliffoient les appartemens. Le roi des Brouillards & fa fuite, qu'il avoit fort diminuée par confidération, faifoient tort aux lumières. Toute la cour fut enrhumée, parce que tous ces brouillards répandoient une fort grande humidité. Le trop heu-

reux époux de la belle Lumineuse étoit un un grand & gros homme âgé pour le moins de soixante ans ; il avoit la voix rauque ; il parloit peu, mais ce qu'il disoit étoit infiniment diffus. Il parut vêtu comme le sont les petits enfans voués au blanc ; toute sa cour portoit le même uniforme, aussi-bien que celui des cheveux plats, qui ne relevoient ni leur figure, ni leur bonne mine. Le lendemain des nôces, le marié parut, comme il arrive ordinairement, fort amoureux, & Lumineuse toute aussi froide qu'elle étoit la veille de son mariage, & ne fut point animée par toutes les mauvaises plaisanteries que l'on fait dans les nôces.

Le roi son mari, après avoir fait ses grosses plaisanteries, voulut conduire la nouvelle reine dans une portion de ses états qu'il avoit établis dans une prairie voisine de la capitale du roi son beau-père, & pour donner une idée de sa magnificence, il invita toute la cour du roi Biribi à un grand soupé. Les exhalaisons formoient son palais, mais le goût de l'architecture étoit un peu gothique, & la porte d'entrée étoit véritablement si basse, qu'il fallut que tout le monde baissât la tête pour entrer dans le palais. Quand toute la compagnie fut

aſſemblée, l'on ferma une eſpèce de trappe, de façon que l'on ne ſavoit plus, ni par où l'on étoit entré, ni par où l'on reſſortiroit.

Le Roi, provincial par nature & par habitude, en inféra que l'on devoit boire bien longtemps. Le mets qui dominoit le plus dans ce feſtin, & dont la profuſion fut extrême, fut celui des bécaſſes.

Quoique toute la cour du roi Biribi fût venue à ce repas en redingottes & en capottes, quoique le roi des Brouillards eût eu l'attention de faire donner, comme à l'audience du grand ſeigneur, des caffetans de toile cirée, l'humidité de ſon palais incommoda tout le monde; & malgré l'envie qu'il eut de prolonger le repas, & les mauvais propos qu'il tint pour en venir à bout, le ſoupé fut court; & tout le monde s'étant retiré, Lumineuſe fut laiſſée dans les états du roi ſon mari, abandonnée à ſes pleurs.

Le roi Biribi & la reine Marjolaine ayant fini la ſeule affaire qui pouvoit les diſtraire du jeu, retournèrent chez eux avec leur bonne amie Sansdent. Elle avoit toujours eu le projet de couronner les ſoins qu'elle avoit pris de la princeſſe Pivoine par un

mariage avantageux; pour cet effet, elle avoit jeté les yeux ſur le prince Grenadin, dont les états étoient voiſins de ceux du roi Biribi, & dont la figure & le mérite faiſoient grand bruit dans le monde. Ce prince étoit un ſi bon parti, que Balſamine, toute ſage & toute éclairée qu'elle étoit, n'en avoit jamais déſiré d'autre pour la princeſſe Lumineuſe.

Quand cette bonne fée revint, quelle fut ſa douleur de ne plus trouver ſa chère Lumineuſe! La converſation fut vive entre les fées; le roi & la reine répondirent aux reproches qu'elle leur fit, qu'ils avoient fait une bonne alliance; qu'ils avoient déféré aux conſeils de leur amie Sansdent. Balſamine fut piquée du peu de conſidération que l'on avoit eue pour elle: elle partit, & fut de ce pas chez la belle Lumineuſe, qu'elle trouva ſeule dans ſon boudoir. Leur entrevue auroit attendri les témoins dont le cœur auroit été le plus dur.

Lumineuſe l'embraſſa mille fois en lui diſant, pourquoi m'avez-vous quittée, ma bonne amie, vous ſavez que je n'ai de reſſources qu'en vous: ne me quittez donc jamais. Balſamine lui répondit avec tendreſſe, n'ayez point d'inquiétude, tôt ou

tard je vous vengerai de Sansdent : hélas ! lui répondit la princeſſe, je paſſerai toute ma vie dans une obſcurité inſupportable, je ne pourrai jamais accoutumer mon tempérament à l'humidité qui règne dans ces ſombres lieux. Je conſens volontiers à vivre ſans aucune ſociété, pourvu que vous ne m'abandonniez pas, ma chère Balſamine : le roi mon mari, pour mon malheur, reſſent de l'amour pour moi, & je n'ai pour lui qu'une indifférence bien digne de lui & de ſes triſtes états. Eſpérez lui dit Balſamine, une ſituation plus heureuſe, ne vous laiſſez point aller au déſeſpoir ; comptez que je ne vous abandonnerai point, & qu'au moins je vous tiendrai fidèle compagnie, puiſque Sansdent m'a miſe hors d'état de vous donner d'autres preuves de mon amitié. Lumineuſe reſſentit ce ſoulagement que donnent les ſecours de l'amitié. Le roi des Brouillards qui s'apperçut de quel ſecours la compagnie de Balſamine étoit à la reine ſa femme, la combla de toutes les amitiés poſſibles. Quoiqu'il fût naturellement d'un tempérament froid, il reſſentoit vivement l'indifférence que Lumineuſe avoit pour lui.

Auſſitôt que la nôce de Lumineuſe eut

été terminée, & que la nouvelle reine eut été remise entre les mains du vieux roi son mari, j'ai dit, s'il m'en souvient, que Sansdent, Marjolaine & le roi Biribi retournèrent promptement se mettre à une table de jeu; les jours suivans la même chose se répéta, & l'on reprit le même train de vie que celui qui avoit précédé les nôces. Sansdent, qui ne perdoit point son projet de vue pour sa grosse favorite Pivoine, s'occupa sérieusement du mariage de Grenadin avec sa protégée.

Ce prince charmant étoit demeuré jeune sous la tutelle de la reine Brillante sa mère; le roi son père avoit gagné une pleurésie à la chasse du Papillon, dont il mourut fort regretté de ses sujets. Brillante fut donc déclarée régente; elle éleva Grenadin avec tous les soins imaginables. Ce prince avoit un éloignement marqué pour le mariage; mais il avoit une galanterie réelle dans l'esprit, avec laquelle il faisoit les délices de la cour de la reine sa mère. Telle étoit la disposition de cette cour lorsque Sansdent envoya plusieurs fois le même songe à la reine Brillante, qui l'entretenoit de l'éloignement que Grenadin avoit pour le mariage, & l'assuroit que cette aversion ne finit-

roit que dans les états du roi Biribi, dans lesquels il trouveroit la fée Sansdent, à laquelle il pouvoit s'adresser en toute sûreté; ce songe fut envoyé si souvent à la reine, & toujours si fort accompagné des mêmes circonstances, qu'enfin elle se détermina à suivre l'avertissement qu'il lui donnoit.

Le prince partit donc avec un équipage digne de sa naissance & de son goût naturel. Il fut reçu par le roi Biribi avec tous les honneurs dûs à son rang; & comme l'on croit assez ordinairement à tout le monde le même goût que celui que l'on a, l'on redoubla les parties de jeu, dans le dessein de lui faire plus d'honneur. Sansdent s'apperçut avec chagrin du dégoût de Grenadin pour le jeu. Elle ne vouloit cependant pas avoir le démenti de son projet, elle résolut donc de donner au prince ce que l'on appelle une fête dans toutes les formes. Elle construisit avec sa baguette dans les jardins du palais, qui n'étoient pas trop bien entretenus, une salle d'un goût d'architecture admirable, & elle résolut d'y donner un bal où toute la cour fut invitée. Mais hélas! personne dans le pays ne savoit plus danser. Pivoine se trouva la seule qui sut à peu près faire le pas de menuet;

encore comment le faifoit-elle? Mais elle n'avoit point du tout d'oreille; & fans les attentions du prince, & fon exceffive politeffe, elle étoit fi mal-adroite, que plus de dix fois elle feroit tombée à la renverfe, fa queue fe mettant toujours entre fes jambes, ou bien s'embarraffant dans fes pantoufles. Un bal où il y avoit auffi peu de danfeurs, fe trouva néceffairement très-court. Que faire en attendant le fouper? Il fallut donc fe mettre au jeu. Voilà donc la partie établie, & Grenadin, à côté de la groffe Pivoine, obligé par politeffe de jouer. On fit une fois l'éloge de la nobleffe avec laquelle il perdoit fon argent; Pivoine lui dit mille gentilleffes de celles qu'elle avoit entendu faire au jeu; elle lui confeilloit bien férieufement de prendre tantôt l'arlequin, tantôt une autre figure: Il y a quatre jours qu'il n'eft venu, lui difoit-elle, je l'ai marqué fur mes tablettes. Elle lui demandoit en grâce de prendre les chiffres de 25, de 7, ou de 52, & lui rendoit un compte très-exact de la cabale, à laquelle le prince ne put comprendre un mot, malgré l'explication de la princeffe; & comme il plaifantoit avec grâces fur ces propos, dont il ne pouvoit être la dupe avec l'efprit qu'il avoit,

Pivoine lui dit ; cependant, ce ſont de ces choſes qu'il faut ſavoir, non-ſeulement parce qu'elles réuſſiſſent au jeu, mais encore parce qu'elles en donnent l'air. Croiriez-vous bien même, ajoutoit-elle, que je leur ai l'obligation de m'avoir fait obtenir la préférence ſur une princeſſe avec laquelle j'ai été élevée dans cette cour, & qui jamais n'a pu en retenir un mot, tant elle avoit l'eſprit bouché. Le ſouper fut ſervi longtemps avant que l'on ſe mît à table ; les joueurs étoient piqués, on l'avoit retardé pluſieurs fois, & quand il fut ſervi, on le laiſſa longtemps refroidir encore. Pendant le ſouper, on voulut mettre quelques converſations agréables ſur le tapis, mais elles retombèrent toujours ſur le jeu. Sur un coup piquant, ſur la nobleſſe du jeu d'un tel, ſur ſon exactitude à payer ; enfin, ces agréables propos occupèrent tout le temps du ſouper. A peine le fruit fut-il ſervi, que l'on courut ſe remettre au jeu ; la politeſſe du prince le fit ſouffrir beaucoup intérieurement, & l'engagea à s'entretenir avec la groſſe Pivoine, aſſez pour s'en dégoûter pour toujours, & ſuffiſamment pour qu'elle ſe prît pour lui d'un goût très-vif.

La converſation tomba ſur Lumineuſe ;

& Pivoine dit tout ce qu'elle en imagina de plus mal, ce qui fit un effet oppofé dans l'efprit du prince. Pivoine voulut tourner en ridicule l'averfion de Lumineufe pour le jeu, & la façon dont elle favoit s'occuper dans fon appartement, & demeurer feule. Ces détails, contre fon intention, firent une impreffion favorable fur l'efprit de Grenadin, & il fut touché de la façon dont on avoit facrifié une auffi belle princeffe à un roi tel que celui que Pivoine lui avoit dépeint. Le prince reffentit une efpèce de chagrin de ce que Lumineufe avoit époufé un femblable mari; ce chagrin fut fuivi du déplaifir d'imaginer qu'elle fût mariée; enfuite il forma des regrets de ce qu'il n'avoit pas été inftruit plutôt de toutes les perfections de la princeffe; il s'affligea de n'avoir pas voyagé l'année d'auparavant, & fe repentit de ne s'être pas propofé lui-même pour l'époufer. Un portrait de Lumineufe que la reine lui montra par hafard, fortifia toutes fes idées, & lui en donna de nouvelles. Occupé de toutes ces chofes, fans prefque croire y penfer, que comme on eft frappé des événemens finguliers, d'abord qu'il appercevoit du brouillard, il fortoit du palais, en fe fervant du prétexte d'aller

à la chaſſe. Il eſpéroit qu'à force de chercher, un jour peut-être il la verroit elle-même. Il en vint, pour ſatisfaire ſa curioſité, juſqu'au point de courir les brouillards, comme au printemps l'on cherche les premiers rayons du ſoleil, ou comme en été l'on recherche la fraîcheur de l'ombre. Il paſſa quelque temps dans une auſſi triſte occupation. Enfin, il apperçut un jour dans une prairie fort étendue, un grand brouillard des plus épais, avec le mouvement que l'on remarque quelquefois dans ces ſortes d'exhalaiſons. Le ſoleil venoit de ſe lever, & doroit tout le reſte de la campagne. Le prince accourut à ce brouillard. (On ne pourra jamais rendre un compte bien précis de cette eſpèce d'inſtinct qui conduit & qui frappe les amans). En effet, ſes eſpérances ne furent point déçues. Ce brouillard étoit un des petits palais de la reine, & le plus léger de ceux qu'elle habitoit. Le roi des brouillards le faiſoit marcher dans des lieux plus marécageux, dans le deſſein de faire des recrues pour un projet qu'il méditoit vers le nord. La reine étoit ſur une eſpèce de terraſſe, ou pour mieux dire, à l'extrêmité du brouillard, pour voir le ſoleil, & reſpirer un air plus pur & plus ſérein. Le

prince la reconnut aisément, & ne put s'empêcher de s'écrier: Enfin donc, belle Lumineuse, j'ai pu vous voir! La reine frappée de ce compliment, le regarda avec l'attention que sa figure pouvoit mériter, & sans rien répondre qui pût la commettre, elle témoigna par un regard que le compliment lui étoit agréable. Qu'un amant entend aisément ce langage! Le palais poursuivant son chemin, laissa le prince enchanté de ce qu'il avoit vu, & la reine courut promptement instruire Balsamine de cette petite aventure. La fée consulta son livre d'heures, & lui dit en soupirant: Hélas! ma chère princesse, vous avez vu le prince Grenadin, celui que j'espérois de vous faire épouser.

La reine, apprenant que celui qu'elle venoit de voir étoit un prince, sa figure lui parut encore plus agréable, par le rapport des conditions. Elle fit la comparaison de Grenadin & du roi son mari. L'esprit fait tout ce chemin en un moment, & la vertu la plus austère ne peut empêcher les premières impressions. Enfin, la solitude, l'amitié, & plus encore, la plénitude du cœur, engagèrent la princesse à faire l'aveu de tous

ſes ſentimens à Balſamine. Ce ne fut d'abord que pour avoir le ſimple plaiſir d'en parler. La fée ne pouvant ſe refuſer à une converſation auſſi naturelle, s'y livra avec toute la patience qu'il faut qu'un confident apporte, pour eſſuyer toutes les répétitions & les redites d'un cœur amoureux. El lui devoit d'autant plus cette complaiſance, que ſuivant la loi que Sansdent avoit impoſée au moment de la naiſſance de Lumineuſe, Balſamine ne pouvoit lui prédire l'avenir, ce qui, dans le fond, n'étoit point un ſi grand mal : car l'eſpérance de l'amour prédit ſuffiſamment de choſes aux amans. Il ne lui étoit donc poſſible que de lui repréſenter le paſſé & le préſent. Après avoir fait une conjuration ſimple, elle lut tout haut dans ſon petit livre d'heures, parce que tout ce que l'on déſiroit ſavoir du paſſé & du préſent s'y trouvoit écrit. Elle lut donc tout ce que j'ai rapporté de l'indifférence & de la galanterie de Grenadin, lorſqu'il étoit à la cour de la reine ſa mère. Enſuite elle lut le ſonge que Sansdent avoit envoyé, le départ & l'arrivée du prince à la cour du roi Biribi, ſon ennui pour le jeu, le détail de la danſe & celui des groſſes gentilleſſes de Pivoine. Balſamine entra

dans le détail le plus exact de tout ce qui s'étoit passé.

La reine ne cessoit de lire dans les heures de la fée. Elles étoient ornées de miniatures sur velin, & ces charmantes peintures exprimoient au naturel tous les événemens qui pouvoient intéresser ou amuser. Lumineuse y vit avec plaisir le prince retourner chez le roi Biribi après la rencontre qu'elle en avoit faite. Elle s'apperçut du redoublement de son ennui, & de la recherche exacte qu'il faisoit de tous les brouillards les plus épais; elle craignit mille fois pour sa poitrine. Elle fut témoin de tous les soins qu'il se donna pour avoir une copie de son portrait. Ce fut avec contentement qu'elle remarqua tout ce que la princesse Pivoine souffroit de son indifférence pour elle. Enfin elle lut que, comme il y avoit des brouillards dans ses états, & qu'il avoit autant d'espérance de la pouvoir trouver dans ce pays que partout ailleurs, il prenoit le parti d'y retourner, après avoir constamment refusé toutes les offres avantageuses que Sansdent lui avoit faites pour le mariage de Pivoine, & après avoir perdu le plus noblement du monde des sommes très-considérables à la banque du roi, Lumineuse s'apperçut que Sansdent

vouloit punir le prince, & venger Pivoine du peu de cas qu'il avoit fait de sa personne. Elle courut à Balsamine, en lui disant : sauvez-le, ma chère amie, elle va peut-être le métamorphoser ; qu'au moins il ne perde pas sa figure. Soyez tranquille, lui répondit la bonne fée, j'en ai eu soin. En effet, il ne lui arriva pas le moindre accident, & la reine le vit partir sans obstacle.

Grenadin s'abandonnoit aveuglément à sa passion ; il déclamoit quelquefois contre la destinée, & surtout contre le songe de la reine Brillante. Pour la reine Lumineuse, elle avoit du moins son petit livre, mais elle n'en étoit pas plus heureuse pour cela. Quand on aime bien, on ne pense que médiocrement aux secours que l'on a, & l'on n'est jamais occupé que du regret de ce dont on est privé.

Le roi des Brouillards, agité & tourmenté de l'indifférence de Lumineuse, & dont l'âge étoit en effet assez avancé, tomba dans une espèce de langueur. Les médecins conseillèrent au roi de prendre quelquefois un air plus vif que celui qu'il respiroit ordinairement. Il obéit à cette ordonnance, & malheureusement (pour lui, s'entend) il reçut un coup de soleil dont il mourut quel-

ques jours après. La reine lui avoit donné tous les ſoins imaginables; en un mot, ſes procédés furent admirables en cette triſte occaſion, & tous les brouillards en furent enchantés.

Quand on eut rendu les derniers devoirs au roi, & qu'on l'eut porté dans un grand lac, le tombeau des rois ſes prédéceſſeurs, Lumineuſe forma la réſolution de quitter cette triſte demeure, & de retourner dans les états du roi ſon père, à qui elle l'écrivit. Le roi Biribi répondit à ſa fille qu'elle n'avoit qu'à ſe démettre hardiment de toute l'autorité qu'elle avoit ſur ſes peuples, & qu'elle trouveroit toujours un aſyle dans ſes états. Après cette réponſe, Lumineuſe fit tous ſes paquets avec une diligence incroyable; les brouillards ne vouloient point abandonner leur reine; ils reſſentoient tous pour elle un véritable attachement. Toutes les inſtances qu'ils firent pour engager la reine à ne les point abandonner furent inutiles. Elle les dégagea du ſerment de fidélité, & les quitta; & c'eſt la raiſon pour laquelle ils errent de différens côtés. Perſonne depuis ce temps, ne s'étant voulu donner la peine de les réunir, non plus que celle de les gouverner. Tout ce que j'ai ſu de particulier ſur la divi-

ſion de ce grand état, c'eſt que la plus grande partie ſe retira en Angleterre.

Lumineuſe parut à la cour du roi ſon père, plus belle encore qu'elle n'en étoit partie. La fraîcheur & la beauté de ſon teint étoient encore augmentées: elle n'étoit nullement hâlée en venant d'un ſemblable pays. Le grand deuil avec lequel elle arriva lui ſervit de prétexte pour ne point faire la partie du roi, & pour s'éloigner peu-à-peu d'un genre de vie qui lui convenoit auſſi peu. Ce grand deuil ſe portoit tout en blanc, ſuivant l'uſage des veuves des Brouillards; & ce qui peut-être eût déparé beaucoup d'autres beautés ne la rendoit que plus belle encore. Quelque temps après ſon arrivée, de l'avis de la bonne Balſamine, elle demanda un terrein au roi Biribi, dans lequel, avec le ſecours de la fée, elle bâtit un palais magnifique, dont la ſimplicité extérieure, & dont l'intérieur réuniſſoient le goût & la magnificence. Ce fut là qu'elle raſſembloit une cour de perſonnes choiſies de l'un & de l'autre ſexe. Les jardins répondoient à la magnificence du palais; mais le boſquet de la vérité dont Balſamine lui avoit fait un préſent particulier, étoit la choſe la plus utile à une per-

ſonne qui ne vouloit être environnée que de gens ſincères. Ce boſquet renfermoit les plus admirables ſtatues de marbre blanc; la vérité, toute nue, dominoit ſur toutes les autres, & c'étoit auſſi ſur elle, que, par la diſpoſition du plan, les regards étoient d'abord attachés. La candeur étoit exprimée ſur ſon viſage, & l'on y voyoit en même temps les impreſſions que les vices ſavent lui faire reſſentir. Ce grand boſquet, dans lequel la vérité paroiſſoit toute ſeule, ſe diviſoit en pluſieurs eſpaces qui renfermoient les différentes vertus que le hommes doivent ſuivre. Ces eſpaces formoient des temples de verdure conſacrés à chacune de ces divinités. L'amour ſe voyoit dans l'un avec la délicateſſe & la fidélité. La valeur paroiſſoit dans un autre, accompagnée de la douceur & du ſens froid.

La reconnoiſſance des bienfaits avoit pour compagnes la mémoire & la ſenſibilité. L'honneur des femmes étoit placé entre la pudeur & la modeſtie. Le temple de la religion étoit orné de la bonne foi & de la perſuaſion.

Ce ſuperbe boſquet étoit ouvert à tout le monde; un vieillard accompagnoit ceux que la curioſité y conduiſoit.

Que de gens se présentèrent à ce bosquet avec la hardiesse & la suffisance qui ne sont que trop communes à la cour ! Combien de courtisans virent la vérité, qui, tout d'un coup à leur aspect, paroissant couverte de lambeaux dorés, se déroboit à leurs yeux, sans leur laisser voir que le masque du mensonge, & l'horreur de sa figure ! Que d'amans de l'un & de l'autre sexe obligèrent la figure de l'amour à prendre celle de la fausseté ; & cette même fidélité, tant de fois attestée, devenir à l'instant l'inconstance au pied léger, ou la coquetterie aux yeux pervers ! Combien d'autres, au lieu de voir paroître à leurs yeux l'amour tel qu'ils espéroient de le trouver, ne furent frappés que du faux air ! Que de fausses valeurs parurent tantôt avec le visage de la peur & les gestes de l'épouvante, & tantôt dépourvues du sang froid, ayant besoin de l'action pour se soutenir ; d'autres enfin que l'on n'appercevoit point sans la férocité ! L'ingratitude à tous les momens paroissoit à la place de la reconnoissance. L'oubli prenoit celle de la mémoire, & la sensibilité s'évanouissoit avec la mémoire. Que de femmes dont le maintien de prude chassa la modestie pour y substituer la débauche, &

dont l'aſpect fit évanouïr la pudeur! Que d'hypocriſie & de projets humains ne voyoit-on point dans le temple de la ſtatue de la religion!

Ce boſquet ſervit beaucoup à Lumineuſe, auſſi bien que ſes lumières naturelles, pour ne raſſembler autour d'elle que des gens ſincères : ſa cour n'étoit pas nombreuſe, mais elle étoit charmante.

La princeſſe n'étoit intérieurement occupée que de Grenadin. Elle avoit vu dans le petit livre de Balſamine que le prince, ennuyé de tout ce qui ſe préſentoit à lui, n'avoit pu faire un plus long ſéjour à la cour de la reine Brillante ; que toujours occupé du déſir de la voir, il étoit parti pour faire la recherche des plus épais brouillards, & que, pour cet effet, il avoit marché tout ſeul vers les pays les plus affreux du nord. Il ne lui fut plus poſſible alors de réſiſter au plaiſir de le tirer d'inquiétude, de lui faire ſavoir la mort du roi ſon mari, l'état de liberté dont elle jouiſſoit, & le lieu de ſon ſéjour ; mais elle ne pouvoit eſpérer aucun des ſecours que les fées donnent aux jeunes princeſſes qu'elles protègent. Ce fut à l'amour à lui faciliter ce qu'elle déſiroit. Elle ouvrit une des fenêtres de ſon palais,

& fit venir à elle un brouillard léger qu'elle apperçut dans ſes jardins. Elle le reconnut pour être rempli de vivacité & du déſir d'obliger, & pour l'avoir ſervi avec beaucoup d'attachement; il étoit naturellement grand voyageur. Elle lui dit le lieu dans lequel il trouveroit le prince Grenadin, & lui donna ſes ordres. Dès l'inſtant que Grenadin eut appris le lieu du ſéjour de Lumineuſe, il évita les brouillards avec autant de ſoin qu'il les avoit recherchés, il reprit avec empreſſement le chemin des états du roi Biribi.

L'on peut ſe ſouvenir des procédés de Sansdent; ils avoient, par toutes ſortes de raiſons, déplu à Balſamine. Cette bonne fée, ſage juſques dans ſa colère, ne voulut point éclater qu'elle n'eût établi Lumineuſe d'une façon auſſi agréable que ſolide. Quelque temps après, les deux fées eurent une converſation des plus vives. La diſpute s'échauffa ſi fort, qu'elle ne pouvoit plus ſe terminer que par un combat ſingulier, & dont la fin eût été peut-être le bouleverſement de l'état; mais le conſeil des fées en ayant été averti dans le même moment, elles furent mandées l'une & l'autre. Les fées étant arri-

vées devant ce ſage tribunal, racontèrent tout ce qui leur étoit arrivé.

Sansdent fut condamnée ſur tous les chefs; & fut envoyée chez les ſauvages Iroquois, ſous prétexte de les civiliſer, mais dans le fond pour la punir par un honnête exil, qui lui fut d'autant plus ſenſible, qu'il n'y avoit pas dans ce pays la plus foible reſſource du côté du jeu. On envoya chercher Pivoine, ſans vouloir donner à Sansdent la permiſſion de faire ſes adieux au roi Biribi & à la reine Marjolaine. On lui donna en partant celle de marier la princeſſe Pivoine à quelque roi des Sauvages, & pour lors le conſeil les congédia l'une & l'autre, ſans qu'il fût attendri par leurs larmes.

Balſamine, à ſon retour, trouva le roi Biribi & la reine Marjolaine, qui, tout triſtes qu'ils étoient de l'abſence de Sansdent, & de l'inquiétude de ne la plus revoir, jouoient en attendant la déciſion des événemens. Ils vinrent au-devant de la fée avec la démarche embarraſſée que donnent les torts. Ils furent fort étonnés de voir qu'elle les pria de ne ſe point déranger, & de continuer leur partie; mais elle vouloit les punir d'une façon qui, ſans faire d'éclat, ne leur fût pas pour cela moins ſenſible. Toutes les

les banques furent détruites par la fortune des pontes, & cette fortune se trouva si sagement départie, que tous les joueurs du royaume regagnèrent précisément ce qu'ils avoient perdu, & se trouvèrent au même degré d'opulence où les réglemens du jeu les avoient trouvés. Il étoit temps que cette répartition fût faite, car presque toutes les familles de ce grand état étoient absolument ruinées. Balsamine voulut consoler le roi des pertes considérables qu'il venoit de faire, en lui faisant envisager quels étoient les inconvéniens & la honte de la vie qu'il avoit menée jusqu'alors ; elle lui conseilla la façon dont on ordonne, de se rapporter, pour le gouvernement de son état, aux conseils de Lumineuse ; & son incapacité se joignant aux autres raisons, le déterminèrent à suivre l'ordre ou le conseil de la fée.

Lumineuse, indépendamment de l'esprit infini qu'elle avoit, & des connoissances dont elle étoit ornée, aidée des sages conseils de Balsamine, rétablit la police, l'ordre, & fit enfin fleurir le commerce dans un royaume dont les affaires étoient depuis longtemps bien dérangées ; & ces changemens avantageux se firent en très-peu de

temps. Le choix des hommes étant la partie la plus essentielle d'un gouvernement, le bosquet de la vérité lui servit utilement pour connoître le fond des cœurs, le degré des vertus de ceux qu'elle employoit. Balsamine inventa, pour l'amusement du roi Biribi, de la reine Marjolaine, & pour celui de leur petite cour, tous les jeux de commerce, comme l'oie, le trou-madame, & mille autres, dont une partie est passée jusqu'à nous, sans compter le jeu du roman, & ceux qui mettent au fait de l'ortographe & de la géographie: jeux qui pour lors étoient absolument nécessaires pour l'oubli que l'on avoit fait de ces connoissances.

Balsamine, au nom de Lumineuse, défendit expressément, & sous les peines les plus rigoureuses, tous les jeux de reste, & sur-tout le Biribi. Elle fit brûler dans la grande place tous les tableaux, les sacs & les boules qu'elle avoit fait revenir de tous les coins du royaume; & je ne comprens pas comment, avec toutes ces précautions, ce jeu a pu passer jusqu'à nous, sur-tout après un aussi long espace de temps.

Grenadin averti, comme nous l'avons rapporté, par le brouillard, partit aussitôt qu'il eut appris toutes ces heureuses nou-

velles ; mais il étoit ſi loin, ſi loin, que Lumineuſe & Balſamine avoient eu le temps de faire tout ce qui vient d'être rapporté avant qu'il eût eu celui d'arriver. Le prince, qui croyoit trouver encore les états du roi Biribi dans la ſituation dans laquelle il les avoit laiſſés, craignoit non-ſeulement de revoir Sansdent, parce qu'il l'avoit laiſſée furieuſe contre lui, & qu'il étoit naturel qu'il en redoutât les menaces ; mais il craignoit encore plus de revoir Pivoine, parce qu'elle l'aimoit, & que rien ne déplaît autant à un homme bien amoureux que l'amour d'un objet déſagréable, le prince prit le parti d'arriver déguiſé dans la capitale.

Quelle joie pour un amant, de recevoir en réponſe de chaque queſtion un éloge de ce qu'il aime ! Le récit d'une vertu, un exemple de douceur, un trait d'eſprit & de ſageſſe, enfin de voir l'amour de tout un peuple qui ne ſe laſſe point de répondre aux queſtions réitérées de la curioſité que donne l'amour ! Le prince Grenadin, enchanté de tant de récits flatteurs, ne garda plus l'*incognito* ; & déclarant ſa naiſſance & ſon nom, il ſe fit conduire chez la fée qui faiſoit les fonctions de premier miniſtre. Leur entrevue fut courte, parce que la fée le con-

duiſit auſſitôt chez la princeſſe, qui, par ſon livre, avoit été témoin de toutes les impreſſions qu'avoit reçues ſon amant, & qui jugeoit de tous les inſtans qui le conduiſoient à elle. Si Balſamine ne ſe fût pas heureuſement trouvée en tiers, la converſation n'eût pas été vive du côté des paroles, pour avoir trop de choſes à ſe dire : pour en penſer trop, ils ne pouvoient ſe parler. Et qui ne voudroit ſe taire à ce prix, & faire l'épreuve d'un pareil ſilence ! Grenadin demanda la permiſſion d'être ſon premier courtiſan, en l'aſſurant que puiſqu'elle étoit libre, & que ſa délicateſſe n'avoit plus à ſouffrir, il s'eſtimoit trop heureux de la voir & de l'admirer. Cette permiſſion lui fut aiſément accordée.

Grenadin avoua à Lumineuſe un amour dont elle ne doutoit pas. Elle convint elle-même du goût qu'elle avoit pour lui. Grenadin ſe jeta à ſes genoux, la conjurant de couronner ſon amour, & de lui permettre d'aſpirer à l'honneur de ſa main.

Cette princeſſe adorable ſe rendit & conſentit aux déſirs de ſon amant; mais afin de n'avoir rien à ſe reprocher, & de pouvoir pleinement ſatisfaire ſa raiſon, elle voulut exiger du prince de faire l'épreuve

du bosquet de la vérité. Grenadin fut très-offensé de sa proposition. Tout ce que vous m'ordonnerez, lui dit-il, pour vous prouver l'attachement le plus tendre & le plus sincère, il est certain que je le ferai. Mais se peut-il que vous doutiez de moi, de la sincérité de mes sentimens ? Se peut-il que je vous doive à toute autre chose qu'à votre consentement, qu'à mon amour ? Enfin Grenadin prononça ces paroles avec la vivacité de la délicatesse offensée, & d'une façon si touchante, que Lumineuse, frappée de son amour, lui demanda pardon de lui avoir fait une telle proposition, & la désavoua pleinement, en le faisant maître de sa personne & de ses états. C'est à présent que l'épreuve me convient, lui dit le prince, en lui baisant la main avec transport, & c'est à présent que j'y cours sans la redouter. En effet, Grenadin s'éloignant de la princesse avec ardeur, courut au bosquet. Lumineuse le suivit agitée de tous les troubles, de toutes les inquiétudes, & de toutes les espérances de l'amour. Mais quelle fut la joie de cette tendre amante, quand elle apperçut la vérité qui s'embellissoit à la vue de son amant, l'amour qui accouroit à lui suivi d'un nombre infini d'attributs pres-

qu'inconnus dans le monde, de voir l'honneur & la valeur, enfin toutes les vertus se mettre à sa suite, & se présenter à l'amour. Quel transport pour Grenadin de voir qu'il avoit été suivi par Lumineuse, à laquelle la pudeur & la modestie étoient accourues, & quelle satisfaction de distinguer l'embarras de l'amour & de son aimable suite, qui ne savoient auquel des deux, de la princesse ou de lui, il étoit plus juste de déférer !

L'amour enfin & la vérité formèrent eux-mêmes dans les bosquets l'union éternelle des deux plus parfaits amans, & ces deux divinités ne les quittèrent jamais pendant le cours d'une vie qui fut aussi longue que fortunée.

BLEUETTE,

ET

COQUELICOT;

CONTE.

IL y avoit une fois une fée nommée Bonnebonne, qui se dégoûta des grands emplois de la féerie, auxquels son caractère & ses talens l'avoient élevée ; elle choisit pour sa retraite une isle placée au milieu d'un très-beau lac dont les côtes étoient formées par le pays le plus riche, le plus riant & le plus fertile. Cette heureuse retraite fut nommée l'isle du Bonheur ; l'on sait qu'elle a existé, l'on se persuade même qu'elle est toujours dans le pays dont on est voisin ; mais les géographes ne l'ont encore placée sur aucune carte, & je n'ai point lu qu'aucun voyageur y soit jamais

abordé : il nous suffit que les annales des fées nous en ayent donné connoissance.

Bonnebonne dégoûtée du monde, & n'aimant point à faire sa cour, demanda à la reine des fées la permission de se retirer : elle se rendit dans l'isle du Bonheur ; & ce fut là qu'avec la plus belle bibliothèque, & toutes les connoissances qu'elle avoit acquises dans le monde, elle devint la plus habile de toutes les fées. Elle faisoit le bonheur de tous ses voisins, & la reconnoissance étoit le fondement de son autorité. Indépendamment de ce que son goût la portoit à obliger, & que l'éloignement du grand monde ne diminue point le sentiment, c'est une grande satisfaction que celle de voir tout ce qui nous environne heureux.

Pour satisfaire à ce véritable plaisir, & n'être pas en même-temps accablée de toutes les ridicules demandes, elle avoit placé a fort peu de distance l'une de l'autre, sur les bords du lac, des colonnes de marbre blanc, auxquelles s'adressoient ceux qui avoient des demandes ou des plaintes à lui faire. Ces colonnes étoient construites de façon qu'en parlant fort bas, elles reportoient distinctement le son de la voix dans un cabinet du château. Bonnebonne

y faifoit demeurer ordinairement une nièce qu'elle élevoit pour être fée, & qui lui rendoit compte le foir de tout ce que les colonnes avoient rapporté; la fée pour lors en décidoit. La principale occupation de Bonnebonne étoit d'élever & de rendre heureux des enfans; elle donnoit à déjeûner, comme à collation, tout ce que l'on pouvoit défirer en fucre & en pâtifferie; mais quand on avoit habité quinze jours cette heureufe demeure, on ne fe foucioit plus de dragées, on paffoit la journée à fe promener fur l'herbe, à cueillir des noifettes dans le bois, ou des fleurs dans les parterres; on alloit fur le lac dans de jolis bateaux, on les menoit foi-même; enfin, l'on faifoit tout le jour ce que l'on avoit envie de faire, & le bonheur confifte principalement dans la liberté; il eft vrai qu'il y avoit des mies & des précepteurs, mais ils étoient invifibles; ils avertiffoient Bonnebonne de ce que l'on avoit fait de mal; & pour lors elle faifoit une réprimande, mais toujours avec douceur, parce qu'elle étoit la meilleure femme du monde. Quelquefois les mies & les précepteurs ceffoient d'être invifibles, & pour lors on les voyoit fouper enfemble fur l'herbe, ou bien danfer

aux chanſons, ou s'amuſer à faire des jouets & des poupées ; enfin, rien n'avoit l'air de la ſévérité dans cette heureuſe habitation, auſſi tout le monde ſouhaitoit de l'habiter, & l'on n'en ſortoit jamais ſans éprouver la plus grande des afflictions, mais comme tout eſt ſoumis à la deſtinée, & que les fées elles-mêmes lui doivent obéir, quand on étoit parvenu à un certain âge, c'eſt-à-dire depuis douze juſqu'à quinze ans, & lorſque les leçons de la fée avoient fait une forte d'impreſſion ſur l'eſprit de ſes élèves, & qu'elle les trouvoit aſſez formés pour entrer dans le monde, elle étoit obligée de les renvoyer, ce qu'elle faiſoit en les comblant de careſſes & de préſens, & les aſſurant d'une amitié dont elle leur donnoit ſouvent des preuves dans le cours de leur vie.

Dans le nombre des enfans qu'elle avoit obtenus de la confiance de leurs parens, il ſe trouvoit une petite fille nommée Bleuette, ſi jolie & ſi ſage, que Bonnebonne la préféroit à toutes les autres, & qu'elle l'aimoit à la folie ; elle étoit careſſante ſans être incommode, & vive ſans être importune ; ſa figure annonçoit la douceur de ſon caractère ; ſa beauté s'accrût avec l'âge;

Bleuette possédoit encore cet éclat qui produit l'éblouïssement, & c'est à sa rare beauté que nous devons cette façon de parler, encore usitée dans le langage familier, où, pour parler de ce qui nous a ébloui, l'on dit, j'ai vu des Bleuettes.

Un jeune enfant, plus âgé qu'elle de deux ans ou environ, habitoit aussi l'isle du Bonheur, il se nommoit Coquelicot; sa figure étoit charmante, elle étoit aussi vive que son esprit, & ses gentillesses naturelles plaisoient également à Bonnebonne; ce qui les rendoit bien plus charmans l'un & l'autre, c'est que dès leur enfance ils devinrent inséparables, & que la vivacité de l'un, se soumettant à la douceur & à la tendresse de l'autre rendoit leurs caractères plus modérés & plus aimables. Bonnebonne jouissoit sans cesse de l'impression & du progrès que le véritable amour faisoit sur l'innocence & sur l'ingénuité; elle en étoit continuellement occupée; & tous les autres bonheurs qu'elle savoit si parfaitement procurer, ne pouvoient être comparés à celui-ci; en effet, quelle félicité peut être mise en balance avec celle que produit l'union de deux cœurs que l'amour unit par la convenance & le rapport des humeurs?

Coquelicot vif comme il étoit, peut être même un peu emporté, n'étoit modéré & n'avoit de douceur que pour ce qui regardoit Bleuette, qui de ſon côté n'étoit animée & n'avoit de vivacité que par rapport à Coquelicot. La naiſſance & le progrès de leurs ſentimens avoient fait leurs délices; la douce ſituation qu'ils éprouvoient faiſoit les charmes de la vie de Bonnebonne, car elle diſoit cent fois : mon Dieu qu'ils ſont jolis, ces pauvres enfans, qu'ils s'aiment bien, qu'ils ſont heureux, ils ne penſent point à ſortir de mon isle, jamais plus heureux ſujets n'ont habité mon empire.

Un jour que ſur le ſoir d'un des plus beaux jours de l'été, tous les aimables enfans jouoient & s'amuſoient dans les différens lieux de ce ſéjour enchanté, il parut tout-à-coup dans les airs un char traîné par ſix griffons couleur de feu; le char étoit de la même couleur, rélevée par des ornemens noirs; il portoit la fée Arganto coiffée en brune, avec un ou deux pieds de rouge, ſa parure étoit aſſortiſſante à ſon char. Ses griffons abattirent leur vol au perron du château, où Bonnebonne & ſa nièce ſe trouvèrent pour faire les honneurs

de la fée, & lui donner la main pour descendre. Après les premiers complimens, Arganto témoigna à Bonnebonne, que ne pouvant comprendre les plaisirs de la retraite, & dégoûtée par quelques mécontentemens de la cour, elle avoit voulu juger par elle-même des agrémens & des peines d'une semblable vie, & que pour en être parfaitement éclaircie, elle venoit dans la résolution de passer quelques jours avec elle. Bonnebonne lui répondit avec douceur, qu'elle la satisferoit volontiers, & qu'elle n'auroit rien de caché pour elle. Les beautés de la nature, ajoûta-t-elle, sont les tableaux dont je suis occupée; ses fruits sont mes trésors; ses secrets, l'objet de mes recherches, & ma dissipation n'est attachée qu'au bonheur des autres; l'enfance est l'état de l'humanité qui peut être rendu le plus heureux; vous ne me trouverez donc environnée que des plus jolis enfans que la nature ait produits: en disant cela, elles s'avancèrent dans l'isle, en trouvant à chaque pas des troupes de petits enfans de tout sexe & de tout âge, dont les traits naturels inspiroient une véritable gaieté; les uns dansoient, les autres jouoient à colin maillard; ceux-là s'amusoient à la madame, enfin,

ils paſſoient ſubitement d'une fantaiſie à une autre; leurs caractères ſe développoient, & l'on pouvoit aiſément imaginer celui qu'ils devoient avoir dans un âge plus avancé; Arganto trouva que ce délaſſement de Bonnebonne étoit aſſez médiocre, elle en jugea en perſonne du monde, c'eſt-à-dire, avec mépris : elle dit à ſa compagne qu'elle ne concevoit ces ſortes de plaiſirs qu'autant que l'on employoit ſon eſprit à les faire valoir ; ce fut en vain que Bonnebonne en voulut faire l'éloge ; elle ne la perſuada point ; enfin, en continuant leur promenade, elles apperçurent Bleuette & Coquelicot qui s'entretenoient, qui ne voyoient qu'eux ſeuls dans la nature, qui n'attendoient leurs plaiſirs, leurs deſirs, leurs occupations & leur volonté, que d'eux ſeuls. Bonnebonne les appela, ils accoururent à elle avec cette confiance & cette amitié que les bontés & la reconnoiſſance ſavent inſpirer. Arganto fut frappée de l'agrément de leur figure, elle le leur témoigna, ils en rougirent & remercièrent la fée l'un pour l'autre; je conçois, dit-elle à Bonnebonne, que la nature ne peut pas préſenter un plus agréable tableau que celui de ces aimables enfans; mais continua-t-elle, ont-ils autant

d'eſprit que leur phyſionomie en promet? Ils en ont aſſurément, répondit Bonnebonne, il ne vous plaira peut-être pas, car il n'eſt que naturel; de plus, ils s'aiment trop pour en montrer, ſur-tout à quelqu'un qu'ils ne connoiſſent point; les fées leur firent mille careſſes, & les laiſsèrent enſemble.

Bonnebonne convint avec Arganto qu'elle ne ſe contraindroit point pendant leur ſéjour, & qu'elle pourroit ſe livrer à ſes études ordinaires; mais comme cette dernière ne pouvoit ſe taire de l'impreſſion que Bleuette & Coquelicot avoient fait ſur elle, elle voulut qu'ils lui tinſſent compagnie.

Arganto étoit née méchante, & la méchanceté ne ſouffre qu'avec impatience le bonheur des autres, & n'eſt occupée que du ſoin de le détruire, ſans autres motifs que celui de nuire. Sur ces funeſtes principes, elle employa le temps de ſon ſéjour à leur dépeindre la froideur & l'inſipidité du lieu qu'ils habitoient; eux que la nature avoit formés pour les délices & l'ornement des cours les plus brillantes: pour lors elle leur faiſoit une deſcription avantageuſe du ſéjour des rois. Vous êtes enchantés, leur diſoit-elle ſans ceſſe, de la vie que vous menez; mais en connoiſſez-

vous quelqu'autre ? Le brillant du monde, les fêtes qui ſont données à la ſeule beauté, les préférences qui lui ſont à tous les momens accordées, font les véritables triomphes d'une jolie perſonne ; c'eſt ainſi qu'elle parloit à Bleuette. Et vous, s'adreſſant à Coquelicot, avec de l'eſprit comme vous en avez, que ne ferez-vous point dans une cour ? Vous devez certainement avoir de la valeur ; de quoi votre mérite ne ſera-t-il pas capable ? Ces diſcours pervers firent peu-à-peu l'impreſſion qu'Arganto déſiroit ſur l'eſprit de ces aimables enfans.

Ils ſe cherchoient à leur ordinaire, mais ils ſe ſurprenoient, occupés d'autre choſe que d'eux-mêmes ; ils commencèrent par s'en faire quelques reproches, enſuite ils ſe firent des aveux réciproques, car ils ne pouvoient preſque plus ſe parler d'autre choſe que des idées de la fée ; l'amour & l'eſpérance de ne ſe point quitter étoient encore, il eſt vrai, le fondement de leurs projets ; mais enfin, la curioſité, la nouveauté de tout ce que leur avoit dit Arganto, & plus que toutes ces choſes, l'amour-propre, le poiſon de la vie, ſéduiſit à la fin leur innocence ; ils s'abandonnèrent à la méchante fée, qui, pour les faire tom-

ber plus aiſément dans le piége qu'elle leur tendoit, n'oublia pas de détruire le reſpect, l'amitié & la reconnoiſſance qu'ils avoient pour Bonnebonne, en leur diſant; c'eſt une fée de province dont les goûts ſont peu élevés; ſon caractère ne convenant pas à la cour, elle eſt trop heureuſe de pouvoir vous garder auprès d'elle; elle ſacrifie votre fortune à l'agrément & à l'utilité dont vous lui êtes. Ce fut par de ſemblables diſcours qu'elle préparoit l'ingratitude de ces enfans; elle leur promit encore de ne les point abandonner, & les aſſura qu'étant fée plus puiſſante que Bonnebonne, ils ne devoient s'inquiéter de rien; elle fit plus, elle prévint dans leur eſprit tous les diſcours que cette ſage fée pourroit leur tenir quand elle ſeroit inſtruite de la réſolution qu'ils prenoient; enfin, ils lui promirent de la ſuivre après qu'elle leur eut encore donné ſa parole de ne les point ſéparer.

Quand Arganto fut bien aſſurée du parti qu'ils avoient pris, elle dit à Bonnebonne qu'il étoit temps qu'elle ceſsât de l'incommoder dans ſa retraite, elle la pria en même-temps de trouver bon qu'elle emmenât avec elle Bleuëtte & Coquelicot; la

bonne fée, qui ne s'étoit nullement apperçue, & qui n'avoit aucun ſoupçon des deſſeins d'Arganto, parce qu'elle leur avoit elle-même ordonné de faire leur cour & d'obéir à la fée pendant qu'elle étoit retirée dans ſon cabinet, & ſurtout parce que le bon cœur ne prévoit point l'ingratitude; Bonnebonne, dis-je, conſentit à la demande qu'elle lui fit, au cas cependant que la propoſition leur conviendroit, bien perſuadée qu'ils ne voudroient jamais la quitter; on les fit avertir ſur le champ. Quel fut l'étonnement de Bonnebonne quand ils acceptèrent la propoſition de ſuivre la fée & de l'abandonner! Elle leur tint inutilement tous les propos les plus remplis d'amitié & de bon conſeil; ils étoient prévenus: Bonnebonne leur dit alors avec douceur, c'eſt la perſuaſion qui fait le bonheur. Vous ceſſeriez d'être heureux dans ce ſéjour, puiſque vous imaginez une plus grande félicité dans un autre pays; partez, que rien ne vous retienne, leur dit-elle, les larmes aux yeux, puiſſiez-vous être contens; Bleuette & Coquelicot ſe trouvèrent émus par ces tendres diſcours, au point de tomber aux genoux de cette adorable fée, & de la conjurer de vouloir bien oublier qu'ils euſſent

eu seulement l'idée de se séparer d'elle ; le saisissement qu'ils éprouvèrent en ce moment, les fit tomber l'un & l'autre en foiblesse ; ainsi, les méchancetés d'Arganto devenoient inutiles par ce retour de leur cœur ; elle-même fut touchée d'un spectacle aussi tendre, & se vit presqu'au moment de se repentir du chagrin qu'elle causoit à trois personnes, qui n'étoient à plaindre que pour avoir eu trop de confiance en elle ; ne sachant quel parti prendre, elle se préparoit à partir toute seule, quand Bonnebonne lui dit : Je pourrois me plaindre de la façon dont vous avez abusé de l'accueil que je vous ai fait ; mais le plus grand fruit de l'étude & de la solitude, est celui de pardonner. Je ne suis donc nullement touchée pour moi, je le suis du malheur de ces jeunes enfans. Je les aimois pour eux ; je ne veux plus les emmener, lui répondit Arganto, vous voyez qu'ils m'ont refusée, & vous ne pouvez douter de l'attachement qu'ils ont pour vous ; non, lui répliqua Bonnebonne, je me trouve forcée à vous prier d'emmener ce que j'aimois le mieux dans ma retraite ; vous les avez pervertis, leur cœur n'est plus tel qu'il étoit, ils ne demeureroient plus avec moi que par complai-

ſance. Quand ils auroient aſſez d'art pour me la déguiſer, pourrois-je ignorer leurs penſées? Emmenez-les donc, je vous en conjure, & ménagez-les au moins dans les malheurs auxquels vous avez voulu les livrer. Puiſque vous le voulez abſolument, reprit Arganto, je vais vous ſatisfaire; pour lors on les porta l'un & l'autre dans ſon char, tout évanouïs qu'ils étoient. Les griffons d'Arganto volèrent avec rapidité, & arrivèrent promptement dans le royaume des erreurs.

Le roi qui le gouvernoit alors ſe croyoit le plus grand de tous les princes. La flatterie lui avoit perſuadé qu'il étoit du ſang des dieux. En conſéquence de cette idée, il ſe faiſoit adorer par ſes ſujets. Son trône d'or & de pierreries, ſur lequel il ne paroiſſoit qu'une fois par mois, étoit environné de tigres, de lions & d'éléphans enchaînés avec des chaînes du même métal, & couverts des broderies les plus ſuperbes.

Sans entrer dans un plus grand détail de l'étiquette de cette cour, le roi pratiquoit à chaque inſtant tout ce que l'orgueil du diadême peut inſpirer. Arganto étoit ſa bonne amie, elle partageoit ſes plaiſirs, & ce fut dans le ſuperbe palais qu'elle avoit

à sa cour, qu'elle conduisit Bleuette & Coquelicot.

Dans l'instant qu'ils revinrent à la vie, ils eurent le plaisir de se revoir. La richesse du lieu dans lequel ils se trouvèrent les étonna. Leur incertitude ne fut pas longue ; Arganto vint pour les en tirer. Ils lui demandèrent en l'abordant des nouvelles de Bonnebonne. La fée leur apprit qu'elle avoit consenti à leur fortune, & qu'elle l'avoit conjurée elle-même de les emmener. Bleuette & Coquelicot se trouvèrent soulagés par ce récit, car ils avoient craint de lui déplaire. Arganto leur dit ensuite : Pour vous, belle Bleuette, voici l'appartement que je vous destine, votre maison sera faite ce soir : en attendant, voici vos femmes que je vous présente. A ces mots, il en parut une douzaine, toutes bien faites, & chargées des choses frivoles devenues si nécessaires au luxe & à la parure. Elles furent suivies par un pareil nombre de valets de chambre qui portoient des coffres & des cassettes, & qui dressèrent en un moment la plus superbe toilette. Les habits de la saison parurent ensuite avec une si grande profusion, qu'ils occupoient les chaises, les lits, & les canapés de ce grand appartement.

Quand tout fut arrangé au gré de la fée, elle dit à Bleuette : ceci vous appartient, vous n'avez point d'autre étude à faire que celle d'apprendre à vous en ſervir. Enſuite elle lui montra une corbeille remplie de bijoux, & un quarré tout rempli de pierreries, auſſi parfaites en elles-mêmes qu'agréablement montées. Elle lui dit : Belle Bleuette, ce petit écrin vous amuſera. Paſſons à préſent dans l'appartement que je deſtine à Coquelicot. Bleuette ſuivit la fée ſans être en état de pouvoir répondre ; ſa ſurpriſe & ſon étonnement lui paroiſſoient un beau ſonge. Ils paſsèrent tous les trois dans un autre appartement. Il étoit ſimple, mais propre. Quatre valets de chambre, qui ſe trouvèrent dans la ſeconde pièce, vinrent lui préſenter des habits auſſi galans que ſuperbes, afin qu'il choiſît celui dont il vouloit être paré ce jour-là. L'on ouvrit enſuite la porte d'un fort grand cabinet, dans lequel l'on vit toutes ſortes d'inſtrumens de muſique. Ce même cabinet étoit orné d'une bibliothèque remplie de livres d'hiſtoires, & ſur-tout de romans & de contes des fées. Voilà, lui dit Arganto, de quoi vous délaſſer quand vous aurez envie de donner quelque relâche à vos plaiſirs

ou de vous repoſer de vos exercices. Enſuite elle ordonna à celui qu'elle avoit choiſi pour être ſon écuyer de paroître. Vous pouvez, dit-elle à Coquelicot, prendre de ſes conſeils ; c'eſt un homme sûr & de fort bonne compagnie : faites voir, continua-t-elle, à monſieur, les choſes dont vous êtes chargé. Il parut alors des gens de livrée qui portoient les armes les plus magnifiques & les plus parfaites pour la guerre & pour la chaſſe. Ce n'eſt pas tout encore ; mettons, dit Arganto, la tête à la fenêtre. Ils lui obéirent, & ils apperçurent cinquante chevaux de main, tenus par vingt-cinq palfreniers ſuperbement vêtus & très-bien montés. Voilà, dit-elle, vos chevaux de chaſſe & de manège. Enſuite elle ordonna aux caroſſes de paroître ; berlines, berlingots, vis-à-vis, caleches de toutes les eſpèces, défiloient ſous les fenêtres, attelés des plus jolis chevaux du monde, & les mieux nattés. Coquelicot éprouvant la même ſatisfaction que Bleuette, obſervoit auſſi le même ſilence. Apprenez l'un & l'autre à faire uſage de ce que je viens de vous donner, leur dit Arganto, vous êtes charmans l'un & l'autre ; mais, croyez-moi, la parure eſt néceſſaire à la beauté. Pour lors,

elle les laiſſa chacun dans leur appartement, queſtionnant leurs nouveaux domeſtiques ſur l'utilité de tout ce dont ils étoient environnés, car ils n'oſoient encore donner des ordres. Ils s'habillèrent enfin, & Coquelicot ayant paſſé chez Bleuette, ils furent étonnés de l'effet agréable de la parure, & ſe récriant cent fois ſur le bon goût d'Arganto, ils ſe perſuadèrent d'autant plus aiſément tout ce qu'elle leur avoit dit de Bonnebonne, dont la ſimplicité commençoit à les faire rougir.

Toute la cour inſtruite de l'arrivée de Bleuette & de Coquelicot, ſoit par curioſité, ſoit par envie de plaire à la fée, vint chez elle avec empreſſement. Le roi, lui-même, lui fit cet honneur. Les éloges des hommes pour Bleuette, & ceux des femmes pour Coquelicot, les ſatisfirent également. Ils trouvèrent que le langage dont on ſe ſervoit dans ce pays avoit un tour agréable qui leur étoit inconnu; ils en furent frappés, & ne ſongèrent plus qu'à l'imiter. Bleuette, dès le premier jour, s'apperçut que Coquelicot n'étoit pas fait pour ſes habits, & qu'il avoit un air emprunté que n'avoient point les autres jeunes gens dont elle étoit environnée; enfin

l'un

l'un & l'autre ſe trouvèrent occupés de mille idées nouvelles. Ils ſe voyoient tous les jours, il eſt vrai, mais ils ſe cherchoient moins; & les tendres converſations, où la naïveté, l'ingénuité, la candeur & la vérité avoient autrefois tant de part, n'étoient plus en uſage parmi eux; ils cherchoient ſeulement à placer les mots & les tours de phraſe qui les avoient frappés dans ce nouveau ſéjour.

La parure, la magnificence & l'éclat avec lequel ils éblouïrent toute la cour, engagèrent tout le monde à leur donner les titres de prince & de princeſſe. Ils ſavoient bien qu'ils ne le méritoient pas, par la baſſeſſe de leur naiſſance; mais l'erreur des autres ſatisfaiſant leur vanité, ils convinrent entr'eux de tenir le cas ſecret, & chacun eſpéra, dans ſon particulier, que la beauté & le mérite les conduiroient en effet à parvenir à cet état.

Coquelicot étoit parfaitement joli, & ſa taille étoit charmante. Il fit ſes exercices avec un merveilleux ſuccès; preſque toutes les dames ſe l'arrachoient. Bleuette n'étoit en aucune façon jalouſe de ſes conquêtes; & quoique dans ces ſortes de ſituations l'on ne ſoit pas toujours équitable,

elle avoit du moins la juſtice de ne lui pas faire le moindre reproche, elle en auroit elle-même cependant mérité ; car la cour & les grands airs leur avoient également dérangé le cœur & l'eſprit. Bleuette, de ſon côté, ne cherchant qu'à plaire & qu'à l'emporter ſur toutes les autres beautés de la cour, ſuivit le penchant flatteur de la coquetterie. L'on peut juger ſi penſant comme je viens de le dire, elle fut longtemps à faire uſage de tous les préſens de la fée. Bientôt elle inventa des modes, que toutes les autres belles ou laides étoient, malgré elles, obligées de ſuivre. Pendant quelque temps cette coquetterie ſatisfaiſant ſa vanité, ne préſentoit à ſes yeux que des rivales jalouſes, que des hommes enivrés & ſéduits, flattés ou déſeſpérés par des regards & des diſcours trompeurs & pervers ; mais Bleuette étoit belle ; elle avoit tant d'eſprit & de grâces, qu'en faiſant leur malheur, elle étoit l'objet de tous les éloges, & celui de tous les empreſſemens des gens les mieux faits de la cour ; elle s'étoit même ſi bien gouvernée, qu'il étoit impoſſible de faire le moindre reproche à ſa vertu.

Coquelicot, de ſon côté, *volage adorateur de mille objets divers*, flatta ſa vanité,

ſans jamais ſatisfaire ſon cœur.

Telle étoit la véritable & malheureuſe ſituation qu'éprouvoient les deux perſonnes autrefois les plus tendres & les plus aimables, lorſque cette même vanité, l'écueil de bien des fortunes, fut elle-même vivement offenſée.

L'on peut ſe ſouvenir qu'éblouïs l'un & l'autre de l'éclat dont ils étoient environnés, ils avoient reçu avec plaiſir les titres de princes; rien n'eſt ignoré dans le monde, & cette vanité devroit ſeule inſpirer du dégoût pour le menſonge, ſi la vertu n'étoit pas ſuffiſante. Un enfant élevé comme ils l'avoient été, dans l'iſle du Bonheur, s'en étant écarté comme tant d'autres avoient fait, en parcourant divers pays, fut attiré à la cour qu'habitoient Bleuette & Coquelicot. Il fut étonné de trouver les grands titres de princes ajoutés à leur véritable nom. Il courut cependant au palais de la fée pour les aller embraſſer; mais loin de le bien recevoir, ils ne daignèrent ſeulement pas le reconnoître. Il en fit ſes plaintes à qui voulut les entendre, & toute la cour fut promptement inſtruite que les princes Bleuette & Coquelicot étoient fils de deux honnêtes gens à la vérité, mais qui

étoient de pauvres bergers. La cour eſt un pays où l'on ne pardonne rien, & où les ridicules ſont recherchés avec un ſoin extrême ; ainſi, l'on profita de ceux-ci. Les chanſons & les épigrammes coururent en un moment ; il ne leur fut pas poſſible même d'en ignorer ; car, ſelon la louable coutume des auteurs de ces ſortes d'ouvrages, la première copie eſt adreſſée à la perſonne intéreſſée. Coquelicot fut plaiſanté par quelques-uns des *agréables* de la cour ; mais il en tira une prompte ſatisfaction, & le combat dans lequel il tua ſon adverſaire, lui fit honneur dans un pays où la vérité eſt ſi rare, mais dans lequel on ne pardonne cependant point au menſonge. L'on rendit juſtice à ſa valeur, mais on ne lui fit plus le même accueil ; car enfin, quoique les richeſſes faſſent tout obtenir, le ridicule d'une baſſe naiſſance qui s'eſt montrée avec vanité, s'oublie rarement à la cour. Pour Bleuette, que ſon orgueil bleſſé rendoit plus fière encore, & qui comptoit réparer par ſa beauté & par ſes agrémens les bruits déſagréables qui ſe répandoient de ſa bergerie paſſée, Bleuette, dis-je, eut en ſurplus la douleur de voir ſacrifier quelques lettres qu'elle avoit eu l'imprudence d'é-

crire. Ses attraits humiliés, & sa réputation commise (quoiqu'injustement) lui causèrent un véritable chagrin, & l'engagèrent à faire des réflexions. Se rappelant alors le souvenir de son bonheur passé, les discours de Bonnebonne se présentèrent à son esprit.

Bleuette étant donc agitée de toutes ces idées qui la couduisoient à ses premiers sentimens pour Coquelicot, ne vit plus qu'avec regret tout ce qu'elle avoit fait depuis qu'elle étoit à la cour. Elle en fut honteuse; mais il ne lui fut pas possible de se déterminer à lui parler à cœur ouvert. Il prendra, disoit-elle, pour coquetterie ou dépit, le retour le plus sincère, & je ne pourrai m'en plaindre. Il croira que ma naissance connue, & devenue publique dans ce pays, a dérangé mes projets de fortune, & qu'elle me ramène à lui par honte & par nécessité. Non, continua-t-elle, je ne le rendrai pas le témoin de toute la foiblesse de mon cœur, & de toutes les peines que me font éprouver les fausses bontés d'Arganto.

De semblables idées agitoient Coquelicot de son côté. Il croyoit que tous ceux qui le traitoient en prince, comme ils avoient fait auparavant, le faisoient par dérision, & pour se moquer de lui. Il ne doutoit pas

que ceux ſur qui le bruit qui s'étoit répandu, avoient changé de conduite à ſon égard, ne lui donnaſſent des démentis continuels : cette ſituation, toute affligeante qu'elle puiſſe être, n'étoit pas le ſeul des maux dont il étoit accablé. Le ſouvenir de Bleuette, tendre, fidèle, ſimple & naïve, les idées du ſéjour de Bonnebonne, & celles des grâces & de la douceur de ſon commerce, répandirent dans ſon ame un ſi grand dégoût ſur tout ce qu'on appelle dans le monde des plaiſirs, & qu'il avoit pris lui-même pour la félicité, qu'il prit le parti de fuir la cour. Ils n'avoient qu'à ſe parler l'un & l'autre, ils ſe feroient perſuadés & conſolés ; mais jeunes encore, ils ſe déterminèrent à la choſe du monde que l'on doit le plus éviter en amour comme en amitié, c'eſt le ſilence. Car enfin, il augmente, il empoiſonne le tort que l'on a, auſſi-bien que celui que l'on donne aux autres : ainſi donc, n'oſant ſe regarder, (tant la honte de leurs procédés avoit fait d'impreſſion ſur leurs cœurs) ils prirent ſéparément, & ſans ſe rien communiquer, le parti de la retraite. La ſolitude leur paroiſſant la ſituation la plus capable de les conſoler, ils partirent le même matin, comme ils auroient pu faire

s'ils avoient agi de concert. Ils choifirent l'habit le plus fimple, non fans regretter celui qu'ils avoient apporté à la cour. Il les auroit rapprochés de leur première innocence, en leur rappelant toutes les idées de leur félicité paffée. Ils n'emportèrent que leurs portraits qu'Arganto avoit fait peindre en miniature, tels qu'ils étoient au fortir de l'ifle du Bonheur.

Ils prirent des chemins fort oppofés; mais à mefure qu'ils s'éloignoient de la cour, la nature parloit à leur cœur. Le chant des oifeaux, la férénité de l'air, la vue de la campagne, cette douce liberté qu'elle infpire; tout leur rappeloit leur bonheur paffé, tout les attendriffoit & les ramenoit l'un à l'autre. Mais comment nous retrouverons-nous, fe difoient-ils fans-ceffe à eux-mêmes? Je l'aurois convaincu, il m'auroit pardonné; retournons à la cour. Mais comment y pourrois-je reparoître (car chacun d'eux croyoit que l'autre n'en avoit point abandonné le féjour) dans un état auffi trifte que celui qu'ils éprouvoient. Le fouvenir de Bonnebonne fe préfenta à leur efprit: c'eft l'amitié que l'on implore dans les adverfités. Ils réfolurent donc de recourir à fes bontés. Quand ils n'auroient pas

connu par eux-mêmes les délices de l'isle du Bonheur; quand ils n'auroient pas été flattés de revoir les lieux témoins de leur bonheur passé, il est si naturel de rechercher une semblable habitation, que l'on se met souvent en marche sur la parole des autres; ils partirent donc. Il leur fut bien aisé d'en retrouver le chemin, eux qui l'avoient si dignement habité. Leur dessein étoit de s'adresser à une des colonnes dont j'ai parlé, & qui portoient les demandes que l'on vouloit faire à la fée. Quelle fut leur surprise, ou plutôt quel fut leur ravissement, de se retrouver, de se voir dans un lieu, dans un habillement qui leur disoit tout! Après les premiers transports où les yeux suffisent à peine à l'ame pour se satisfaire, la première parole qu'ils prononcèrent, fut: *pardonnez-moi! je ne puis vivre sans vous.* Une chose qui se trouve à la fois demandée & désirée, est ordinairement bientôt accordée; il ne leur fut pas nécessaire d'implorer plus longtemps le secours de la fée. L'union de leurs désirs les avoit déjà transportés dans les plus beaux endroits de l'isle. Ils voulurent se justifier & demander pardon à Bonnebonne; mais elle les en empêcha. Je sais tout ce qui vous est

arrivé, leur dit-elle, j'ai partagé vos peines, quoiqu'elles fussent méritées ; jouïssez du bonheur de mon empire, vous êtes à présent plus en état d'en connoître les délices.

Ils vécurent heureux puisqu'ils ne cessèrent point de s'aimer, & qu'ils moururent au même instant. Bonnebonne donna leurs noms à des fleurs champêtres, dans le dessein de rendre leurs noms immortels.

MIGNONNETTE,

CONTE.

IL y avoit une fois un roi & une reine qui régnoient bonnement & ſimplement ſur des ſujets auſſi bonnes gens qu'eux, de façon qu'ils étoient également heureux ; mais comme il n'y a point d'état dans le monde qui n'ait ſes peines, le bonheur du roi & de la reine étoit troublé par l'humeur d'une fée qui les protégeoit depuis leur enfance. Madame Grognon, c'eſt ainſi qu'elle ſe nommoit, marmotoit toujours quelque choſe entre ſes dents, & répétoit cent fois la même choſe, trouvant à redire à tout ce que l'on faiſoit, ou pour mieux dire, à tout ce qui s'étoit jamais fait. Il eſt vrai qu'elle n'avoit que ce ſeul petit défaut, & que du reſte, elle étoit la meilleure femme du monde; car, à dire les choſes comme elles étoient, elle obligeoit ſouvent. Le roi & la reine la prioient très-ſouvent de leur accorder des

enfans, & madame Grognon leur répondoit toujours : vraiment oui, des enfans; & pourquoi faire ? pour les entendre crier, pour vous faire enrager & moi aussi ? A quoi cela sert-il, des enfans? on ne sait qu'en faire. Les filles sont difficiles à garder aussi bien qu'à marier, & les garçons deviennent des libertins. Ce discours, & mille autres semblables, étoient les seules réponses qu'elle faisoit aux instantes prières de leurs majestés. Le ton d'humeur avec lequel elles étoient faites, & la façon de parler du nez, les rendoit insupportables. Cependant, le roi & la reine les écoutoient avec une patience admirable. Enfin, soit par un effet du hasard, soit par la permission de la fée, car elle avoit quelquefois de bons momens, la reine devint grosse; & comme de raison, on fit aussitôt part à madame Grognon d'un événement aussi heureux pour le roi & pour l'état. Elle arriva donc aussitôt, non pour en faire son compliment, ni pour prendre part à la joie de toute la cour, mais pour demander à la reine pourquoi elle étoit grosse, & lui reprocher en même temps de ne l'avoir pas été plutôt; elle dit enfin ce jour là tant de choses désagréables à la reine, que cette pau-

vre princeſſe ne put retenir ſes larmes ; elles coulèrent en ſi grande abondance, que le roi qui l'aimoit beaucoup, & dont la tendreſſe étoit augmentée par la ſituation où elle ſe trouvoit, ne put s'empêcher de ſe mettre en colère, & de lui répondre des choſes un peu trop fortes, & malheureuſement il lui reprocha ſon humeur. Dieu ſait combien madame Grognon tira parti de cette converſation, & combien, voyant que l'on avoit tort avec elle, car effectivement le roi en avoit un peu trop dit, elle en profita pour rappeler tous les torts qu'elle prétendoit avoir reçus en ſa vie. Elle témoigna par une grande abondance de paroles la joie d'avoir raiſon pour la première fois, & jura par ſa baguette & par ſon clavier, de ſe venger du peu de déférence que l'on avoit pour elle... Le roi lui répondit encore, tant il étoit aveuglé par ſa colère, qu'il ne craignoit rien, & que les rois étoient indépendans. Oui, vous êtes roi, dit madame Grognon, mais vraiment vous êtes un beau grand roi, bien docile, & vous avez bien profité de l'éducation que je vous ai donnée : vous êtes roi, continua-t elle, nous ſavons bien grâces à qui vous l'êtes devenu ; mais vous allez être père, puiſque

vous en avez tant d'envie : vous le serez, j'en jure, plus que vous ne le voudrez. Je ſuis bien aiſe de voir de quelle façon vous me répondrez, & nous verrons comment vous vous en trouverez. Enſuite elle le quitta bruſquement pour aller gronder tous ceux qu'elle rencontra. La reine fut alarmée de cette aventure & des menaces de la fée; elle fit ſentir au roi, quand ſa colère fut paſſée, les ſuites fâcheuſes qu'elle pouvoit avoir ; mais ne ſachant quel remède y apporter, ils demeurèrent l'un & l'autre dans une grande inquiétude. Ceux qui ont des humeurs, ne ſont pas toujours dans les mêmes accès, ſouvent même ils ſe repentent d'en avoir fait ſouffrir les autres. Soit que madame Grognon fût dans ce cas, ou qu'elle fût plus à ſon aiſe dans cette cour pour y gronder, elle y reparut, ſans parler de ce qui s'étoit paſſé, mais de plus mauvaiſe humeur que jamais, non-ſeulement parce qu'elle avoit eu tort, mais parce que le roi & la reine furent plus ſoumis qu'ils ne l'avoient encore été. Cependant, la reine étant devenue groſſe à l'excès, mit au monde ſept beaux enfans; & quand elle dit à la fée avec une douleur extrême : madame, voilà bien des enfans. Madame Gro-

gnon lui répondit ; dame auffi, vous en avez voulu, des enfans, en voilà : à vous entendre, je croyois que vous n'en auriez jamais affez ; c'eft votre affaire, accommodez-vous ; mais vous n'y êtes pas encore, je vous en avertis, & vous verrez bien autre chofe. Si vous aviez été foumife à ma prudence, & fi vous m'aviez laiffé faire, vous auriez eu des enfans comme tout le monde ; mais vous en avez voulu, oh ! vous en aurez, fur ma parole. Mais, madame, lui répondit la reine, j'en ai déjà, ce me femble, un nombre fuffifant. Bon, bon, c'eft une bagatelle que fept, lui dit madame Grognon. En effet la reine s'étant abfolument rétablie, devint groffe en très-peu de temps, & accoucha, comme la première fois, de fept princes ou princeffes qu'il fallut recevoir fans fe plaindre, dans la crainte d'en avoir encore davantage. Madame Grognon, après l'avoir grondée de ce nombre prodigieux d'enfans, tout autant que fi la chofe avoit dépendu d'elle, lui promit, touchée par fes larmes & par fa docilité, qu'elle n'en auroit plus. Mais quatorze princes du fang font très-embarraffans dans un état, & quelque riche que l'on foit, un fi grand nombre d'enfans coûtent à nour-

rir, à élever, & puis après à établir. Madame Grognon oublia, comme tous ceux qui ont de l'humeur, qu'elle s'étoit mise elle-même dans l'embarras d'une si nombreuse famille ; & jusqu'à ce que les petits-enfans fussent en âge d'être grands, elle ne fut point fâchée d'avoir à reprendre toutes les mies & les nourrices qu'il fallut avoir en grand nombre pour les élever. C'étoit un train quand elle étoit dans la chambre des enfans, si grand que l'on ne savoit où se fourrer. La simplicité des cours d'autrefois étoit extrême, & les enfans des rois jouoient tous les jours avec ceux des particuliers, ce qui n'étoit pas étonnant, puisqu'ils alloient ensemble à la même école ; la politique trouvoit alors des raisons pour autoriser cet usage qu'elle ne trouve plus aujourd'hui. Il y avoit tout auprès du palais un bon charbonnier qui vivoit tranquillement dans sa petite maison, du charbon qu'il vendoit ; tous ses voisins le considéroient, parce qu'il étoit le plus honnête homme du monde ; le roi lui-même avoit une grande confiance en sa capacité, & le consultoit sur les affaires de l'état ; on le nommoit le Charbonnier tout court, & l'on ne vouloit point, à plus de deux lieues à la ronde, avoir d'autre char-

bon que le fien. Il en portoit dans toutes les maifons des grands feigneurs & des fées, & par-tout on le recevoit à merveille, fi bien même que les petits-enfans n'en avoient aucune peur, & que l'on ne leur difoit point de lui : foyez fages, voilà le Charbonnier qui va vous emporter. Quand il avoit travaillé tout le jour, il revenoit dans fa petite maifon goûter le repos & la liberté, car il étoit le maître chez lui. Il étoit veuf depuis longtemps, & fa femme, avec laquelle il avoit vécu, ne lui avoit laiffé qu'une petite-fille nommée Mignonette, qu'il aimoit à la folie; la régularité de fes traits perçoit à travers la vapeur du charbon dont la maifon de fon père étoit remplie; & malgré les mauvais habits dont elle étoit vêtue, on étoit frappé de toutes les grâces dont la nature l'avoit comblée. Le petit Pinçon, le dernier des enfans du roi, étoit auffi vif que joli, & par fon inftinct naturel, il cherchoit toujours Mignonette, la préférant à tous les autres petits-enfans pour jouer avec elle, fi bien même qu'on ne voyoit prefque, jamais l'un fans l'autre. Le charbonnier cependant, fentoit qu'il avançoit en âge, & il étoit inquiet fur le fort de Mignonette quand il ne feroit plus. La bonté

que le roi avoit pour lui ne lui paroissoit pas une ressource pour elle. Bon, disoit-il tout haut, en rêvant à cette affaire, il est accablé de famille, ce roi là; il a tant de choses à demander à madame Grognon, pour lui-même, & cette madame Grognon est si difficile à vivre, qu'il n'oseroit jamais lui dire un mot pour ma fille; & quand il me promettroit de le faire, je ne m'y fierois pas, continuoit-il, & finissoit toujours ses réflexions par trouver le roi plus malheureux que lui. Mais enfin, après y avoir bien pensé, il ne savoit quel parti prendre, & rien ne soulageoit son inquiétude. Il alloit donc dans toutes les maisons du voisinage; mais il étoit encore mieux reçu dans celle d'une fée bienfaisante, qui se nommoit la bonne Prâline, & c'est elle en effet qui a donné son nom aux dragées que nous connoissons, parce qu'elle les avoit inventées. Cette bonne fée apperçut un jour le charbonnier dans la cour de son château, elle lui fit plusieurs questions, auxquelles il répondit d'une façon qui la contenta; l'inquiétude qu'il lui témoigna sur le sort de Mignonette, l'attendrit, au point qu'elle résolut d'en prendre soin. Elle lui ordonna donc de la lui amener le diman-

che ſuivant; le bon homme, tout à la fois charmé de l'établiſſement de ſa fille, & fâché de s'en ſéparer, exécuta l'ordre qu'il avoit reçu : il lui fit mettre du linge blanc & porter ſes ſabots neufs qu'il lui avoit achetés la veille, avec de beaux deſſins deſſus. Mignonnette ſautoit autour de lui, couroit devant, revenoit lui prendre la main, en diſant toujours, nous allons au château: c'étoit en effet tout ce que le charbonnier lui avoit dit de leur voyage. Prâline les reçut à merveille; & malgré les beautés du château, & tout le ſucre & les dragées qu'on lui donna, Mignonnette ne vouloit point quitter ſon cher papa; & quand elle ne le vit plus, elle pleura pour la première fois de ſa vie. Ce bon ſentiment toucha la fée, qui ne l'en aima que davantage. Tous ceux qui furent témoins de cette ſéparation, diſoient: ma petite-fille n'en feroit pas autant pour moi; mais enfin petit à petit Mignonnette ceſſa de pleurer, & la fée qui en faiſoit tout ce qu'elle vouloit, ſans être à la peine ni de la gronder, ni de lui dire deux fois la même choſe, la rendit, en très-peu de temps, la plus jolie enfant du monde, & qui couroit toujours les bras ouverts pour embraſſer ſon papa, & cela du plus

loin qu'elle le voyoit; au riſque même de noircir & de gâter les beaux habits que la fée lui donnoit ſans-ceſſe. Après avoir fait des careſſes à ſon papa, elle lui demandoit toujours des nouvelles de Pinçon, & lui donnoit ſes plus beaux jouets & ſes meilleures dragées pour lui porter. Le charbonnier s'acquittoit de ſa commiſſion; & le petit prince de ſon côté, demandoit toujours des nouvelles de Mignonnette, & diſoit qu'il voudroit bien la revoir. Mignonnette, toujours plus aimée de la fée, parvint à l'âge de douze ans, & ce fut dans ce temps que Prâline fit un jour monter le charbonnier dans ſon cabinet; elle étoit ſi bonne qu'elle ne voulut jamais l'entretenir debout; & ce ne fut pas ſans peine qu'elle le fit aſſeoir : il eſt vrai qu'il étoit aſſez ſingulier de voir le charbonnier dans un fauteuil de ſatin blanc brodé, qui ne ſavoit quelle contenance tenir. Quand il fut aſſis, la fée lui dit : bon homme, j'aime votre fille; madame, c'eſt votre grâce, lui répondit le charbonnier; mais vous avez bien raiſon, elle eſt ſi gentille; & je veux, reprit la bonne Prâline, vous conſulter ſur ce que j'en ferai; vous ſavez, ou vous ne ſavez pas, continua-t-elle, que je ferai bien-

tôt obligée d'aller habiter un autre pays : eh bien ! madame, dit le charbonnier, vous l'emmènerez avec vous, ſi vous avez tant de bonté ; c'eſt ce que je ne puis faire, répliqua la fée, mais je la puis bien établir, voyez ce que vous déſirez pour elle ; eh bien ! madame, lui répondit le charbonnier, faites-la reine d'un auſſi petit royaume qu'il vous plaira. La fée ſurpriſe de cette propoſition, lui repréſenta que plus on étoit élevé, plus on avoit de peine : le charbonnier l'aſſura toujours qu'il avoit entendu dire qu'il y avoit des peines par-tout, & que celles de la royauté avoient au moins plus de conſolation ; ce n'eſt pas ajouta-t-il, que je vous prie de me faire roi ; moi ! non, je veux demeurer charbonnier, c'eſt un métier que je fais, & je ne ſais peut-être pas l'autre ; mais Mignonnette eſt jeune, il ne lui ſera pas difficile d'apprendre celui que je vous propoſe ; je ſais bien à peu près comme il ſe fait, car je le vois faire tous les jours. Nous verrons lui dit Prâline, en le renvoyant, ce qui me ſera poſſible ; mais je vous avertis d'avance qu'elle aura beaucoup à ſouffrir. Bon, madame, lui répondit-il, j'ai ſouffert, pour n'attraper pas grand choſe ; ayez ſeulement

la bonté de la faire reine, voilà tout ce que je vous demande, continua-t-il en s'en allant.

Pendant ce temps madame Grognon avoit établi presque tous les enfans du roi & de la reine; elle avoit envoyé les uns chercher fortune, & ils avoient trouvé des royaumes; les princesses avoient été bien mariées, sans que l'on ait jamais su précisément le détail de leurs aventures. Le cadet des quatorze, le petit Pinçon, étoit le seul pour lequel elle n'avoit rien fait. Un jour elle arriva à la cour du roi & de la reine dans ses dispositions ordinaires; & trouvant le petit prince que son père & sa mère caressoient, elle leur dit: voilà bien un enfant gâté, c'est vraiment là le moyen d'en faire quelque chose; je parie toutes choses au monde que cela ne fait rien du tout: voyons, continua-t-elle, en s'adressant au jeune prince, dites-moi vos leçons tout à l'heure, & si vous y manquez d'un mot, je vous donnerai le fouet; Pinçon dit ses leçons à merveille, parce qu'il les savoit toujours sur le bout du doigt: il ajouta même beaucoup de choses très-surprenantes pour son âge. Le roi & la reine n'osoient lui témoigner leur joie, dans la crainte de redoubler l'humeur

de madame Grognon, qui répétoit toujours que les leçons qu'on lui donnoit ne valoient rien, & qu'elles étoient trop ſavantes & trop fortes pour un enfant; & ſe retournant vers le roi & la reine, elle leur dit; mais pourquoi ne m'avez-vous encore rien demandé pour celui-ci? Voilà comme vous êtes toujours vous autres; vous m'avez fait placer tous vos benets d'enfans, qui feront les plus ſots rois du monde; & parce que celui-ci peut valoir quelque choſe, vous le voulez gâter tout à votre aiſe; car je le vois clairement, c'eſt là votre bien aimé; oh bien! je vous déclare qu'il n'en ſera pas ainſi, & que je veux moi, le faire partir tout à l'heure: il eſt bien fait cet enfant, continua-t-elle, ce ſeroit un meurtre que de vous le laiſſer plus longtemps; & je ne veux pas avoir cela à me reprocher, on ne ſait que trop dans le monde que je ſuis de vos amis, & je ne ſouffrirai pas que l'on me jette la pierre pour une fantaiſie muſquée comme la vôtre. Ah çà, point tant de façons, voyons enſemble ce que nous en ferons, car je prens volontiers conſeil. Le roi & la reine lui répondirent avec douceur, que c'étoit à elle à en décider, & qu'ils n'avoient point de volonté. Eh bien,

dit madame Grognon, il faut le faire voyager ; c'eſt bien dit, madame, reprirent à la fois le roi & la reine ; mais daignez penſer, continua cette dernière, que nos autres enfans ont épuiſé tous nos tréſors ; & que ne pouvant le faire voyager d'une façon convenable à ſon rang, voyez quel déſagrément ce ſeroit pour nous, pourſuivit-elle, s'il alloit dire tout le long du chemin, étant en mauvais équipage : je ſuis fils du roi & de la reine. Ah ! vous avez de la vanité, s'écria madame Grognon, elle eſt vraiment bien placée ; c'eſt un beau meuble que la vanité, quand on a quatorze enfans ; mais après tout, il ne vous en a guères coûté que la peine de les faire ; ah ! je ſuis bien aiſe de vous entendre parler comme vous faites, & d'apprendre à vous connoître. Vous dites que vos enfans vous ont ruinés, & c'eſt ainſi que vous êtes méconnoiſſans de tout ce que j'ai fait pour eux ; je vous l'ai toujours bien dit que vous aviez un mauvais cœur. Madame, lui répondit la reine, nous avons toutes nos dépenſes écrites dans un livre de la main de mon mari ; c'eſt une choſe fort convenable que celle-là, interrompit madame Grognon ; a-t-on jamais parlé d'un roi qui ait fait des

chofes femblables? J'en ai vu par centaine des rois; mais aucun n'a feulement imaginé rien d'auffi miférable: affurément je n'ai pas à me reprocher de ne vous rien dire, & de ne vous pas avertir de tout ce que vous faites de mal; mais puifque vous ne tirez aucun parti de mes confeils, je vois que je fuis trop bonne, & je me corrigerai de vous en donner. Allons, finiffons cette affaire, car tout ceci commence à m'échauffer la bile; ce petit garçon eft vif comme un papillon, vous l'avez toujours applaudi, & certainement il ira dire tout le long du chemin: je fuis fils du roi & de la reine; & lui adreffant la parole, elle lui dit: pourquoi irez-vous dire une chofe comme celle-là? Madame, lui répondit Pinçon, je ne dirai que ce que vous m'ordonnerez. Ce n'eft pas cela dont il s'agit, répliqua madame Grognon, répondez à ce que je vous demande; pourquoi direz-vous une chofe que vous favez qui n'eft pas bien? car vous n'y manquerez pas, puifque votre père & votre mère qui vous connoiffent bien, & qui vous excufent encore davantage, m'en ont fait leurs plaintes? Madame, lui répondit le petit Pinçon, ils vous ont dit qu'ils le craignoient; mais je vous promets de n'en rien

rien faire. Ah ah ! comme cela raiſonne déjà ; mais je n'en ſuis pas ſurpriſe, il a de qui tenir pour répondre & pour être indocile ; on ſe reſſemble de plus loin, & bon chien chaſſe de race ; mais je vous jure que vous ne le direz pas le long du chemin, j'y mettrai bon ordre. Dans ce moment elle le toucha de ſa baguette, & il devint le petit Oiſeau qui porte encore aujourd'hui ſon nom. Le roi & la reine, qui voulurent l'embraſſer, ne touchèrent plus qu'un Pinçon, car le changement ſe fit en un clin d'œil : ils le prirent l'un après l'autre ſur leur doigt ; mais à peine eurent-ils le temps de le baiſer, car il prit ſon vol en obéiſſant aux ordres de la fée, qui prononça ces terribles paroles : *Vas où tu peux, fais ce que tu dois ;* les larmes du roi & de la reine attendrirent un peu madame Grognon ; cependant elle les quitta en leur diſant : auſſi c'eſt votre faute, voilà comme vous êtes, & vous voyez ce que vous me faites faire ; en rognonant dans ſa vinaigrette, tirée par ſix pies, & par autant de geais, qui faiſoient un bruit épouvantable en traînant la voiture. Madame Grognon fort échauffée de tout ce qui venoit de lui arriver, ſe rendit au conſeil des fées qui ſe

tenoit ce jour-là : elle ſe trouva par haſard aux côtés de la bonne Prâline ; & comme il eſt naturel de parler de ce dont on eſt occupé, elle l'entretint de toutes les affaires du roi & de la reine, & des peines qu'elle avoit eues pour établir quatorze enfans ; mais toujours en accuſant le roi & la reine qu'elle grondoit, & auxquels elle parloit comme s'ils avoient été préſens : elle finit par demander à Prâline ſi elle n'auroit point à ſa diſpoſition quelque royaume ou quelque princeſſe qui pût convenir au petit Pinçon. Prâline, qui étoit la meilleure femme du monde, & qui condamnoit en elle même l'humeur de madame Grognon, l'aſſura qu'elle s'en chargeroit volontiers, pourvu qu'elle ne s'en mêlât plus, & qu'elle lui permît d'éprouver ſon caractère & ſes ſentimens. Faites-en tout ce qu'il vous plaira, lui répondit-elle, en parlant du nez plus que jamais, faites-en tout ce qu'il vous plaira, pourvu que je n'en entende plus parler, & pour lors elle céda avec joie à madame Prâline tous ſes droits de féerie ſur le petit Pinçon : elles en paſsèrent même un acte des plus authentiques.

Prâline frappée, des rapports que la nature avoit mis entre Mignonnette & Pinçon, ré-

ſolut de les examiner avec plus d'attention, dans le deſſein de faire la fortune & le bonheur de cette petite fille ; mais elle étoit preſſée par le temps ; car le jour de ſon départ approchoit ; il falloit cependant trouver le moyen de les laiſſer ſans inconvénient ſur leur bonne-foi, travailler eux-mêmes à leur établiſſement. Son premier ſoin fut de courir après Pinçon, qui, charmé de voler, & naturellement vif, paroiſſoit difficile à prendre ; mais un jeune oiſeau peut-il réſiſter au pouvoir d'une fée ? Prâline le prit aiſément dans un trébuchet : elle le mit auſſi tôt dans une belle cage, & le porta dans ſon château ; d'abord que le prince apperçut Mignonnette, il reprit ſa première gaieté ; il battit des aîles, il ſe mit aux barreaux de ſa cage, faiſant tous ſes efforts pour les rompre & pour s'approcher d'elle, quel plaiſir pour lui de s'entendre dire par Mignonette ! bonjour mon fils, bonjour mon petit ami ; mon dieu, qu'il eſt joli, & quel chagrin de ne pouvoir lui répondre que par ſon ramage ; mais il l'adouciſſoit, il le rendoit charmant, & lui donnoit toutes les marques de tendreſſe que peut donner un oiſeau. Mignonette en fut touchée, ſans avoir aucune idée de la vérité, & dit ſi

naturellement à Prâline qu'elle avoit toujours aimé les Pinçons, en demandant celui-ci avec empreſſement, que la fée le lui donna en ſouriant. Touchée des impreſſions de la nature, elle lui recommanda ſeulement d'en avoir un grand ſoin; Mignonnette le promit ſans peine, & l'exécuta avec plaiſir. Le jour du départ de la fée étant arrivé, elle dit adieu à Mignonnette: ayez ſoin du Pinçon lui dit-elle, & ſur-tout qu'il ne ſorte point de ſa cage; car s'il venoit à s'envoler, je me brouillerois avec vous, & vous ſeriez bien malheureuſe. Pour lors Prâline monta dans ſon char de papier gris; ſon château, ſes domeſtiques, ſes chevaux & ſes jardins prirent avec elle le chemin des airs, & Mignonnette ſe trouva ſeule & bien triſte dans une petite maiſon de porcelaine, charmante à la vérité, mais quand on a du chagrin, à quoi ſert une belle habitation. Le jardin préſentoit à tous les momens des ceriſes, des groſeilles & des oranges, enfin tous les fruits imaginables, toujours murs & délicieux à manger. Le four, des petits gâteaux, des biſcuits & des macarons, & l'office étoit garni de toutes les confitures que nous connoiſſons: tant de bonnes choſes étoient capables de

consoler & d'amuser ; mais elle s'apperçut que le Pinçon qui lui étoit si cher étoit toujours endormi dans sa cage. Elle alloit le voir à tous momens, sans qu'il donnât la moindre marque de réveil. Elle faisoit en elle-même de secrets reproches à la fée, de la priver d'une aussi douce consolation. Enfin après avoir tenté tous les moyens de le réveiller, elle prit son parti, & voulut regarder l'oiseau de plus près, pour voir si elle ne pourroit découvrir le mystère que devoit renfermer la conduite de la fée. Ce ne fut pas sans peine qu'elle forma cette résolution, & sans éprouver les remords & les craintes que l'on a toujours quand on fait quelque chose qui nous est expressément défendu. Elle ouvrit plus d'une fois la cage, mais elle la refermoit aussi-tôt : ensuite elle se reprocha sa timidité, & devenant plus hardie, elle prit l'oiseau dans sa jolie petite main ; mais à peine fut-il sorti de sa cage qu'il s'envola, & se posa sur le bord d'une fenêtre que, pour comble de maux, elle avoit laissée ouverte, tant elle étoit éloignée de prévoir cet accident. Saisie de trouble & de douleur, elle courut pour le reprendre ; mais le Pinçon volant à quelques pas dans le jardin, elle le suivit en sautant

par la fenêtre, qui n'étoit à la vérité qu'au rez-de-chauffée ; mais elle étoit si troublée, qu'elle en auroit fait autant d'un quatrième étage. Les discours qu'elle lui tenoit pour le reprendre étoient aussi tendres que naïfs. Cependant le Pinçon voloit toujours, d'abord qu'elle se croyoit au moment de l'attraper. Non-seulement il sortit de l'enceinte de la maison ; mais après avoir parcouru la campagne, il arriva sur le bord d'une grande forêt, que Mignonnette n'apperçut qu'avec une douleur extrême, persuadée qu'il étoit impossible de retrouver un Pinçon dans une forêt. Cette inquiétude ne l'agita pas longtemps, car l'oiseau, sur lequel elle avoit toujours les yeux, devint en un moment le prince qu'elle avoit vu dans son enfance : quoi ! c'est vous, s'écria-t-elle, & vous me fuyez ? Oui, c'est moi, charmante Mignonnette, lui répondit-il ; mais un pouvoir surnaturel m'obligeoit à vous éviter ; je veux m'approcher de vous, & je sens qu'il m'en empêche ; en effet, ils reconnurent qu'ils étoient obligés d'être au moins éloignés de quatre pas. Mignonnette, charmée, oublia promptement qu'elle avoit désobéi à la fée, & ses craintes se cal-

mèrent à meſure que l'amour s'empara de ſon cœur.

N'oſant l'un & l'autre retourner à la maiſon dont ils venoient de partir, & de plus, n'en ſachant pas trop le chemin, ils entrèrent dans la forêt; où cueillant des noiſettes, & ſe faiſant mille queſtions ſur ce qui leur étoit arrivé depuis qu'ils ne s'étoient vus, ſur la joie de ſe revoir & ſur l'eſpérance de ne ſe point quitter, l'innocence de leur cœur auroit pu rendre leur entrevue dangereuſe, ſans la diſtance qui leur étoit impoſée. Ils apperçurent une maiſon de payſan, & marchèrent de ce côté pour y demander retraite pendant la nuit, en attendant le parti qu'ils prendroient pour le lendemain. Ils ne furent pas longtemps ſans y arriver; mais le prince, qui ne vouloit pas expoſer Mignonnette, lui dit: attendez-moi ſous ce grand arbre, je vais examiner la maiſon, & voir qui ſont les gens qui l'habitent. Il quitta donc Mignonnette pour approcher d'une bonne femme qui balayoit le devant de ſa porte; il lui demanda ſi elle voudroit le recevoir pendant la nuit, lui & Mignonnette; la vieille lui répondit: vous m'avez bien l'air d'être l'un & l'autre des enfans déſobéiſſans qui fuyez vos parens,

& qui ne méritez pas que l'on ait aucune pitié de vous. Pinçon rougit d'abord, mais il lui dit enſuite les choſes du monde les plus ſéduiſantes ; il lui offrit de travailler pour la ſoulager, il parla enfin comme un homme touché pour ce qu'il aime, & qui craignoit que Mignonnette ne paſsât la nuit dans le bois, expoſée aux loups & aux ogres dont il avoit ſouvent entendu parler. Pendant qu'il faiſoit ſon poſſible pour fléchir la vieille, le géant Chicottin, qui chaſſoit l'ours dans la forêt, paſſa tout auprès de Mignonnette ; il étoit le roi, ou plutôt le tyran du pays. Mignonnette lui parut charmante ; mais il fut ſurpris de ne la pas trouver charmée de le voir ; & ſans lui dire autre choſe, il donna ordre à ceux qui le ſuivoient de prendre cette petite fille, & de la lui donner ſous ſon bras ; il fut obéi, & piquant des deux, il gagna promptement le chemin de ſa capitale ; les cris de Mignonnette ne le purent attendrir, & ce fut alors qu'elle ſe repentit d'avoir été déſobéiſſante, mais il n'étoit plus temps ; ces mêmes cris interrompirent la converſation de Pinçon & de la vieille ; il la quitta bruſquement ; & courant au lieu où il avoit laiſſé Mignonnette, quelle fut ſa douleur quand il

la vît sous le bras du géant? Il est très-sûr que s'il avoit été avec elle au moment de cette violence, il auroit péri mille fois plutôt que de le souffrir, mais il perdit promptement de vue Chicottin & sa suite; & sans regarder autre chose que la trace des chevaux, il marcha sur leurs pas. Le jour qui finit ne lui permit pas d'aller plus loin, & l'obscurité de la nuit le plongea dans un état de douleur qui ne se peut comprendre, il est à croire même qu'il n'auroit pas eu la force d'y résister; mais s'étant assis, il apperçut à ses côtés une petite lumière, qu'il prit d'abord pour un ver luisant auquel il ne fit pas d'attention. Cette lumière augmenta si considérablement dans la suite, qu'elle devint assez grande pour renfermer une femme vêtue de brun, qui lui dit: consolez-vous, Pinçon, ne vous abandonnez point au désespoir; prenez cette gourde & cette pannetière, vous les trouverez toujours remplies de ce que vous aurez envie de boire & de manger; gardez encore cette petite baguette de noisetier, & mettez-la sous votre pied gauche; nommez-moi toutes les fois que vous aurez besoin de moi, & je viendrai à votre secours; ce chien qui m'accompagne a ordre de ne vous point quitter,

vous pourez en avoir befoin; adieu, Pinçon, continua-t-elle, je fuis la bonne Prâline. Tant de bontés & de préfens n'avoient que foiblement touché le prince; mais à ce nom, dont Mignonnette l'avoit entretenu, il embraffa les genoux de la fée, en lui difant: ah! madame, on enlève Mignonnette; fe peut-il que vous foyez occupée d'autre chofe que du fecours que vous lui devez: je fais ce qui vient de lui arriver, pourfuivit la fée; mais elle m'a défobéi, je n'en veux plus entendre parler, vous feul pouvez la fecourir. A ces mots la lumière s'éteignit, & Pinçon ne vit plus rien. Au milieu de fa douleur, il fe trouva flatté d'être le feul qui pût être à Mignonnette; cependant mille idées de jaloufie & d'inquiétude le tourmentèrent, & les careffes de fon nouveau chien ne furent pas capables de diffiper un feul moment fa douleur. Le jour qu'il attendoit avec tant d'impatience arriva; il continua fon chemin avec une fi grande ardeur, qu'il arriva le foir même à la capitale du géant, où tout le monde ne parloit que de la beauté de Mignonnette, & de l'amour que Chicottin avoit pour elle. On difoit que le roi l'épouferoit inceffamment; on ajoutoit que l'on faifoit déjà la

maiſon de la nouvelle reine; car le peuple entaſſe les faits, & les augmente avec autant de facilité qu'un amant inquiet ſe les perſuade. Ces nouvelles perçoient le cœur de Pinçon; & ceux avec leſquels il s'étoit entretenu, le voyant avec la pannetière, diſoient tous: voilà un joli berger; que ne va-t-il garder les moutons du roi, auſſi bien en a-t-il beſoin d'un, & certainement on lui donneroit cette charge ſi l'on ſavoit ſeulement qu'il fût à louer; ces diſcours, joints à l'envie qu'il avoit de s'approcher de Mignonnette, l'engagèrent à s'aller préſenter au roi pour garder ſes moutons; en effet, Chicottin l'ayant examiné, l'en trouva très-capable; & comme il ne fit aucune difficulté ſur ce qu'on lui donneroit pour ſes peines, il fut reçu berger du roi; mais cette charge ne l'approchant pas beaucoup des appartemens, il n'en fut pas beaucoup plus avancé; il entendoit ſeulement dire dans la maiſon que Chicottin étoit fort triſte, parce que Mignonnette ne l'aimoit point. Ces nouvelles le conſoloient un peu; mais quelques jours après, en conduiſant ſon troupeau, il vit ſortir du palais un char à toute bride, dans lequel il reconnut Mignonnette, environnée de douze nègres à cheval, qui tous

avoient de grands ſabres à la main : où courez-vous, leur cria Pinçon, le plus inutilement du monde, en leur préſentant le fer de ſa houlette? Mignonnette, appercevant Pinçon dans un ſi grand péril, perdit connoiſſance, & Pinçon demeura ſans aucun ſentiment. Quand il eut repris ſes ſens, il eut recours à ſa baguette, & Prâline arriva tout auſſitôt. Ah! madame, lui dit-il, Mignonnette eſt perdue, peut-être ne vit-elle plus. Non, lui répondit la fée; Chicottin, mécontent de la façon dont elle lui répondoit, & de la fidélité qu'elle vous garde, la fait conduire dans la tour ſombre, c'eſt à vous à trouver les moyens d'y entrer; imaginez, & je vous ſeconderai; ſongez ſeulement qu'ayant été déjà oiſeau, je ne puis vous donner cette forme; au reſte, je vous avertis que Mignonnette aura beaucoup à ſouffrir, car cette tour eſt une terrible priſon; mais elle eſt traitée comme elle le mérite; pourquoi m'a-t-elle déſobéi? ditelle, & elle diſparut. Le prince, ou plutôt ſon chien, conduiſit triſtement les moutons du roi ſur le chemin qu'avoit pris le char de Mignonnette; il ne fut pas longtemps ſans appercevoir cette funeſte tour; elle étoit au milieu d'une plaine, & n'avoit ni

porte ni fenêtre ; on n'y pouvoit entrer que par un chemin pratiqué ſous terre, dont l'ouverture étoit cachée dans la montagne voiſine, & dont il falloit ſavoir le ſecret. Pinçon fut bien heureux d'avoir un chien auſſi habile que celui que la fée lui avoit donné, car il faiſoit toute la beſogne, & pour lui ſes yeux étoient continuellement attachés ſur la tour ſombre. Plus il l'examinoit, & plus il étoit convaincu de l'impoſſibilité de pouvoir s'y introduire ; mais l'amour, qui vient à bout de tout, lui en fournit enfin les moyens. Après avoir mille fois regretté ſon ancien état de Pinçon, dont il n'avoit jamais fait d'autre uſage que celui de voler indifféremment, il conjura la bonne fée Prâline de le changer en cerf-volant ; elle y conſentit, & donna le pouvoir à ſon chien de l'exécuter. Après avoir aboyé trois fois, il prenoit la baguette de noiſetier dans ſa gueule, & touchant le prince, il devenoit cerf-volant, ou ceſſoit de l'être, ſuivant l'occaſion ; enſuite, par le ſecours de ce même chien, dont l'adreſſe & la fidélité étoient extrêmes, il ſe fit enlever, & parvint aiſément ſur la tour. Quelle joie pour lui que celle de ſe voir auprès de Mignonnette, d'entendre les aſſurances de ſon

amour ; & quel plaiſir il reſſentoit (car il avoit conſervé l'uſage de la parole) à lui témoigner ſa reconnoiſſance des ſentimens qu'elle avoit pour lui, & de la couronne qu'elle avoit refuſée pour l'amour de lui. Il auroit aiſément oublié qu'il ne pouvoit pas toujours demeurer ſur la tour, & qu'il étoit obligé de mener ſon troupeau, ſi le chien, plus attentif à ſon devoir qu'il ne l'étoit lui-même, n'avoit eu le ſoin de retirer la corde quand il en étoit temps. Pour lors Pinçon étant arrivé à terre, reprenoit ſa jolie figure, & conduiſoit ſes moutons au palais du roi, n'étant occupé que de l'inſtant heureux qui l'amenoit auprès de Mignonnette ; auſſi les jours qu'il n'y avoit point de vent pour l'enlever, ſa douleur étoit-elle extrême, mais il avoit du moins la conſolation de penſer que Mignonnette partageoit ſon chagrin. Ils ſe virent, & ſe parlèrent quelque temps de cette ſorte ; mais enfin, comme il y a toujours des gens qui ſe mêlent de ce qui ne les regarde pas, d'autres qui veulent être inſtruits, & qu'il s'en trouve encore en plus grand nombre de ceux qui veulent faire leur cour, le cerf-volant fut remarqué ; on le vit s'arrêter ſur la tour ſombre, & l'on en rendit compte à Chicot.

tin, qui vint au plutôt dans la plaine, réſolu de punir les téméraires qui oſoient par cette voie faire tenir des lettres à Mignonnette ; car il n'imaginoit pas que le cerf-volant pût être utile à aucune autre choſe. Mignonnette & Pinçon s'entretenoient alors le plus tendrement du monde, & cette converſation ſi douce fut interrompue par la vivacité avec laquelle le chien fidelle enleva promptement le prince ; il en agiſſoit ainſi, parce que Chicottin couroit à lui après avoir crié pluſieurs fois : où eſt le berger ? où eſt le berger ? Il faut que je le tue, puiſqu'il ne m'a pas averti de tout ce qui ſe paſſe ici ; & le chien craignant avec raiſon que le géant en lui prenant la corde qu'il tenoit dans ſa gueule, ne diſposât à ſon gré du prince, auquel il étoit fort attaché, prit le parti de la lâcher, & d'abandonner le cerf-volant à l'effort du vent, qui ce jour là ſe trouvoit d'une grande force. Le cerf-volant alla tomber à plus d'une lieue ſur la montagne, & le chien eut encore le temps de ſe charger de la gourde, de la pannetière & de la baguette de ſon maître, avant que Chicottin l'eût approché : il lui fut aiſé d'éviter ſa pourſuite ; & remarquant le lieu où le prince étoit tombé, il le joignit en un

inſtant, & il lui fit auſſitôt reprendre ſa première forme. Ils ſe cachèrent l'un & l'autre ſans peine dans la montagne, à la faveur de la nuit qui ſurvint, tandis que Chicottin, écumant de colère, fut obligé de ramener lui-même ſes moutons à ſon palais; & pour empêcher que perſonne n'approchât de Mignonnette, il fit venir toutes ſes armées dans la plaine, en leur ordonnant de faire ſentinelle jour & nuit, & d'empêcher qui que ce pût être d'approcher de la tour ſombre. Pinçon voyoit tout cela de la montagne où il étoit demeuré; & ne penſant qu'aux moyens de délivrer Mignonnette, il invoqua de nouveau le ſecours de Prâline; mais quand le prince lui eut demandé des armées pour combattre celles du roi Chicottin, elle diſparut ſans lui rien dire, en lui laiſſant ſeulement une poignée de verges & un grand ſac de dragées. Il eſt bien difficile d'entendre raillerie quand on ſe croit plaiſanté ſur la choſe qui touche le plus; cependant, le prince ne témoigna aucune humeur du ridicule de ce préſent; mais avec cette confiance que l'on doit avoir pour les fées, & rempli de celle que l'amour fait donner, il prit le ſac ſous ſon bras gauche, mit à ſa main droite ſa

poignée de verges, & ſuivi de ſon chien, il marcha fiérement aux ennemis. A meſure qu'il en approchoit, il voyoit que leur taille diminuoit, & que leurs rangs s'ébranloient; ſurpris de cet événement, quand il fut à portée de ſe faire entendre, & qu'il reconnut clairement que tous ces grands ſoldats & tous ces grenadiers à mouſtaches étoient devenus des enfans de quatre ans, il leur cria en faiſant la groſſe voix: rendez-vous tout-à-l'heure, ou le fouet; pour lors preſque toute l'armée plia devant lui, & s'enfuit en pleurant. Le chien qui courut après, acheva de les mettre en déſordre, & de les épouvanter. Il donna des dragées à tous ceux qu'il pût joindre; &, par ce moyen, ils devinrent ſoumis à ſes ordres, & déterminés à le ſuivre par-tout. L'exemple de ceux-ci en ramena pluſieurs de ceux qui avoient pris la fuite; de façon que non-ſeulement Chicottin n'eût plus d'armée pour ſe défendre, mais que Pinçon en commandoit une formidable, car tous ceux qui s'étoient donnés à lui de bonne foi, reprenoient leur taille & leur force. Chicottin arriva ſur la fin de l'affaire, pour être témoin de la perte de ſon armée; & malgré ſa force & ſa grande taille, à la vue de

Pinçon, il devint non-seulement tout aussi enfant que les autres, mais encore un très-petit nain, avec les jambes crochues : le prince lui fit faire un bonnet à la dragonne, & un habit de livrée avec des manches pendantes, pour le mettre en état de porter la queue de Mignonnette dans les appartemens. Le premier soin de Pinçon, après cette grande victoire, fut celui de courir promptement à l'entrée de la tour sombre, & de délivrer Mignonnette. Alors l'éloignement auquel ils étoient condamnés ne subsistoit plus ; les inquiétudes qu'elle avoit eues en dernier lieu pour le cerf-volant l'avoient si prodigieusement abattue, qu'elle n'étoit pas reconnoissable ; mais le plaisir de recouvrer la liberté, & celui de la devoir à un amant aimé, la rendirent en un moment plus jolie qu'elle ne l'avoit jamais été. Mignonnette & Pinçon commençoient à s'entretenir, quand ils furent arrivés dans la ville, avec cette joie que l'on éprouve après les heureux événemens, lorsque Prâline & madame Grognon arrivèrent de différens côtés, & chacune dans sa voiture. Ces heureux amans marquèrent aux fées leur reconnoissance, & les prièrent de décider de leur sort. Madame Grognon leur ré-

pondit : pour moi, je vous déclare que je ne me ſuis point mêlée de vous; il faudroit être folle pour ſe charger de pareille marchandiſe, auſſi je n'en prendrai pas le moindre ſoin; eſt-ce que je n'en ai pas aſſez de toute votre famille, ajouta-t-elle? Qui jamais a eu tant de parens que vous en avez, en prenant Pinçon à parti? Encore quels parens? Ma ſœur, lui dit Prâline avec douceur, vous ſavez nos conventions, ayez ſeulement la bonté d'envoyer chercher le roi & la reine, & demandez-leur d'amener le charbonnier, je me charge de tout le reſte; c'eſt-à-dire, lui répondit madame Grognon, que je ſuis ici le fiacre de la nôce. Eh non, ma ſœur, lui repliqua Prâline; mais ſi vous ne voulez pas vous charger de ce ſoin, ayez ſeulement la bonté de le dire, & j'irai s'il le faut. Madame Grognon en diſant toujours, voilà une belle commiſſion, voilà une belle chienne de commiſſion, ordonna à ſa Vinaigrette (qui s'élargiſſoit ſuivant le beſoin) d'aller chercher le roi, la reine & le charbonnier; & pendant que Prâline embraſſoit & careſſoit ces aimables enfans, elle rencontra Chicottin, devenu petit laquais; car pour gronder, tout lui étoit bon, & dieu ſait tout ce qu'elle lui dit,

combien elle lui reprocha d'avoir eu de l'humeur & de la vanité : vous en voilà puni, lui dit-elle, & c'eſt bien fait, car perſonne ne vous plaint, & tous vos ſujets ſe moquent à préſent de vous ; ils s'en ſont bien toujours moqués, mais c'étoit tout bas ; à préſent vous n'avez qu'à les écouter. Elle profita de cette diſſipation que le haſard lui avoit donnée juſqu'à l'arrivée du roi & de la reine, auxquels elle dit en débarquant : ce n'eſt pas moi toujours qui vous fais venir ici, & je ſuis bien fâchée de vous y voir, car vous allez devenir plus difficiles à vivre que vous ne l'avez jamais été : on ne pourra plus vous parler ; oh bien, ce ne ſera pas moi qui vous donnerai des conſeils ; ils ſeroient joliment écoutés, vous en donnera qui voudra ; mais peu m'importe, voilà ce que j'y trouve de meilleur. Allons, paſſez là-dedans, vous en mourez d'envie, & je vois clairement que je vous ſuis inſupportable ; mais tout cela ſe retrouvera ſur ma parole. Et regardant le charbonnier : ne voilà-t-il pas, dit-elle, un bel objet, pour être à la nôce d'un prince ? Il n'étoit pas homme à demeurer ſans replique, non plus qu'à ſe contraindre ſur la vérité ; mais heureuſement la bonne Prâline

interrompit la conversation, en priant la compagnie d'entrer dans le palais. Elle ne put jamais obtenir de madame Grognon de demeurer dans un lieu où la joie éclattoit de toutes parts; en effet, en nazillant, en marmotant à voix basse plusieurs choses à la fois, elle remonta dans sa voiture, & quitta la compagnie. Mignonnette embrassa mille fois son cher papa, à qui rien n'avoit manqué; car Prâline lui avoit donné la maison de porcelaine, dans laquelle il avoit souvent reçu & régalé le roi & la reine. Ils embrassèrent leur cher petit Pinçon, & consentirent au mariage de Mignonnette que Prâline leur proposa. Après avoir dispensé les sujets de Chicottin du serment qu'ils lui avoient prêté, elle fit reconnoître Pinçon, qui se trouva par ce moyen roi d'un beau & grand royaume, & mari de la jolie Mignonnette, dont il eut de beaux enfans bien sages qui furent aussi rois & reines; tant il est vrai qu'une fille bien sage & bien jolie fait sa fortune & celle de ses parens.

L'ENCHANTEMENT IMPOSSIBLE,

CONTE.

IL étoit une fois un roi fort aimé de ses sujets, & qui de son côté les aimoit beaucoup. Ce prince avoit une répugnance infinie pour le mariage, & ce qui est encore de plus étonnant, l'amour n'avoit jamais fait la plus foible impression sur son cœur. Ses sujets lui représentèrent avec tant d'instance la nécessité de se donner un successeur, que le bon roi consentit à leur demande. Mais comme toutes les femmes qu'il avoit vues jusqu'alors ne lui avoient pas inspiré le plus foible desir, il résolut d'aller chercher dans les pays étrangers ce que le sien n'avoit pu lui présenter ; & malgré les plaisanteries aigres & piquantes des belles & des laides femmes de son pays, il entreprit ses voyages, après avoir donné une forme aussi tranquille que solide au gouvernement

de ſes états. Il ne voulut être accompagné que d'un ſeul écuyer, homme de très-bon ſens, mais qui n'avoit pas beaucoup de brillant dans l'eſprit. Ces ſortes de compagnies ne ſont pas les plus mauvaiſes en voyage.

Le roi parcourut inutilement pluſieurs royaumes, en faiſant tous ſes efforts pour devenir amoureux; mais ſon heure n'étant pas encore venue, il reprenoit le chemin de ſes états, après deux ans d'abſence & de fatigues, & revenoit avec la même indifférence qu'il avoit emportée de ſon pays. Quoiqu'il en ſoit, en traverſant une forêt, il entendit un miaulement de chats épouvantable. Le bon écuyer ne ſavoit que penſer du commencement d'une telle aventure. Toutes les hiſtoires de ſorciers qu'il avoit entendu raconter lui revinrent alors dans l'eſprit. Pour le roi, il fut aſſez ferme: le courage & la curioſité l'engagèrent à attendre quelle ſeroit la fin d'un bruit auſſi étrange que déſagréable. Enfin, le bruit s'approchant toujours du lieu où ils étoient, ils virent paſſer cent chats d'Eſpagne qui traversèrent la forêt ſous leurs yeux. On les auroit couverts d'un manteau, tant ils étoient bien ameutés, & tant ils étoient bien

ſur la voie. Ils étoient appuyés par deux des plus grands ſinges que l'on ait jamais vus. Ils portoient des ſurtouts de couleur amarante ; leurs bottes étoient les plus jolies du monde, & les mieux faites. Ils étoient montés ſur deux ſuperbes dogues d'Angleterre, & piquoient à toute bride en ſoufflant dans de petites trompettes de la foire. Le roi ſurpris d'un tel ſpectacle, les regardoit avec attention, quand il vit paroître une vingtaine de petits nains, les uns montés ſur des loups cerviers, & menant des relais ; d'autres à pied, qui conduiſoient différens couples de chats. Ils étoient vétus d'amarantes comme les piqueurs ; cette couleur étoit la livrée de l'équipage. Un moment après il apperçut une jeune perſonne charmante par ſa beauté, & par l'air fier avec lequel elle montoit un grand tigre, dont les allures étoient admirables. Elle paſſa devant le roi, courant à toute bride, ſans s'arrêter & ſans même le ſaluer ; mais quoiqu'elle eût à peine jeté les yeux ſur lui, il fut enchanté d'elle, & ſa liberté diſparut comme un éclair.

Dans le trouble qui le ſaiſit alors, il apperçut un nain écarté de l'équipage, & demeuré derrière les autres ; ce fut à lui qu'il

qu'il s'adreſſa, avec cette prévenance que donne la curioſité de l'amour pour s'inſtruire de ce qui le touche. Le nain lui apprit que la perſonne qu'il venoit de voir, étoit la princeſſe Mutine, fille du roi prudent, dans les états duquel il ſe trouvoit. Il lui apprit encore que cette princeſſe aimoit beaucoup la chaſſe, & qu'il venoit de voir paſſer ſon équipage du lapin. Le roi ne s'informa plus que du chemin qu'il devoit prendre pour ſe rendre à la cour. Le nain le lui montra, & piqua des deux pour rejoindre la chaſſe : & le roi, par une impatience qui accompagne toujours un amour naiſſant, piqua de ſon côté, & ſe trouva en moins de deux heures dans la capitale des états du roi Prudent. Il ſe fit préſenter au roi & à la reine, qui le reçurent à bras ouverts, d'autant mieux qu'il déclara ſon nom & celui de ſes états. La belle Mutine revint de la chaſſe quelque temps après cette préſentation. Ayant appris que ce jour-là elle avoit forcé deux lapins, il voulut la complimenter ſur une chaſſe auſſi heureuſe; mais la princeſſe ne lui répondit pas un mot. Il fut un peu ſurpris de ce ſilence; cependant il le fut encore plus, quand il vit que pendant le ſouper elle n'en dit pas da-

vantage. Il s'apperçut feulement qu'il y avoit des momens où il fembloit qu'elle vouloit dire quelque chofe ; mais il remarqua que le roi Prudent ou la reine fa femme(ne buvant jamais en même-temps) prenoient auffi-tôt la parole. Ce filence n'empêcha pas fon amour d'augmenter pour Mutine. Le roi fe retira dans le bel appartement qu'on lui avoit deftiné, & ce fut là que le bon écuyer ne fut point emporté par la joye de voir fon maître amoureux. Il ne cacha point au roi qu'il en étoit fâché. Et pourquoi ce chagrin, lui répondit le roi ? la princeffe eft fi belle ; c'eft afsûrément tout ce que je pouvois défirer. Elle eft belle, dit le bon écuyer ; mais pour être heureux, il faut autre chofe en amour que de la beauté. Tenez, fire, ajoûta-t-il, elle a quelque chofe de dur dans la phyfionomie. C'eft de la fierté, s'écria le roi, & rien ne fied mieux à une belle perfonne. Fierté, dureté, continua l'écuyer, tout comme vous voudrez ; mais le choix qu'elle a fait pour fes plaifirs, de tant d'animaux malfaifans, eft à mon fens une preuve convaincante de fa férocité naturelle. De plus, l'attention avec laquelle on l'empêche de parler m'eft fort fufpecte : le roi fon père n'eft pas nommé

Prudent pour rien : je me défie même de ce nom de Mutine ; il ne peut être qu'un adouciſſement ou qu'un diminutif des impreſſions qu'elle a données : car vous le ſavez mieux que moi, il n'eſt que trop d'uſage de flatter les défauts des perſonnes de ſon rang.

Les réflexions du bon écuyer étoient ſenſées ; mais comme les difficultés ne font qu'augmenter l'amour dans le cœur de tous les hommes, & ſur-tout dans celui des rois, qui n'aiment point à être contredits, celui-ci, dès le lendemain, demanda la princeſſe en mariage. Comme l'on avoit été inſtruit de l'indifférence du roi, le triomphe étoit complet pour les charmes de Mutine. La princeſſe lui fut accordée, mais à deux conditions : la première, que le mariage ſe feroit dès le lendemain : la ſeconde, qu'il ne parleroit point à la princeſſe qu'elle ne fût ſa femme. L'on donna pour cette fois à ce ſilence, le prétexte du premier vœu qui vint en penſée, & ce vœu fut trouvé par le roi la preuve d'un cœur véritablement religieux. Ces grandes précautions furent encore l'occaſion de fort grands diſcours que tint l'écuyer, mais ils ne firent pas une plus grande impreſſion que

ceux qui les avoient précédés. Le roi finit, après les avoir écoutés, en lui difant : J'ai eu tant de peine à devenir amoureux, je le fuis, que diable veux-tu ? Je m'y tiendrai. Le refte du jour fe paffa comme le lendemain, en bals & en feftins. La princeffe affifta à tout, fans proférer une feule parole, & le premier mot qu'il lui entendit prononcer, ce fut ce oui fatal qui l'attachoit à lui pour toute fa vie. Dès qu'elle fut mariée, elle ne fe contraignit plus, & la première journée ne fe paffa pas fans qu'elle eût fait une diftribution d'injures & de fottifes très-étoffées à fes dames d'honneur. Enfin, les paroles les plus douces dont elle accompagnoit le fervice du monde le plus difficile, n'avoient point d'autre caractère que celui de l'humeur & de la brufquerie. Le roi fon mari ne fut pas plus exempt que les autres de ces façons de parler; mais comme il étoit amoureux, & que d'ailleurs il étoit bon homme, il fouffrit tout patiemment.

Peu de jours après leur mariage, les nouveaux mariés prirent le chemin de leur royaume, & Mutine ne fut regrettée de perfonne dans les états du roi fon père. L'accueil que Prudent avoit toujours fait

aux étrangers, n'avoit eu pour motif que l'espérance d'un amour pareil à celui que sa fille venoit d'inspirer, & celle d'une passion qui fût assez forte pour faire passer pardessus la connoissance de l'esprit & du caractère.

Le bon écuyer n'avoit eu que trop raison dans ses remontrances, & le roi s'en apperçut trop tard. Tout le temps que la nouvelle reine fut en chemin, elle fit éprouver à toute sa suite le désespoir, la douleur & l'impatience; mais quand une fois elle fut arrivée dans son royaume, son humeur & sa méchanceté redoublèrent encore.

Au bout d'un mois de séjour dans ses états, sa réputation fut parfaite; il n'y eut plus qu'une voix pour la regarder comme la plus méchante reine du monde.

Un jour qu'elle monta à cheval, & qu'elle se promenoit dans un bois voisin de son palais, elle apperçut une vieille femme qui marchoit à pied, & qui suivoit le grand chemin; elle étoit vêtue simplement. Cette bonne femme, après lui avoir fait la révérence de son mieux, continua sa route; mais la reine, qui ne cherchoit qu'une occasion pour exhaler son humeur, envoya un de ses pages courir après elle, & se la fit

amener. Quand elle fut en ſa préſence, elle lui dit : je te trouve bien impertinente, de ne m'avoir pas fait une révérence plus profonde? Sais-tu que je ſuis la reine? Peu s'en faut que je ne te faſſe donner cent coups d'étrivières. Madame, lui dit la vieille, je n'ai jamais trop ſu quelle étoit la meſure des révérences; il eſt aſſez apparent que je n'ai pas voulu vous manquer. Comment, reprit la reine, elle oſe répondre; qu'on l'attache tout à l'heure à la queue de mon cheval, je vais la mener bon train chez le meilleur maître à danſer de la ville, pour lui montrer à me faire la révérence. On exécuta l'ordre de la reine. La vieille crioit miſéricorde pendant qu'on l'attachoit; ce fut en vain qu'elle ſe vanta de la protection des fées, la reine ne tint pas plus de compte de ce dernier propos que des autres; j'en fais autant de cas que de toi, lui dit elle, & quand toi-même tu ſerois une fée, j'en agirois comme je fais. La vieille ſe laiſſa patiemment attacher à la queue du cheval, mais quand la reine voulut donner un coup d'éperon, il devint immobile: ce fut inutilement qu'elle redoubla les coups de talon, il étoit devenu cheval de bronze. Les cordes qui attachoient la vieille ſe changèrent

en un moment en guirlandes de fleurs, & la vieille elle-même parut tout d'un coup haute de huit pieds. Pour lors, regardant Mutine avec des yeux fiers & dédaigneux, elle lui dit : méchante femme, indigne du nom de reine que tu portes, j'ai voulu juger par moi-même si tu méritois la mauvaise réputation que l'on t'a donnée dans le monde. J'en suis convaincue; tu vas juger si les fées sont aussi peu redoutables que tu viens de le dire. Aussitôt, la fée Paisible (car c'étoit elle-même) siffla dans les deux doigts de sa main, & l'on vit arriver un chariot tiré par six autruches les plus belles du monde, & dans ce chariot l'on reconnut la fée Grave, plus grave encore que son nom. Elle étoit alors la doyenne des fées, & présidoit aux affaires qui regardoient le corps de la féerie. Son escorte étoit composée d'une douzaine d'autres fées montées sur des dragons à courte queue. Malgré l'étonnement que lui causa l'arrivée des fées, la reine Mutine ne perdit rien de l'air orgueilleux & méchant qui lui étoit si naturel. Quand cette brillante compagnie eut mis pied à terre, la fée paisible leur raconta toute son aventure. La fée Grave qui faisoit sa charge avec beau-

coup de févérité, approuva la conduite de Paifible; enfuite elle opina pour que la reine fût transformée dans le même métal que fon cheval; mais la fée Paifible ne fut point de cet avis, par une bonté fans exemple. Elle adoucit toutes les voies rigoureufes qui tendoient à la punition de la reine. Enfin, grâces à cette bonne fée, elle fut feulement condamnée à devenir fon efclave jufqu'à ce qu'elle fût accouchée, car j'avois oublié de dire qu'elle étoit au commencement d'une groffeffe. Ce même arrêt, qui fut rendu en plein champ, ordonnoit que l'enfant qu'elle mettroit au monde, demeureroit efclave de la fée, en fa place, & qu'après fes couches la reine auroit la liberté de retourner auprès du roi fon mari. On eut la politeffe de faire fignifier au roi l'arrêt qui venoit d'être rendu. Il fut obligé d'y confentir; mais quand il s'y feroit oppofé, qu'eût pu faire le bon prince?

Après cette juftice, les fées retournèrent chacune à leurs affaires, & Paifible attendit un inftant fon équipage qu'elle avoit envoyé chercher. C'étoit un petit char de Jais de plufieurs couleurs, tiré par fix biches blanches comme la neige, parées de houffes de fatin vert brodéj d'or. D'un coup

de ſa baguette les habits de la reine furent changés en vêtemens d'eſclave. Dans cet équipage on la fit monter ſur une mule quinteuſe, & ce fut au grand trot qu'elle ſuivit le char de la fée. Au bout d'une heure de trot, la reine arriva dans la maiſon de Paiſible. Elle étoit, comme on le peut croire, dans une grande affliction, mais ſon orgueil l'empêcha de verſer une ſeule larme. La fée l'envoya à la cuiſine pour y travailler, après lui avoir donné le nom de Furieuſe, celui de Mutine étant trop délicat pour les méchancetés auxquelles elle étoit portée. Furieuſe, lui dit la fée Paiſible, je vous ai ſauvé la vie, & peut-être ma conſcience en ſera-t-elle chargée; je ne veux pas vous accabler de travail, à cauſe de l'enfant dont vous êtes groſſe, & qui, comme vous le ſavez, doit être mon eſclave; je vous retire de la cuiſine, & je vous charge du ſoin de balayer mon appartement, & de celui de ne pas laiſſer une puce à ma petite chienne Chriſtine. Furieuſe comprit aiſément qu'il n'y avoit point à appeler d'une telle ordonnance; elle prit donc le ſage parti de s'acquitter exactement de ce dont on l'avoit chargée pendant le temps de ſa groſſeſſe. Quand ce

temps fut fini, elle accoucha fort heureusement d'une princesse belle comme le jour, & lorsque sa santé fut rétablie, la fée lui fit un grand sermon sur sa vie passée, lui fit promettre d'être plus sage à l'avenir, & la renvoya au roi son mari.

L'on peut juger par les bontés que la fée Paisible avoit eues pour une si méchante reine, de toutes les attentions qu'elle eut pour la jeune princesse qui lui étoit demeurée entre les mains. Elle en vint jusqu'à l'aimer à la folie, c'est ce qui l'engagea à la faire douer par deux autres fées. Elle fut longtemps en balance sur le choix des deux marraines auxquelles elle prendroit confiance, car elle craignoit que le ressentiment qu'elles avoient toutes contre la mère, ne s'étendit jusques sur la fille. Enfin, elle pensa que les fées Divertissante & Eveillée n'avoient pas naturellement autant d'humeur que les autres. D'abord qu'elle les eut fait avertir, elles arrivèrent dans une berline de fleurs d'Italie, tirée par six bidets gris, dont les crins étoient du plus beau couleur de feu. L'Eveillée étoit habillée de plumes de perroquet, & coëffée en chien fou. Pour la fée Divertissante, elle avoit une robe de peau de caméleon qui

la faisoit paroître de toutes les couleurs imaginables. Paisible les reçut l'une & l'autre à merveille, & pour les engager à faire ce qu'elle attendoit d'elles, l'on m'a fort assuré qu'elle les mit (dans le bon soupé qu'elle leur donna) un peu en pointe de vin. Après de si sages précautions, elle leur fit apporter ce bel enfant. Il étoit dans un berceau de cristal de roche; ses langes étoient d'écarlate brodés d'or; mais sa beauté brilloit cent fois plus que son ajustement. La petite princesse sourit devant les fées, & leur fit de petites caresses qui la rendirent si agréable, qu'elles résolurent de la mettre à l'abri, autant qu'elles le pourroient, de la colère de leurs anciennes. Elles commencèrent par lui donner le nom de Galantine. La fée Paisible leur dit ensuite : vous savez que les châtimens que nous employons le plus ordinairement parmi nous & qui sont le plus en usage, consistent à changer la beauté en laideur, l'esprit en imbécillité, & le plus souvent, d'avoir recours à la métamorphose; comme il ne nous est pas possible à chacune de douer de plus d'un don celle que nous voulons obliger, mon avis est qu'une de nous donne à ce bel enfant la beauté, que l'autre lui donne

l'esprit, & quant à moi, que je la doue de ne pouvoir jamais changer de forme. Cet avis fut trouvé bon, & s'exécuta sur le champ. Lorsque Galantine eut été douée, les deux fées s'en retournèrent, & Paisible employa tous ses soins à l'éducation de la petite princesse. Jamais soins ne furent employés plus heureusement; car à quatre ans, sa grâce & sa beauté faisoient déjà grand bruit dans le monde. Elle n'en fit que trop; car cette affaire ayant été rapportée au conseil des fées, Paisible vit un jour arriver dans la cour de son palais la fée Grave montée sur un lion. Elle portoit une robe longue fort ample, & par conséquent fort plissée, dont la couleur étoit bleue céleste. Elle étoit coëffée d'un bonnet quarré de brocard d'or. Paisible la reconnut avec autant d'inquiétude que de chagrin, car son habillement & sa monture lui prouvoient qu'elle vouloit rendre quelqu'arrêt; mais quand elle apperçut que la fée Rêveuse la suivoit montée sur une licorne, & qu'elle étoit habillée de maroquin noir doublé de taffetas changeant, & pareillement coëffée d'un bonnet quarré, elle ne douta plus que cette visite n'eût quelque motif bien sérieux. En effet, la fée Grave prenant la parole,

lui dit : *Je suis fort-surprise de la conduite que vous avez tenue à l'égard de Marine ; c'est au nom de tout le corps des fées qu'elle a offensé que je viens vous en faire des reproches. Vous pouvez pardonner vos offenses particulières, mais vous n'avez pas le même droit sur celles qui regardent tout le corps ; cependant, vous l'avez traitée avec douceur & avec bonté pendant tout le temps qu'elle a été chez vous ; ainsi, je viens pour exécuter un ordre équitable, & punir une fille innocente des torts d'une mère coupable. Vous avez voulu qu'elle fût belle & spirituelle, & d'un autre côté vous avez mis obstacle aux métamorphoses, je saurai bien l'empêcher de jouir pendant toute sa vie de ces avantages dont vous l'avez ornée, & que je ne puis lui ôter. Elle ne pourra sortir d'une prison enchantée que je vais lui construire, qu'elle ne se soit rendue aux desirs d'un amant aimé.* C'est mon affaire d'empêcher que la chose ne puisse arriver. L'enchantement consistoit dans une tour fort haute & fort large, bâtie de coquillages de toutes les couleurs, au milieu de la mer. Au rez-de-chaussée il y avoit une grande salle pour les bains, où l'on faisoit entrer l'eau quand on le vouloit,

Cette ſalle étoit entourée de gradins & de tablettes ſur leſquels on pouvoit ſe promener à pied ſec. Le premier étage compoſoit l'appartement de la princeſſe, & c'étoit véritablement une choſe magnifique. Le ſecond ſe diſtribuoit en pluſieurs pièces. Dans l'une, on voyoit une belle bibliothèque; dans une autre, une garderobe pleine de linge ſuperbe & d'habits pour tous les âges, plus magnifiques les uns que les autres; une autre pièce étoit deſtinée à la muſique; une autre n'étoit remplie que de liqueurs & des vins les plus agréables; une autre enfin (& c'étoit la plus grande de toutes) ne préſentoit à la vue que toutes ſortes de confitures sèches & liquides, que des dragées, & toutes les pâtiſſeries imaginables qui, par la force de l'enchantement, devoient toujours demeurer chaudes comme à la ſortie du four. L'extrémité de la tour étoit terminée par une plate-forme ſur laquelle il y avoit un parterre où les fleurs les plus agréables ſe renouveloient & ſe ſuccédoient ſans-ceſſe. L'on trouvoit dans ce même jardin un arbre fruitier de chaque eſpéce; où toutes les fois que l'on cueilloit un fruit, un autre venoit auſſitôt prendre la place. Ce beau lieu étoit orné de

cabinets de verdure, que l'ombre & les arbustes odoriférans rendoient délicieux, & ces agrémens étoient encore redoublés par le chant de mille oiseaux enchantés. Quand les fées eurent conduit dans la tour Galantine, avec une gouvernante nommée Bonnette, elles remontèrent sur leur baleine; & s'éloignant à une certaine distance de ce grand édifice, la fée Grave, d'un coup de sa baguette, fit venir deux mille requins des plus méchans de la mer, & leur ordonna de faire une garde des plus exactes, enfin, de ne laisser approcher aucun homme de la tour, & de mettre en pièces tous ceux qui seroient assez hardis pour en approcher; mais comme les bâtimens ne craignent pas beaucoup les requins, elle fit venir aussi quantité de Remora, auxquels elle ordonna de se tenir à l'avancée, & d'arrêter indifféremment tous les bâtimens que le hasard ou leur volonté conduiroient vers la tour. La fée Grave se trouva si fatiguée d'avoir fait autant de choses en aussi peu de temps, qu'elle pria Rêveuse de voler au haut de la tour, & de l'enchanter du côté de l'air avec tant d'exactitude, qu'un oiseau même ne pût en approcher. La fée obéit, mais comme elle étoit infiniment dif-

traite, elle ſe brouilla dans ſes cérémonies, & ne laiſſa pas de faire quelques fautes. Si l'enchantement de l'eau n'avoit pas été plus régulier que celui-ci, l'honneur de Galantine, dont on étoit ſi fort occupé, eût été mal aſſûré par mer.

La bonne gouvernante ne fût occupée que du ſoin de bien élever Galantine; & quoiqu'elle regardât tous les talens qu'auroit la princeſſe comme devant toujours être ignorés, elle ne négligea rien pour lui donner une bonne éducation, & pour l'orner de tous les talens imaginables. Quand la princeſſe eut atteint ſa douzième année, il parut à ſa gouvernante qu'elle étoit un prodige. Toutes les belles qualités qu'elle découvroit dans la princeſſe, l'affligeoient par les réflexions qu'elle faiſoit ſur la triſte deſtinée d'une perſonne auſſi aimable. Galantine, qui ne ſavoit pas un mot de ce qui la regardoit, la voyant un jour plus triſte qu'à l'ordinaire, lui en demanda la raiſon avec tant d'empreſſement, que Bonnette lui raconta toute ſon hiſtoire, & celle de la reine ſa mère.

Galantine fut frappée de ce récit comme d'un coup de foudre. Je n'avois point encore, dit-elle, fait de réflexions ſur mon

état, & je croyois que lorſque je ſerois grande, je n'habiterois plus la ſolitude où je me trouve; mais puiſque je ſuis condamnée à paſſer toute ma vie dans ce déſert, ne vaudroit-il pas autant que je fuſſe morte. La princeſſe garda quelques momens le ſilence après ces triſtes plaintes, puis elle ajouta : Vous dites, ma chère Bonnette, que l'enchantement auquel je ſuis ſoumiſe ne peut finir que lorſque j'aimerai, & que j'en aurai des preuves ; ces deux choſes ſont-elles donc ſi difficiles ? Je ne ſais ce que c'eſt, mais je ne vois rien à quoi je ne puiſſe me réſoudre pour ſortir d'ici. Bonnette ne pût s'empêcher de rire de la ſimplicité de Galantine; enſuite elle lui répondit : Pour aimer, pour en donner des preuves, il faudroit que quelque jeune prince pût entrer ici, qu'il vous aimât, & que vous l'aimaſſiez dans le deſſein d'en faire votre mari, autrement ces choſes dont vous me parlez ne doivent point vous arriver ; de plus, vous voyez bien vous-même qu'aucun homme ne peut entrer ici; ne vous ai-je pas raconté toutes les précautions que l'on a priſes, ſoit du côté de la mer, ſoit de celui de l'air? Il faut donc,

ma chère Galantine, vous résoudre à passer ici toute votre vie.

Cette conversation fit un grand changement sur l'esprit de la princesse ; tout ce qui l'amusoit auparavant n'eût plus de charmes pour elle ; son ennui devint excessif, elle passoit ses jours à pleurer & à penser aux moyens de sortir de la tour.

Un jour que la princesse étoit sur son balcon, elle vit sortir de l'eau une figure extraordinaire ; elle appela promptement Bonnette pour la lui faire remarquer ; c'étoit une espèce d'homme dont le visage étoit bleuâtre, & dont les cheveux mal frisés étoient vert de mer ; il avançoit du côté de la tour, & les requins ne mettoient aucun obstacle à son dessein. Je crois, dit la gouvernante, que c'est un homme marin ; un homme, dites-vous, s'écria Galantine ; descendons à la porte de la tour, nous le verrons de plus près : d'abord qu'elles y furent arrivées, cet homme s'arrêta pour regarder la princesse, & fit en la voyant plusieurs signes d'admiration. Il dit plusieurs choses d'une voix fort enrouée ; mais comme il vit que l'on n'entendoit point son langage, il eût recours aux signes. Il tenoit dans sa main un petit panier de jonc rem-

pli des coquillages les plus rares, qu'il préſenta à la princeſſe; elle le prit, en lui faiſant de ſon côté des ſignes de remerciment; mais comme la nuit approchoit, elle ſe retira, & l'homme marin ſe plongea dans la mer.

D'abord que Galantine fut arrivée dans ſon appartement, elle dit à ſa gouvernante avec chagrin : Je trouve cet homme effroyable; pourquoi ces vilains requins qui nous gardent, laiſſent-ils approcher de préférence un homme auſſi laid; car apparemment ils ne reſſemblent pas tous à celui-là? Il s'en faut bien qu'ils lui reſſemblent, lui répondit Bonnette. A l'égard de la façon dont les requins ont laiſſé approcher celui-ci, comme ils ſont habitans du même élément, ils ne ſe font apparemment point de mal les uns aux autres; il ſe peut faire même qu'ils ſoient ou parens, ou amis.

Quelques jours après cette première aventure, Bonnette & Galantine furent attirées à une des fenêtres de la tour, par une eſpèce d'harmonie qui leur parut extraordinaire, & qui l'étoit en effet; c'étoit le même homme marin qu'elles avoient déjà vu, qui toujours dans l'eau juſqu'à la ceinture, & la tête couverte de roſeaux, ſouffloit de

toutes ses forces dans une espèce de conque marine, dont le son approchoit beaucoup de celui de nos anciens cornets à bouquin. La princesse vint encore à la porte de la tour, & reçût avec politesse le corail & les autres curiosités marines qu'il lui présenta. Depuis cette seconde visite, il venoit tous les jours sous les fenêtres de la princesse, faire des plongeons, des grimaces, ou bien jouer de ce bel instrument dont j'ai déjà parlé. Galantine se contentoit de lui faire quelques révérences de son balcon; mais elle ne descendoit plus, malgré les prières que l'homme marin lui faisoit par ses signes. Quelques jours après, la princesse le vit arriver avec une autre personne de son espèce, mais d'un sexe différent; elle étoit coëffée avec beaucoup de goût, & faisoit entendre une voix charmante. Cette augmentation de compagnie engagea Galantine & Bonnette à descendre à la porte de la tour. Elles furent bien surprises de voir que la dame, qu'elles voyoient pour la première fois, après avoir essayé plusieurs langages, leur parla celui qui leur étoit naturel, & qu'elle fît un compliment à Galantine sur sa beauté. Elle apperçut que le rez-de-chaussée, ou la salle des bains,

dont j'ai parlé, étoit ouverte, & qu'elle étoit remplie d'eau: Voilà, lui dit-elle, un lieu fait exprès pour nous recevoir, car il ne nous eſt pas poſſible de vivre abſolument hors de notre élément. Elle ſe plaça comme on ſe place dans une baignoire, & ſon frère ſe mit à côté d'elle dans la même attitude, car elle étoit ſœur de l'homme dont nous avons déjà parlé. La princeſſe & ſa gouvernante ſe reposèrent ſur les marches qui faiſoient le tour de la ſalle. Je crois, madame, dit la Sirène, que vous avez abandonné le ſéjour de la terre, parce que vous étiez obſédée par une trop grande foule d'amans. Si c'eſt là le ſujet de votre retraite, vos intentions ne ſeront pas remplies, car mon frère meurt déjà d'amour pour vous; & quand les habitans de notre grande ville vous auront apperçue, il eſt bien sûr qu'il les aura tous pour rivaux. Le frère, dans ce moment, ſe douta que l'on parloit de lui, il approuva donc de la main & du geſte; on ne parloit plus de lui, qu'il approuvoit encore. La Sirène lui détailla le chagrin que ſon frère avoit de ne pouvoir ſe faire entendre; je lui ſers d'interprête par le moyen des langues que j'ai appriſes d'une fée. Vous avez donc auſſi des fées

parmi vous, dit Galantine? Elle accompagna cette queſtion d'un grand ſoupir; oui madame, nous en avons, lui répondit la Sirène. Mais, ſi je ne me trompe, vous avez reçu quelques chagrins de celles qui habitent la terre? Du moins, ce ſoupir qui vient de vous échapper me donne lieu de le croire. La princeſſe, à laquelle on n'avoit recommandé aucun ſecret ſur ſes avantages, ne perdit en ce cas que le plaiſir de l'indiſcrétion. Elle raconta donc tout ce que Bonnette lui avoit conté à elle-même. Vous êtes à plaindre, lui dit la Sirène, quand elle eût achevé de l'inſtruire; cependant, vos maux ne ſont peut-être pas ſans remède, mais il eſt temps de finir une première viſite. La princeſſe charmée de l'eſpérance dont elle la flattoit, lui fit mille amitiés, & elles ſe ſéparèrent en ſe promettant de ſe voir très-ſouvent.

La princeſſe parut charmée de cette aventure, indépendamment de l'eſpérance que la Sirène lui avoit donnée. C'étoit beaucoup que d'avoir trouvé quelqu'un avec qui il lui fût poſſible de s'entretenir. Nous allons, diſoit-elle à ſa gouvernante, faire connoiſſance avec pluſieurs de ces marins, ils ne ſeront peut-être pas tous auſſi vilains que

le premier que nous avons vu. Enfin, nous ne ferons pas éternellement dans la plus profonde solitude. Mon dieu, lui répondit Bonnette, que les jeunes personnes se flattent aisément ! Je vous dis, moi, que j'ai peur de ces gens-là. Mais que dites-vous, ajouta-t-elle, du bel amant dont vous avez fait la conquête? Que je ne l'aimerai jamais, répondit la princesse, & qu'il me déplaît infiniment; mais enfin, poursuivit-elle, je veux voir si, par le moyen de sa parente la fée Marine, il ne pourra pas me rendre quelque service. Je vous le répète encore, disoit toujours Bonnette; ces visages dont les couleurs sont bisarres, & ces grandes queues doivent vous faire peur; mais Galantine plus jeune, étoit par conséquent plus hardie, & moins sage. La Sirène vint la revoir plusieurs fois, & lui parla toujours de l'amour de son frère; & la princesse, toujours occupée de sa prison, en parloit toujours aussi à la Sirène, qui lui promit à la fin de lui amener au premier jour la fée Marine, & l'assura qu'elle l'instruiroit de ce qu'elle auroit à faire. Cette fée vint dès le lendemain avec la Sirène : la princesse la reçut comme sa libératrice. Quelques momens après son arrivée, elle pro-

posa à Galantine de lui faire voir les dedans de la tour, & d'aller faire ensemble un tour dans le parterre; car (avec le secours de deux béquilles) elle pouvoit se promener & marcher; il lui étoit aisé, attendu son état de fée, de demeurer hors de l'eau tant qu'elle en avoit envie; cependant, elle étoit obligée de se mouiller le front de temps en temps. Pour satisfaire à cette nécessité, elle portoit toujours une petite fontaine d'argent pendue à sa ceinture. Galantine accepta la proposition de la fée, & Bonnette demeura dans la salle pour entretenir le reste de la compagnie. Quand elles furent arrivées dans le jardin, ne perdons point de temps, dit-elle à la princesse, voyons un peu si je puis faire quelque chose pour votre service. Galantine lui conta très exactement toute son histoire; & la fée pour lors prenant la parole, lui dit: je ne puis rien pour vous, ma chère princesse, du côté de la terre, & mon pouvoir ne va point au-delà de mon élément; mais vous avez une ressource pour laquelle je puis vous offrir tous les secours qui dépendent de moi. Si vous voulez faire l'honneur à Gluantin de l'épouser, honneur qu'il désire avec une ardeur infinie, vous pourrez habiter

biter avec nous. Je vous apprendrai en un moment à plonger & à nager tout auſſi bien que nous le pouvons faire ; j'endurcirai votre peau ſans en altérer la blancheur, & je la préparerai de façon que la fraîcheur de l'eau, bien loin de vous incommoder, vous fera même un grand plaiſir ; mon couſin, ajouta-t-elle, eſt naturellement un des bons partis qu'il y ait dans la mer ; & je lui ferai de ſi grands avantages en faveur de votre alliance, que rien n'égalera votre bonheur. La fée parla avec tant de force, que la princeſſe fut en balance, & qu'elle demanda quelques jours pour faire ſes réflexions. Comme elles ſe préparoient à retourner joindre la compagnie, elles apperçurent un vaiſſeau. La princeſſe n'en avoit jamais vu auſſi diſtinctement que celui ci, parce qu'aucun n'avoit jamais oſé approcher ſi près de la tour. L'on diſtinguoit aiſément ſur le tillac de ce navire, un jeune homme couché ſous un pavillon magnifique, qui paroiſſoit fort attentif à regarder avec ſes lunettes du côté de la tour ; mais l'éloignement empêchoit que l'on ne pût en diſtinguer davantage. Le vaiſſeau commençant à s'éloigner, Galantine & la fée retournèrent joindre la compagnie, celle-ci

fort contente de sa négociation ; elle assura la princesse en la quittant, qu'elle reviendroit bientôt savoir sa volonté.

Aussitôt que la fée fut partie, Galantine conta tout ce qui s'étoit passé à sa gouvernante ; elle fut très-affligée de voir le parti que sa pupille étoit à la veille de prendre ; elle craignoit infiniment d'être obligée de devenir elle-même sur ses vieux jours une vieille Sirène. Pour remédier à tous les inconvéniens qu'elle prévoyoit, voici ce dont elle s'avisa. Comme elle peignoit parfaitement bien en miniature, elle fit dès le lendemain matin, un portrait qui représentoit un jeune homme dont les cheveux étoient blonds & frisés par grosses boucles ; il avoit le plus beau teint du monde, les yeux bleus, & le nez un peu retroussé ; enfin elle rassembla tous les traits d'une figure charmante, & l'on verra par la suite qu'il falloit qu'un pouvoir surnaturel l'eût aidée dans un ouvrage qu'elle n'avoit entrepris que pour faire voir à Galantine la différence qu'il y avoit d'un homme à son amant marin, & dans le dessein de la détourner d'un mariage qui n'étoit nullement de son goût. Quand elle présenta son ouvrage, la princesse en fut frappée d'admiration, & lui

demanda s'il étoit bien possible qu'il y eût un homme au monde qui ressemblât à ce portrait ? Bonnette l'assura que rien n'étoit plus ordinaire, & qu'il y en avoit encore de plus beaux. J'ai peine à le croire, lui répondit Galantine ; mais, hélas! celui-ci ni ses pareils ne peuvent jamais être pour moi, ils ne me verront point, & je ne les verrai de ma vie. Que je suis malheureuse! s'écria-t elle ; cependant, Galantine passa la journée à considérer cette peinture ; elle eut l'effet que Bonnette en avoit attendu, elle ruina les affaires de Gluantin qui étoient en assez bon train ; mais la gouvernante se repentit d'avoir fait un trop beau portrait, car la princesse perdoit pour le voir plus longtemps le boire & le manger. Si jamais l'amour qu'un portrait a pu inspirer a été accompagné de quelque vraisemblance, c'est assurément dans le cas & dans les circonstances de cette histoire.

La fée marine revint peu de jours après la visite dont on a fait le détail, pour savoir quelles étoient les intentions de Galantine ; mais cette jeune personne, toute occupée de sa nouvelle passion (car c'étoit du véritable amour qu'elle avoit conçu) ne put se ménager avec prudence. Elle rompit donc

brusquement avec la fée ; mais ce qui ne fut pas trop bien, c'est qu'elle laissa voir tant de mépris & tant d'aversion pour Gluantin, que la fée Marine, outrée de ce refus, quitta la princesse, bien résolue de s'en venger. Cependant, la princesse avoit fait une conquête qu'elle ignoroit. Le vaisseau qu'elle avoit vu si proche de son habitation, portoit le plus beau prince du monde; il avoit entendu parler de l'enchantement de la tour, il voulut en avoir approché plus près que personne; il avoit sur son bâtiment des lunettes d'approche excellentes, & si bonnes, qu'en examinant la tour enchantée dans le seul dessein de satisfaire sa curiosité, il apperçut la princesse; & la preuve qu'il la vit bien distinctement, & de la bonté de ses lunettes, c'est qu'il en devint éperdûment amoureux. Il voulut comme un jeune homme, & comme un nouvel amant, deux choses qui font toujours tout risquer, aller mouiller auprès de la tour, faire mettre sa chaloupe à la mer, & se présenter à tous les dangers que l'enchantement pouvoit faire courir; mais tout son équipage l'en empêcha, en se prosternant à ses pieds. Son écuyer, que la peur avoit le plus saisi, ou que les connoissan-

ces rendoient plus éclairé, fut aussi le plus éloquent. Vous nous conduisez tous à une mort inévitable, lui dit-il, seigneur ; daignez venir mouiller à terre, je vous promets d'aller trouver la fée Commode, elle est ma parente, & m'a toujours fort aimé ; je réponds de son zèle & de son talent, je suis bien certain qu'elle vous rendra service. Le prince se rendit, quoiqu'avec peine, à tant de bonnes raisons. Il débarqua donc à la côte la plus voisine, & fit partir son écuyer pour aller trouver sa parente, implorer sa protection, & lui demander des secours. Pour lui, il fit dresser une tente sur le bord de la mer ; & toujours la lunette à la main, il regardoit ou la princesse, ou sa prison ; & son imagination, qui s'échauffoit, lui retraçoit souvent des choses qui n'avoient de réalité que dans sa tête. Au bout de quelques jours, l'écuyer revint avec la fée Commode ; le prince lui fit des caresses extraordinaires, l'écuyer l'avoit instruite en chemin de ce dont il s'agissoit. Je vais, dit-elle au prince, pour ne point perdre de temps, envoyer un pigeon blanc, en qui j'ai une confiance infinie pour sonder l'enchantement ; s'il trouve quelqu'endroit foible, il entrera dans le parterre &

dans le jardin qui couronnent la tour : je lui ordonne de nous en rapporter quelques fleurs pour preuve qu'il aura pu y parvenir. S'il a pu y arriver, je trouverai bien le moyen de vous y introduire. Mais, dit le prince, ne pourrois-je pas, par le moyen de votre pigeon, écrire un mot à la princeſſe, pour l'inſtruire de la paſſion qu'elle m'a inſpirée? Vous le pouvez, lui dit Commode, & même je vous en donne le conſeil; auſſitôt le prince écrivit cette lettre.

LETTRE

DU PRINCE BLONDIN

A GALANTINE.

Je vous adore, & je ſuis inſtruit de votre deſtinée; ſi vous voulez, belle princeſſe, recevoir l'hommage de mon cœur, il n'y a rien que je n'entreprenne pour me rendre le plus heureux de tous les hommes en finiſſant vos malheurs.

BLONDIN.

Quand ce billet fut écrit, on l'attacha au cou du pigeon, qui n'attendoit que ſes dépêches, car il avoit déjà reçu ſes ordres. Il

prit ſon vol de bonne grâce, & partit à tire d'aîles; mais quand il approcha de la tour, il en ſortit un vent impétueux qui le repouſſoit avec violence; il ne fut point rebuté d'un tel obſtacle, il fit enfin tant de tours, qu'il trouva l'endroit que la fée Rêveuſe avoit mal enchanté; auſſitôt il ſe gliſſa, & vola dans le parterre pour attendre la princeſſe, & pour ſe repoſer. La princeſſe ſe promenoit ordinairement ſeule par goût, parce qu'elle avoit une paſſion dans le cœur; par néceſſité, parce que la gouvernante ne pouvoit plus monter qu'avec beaucoup de peine. D'abord que le pigeon la vit paroître, il fut au-devant d'elle de la façon du monde la plus flatteuſe. Galantine le careſſa; & lui voyant un ruban couleur de roſe au cou, elle voulut voir de quelle utilité il pouvoit être; quelle fut ſa ſurpriſe en voyant le billet! Elle le lut; voici quelle fut la réponſe dont elle chargea le beau pigeon.

LETTRE
DE LA PRINCESSE GALANTINE
AU PRINCE BLONDIN.

Vous m'avez vu, & vous m'aimez, dites-vous ; je ne puis vous aimer, ni vous promettre de vous aimer ſans vous avoir vu, envoyez-moi votre portrait par le même courier : ſi je vous le renvoye n'ayez aucune eſpérance ; mais ſi je le garde, en travaillant pour moi, vous travaillerez pour vous.

GALANTINE.

Elle attacha cette lettre de la même façon que celle qu'elle venoit de recevoir, & congédia le pigeon, qui n'oublia pas qu'il lui étoit ordonné d'emporter une fleur du parterre; mais comme il n'ignoroit pas les idées vives que les amans attachent ſouvent aux bagatelles, il en déroba une, qu'il apperçut ſur le ſein de la princeſſe, & s'envola. Le retour de cet oiſeau cauſa une ſi grande joie au prince, que, ſans

l'inquiétude qu'il avoit encore, il en feroit peut-être devenu fou. Il vouloit faire repartir le pigeon fur-le-champ, & le charger d'un portrait de lui, que, par le plus grand hafard du monde, il avoit dans fon équipage; mais la fée lui demanda une heure de repos pour fon courier, que le prince employa à faire ces vers, dont il accompagna fon portrait.

Que vous avez touché mon cœur !
Que vous l'avez rendu fenfible !
Hélas ! Que ne m'eft-il poffible
De vous exprimer fon ardeur !
Oui, mon bonheur feroit extrême,
Si le charmant objet que j'aime
A la fin reffentoit un peu
Quelqu'étincelle de ce feu;
Je ne perdrois pas l'efpérance
De finir cet enchantement,
Armé d'amour & de conftance,
Rien ne rebute un tendre amant.

Le pigeon fe mit donc en campagne, chargé de ces vers & du portrait; la princeffe n'étant pas certaine qu'il dût arriver, l'attendoit cependant; elle étoit dans le jardin, & n'avoit rien conté à fa gouvernante de cette dernière aventure; car elle com-

mençoit à reſſentir le myſtère, & cette réſerve que les premiers ſentimens inſpirent à une jeune perſonne. Elle prit avec émpreſſement le portrait dont le pigeon étoit chargé, & ſa ſurpriſe fut infinie, quand en ouvrant la boîte, elle trouva que le portrait du prince Blondin reſſembloit parfaitement à celui que Bonnette avoit peint. Par un de ces haſards heureux dont on ne peut rendre compte, la joie de Galantine fut extrême en faiſant cette agréable découverte; & pour exprimer d'une manière galante tout ce qu'elle reſſentoit elle-même, elle ôta le portrait du prince de la boîte qui le renfermoit, mit à ſa place celui qu'elle aimoit le plus de tous ceux que Bonnette avoit peints, & renvoya ſur-le-champ le pigeon qui commençoit un peu à ſe fatiguer, & qui n'auroit pu réſiſter à ſervir bien longtemps des amans dont le commerce étoit auſſi vif. Le prince Blondin avoit toujours les yeux tournés vers la tour dans l'attente de ſon courier. Il vit enfin arriver le bienheureux pigeon; mais que devint-il quand il reconnut à ſon cou la même boîte dont il l'avoit chargé? Il en penſa mourir de douleur. La fée, qui ne le quittoit point, le conſola de ſon mieux;

elle prit elle-même cette boîte qu'il ne daignoit seulement pas regarder, elle l'ouvrit, & lui fit voir combien il avoit tort de s'affliger. Dans un moment il passa dans une extrémité de joie qui ne pouvoit être comparée qu'à celle de son chagrin. Ne perdons point de temps, lui dit alors Commode ; je ne puis vous rendre heureux qu'en vous changeant en oiseau ; je vous rendrai votre première forme quand il en sera temps. Le prince sans balancer se soumit au déguisement, & à tout ce qui pouvoit l'approcher de ce qu'il adoroit. Pour lors la bonne Commode le toucha de sa baguette, & il devint en un instant le plus joli Colibri du monde, qui joignoit aux agrémens que la nature a départis à ce charmant oiseau, celui de parler le plus agréablement du monde. Le pigeon fut encore chargé de le conduire. Galantine fut étonnée de voir un oiseau qu'elle ne connoissoit pas ; mais le voyant arriver avec le pigeon, son cœur fut ému ; & le Colibri en volant à elle, lui dit : bon jour, belle princesse ; elle n'avoit jamais entendu parler d'oiseaux ; cette nouveauté redoubla le plaisir avec lequel elle reçut celui-ci ; elle le prit sur son doigt, & tout aussitôt il lui dit :

baifez, baifez Colibri ; elle y confentit avec joie, & lui fit mille careffes. Je laiffe à penfer fi le prince étoit content, & s'il n'étoit pas en même-temps fâché de n'être qu'un Colibri ; car les amans font les feuls dans le monde qui éprouvent les contraires en même temps. Quand la princeffe, enchantée de fon nouvel oifeau, fe fut long-temps promenée avec lui, elle vint fe repofer dans un des cabinets de verdure du jardin, & fe coucha fur un lit de rofes fans épine ; elle étoit alors dans le plus aimable négligé ; tout ce qui lui étoit arrivé, tout ce que fon cœur avoit éprouvé dans le jour, ne lui avoit pas donné le temps de fonger feulement qu'il y eût une toilette dans le monde. La chaleur l'avoit engagée à ne point renfermer des beautés que feule elle pouvoit montrer. Elle plaça Colibri dans fon fein, & commençoit à fe livrer aux charmes d'un doux fommeil, lorfque Commode trouva bien le moyen de la réveiller en rendant au prince fa première forme ; ce qui s'exécuta fi promptement, qu'en ouvrant les yeux, elle fe trouva dans les bras d'un amant qu'elle aimoit.

L'étonnement, l'agitation du cœur, l'ignorance même dans laquelle elle avoit vécu,

& le premier embarras de cette efpèce, n'étoient guères capables de la défendre contre l'amant le plus tendre : auffi l'enchantement fut-il détruit. Dans ce moment la tour fut agitée, elle trembla, & commençoit même à s'entr'ouvrir; Bonnette allarmée, & qui étoit dans l'appartement d'en bas, monta fur la terraffe pour périr du moins auprès de la princeffe. Les fecouffes violentes dont la tour étoit agitée redoubloient à chaque moment; mais quand elle arriva fur le haut de la tour, & qu'elle la vit panchée & prête à s'écrouler dans la mer, elle s'évanouït au moment que les deux fées Paifible & Commode arrivèrent dans un char de glace de Venife, tiré par fix des plus gros aigles. Sauvez-vous promptement, dirent-elles aux deux amans, cette tour va tomber, & vous péririez avec elle. Ils montèrent dans le char des fées, fans avoir le temps de leur faire le moindre compliment. Le prince eut cependant celui de jeter la gouvernante, toute évanouïe qu'elle étoit, dans le fond de la voiture. A peine commencèrent-ils à s'élever dans l'air, que la tour s'abîma avec un bruit effroyable; car la fée Marine, Gluantin & fes amis étoient ceux qui, pour fe venger de la prin-

ceſſe, avoient ſappé les fondemens de la tour. La fée Marine, voyant que le ſecours des fées s'oppoſoit à ſes deſſeins, voulut voir ſi par une guerre ouverte elle ne pourroit pas s'emparer de Galantine. Elle forma tout d'un coup une grande voiture d'exhalaiſons, dans laquelle elle ſe plaça avec toute ſa famille, & la remplit d'huîtres à l'écaille, de rochers, de pierres, & d'autres bagatelles de cette eſpèce. Avec cette voiture & ces munitions, elle ſe fit conduire par un grand vent du côté de la terre, & coupa le chemin à la voiture de glace. La fée Marine fit plus, elle ordonna à tout ce qui ſe trouva à dix lieues à la ronde, de canards ſauvages, de macreuſes, & autres oiſeaux dépendans de la mer, de venir obſcurcir l'air, & s'oppoſer au débarquement des fées : ce qui fut exécuté avec un nazillement inſupportable. Nos deux amans ſe crurent perdus. Comme ils étoient dans le goût de détruire des enchantemens, ils auroient encore bien volontiers pris des meſures contre celui-ci; mais les fées ne le jugèrent pas à propos. Commode tira du coffre de la voiture une grande quantité de pétards & de fuſées qu'elle avoit apportés, dans le deſſein de faire apparemment un

petit feu d'artifice. Quoiqu'il en ſoit, elle s'en ſervit utilement ; car elle en jeta un ſi grand nombre contre cette importune volatile, qu'elle fut obligée de s'écarter. Alors le chariot ennemi mit ſa dernière reſſource en œuvre. Aucun des marins ne doutoit point qu'avec les pierres & les huîtres, ils bientôt abîmé & mis en pièces le char de glaces. Le projet n'étoit point mauvais, il eſt même à préſumer qu'il auroit eu tout l'effet qu'ils en attendoient ; mais la fée Paiſible tira de ſa poche un miroir ardent qu'elle portoit toujours avec elle. Il faut être de bonne foi, je n'ai jamais trop ſu pour quel deſſein elle s'étoit chargée de cet uſtenſile. Elle plaça ſon miroir de manière qu'elle chauffa ſes ennemis d'une façon qui leur étoit auſſi importune qu'inconnue. Ils jetèrent des cris épouvantables ; & les exhalaiſons s'étant fondues dans le moment, toute la famille Marine, & la fée elle-même, furent précipitées pêle-mêle dans la mer. Nos fées victorieuſes continuèrent leur chemin dans le deſſein d'arriver dans les états de la reine Mutine. Ils trouvèrent qu'elle ne vivoit plus ; elle avoit voulu moitié par la crainte d'une nouvelle punition, moitié par raiſon, contraindre la dureté de ſon carac-

tère ; elle avoit pour cet effet tant ravalé de méchancetés & de noirceurs ; elle s'étoit si prodigieusement contrainte, qu'après avoir eu plusieurs grandes maladies, elle avoit à la fin succombé ; il y avoit même déjà quelques années. Le bon roi qui l'avoit épousée goûta bien aisément les douceurs du veuvage ; & quoiqu'il n'eût point eu d'autres enfans que la fille qu'il n'espéroit pas de revoir, rien dans le monde n'auroit pu l'engager à se remarier une seconde fois. Il gouvernoit ses états fort paisiblement ; & le bon roi Prudent, le grand père de Galantine, venoit d'arriver chez lui, malgré son grand âge, dans le dessein de passer les vacances avec lui. Quelle joie ces bons princes éprouvèrent-ils ! Elle se communiqua à toute leur cour, en voyant arriver les fées qui ramenoient une princesse charmante, la fille de leur roi. L'on ordonna que les nôces des deux amans seroient célébrées dès le lendemain. On dépêcha dans le moment même des couriers de tous les côtés pour prier les fées de vouloir bien les honorer de leur présence. On n'oublia pas, comme l'on peut croire, de prier la fée Grave. Elles arrivèrent, en effet, de toutes parts. Les fêtes, les bals, les tour-

mois, les grands festins continuèrent très-longtemps. On fit la guerre, en même temps que beaucoup de remercîmens, à la fée Rêveuse, des fautes qu'elle avoit commises dans son enchantement. Elle en fut quitte pour dire que les amans étoient toujours plus adroits que les enchantemens n'étoient exacts, & qu'il n'étoit pas possible qu'il s'en trouvât pour eux.

J'oubliois de dire que la gouvernante revint de son évanouissement, lorsqu'elle fut arrivée au palais. Enfin tout le monde fut content; & les fées ayant pris part pendant plusieurs jours à la joie publique, retournèrent à leurs affaires, ou bien à d'autres plaisirs. Nos amans s'aimèrent toujours, & furent les plus heureux princes de la terre.

LA PRINCESSE MINUTIE ET LE ROI FLORIDOR,

CONTE.

IL y avoit une fois un roi & une reine qui moururent aſſez jeunes, & qui laiſsèrent un fort beau royaume à la princeſſe leur fille unique, qui n'avoit alors tout au plus que treize ans. Elle s'imagina qu'elle ſavoit régner, & tous ſes bons ſujets ſe le perſuadèrent auſſi, ſans trop ſavoir pourquoi; cependant c'eſt une profeſſion qui ne laiſſe pas d'avoir ſa difficulté.

Le roi & la reine eurent du moins en mourant la consolation de laisser la princesse leur fille sous la protection d'une fée de leurs amies. Elle s'appeloit Mirdandenne : c'étoit une très-bonne femme ; mais elle joignoit au défaut de se laisser prévenir, celui de n'en jamais revenir. Quant à la petite reine, elle étoit si petite, qu'on l'avoit appelée Minutie.

Voilà donc ce beau royaume gouverné par la prévention & par la minutie. Jamais la princesse n'avoit été corrigée du goût qu'elle témoignoit pour les bagatelles ; ce fut pour elle qu'elle inventa ces petites étrennes, tous ces colifichets qui, depuis, nous ont accablées.

Cette princesse signala la grandeur de ses idées par un trait que je choisis entre mille. Elle ne voulut pas garder pour général de ses armées, & même elle exila de sa cour un vieillard recommandable par les services qu'il avoit rendus à l'état. Et pourquoi ? Parce qu'il étoit venu chez elle avec un chapeau bordé d'argent, dans le même-temps qu'il portoit un habit galonné d'or. Elle trouva qu'un homme capable d'une telle négligence à la cour, seroit aussi très-capable, par la même raison, de se laisser

ſurprendre par l'ennemi. Le diſcernement qu'elle ſe flatta d'avoir montré dans cette occaſion, & la ſolidité que la fée trouvoit dans ſes plus petites idées, auroient dérangé une tête bien plus forte.

Aſſez près de ce grand pays il y avoit un petit royaume, mais ſi petit, que je ne ſais à quoi le comparer. Une reine mère l'avoit long-temps gouverné au nom du prince Floridor ; mais cette bonne reine mourut. Floridor, le fils le plus tendre que l'on ait connu, reſſentit vivement cette perte, & conſerva toujours la reconnoiſſance des obligations qu'il lui avoit. Une des plus grandes étoit une éducation parfaite, la plus parfaite, la plus dure du côté du corps, ce qui l'avoit rendu auſſi robuſte que diſpos ; & la plus douce du côté de l'eſprit, ce qui lui en avoit donné les agrémens & la ſolidité. Ce jeune prince étoit beau & bien fait. Il gouvernoit ſagement, ſans abuſer d'une autorité deſpotique. Ses deſirs étoient réglés ; en un mot, il eût été un particulier aimable. Ses ſujets l'adoroient, & les étrangers qui paſſoient à ſa cour convenoient qu'il eût fait le bonheur du plus grand des empires : mais ce que l'on ignoroit, c'eſt qu'il devoit à une Fourmi

charmante un auffi grand nombre d'avantages. Elle s'étoit attachée à lui dès fon enfance. A la mort de la reine, la bonne Fourmi fut la feule confolation à laquelle il pût avoir recours. Il ne faifoit aucune démarche fans aller auparavant confulter la Fourmi dans un bois des jardins du palais, qu'elle avoit choifi pour fa réfidence. Souvent il abandonnoit fa cour & les plaifirs pour aller chercher fa converfation. Aucune faifon ne l'empêchoit de paroître à fes yeux, & quelque rigoureux que pût être l'hiver, elle fortoit toujours de la fourmilière la mieux réglée qui fût à cent lieues à la ronde. Elle lui donnoit des confeils auffi remplis de prudence que de fageffe. L'on conçoit aifément que la jolie Fourmi dont nous parlons, étoit une fée; fon hiftoire arrivée il y a plus de fept mille ans, fe trouve rapportée l'an vingt-deux mille du monde, à la page quatre cent foixante du volume de cette année. Il eût donc été aifé à la Fourmi de donner au roi qu'elle aimoit quelques royaumes; les fées en difpofent à leur fantaifie : mais la Fourmi étoit prudente, & la prudence conduit toujours à la juftice. Ce n'eft pas qu'elle ne fouhaitât avec ardeur l'avancement de Floridor; mais elle vouloit

qu'il n'employât pour l'obtenir que des moyens qui puſſent flatter la véritable gloire qu'elle avoit imprimée dans ſon cœur. La Fourmi eſt naturellement patiente ; elle attendit donc les occaſions de mettre dans tout leur jour les vertus de ſon élève. La conduite de Minutie, & la prévention de Mirdandenne, lui en fournirent bientôt les moyens. L'on apprit que le feu de la révolte s'étoit allumé dans le grand royaume de Minutie. Quand cette nouvelle eut été confirmée par toutes les gazettes, la bonne fée Fourmi voulut que le roi Floridor partit avec un ſimple écuyer pour aller ſecourir la reine ſa voiſine. Elle le raſſura ſur le gouvernement de ſes états pendant ſon abſence, en lui promettant de ne les point abandonner. Elle ne lui donna en partant qu'un franc moineau, un petit couteau, que l'on appelle communément une Jambette, & une coquille de noix. Les préſens que je vous fais, lui dit-elle, vous paroiſſent médiocres ; mais ſoyez tranquille avec eux, ils vous ſerviront au beſoin, & j'eſpère que vous vous en trouverez bien. Il lui promit ſans peine une confiance qu'elle avoit bien méritée dans ſon eſprit ; & quand il lui eut fait de tendres adieux, il ſe mit

en chemin, regretté de tout ſon petit peuple, comme s'il eût été le frère, le fils, ou l'ami de chacun de ſes ſujets.

Il arriva dans la capitale des états de Minutie; il la trouva toute en rumeur, parce que l'on venoit d'apprendre qu'un roi voiſin s'avançoit à grandes journées, ſuivi d'une des plus terribles armées. Il venoit à deſſein de s'emparer du royaume. Floridor apprit que la reine s'étoit retirée dans une maiſon délicieuſe qu'elle avoit auprès de ſa capitale, où tous les colifichets brilloient à l'envi. Cette retraite avoit cependant un motif; elle vouloit méditer bien ſérieuſement, & décider ſans être interrompue, ſi les troupes que la fée avoit ordonné qu'on levât pour s'oppoſer à l'uſurpateur, porteroient ou des cocardes bleues ou des cocardes rouges. Cependant la reine avoit alors vingt ans. Le roi Floridor s'étant informé du chemin qui conduiſoit à cette maiſon de campagne, y courut avec empreſſement. Sa belle figure prévint Mirdandenne en ſa faveur. Le compliment qu'il fit à la reine & à elle ne fit qu'augmenter la bonne opinion que ſon abord avoit inſpirée, & les offres de ſes ſervices furent d'autant mieux reçues, que l'état étoit

dans une ſituation fort embarraſſante. Minutie parut charmante à Floridor. Dès ce moment le roi en devint éperdûment amoureux ; pour lors le zèle & cette vivacité toujours inſéparables de l'amour éclatèrent dans ſes diſcours & dans ſes actions, comme il brilla dans ſes yeux ; & ce fut avec un ſoin extrême qu'il ſe mit au fait de la ſituation préſente des affaires. Il voulut avoir recours au pouvoir de la féerie ; mais l'aveugle prévention de Mirdandenne l'avoit engagée depuis long-temps à donner ſa baguette à Minutie, dans le deſſein de la divertir, & cette princeſſe en avoit fait un uſage ſi prodigieux, qu'elle étoit uſée, & qu'elle n'avoit plus de force ni de vertu, ſur-tout pour les choſes ſérieuſes. Floridor alla dans la capitale ; mais il ne trouva ni fortifications, ni munitions.

Cependant l'uſurpateur approchoit de plus en plus. Floridor ne vit qu'un rival dans la perſonne du roi ennemi ; & ne trouvant aucune reſſource, il fut obligé de propoſer à la reine le parti de la fuite, en lui offrant fièrement un aſile dans ſes états. La prudence lui conſeilloit alors un parti que ſon courage démentoit, mais il s'agiſſoit de ſauver une princeſſe malheureuſe ;
cependant

cependant il ne fit cette propoſition qu'aux conditions de revenir lui-même s'expoſer à tous les dangers, & faire tous ſes efforts pour rendre à la reine un trône qui lui appartenoit auſſi légitimement, tout auſſi-tôt qu'il auroit mis ſa perſonne en ſûreté dans ſon petit royaume. Mirdandenne convaincue par tout ce que le roi lui repréſenta, accepta la propoſition du prince, & la reine ne conſentit au départ, que lorſqu'on lui eût promis que le cheval dont elle devoit ſe ſervir pendant le voyage auroit un harnois couleur de roſe, & que Floridor ne lu eût fait préſent du moineau que la fée lui avoit donné en partant. L'oiſeau fut bientôt donné : mais quoique le départ preſſât, il fallut attendre que l'on eût fait venir de la ville un harnois de cheval, tel que la reine le déſiroit; il vint enfin, & Floridor & Minutie ſans autre ſuite que Mirdandenne, prirent la route des états du roi. Floridor étoit enchanté de conduire Minutie chez lui, & d'imaginer qu'il étoit utile à ce qu'il adoroit; être amoureux & voyageur, ce ſont des choſes qui ſouvent en font beaucoup dire; Floridor en annonçant la petiteſſe de ſes états, dont il rougiſſoit quelquefois, ne put ſe taire des obligations

qu'il avoit à la bonne Fourmi ; cependant en venant au détail de son départ, la noix, le petit couteau & le moineau parurent à la reine des présens fort singuliers. Elle eut envie de voir la noix, le roi la lui donna sans peine ; d'abord qu'elle fut entre ses mains, elle s'écria : bons dieux ! qu'est-ce que j'entends ; elle prêta l'oreille avec plus d'attention, & pour lors elle dit avec une surprise mêlée de curiosité : j'entends (mais distinctement) des petites voix d'hommes, des hennissemens de chevaux, des trompettes, enfin un murmure fort singulier ; voilà la plus jolie chose du monde, continua-t-elle ; dans le temps que le prince étoit occupé lui-même de ce qui faisoit l'amusement de ce qu'il aimoit, il apperçut les coureurs de l'armée des révoltés, prêts à le joindre, & parconséquent prêts à les arrêter ; pour lors dans ce péril, par un mouvement machinal, il cassa la noix, & il en vit sortir trente mille homme effectifs, tant cavalerie, infanterie, que dragons, avec l'artillerie & les munitions nécessaires. Il se mit à leur tête ; & faisant face à l'ennemi, il fit (sans jamais se laisser entamer) la plus belle retraite du monde ; il s'empara par ce moyen des montagnes qui se trouvoient sur son passage, & sauva

la reine des mains de ses sujets révoltés. Après cette belle manœuvre de guerre, qui ne laissa pas d'être fatigante, & l'allarme du danger que la reine avoit couru, ils se reposèrent quelques jours sur la montagne; mais comme tous le pays étoit en armes, en avançant pour continuer leur route, ils apperçurent une autre armée bien plus nombreuse que celle qu'ils avoient évitée, & qu'ils ne pouvoient attaquer sans témérité. Dans cette cruelle situation, la reine lui demanda le petit couteau que la fourmi lui avoit donné, pour s'en servir à quelque bagatelle dont elle s'amusoit; mais trouvant qu'il ne coupoit pas à sa fantaisie, elle le jeta, en disant: voilà un plaisant couteau; aussi-tôt qu'il eut touché la terre, il fit un trou très-considérable; le roi fut frappé du talent de sa Jambette, & sur le champ traça tout autour de la montagne des retranchemens profonds qui la rendoient imprenable; quand cette opération fut faite, & qui ne l'occupa que le temps nécessaire pour en faire le tour, le moineau dont il avoit fait présent à Minutie prenant son vol, saisit le sommet de la montagne; & battant les aîles, s'écria d'une voix terrible: laissez-moi faire, vous allez voir beau

jeu ; fortez tous de deffus la montagne ; marchez à l'ennemi, & ne vous embarraffez de rien. Il fut obéi fur le champ, & le moineau enleva la montagne tout auffi facilement qu'il auroit fait un brin de paille, & parcourant les airs, il la laiffa tomber fur l'armée ennemie, dont il écrafa, fans doute, une grande partie ; le refte prit la fuite, & laiffa le paffage libre. Le prince, qui n'étoit occupé que du défir de voir la reine en fureté, fouhaita de pouvoir fe livrer à la vîteffe de fes chevaux ; mais comme une marche d'armée conduit néceffairement à la lenteur, il eût bien voulu qu'elle fe trouvât rentrée dans fa coquille ; à peine en eût-il formé le fouhait, qu'en effet elle s'y trouva renfermée ; il la remit dans fa poche, ils arrivèrent dans le petit royaume, où la bonne Fourmi les reçut avec toutes les marques de la plus pure amitié.

Quand Floridor eut donné tous fes foins pour que Munitie fût à fon aife, & qu'elle ne manquât de rien dans fon palais, il ne fongea plus qu'à fon départ, d'autant plus aifément, que l'amitié de la bonne Fourmi le raffuroit fur tout ce qui pouvoit regarder la reine. Pendant le voyage qu'il venoit de faire, & le peu de temps qu'il avoit paffé

dans ses états, il eut la liberté de faire à Minutie l'aveu d'un amour qu'elle eut la douceur de se laisser persuader ; enfin il fallut se séparer, leur adieu fut tendre, & Floridor partit sans aucun secours que celui d'une lettre de Minutie, adressée à tous ses bons & fidelles sujets, par laquelle elle leur demandoit d'obéir au roi Floridor en tout ce qu'il leur ordonneroit.

La bonne Fourmi ne lui donna ni la noix, ni le petit coûteau qui lui avoient été remis à son retour ; la reine voulut seulement qu'il reçût de ses mains le moineau qu'il lui avoit donné, en le priant de le porter toujours sur lui, aussi bien qu'une écharpe de nompareille qu'elle avoit fait elle-même. Le roi suivit exactement la même route qu'il avoit tenue pour conduire la reine, non seulement parce que les amans sont touchés de revoir les lieux embellis par ce qu'ils aiment, mais encore parce que c'étoit le chemin le plus court. Lorsqu'il fut auprès de la montagne transplantée, le moineau s'élevant dans les airs, partit pour la prendre avec la même facilité que celle qu'il avoit employée quelques jours auparavant, & la reporta dans le même endroit qu'elle habitoit auparavant. Le moineau faisant

usage de la terrible voix dont il savoit se servir quand il le vouloit, dit à tous ceux qui s'étoient trouvés enfermés sous la montagne : *soyez fidèles à Minutie, faites ce que le roi Floridor vous commandera de sa part*, & pour lors ce singulier moineau disparut ; la montagne étoit creuse ; ainsi tous ceux qui se trouvèrent pris, étoient comme sous une cloche ; il ne leur manqua rien pendant le temps qu'ils y furent renfermés ; tous les soldats & les officiers qui revoyoient le jour avec un si grand plaisir, frappés de ce qu'ils venoient d'entendre, coururent en foule au-devant de Floridor, dont la belle figure étoit intéressante ; & le regardant comme un dieu, ils le voulurent adorer. Le roi touché de leur obéissance & du nouveau serment de fidélité qu'ils jurèrent entre ses mains, pour leur légitime reine, reçut leurs respects, & non leur adoration, après leur avoir montré la lettre dont il étoit chargé. Il fit la revue de cette armée, il en choisit cinquante mille des plus beaux, & de ceux dont la bonne volonté fait toujours réussir les projets des généraux. Il établit dans sa nouvelle armée une discipline très-exacte dont il étoit l'auteur & l'exemple, & ce fut avec ces troupes qu'il rendit

invincibles, qu'il défit les troupes innombrables d'un usurpateur qu'il tua lui-même dans un des derniers combats. Sa mort rendit à Minutie un royaume qu'elle avoit absolument perdu.

Floridor parcourut toutes les provinces de ce grand état, & rétablit l'autorité de Minutie qu'il vint retrouver.

Mais quel changement ne trouve-t-il point dans le caractère & dans l'esprit de cette jolie reine ? Les conseils de la bonne Fourmi, & plus que tout, l'amour & l'envie de plaire & d'être digne de Floridor, l'avoient corrigée. Elle fut honteuse d'avoir toujours fait de petites choses avec de grands secours, pendant que son amant en avoit fait de si grandes avec de si petits. Ils se marièrent & vécurent heureux.

LA BELLE HERMINE ET COLIBRI, *CONTE* (1).

IL étoit une fois un roi que l'on avoit fort mal élevé, ce qui ſurprenoit tout le monde, car la mauvaiſe éducation n'étoit pas autrefois ſi commune; jamais on n'avoit oſé le contredire; en un mot, on avoit ſi bien fait, que je ne crois pas qu'il sût lire : auſſi, tous ſes ſujets ſe moquoient de lui, comme on fera toujours de tous ceux qui ne voudront rien apprendre. Un roi ſi

(1) Ce conte n'eſt qu'un fragment, on ne ſait pourquoi l'auteur ne l'a pas achevé.

fort ignorant n'auroit certainement pas gardé long-temps ſon royaume, ſi les fées ne l'avoient protégé, il eſt vrai cependant qu'il faiſoit le bonheur de ſes ſujets autant qu'il le pouvoit; & comme il aimoit beaucoup les plaiſirs, il leur donnoit continuellement des fêtes qui les conſoloient de la perte des provinces qu'il cédoit à ſes voiſins, plutôt que d'avoir la moindre guerre. Il avoit été marié fort jeune avec une fort belle princeſſe qui mourut très-peu de temps après, & qui le laiſſa père d'une fille belle comme le plus beau jour, & que l'on connoît dans l'hiſtoire ſous le nom de belle Hermine.

A peine avoit-elle ſept ans, qu'on admiroit ſa taille, ſes graces & ſa beauté; elle ne paſſoit point dans les ſalles du palais que tout le monde ne s'écriât, malgré le reſpect qu'on lui devoit: qu'elle eſt belle, qu'elle a de graces; mais la princeſſe, loin d'en devenir plus fière, n'en étoit que plus douce & plus honnête. La vénérable Anémone, qui étoit une fée du premier ordre, ayant entendu parler d'une ſemblable merveille, voulut en juger par elle-même; elle prit la figure d'une bonne petite vieille qui marchoit avec beaucoup de peine, appuyée

ſur un gros bâton d'épine, & vint au grand puits du palais attendre la princeſſe, qui devoit paſſer auprès en venant de la laiterie; elle portoit un petit pot rempli de la meilleure crême du monde, qu'elle avoit été chercher pour ſon déjeûné. Elle apperçut cette bonne vieille qui ſembloit déſirer de l'eau, mais qui n'oſoit s'expoſer à remuer ſeulement la chaîne & le ſeau pour en tirer. La princeſſe démêla l'embarras de cette pauvre femme; & s'approchant d'elle, elle lui dit: Je voudrois pouvoir vous aider, ma bonne mère; nous ne ſerions pas aſſez fortes toutes deux pour tirer de l'eau, n'eſt-ce pas? Hélas! non, mademoiſelle, répondit la vieille; attendez un moment, reprit la princeſſe, & je vais vous envoyer quelqu'un pour vous aider; mais il eſt bien matin, je ne trouverai perſonne; je crois qu'il n'eſt encore que midi, & les valets ne ſe lèveront pas avant deux heures. Hélas! mademoiſelle, continua le vieille, je me meurs de ſoif; tenez, lui dit la belle Hermine, buvez ceci; pour lors elle lui donna ſon petit pot, je crois que cela vous fera plus de bien, c'eſt le deſſus de toutes les terrines de la laiterie du roi; la vieille l'accepta, en diſant: *Qui ne peut voir*

souffrir, mérite d'être heureux; & pour lors, reprenant sa première figure, elle parut aux yeux de la princesse. Anénome dans tout son naturel, ne fit point de peur à la princesse en changeant de figure. Je veux, dit Anemone, avoir soin de vous; mais comme vous êtes environnée de fées qui ne m'aiment point, priez le roi de mettre auprès de vous la première petite paysanne qui vous paroîtra jolie; ne vous embarrassez pas d'autre chose, reprenez votre crême, & ne parlez de ceci à personne. Anemone disparut aussi-tôt, & laissa la princesse fort étonnée. Le palais du roi étoit magnifique; & toutes les recherches dont il étoit rempli, étoient en plus grand nombre que celles qu'inspire la volupté. Celle-ci est fondée sur les besoins, au lieu que la mollesse les prévient sans cesse. On ne pouvoit sentir un repos qu'on n'avoit jamais eu besoin de désirer; on en étoit venu au point de regarder la vivacité de la conversation comme une des fatigues du corps. On y murmuroit continuellement contre les saisons, & mille esclaves réparoient sans cesse, avec une peine extrême, l'inconvénient que l'on reprochoit au temps. Les mêmes délicatesses régnoient dans les repas; la faim étoit tou-

jours prévenue ; en un mot, une éternelle ſatiété régnoit ſur tout. Parmi les fêtes qui ſe donnoient continuellement, celle des *foibleſſes* étoit la plus conſiderable ; on n'avoit rien négligé pour la rendre ſolemnelle, & le peuple s'étoit aiſément perſuadé qu'il étoit bien plus doux de les adorer que de s'en garantir. Les prêtres même y trouvoient leur avantage ; c'étoit le jour qu'on la célébroit qu'Anemone avoit fait connoiſſance avec la belle Hermine. Le ſoir (car on ne connoiſſoit point le matin) on ſe faiſoit porter couché ſur un lit ; beaucoup de gens étoient même entre deux draps, & l'on venoit faire ſes prières dans le temple dédié à tous les dieux ; ou plutôt à tous les goûts, car les foibleſſes ſont générales ; mais dans la crainte d'offenſer celle de quelqu'un, on ne faiſoit aucun ſacrifice, & l'on ne brûloit aucun parfum pour ménager avec grand ſoin les vapeurs, maladie très-commune dans ce pays. La belle Hermine, en ſuivant ſur ſon petit lit le grand lit du monarque ſon père, apperçut une petite payſanne qui regardoit paſſer la cour avec la curioſité que peut donner une nouveauté magnifique & ſingulière. Elle fit ſigne qu'on l'arrêtât : car en ce lieu, on ne donnoit aucun ordre

que par ſigne. Le lit de la princeſſe s'arrêta donc, elle conſidéra cette petite fille avec attention, & quelques regards modeſtes & ſpirituels lui perſuadèrent aiſément qu'elle étoit l'objet de ſa recherche. Elle lui demanda ſon nom, & ſut qu'elle s'appeloit Birette. Elle voulut la faire mettre ſur ſon lit; mais la petite fille l'aſſura que pour recevoir ſes ordres, elle feroit un chemin plus conſidérable; en effet, la diſtance n'étoit pas grande, & l'on portoit très-lentement, dans la crainte de fatiguer ceux qui étoient dans le lit. Birette ſuivit donc la princeſſe; & paroiſſant à la cérémonie dans le lieu le plus éminent, elle fut remarquée de tout le monde. Le roi lui-même envoya pour s'en informer, & la princeſſe lui fit dire que cette petite fille qu'elle avoit trouvée en chemin lui avoit plu, & qu'elle le prioit de la lui donner auprès d'elle. Ce prince y conſentit, & dit : Puiſque la princeſſe l'aime, qu'on la rende heureuſe, & qu'on la mette bien à ſon aiſe : on détacha ſur le champ quelques porteurs du relais du roi, pour aller chercher un lit dans la ſacriſtie, qu'ils apportèrent auſſi-tôt à Birette, mais elle le refuſa, ce qui fut blâmé de tout le monde, & l'on ſe diſoit : Voyez ce que c'eſt que

les gens de la campagne, ils ne veulent pas ſe coucher dans le temple ; d'autres cherchoient à l'excuſer. Comment voulez-vous, diſoient-ils, qu'elle ſache ſa religion, & qu'elle connoiſſe ſes commodités, la pauvre fille ne s'eſt peut-être jamais couchée que la nuit, & mille autres propos de cette eſpèce. Le ſervice commença, il conſiſtoit en une muſique tendre & voluptueuſe : les paroles célébroient le repos ; on y chantoit encore que la mort étoit un repos qui leur ſeroit plus ou moins aſſuré, ſelon qu'ils l'auroient obtenu dans ce monde ; & pour ne point ſe fatiguer l'eſprit par des idées déſagréables, on ne faiſoit aucune mention de la peine & du travail. Après la cérémonie, tout le monde pénétré de la mélodie de cette hymne, ſe fit porter chez ſoi ; le peuple, que l'on plaignoit de ne pouvoir jouir d'une pareille commodité, trouvoit des lits dans le temple, ſur leſquels il aſſiſtoit aux prières, l'attitude la plus commode étant en ce pays la plus dévote. Le roi fit venir Birette à ſon retour ; il en fut très-content, quoiqu'elle lui dit pluſieurs choſes qui lui donnèrent la peine d'écrire, qu'il ſupporta avec bonté ; cette aimable enfant employa le tour ſimple & naïf pour conduire la belle

Hermine à des réflexions, pour lui faire ſentir au milieu des objets les plus ſéduiſans, les erreurs de ce royaume, & les préventions dans leſquelles il étoit plongé. Elle faiſoit remarquer à la princeſſe tous les ridicules de ſa cour & du gouvernement; & feignant de trouver tout nouveau, elle avoit un prétexte ſuffiſant pour faire paſſer ſur le compte de ſon ignorance, les critiques de tout ce qu'on lui faiſoit remarquer. Elle ſuppoſa même que ſon père avoit beaucoup voyagé; & racontant ce qu'elle lui avoit entendu dire, elle ne citoit que la vertu, la valeur & la généroſité. De ſemblables diſcours paroiſſoient ridicules & barbares à tous les courtiſans. Un de ceux qui avoit le plus d'eſprit dit au roi, un jour que Birette avoit prononcé le mot de guerre, & qu'il ſe l'étoit fait expliquer : jamais il n'y a rien eu, pourſuivit-il, de plus oppoſé à la raiſon & à l'humanité. La valeur n'eſt qu'une brutalité contraire à l'envie de ſe conſerver. On veut en vain lui donner le nom de vertu, car les mêmes hommes qui l'admettent & qui la révèrent, ſont obligés de dire qu'elle doit être accompagnée de la généroſité qui veut, par exemple, que l'on pardonne à ſon ennemi, & que, par exem-

ple, on ne le tue point à terre; n'eſt-il pas plus ſimple de n'avoir point d'ennemi, & de n'avoir aucune envie de détruire ſon ſemblable? Pourquoi ne pas commencer par être généreux, ſans faire uſage de la valeur? C'eſt ce que nous faiſons dans les états de notre grand monarque. Les canons, par exemple, & l'uſage pervers de la poudre, inventés pour la deſtruction des hommes, ne nous ſervent à nous que pour notre amuſement & notre ſatisfaction; nous en faiſons des fuſées; les feux d'artifice embelliſſent nos fêtes & nos nuits, & nos canons ne ſont jamais chargés que d'une compoſition d'ambre & de canelle, que l'on tire tous les jours pluſieurs fois, dans le deſſein de parfumer l'air que nous reſpirons. On diſoit tous les jours devant ce prince mille autres choſes inutiles à rapporter, mais toujours dans le même goût, qui faiſoit la critique de Birette. Elle auroit aiſément trouvé de quoi répondre à des propos ſi miſérables, mais elle n'étoit occupée que de la belle Hermine, & contente des lumières de ſon eſprit, elle y ſemoit les principes de toutes les vertus héroïques. Quand elle la trouva ſuffiſamment perſuadée de beaucoup d'idées juſtes, elle jugea qu'il étoit temps de lui

faire voir des pays dans lesquels elle pourroit voir, pratiquer, & faire cas des choses qu'elle lui avoit vantées, & sur-tout l'éloigner des objets qu'elle avoit devant les yeux; elle espéroit en même-temps prévenir les dangers de l'amour par un choix si bon qu'il pût être éternel. Elle désiroit qu'il pût tomber sur un petit prince dont elle avoit protégé toute la famille, & qui se nommoit Colibri. Ses bonnes qualités le rendoient digne d'une aussi belle princesse; mais il falloit que l'amour s'en mêlât, car tout le pouvoir des fées ne peut ni le faire naître, ni le faire cesser. Birette fit consentir la belle Hermine à quitter la cour du roi son père; & la faisant monter sur son char, elle la conduisit chez les Pallantins, peuples semblables à ceux que l'injustice de ces derniers temps a fait nommer sauvages, quoique la pureté des mœurs, l'innocence & la valeur brillassent à l'envi parmi eux. La propriété étoit ignorée dans le pays, ou du moins elle cessoit d'être connue à la seule idée du besoin d'un autre homme. La princesse fut bien étonnée, quand à son arrivée elle apperçut un nombre prodigieux d'hommes presque nuds, armés d'arcs, de flèches, qui, faisant consister leur principal mérite dans les

forces du corps, n'étoient occupés que du moyen de les entretenir, & d'augmenter leur adresse. Anemone les protégeoit depuis long-temps; & comme elle préferoit & respectoit les sentimens de la belle nature, elle avoit confié l'éducation du prince Colibri à ces peuples, heureux par la douceur & la situation de leur climat, & plus encore par celle de leur caractère : sans en rien dire à la princesse, elle lui avoit donné le don d'entendre le langage de ces peuples, & celui d'en être entendue. Elle sentit donc avec étonnement la différence d'une conversation aussi simple qu'énergique, & de laquelle on avoit retranché tous les mots pleins d'affectation si fort en usage à la cour du roi son père. Doué de cette facilité, le jeune prince, qui se croyoit un jeune Pallantin, qui avoit d'autres moyens que l'adresse & la vertu pour s'élever au-dessus des autres, fut nommé par ces peuples pour faire un compliment à la belle amie d'Anemone; & voici ce qu'il lui dit : Tes yeux sont plus beaux que les astres qui dominent dans le ciel; sans doute que tes vertus répondent à tes beautés; demeure dans nos pays pour nous en donner de nouveaux exemples, & nous charmer par la candeur de ton ame,

comme tu nous éblouïs par la douceur de ton visage. La princesse ne laissa pas d'être flattée d'un éloge aussi simple, & lui répondit avec douceur, qu'elle venoit elle-même pour s'instruire dans un pays aussi sage que celui des Pallantins. Anemone avoit une maison absolument semblable à celle que chaque particulier devoit avoir ; elles étoient basses & propres, & toutes avoient un jardin bordé d'un ruisseau, & le luxe ne pouvoit s'introduire dans un pays dont on avoit banni la propriété, & les tristes idées du tien & du mien. Quoique la chasse fut la plus grande richesse des Pallantins, elle se faisoit en commun, aussi bien que la culture des terres ; & le travail, toujours si triste dans les autres pays, n'étoit en celui-ci qu'un amusement, il se faisoit en chantant. Les femmes étoient occupées aux travaux domestiques, & ces occupations ne les empêchoient pas de se voir & d'attendre ensemble leurs maris, dont le retour satisfaisoit tous les soirs leur impatience. Les enfans étoient élevés en commun ; les femmes qui n'avoient point d'esprit étoient désignées pour être nourrices, & leur état étoit fort adouci ; mais celles qui avoient le plus mérité dans cet état étoient, à 50 ans, char-

gées de l'éducation des filles jufqu'au temps du mariage général, où les choix particuliers étoient toujours préférés. Les exercices du corps fe faifoient en public, & fervoient de fpectacle. L'étude des Pallantins ne confiftoit que dans la connoiffance & l'examen de la nature. Anemone leur en avoit pour ainfi dire, ouvert les livres; ils apprenoient non-feulement ce qu'elle leur avoit enfeigné, mais elle favoit beaucoup de gré à ceux qui faifoient la plus petite découverte; leur religion étoit fimple, & n'étoit point défigurée par la fuperftition. La belle Hermine paroiffoit trop fimple & trop naturelle dans la cour du roi fon père; cependant, elle parut chez les Pallantins fi compofée, qu'elle en fut frappée elle-même, & qu'elle en rougit plufieurs fois; ce fut alors qu'elle fentit la vérité des confeils d'Anemone, & la jufteffe des critiques qu'elle avoit faites de la cour du roi fon père. Cependant, frappée de tant d'exemples, elle fe livra fans réferve à l'étude ordonnée dans ce pays, & fur-tout, à la pratique d'une religion dont la fociété eft le temple, & chaque particulier le facrificateur.

Colibri ne perdoit pas une occafion de

la voir & de l'admirer ; il cherchoit à se distinguer au milieu de tant d'hommes vertueux. Heureux pays, où l'on faisoit de semblables déclarations ! C'étoit l'usage de ne faire connoître son amour que par une conduite agréable, jusqu'au mariage, que l'on célébroit le premier jour du printemps. Quand une personne en avoit touché plusieurs, le choix appartenoit à celle qui étoit aimée, & la loi étoit en ce point égale pour les hommes & pour les femmes. Il est cependant vrai que bien loin de tirer vanité de la pluralité des hommages, comme on fait par-tout ailleurs, on étoit persuadé que l'on avoit employé la coquetterie pour les engager, ainsi l'on étoit plus blâmé qu'applaudi. Les rivaux ne cherchoient jamais à mériter la préférence que par leur vertu, & ne témoignoient point le ressentiment inséparable de l'amour mécontent, qu'en se rendant plus aimables dans la société, & faisant voir l'injustice qu'on leur avoit faite en ne les choisissant pas. Ils pouvoient devenir plus heureux par la suite, car les mariages étoient rompus aussi-tôt que l'humeur ou l'aigreur survenoit dans leurs alliances ; cependant, les divorces étoient fort rares. On peut juger quelle étoit la con-

duite de ces peuples ſur les autres ſentimens, puiſque l'équité régloit ainſi la plus vive des paſſions. Colibri, après avoir attendu la fête des mariages, parut un des premiers ſur le grand amphithéâtre de gazon où l'on faiſoit cette cérémonie. Les filles occupoient un côté du carré vis-à-vis les jeunes gens; & les vieillards de l'un & l'autre ſexe qui décidoient des différends, au cas qu'il en ſurvînt, étoient en face des gens mariés. Les filles, avant que de prendre leurs places, paroiſſoient chargées de différens ouvrages qu'elles avoient faits. Elles portoient avec graces ceux même qui ſembloient les plus vils, & qui n'étoient pas les moins conſidérés dans cet état. Mais pour en rendre le coup d'œil plus agréable, ils étoient parés de plumes & de fleurs, dont les différentes couleurs formoient une piquante variété. Les jeunes gens paroiſſoient enſuite; leurs armes étoient ornées de fleurs & de plumes; après quoi, pour faire voir leur adreſſe, ils couroient & luttoient les uns contre les autres. On ne donnoit aucun prix au vainqueur; il n'en attendoit ce jour-là que de l'objet aimé. Les filles s'avançoient enſuite; & pour marquer le choix qu'elles faiſoient, elles préſentoient aux jeu-

nes gens l'ouvrage qui les avoit fait briller aux yeux de l'aſſemblée, & recevoient leurs armes, ce qui produiſoit un changement de ſcène très-agréable. Celles qui par haſard n'étoient point acceptées, & les hommes que l'on n'avoit point choiſis, retournoient à leurs places pour attendre la déciſion des anciens, qui les exhortoient ordinairement à chercher à plaire, & à corriger les défauts qui les avoient empêchés de réuſſir. Cette exhortation ne ſe faiſoit qu'après un ballet général, danſé avec beaucoup de graces par les heureux amans. Les chants en étoient ſimples, les pas qui tendoient tous à l'objet aimé, ou qui ne s'en éloignoient que pour exprimer le plaiſir de s'en rapprocher, inſpiroient les déſirs & la volupté. Colibri vit avec étonnement que la belle Hermine n'étoit point à la tête des autres filles; elle étoit aſſiſe avec Anemone dans la place diſtinguée qu'elle occupoit au milieu des vieillards. Un mariage pareil à celui que l'on célébroit ne lui convenoit point, & le divorce qui régnoit dans ce pays convenoit encore moins à la fierté de ſon cœur. Colibri de ſon côté qui ne connoiſſoit que les uſages des Pallantins, regarda ſon procédé comme une impiété, & jugea facile-

ment que les projets qu'il avoit faits pour témoigner ſa force & ſon adreſſe, devenoient inutiles, & que toutes les eſpérances d'un bonheur auſſi prochain que celui dont il s'étoit flatté étoient renverſées. La vue de l'amphithéâtre & de la félicité de tant d'amans lui devint impoſſible à ſoutenir. Il feignit donc de ſe trouver mal pour en ſortir; il erra par la ville. La ſolitude que l'on y trouvoit convenoit à la triſte ſituation de ſon cœur; mais tout lui rappeloit auſſi la belle Hermine, qu'il avoit ſi ſouvent cherchée dans ces mêmes endroits; & bientôt ne conſervant plus d'eſpérance, il s'éloigna de ces lieux, dont le ſéjour avoit fait ſes délices. Il ſuivit des chemins détournés; & ſe jetant dans les montagnes; il arriva ſur les bords de la rivière Froide. Ce nom lui fit eſpérer qu'il pourroit trouver ſur ſes bords une liberté qu'il regrettoit ſans ceſſe. Le pays arroſé par cette triſte rivière eſt prodigieuſement peuplé, & le gouvernement eſt républicain. L'avarice y domine; auſſi les habitans ont le viſage pâle, le cœur agité & l'eſprit contraint. On y marie les enfans dès le berceau, afin que l'amour ne les détourne pas un ſeul inſtant des occupations lucratives. La délicateſſe & tous les

plaiſirs

plaiſirs du cœur étoient inconnus chez ces peuples barbares. De pareils objets étoient bien éloignés de guérir Colibri ; il regrettoit encore plus la belle Hermine, & reſſentoit plus vivement le malheur de n'avoir pu lui plaire ; mais plus il ſouffroit dans un lieu ſi contraire à ſes ſentimens, plus il vouloit y fixer ſon ſéjour ; car il eſt des ſituations déplaiſantes que l'on aime à prolonger. Anemone, d'un autre côté, attentive à tout ce que le prince penſoit, & qui n'ignoroit aucune de ſes actions, en étoit fort inquiète ; & perſiſtant toujours dans ſon projet, elle propoſa à la belle Hermine de quitter les Pallantins. Après avoir exhorté les heureux Pallantins à ne point abandonner leurs uſages & leurs loix, & les avoir aſſurés de ſon amitié, elle partit dans ſon même char avec la princeſſe. Elles traversèrent les airs avec une extrême rapidité, & franchirent en fort peu de temps les montagnes qui ſéparent les Pallantins de leurs voiſins, & ſe trouvèrent ſur les bords de la rivière Froide ; mais avant que d'entrer dans la ville capitale, elle prit la figure d'un marchand, & donna à la princeſſe celle d'un jeune homme qui paſſoit pour ſon fils. Colibri entroit pour beaucoup dans ſon projet,

car elle étoit assurée de le rencontrer, comme cela arriva. Dans la triste situation où il étoit, il ne fut pas insensible au plaisir d'être accueilli par un homme qui lui parloit sa langue naturelle; mais la fée étoit convenue avec la princesse de ne point se faire connoître. La belle Hermine fut charmée de retrouver un homme qu'elle estimoit, dans un pays qu'elle connoissoit peu, & où tout ce qu'elle voyoit commençoit à lui déplaire. La fée n'ignoroit pas que les impressions qui rapprochent les esprits, ne peuvent jamais nuire à l'amour; elles augmentèrent encore par la tristesse prodigieuse de Colibri. La belle Hermine en voulut savoir la cause, & sa curiosité fut aisément satisfaite, car le prince n'avoit que ses malheurs à confier. L'amour, qu'il dépeignoit avec tant de force, son départ, la vivacité de ses sentimens, l'exil auquel il s'étoit condamné, tout cela, dis-je, fut raconté avec cette naïveté que donne la vérité, & cette éloquence qu'inspire le sentiment. L'esprit de la belle Hermine en fut frappé; ce qu'elle entendoit ne pouvoit lui être suspect. Anemone employa son esprit pour faire naître une pitié & un attendrissement dont l'amour est presque toujours

précédé. Un pays ſemblable à celui de la rivière Froide, a bientôt inſpiré le dégoût; ainſi lorſqu'Anemone eut éprouvé ſous la figure d'un marchand quelques tromperies, & reçu des preuves éclatantes du vice & des effets que l'amour des richeſſes produiſent dans le cœur humain, elle ne jugea pas un ſéjour plus long néceſſaire dans ce pays. La fée ſe fit donc connoître à Colibri, & le fit monter dans ſon char. Allons, leur dit-elle, paſſer quelque temps dans un lieu où nous verrons des objets plus dignes de nous. Colibri dans un étonnement difficile à concevoir, ne ſentit plus ſes malheurs. Il voyoit la princeſſe, & l'aveu qu'il lui avoit fait ſans pouvoir lui déplaire, étoit un grand ſoulagement; mais leur embarras étoit extrême. La princeſſe en reprenant ſa figure, parut à ſes yeux avec autant d'éclat que le ſoleil, lorſqu'en un inſtant il abbat en automne un brouillard épais qu'il ſurmonte. La belle Hermine.....

Fin du vingt-quatrième volume.

TABLE DES CONTES,

TOME VINGT-QUATRIÈME.

MADAME L'EVÊQUE.

Le Prince des Aigues-Marines, pages 5
Le Prince invisible. 66

FÉERIES NOUVELLES.

Le Prince Courtebotte & la princesse Zibeline, 121
Rosanie, 200
Le Prince Muguet & la Princesse Zaza, 216
Tourl'u & Rirette, 255
La Princesse Pimprenelle & le Prince Romarin, 275
Les Dons, 325
Nonchalante & Papillon, 336
Le Palais des Idées, 384

Lumineuse, 403
Bleuette & Coquelicot, 439
Mignonnette, 466
L'enchantement impossible, 502
Minutie, 546
Hermine. fragment. 560

Fin de la Table.